JULES CLARETIE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA VIE A PARIS

— 1900 —

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11
1901

LA VIE A PARIS

1900

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Dans la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume.

LA VIE A PARIS (1895) ..... 1 vol.

LA VIE A PARIS (1896) ..... 1 vol.

LA VIE A PARIS (1897) ..... 1 vol.

LA VIE A PARIS (1898) ..... 1 vol.

LA VIE A PARIS (1899) ..... 1 vol.

L'ACCUSATEUR (9e mille) ..... 1 vol.

BRICHANTEAU, COMÉDIEN FRANÇAIS (roman parisien) (10e mille) ..... 1 vol.

EN PRÉPARATION :

LE SANG FRANÇAIS (Nouvelles et Récits).

128 1751

JULES CLARETIE
de l'Académie Française

LA VIE A PARIS 1900

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1901

Tous droits réservés.

PRÉFACE

Ce volume de la *Vie à Paris*, qui forme le tome sixième d'une série nouvelle, sera le dernier que je publierai sous ce titre. Il finit avec le siècle et si je ne craignais de citer Châteaubriand lorsqu'il s'agit tout au plus de Grimm ou de Métra, je dirais comme l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe :* « Les scènes de demain ne me regardent plus ; elles appellent d'autres peintres ; à vous, messieurs ! »

Je n'en resterai pas moins un curieux et un spectateur, ce que j'ai été toute ma vie. La curiosité m'a consolé de bien des tristesses et j'ai trouvé dans les pages cursives qu'on rencontrera ici l'oubli de réalités que je n'en regardais pas moins en face, pour les surmonter. On s'est étonné parfois qu'un administrateur, qui est un homme de lettres, pût garder pour lui-même quelques heures furtives où il se ressouvînt de son métier. Un labeur repose d'un autre. Mon prédécesseur

direct, M. Émile Perrin, était peintre à ses heures et écrivain aussi, publiant des causeries savantes sur les portraits de Molière, sans compter qu'il était conseiller municipal. Édouard Thierry, délégué à l'administration de la Comédie, conservait à l'Arsenal son poste de bibliothécaire qu'il reprit avec joie en même temps que son feuilleton de théâtre. Arsène Houssaye, à son heure, dirigeait à la fois l'*Artiste* et la Comédie-Française et le rédacteur en chef de l'*Artiste* défendait de son mieux le directeur du Théâtre-Français. Il ne faisait en cela qu'imiter un de ses devanciers, Buloz qui occupait à la fois dans la même journée le fauteuil de directeur à la *Revue des Deux-Mondes* et le poste de commissaire du gouvernement près la Comédie. C'est Buloz qui, en cette terrible qualité de rédacteur en chef de revue et de directeur de théâtre, disait à Louis-Philippe à une réception de fonctionnaires, au premier de l'an : « Sire, je vous présente l'homme qui s'efforce de gouverner les plus ingouvernables de vos sujets : les gens de lettres et les comédiens ! »

Buloz eût pu ajouter que les comédiens et les hommes de lettres se laissent aussi facilement conduire que les autres hommes, pourvu qu'ils sentent dans le guide un esprit de justice et de la bonne foi. Donc, Buloz dirigeait sa revue fameuse comme Arsène Houssaye dirigeait l'*Artiste*,

comme M. Pedro Gailhard fait aujourd'hui de la sculpture quand il ne compose point de ballets et comme Mme Sarah Bernhardt fait le buste de ses auteurs, Sardou ou Rostand, quand elle a cessé de jouer leurs œuvres. On ne peut imposer à personne d'être infidèle à son tempérament et il est bien permis de prendre sur sa propre vie les heures de haltes laborieuses.

Oui, ces pages ont été pour moi un oubli, un réconfort et le peu de rêve que j'y trouvais me servait de viatique pour la route souvent dure. Les « chères études » tant raillées, sont les plus exquises des consolatrices. On trouvera dans ce volume comme le Journal d'un homme qui voulut tout voir dans le Paris de 1900 pour oublier le coin de terre sinistre où sa pensée et son travail quotidien l'appelaient, le retenaient. Le mauvais rêve est fini. Mais ces pages auront été celles que j'aurai écrites avec le plus de plaisir dans ma vie. Il y a parfois de l'opium dans notre encre.

Les deux séries de la *Vie à Paris* formeront un tableau de ces dernières années que l'on consultera peut-être un jour. Elles n'ont pas été tracées sur la borne, comme les feuillets de Sébastien Mercier. Elles reflètent plutôt — et peut-être un peu trop uniquement — le monde des lettres, des arts, un monde spécial. La vie à Paris n'est pas la vie de la France. Ici pourtant j'ai toujours voulu que les sujets traités fussent compris

hors des fortifications. Parisien peut-être, mais l'esprit de France est partout. — J'ai jadis, dans l'*Indépendance Belge*, suivi, tous les quinze jours, ce que j'appelais « le mouvement parisien. » De 1867 à 1872 j'ai publié là des tableaux de Paris qui furent comme les premiers chapitres de ces deux séries de la *Vie à Paris*. Je réunirai peut être, un jour, ces articles d'autrefois, sous deux titres différents : *Paris sous l'Empire* et *Paris après l'Empire*.

Et je ne demande qu'une chose, c'est que les chroniqueurs de l'avenir, quand ils parleront de nos mœurs, de nos joies ou de nos tristesses, de nos grands et de nos petits hommes, n'oublient point ces miettes de Paris, cette poussière de l'histoire d'un siècle!

JULES CLARETIE.

LA VIE A PARIS

I

LEVER DE SIÈCLE

Ce qui se passait le 1er janvier 1900. — Le premier de l'An. — Le logis et la rue. — L'avenir. — Les cartes de visite. — Les petites joies.

3 janvier 1900.

Victor Hugo, dans un des Livres de ce siècle, *les Misérables*, a créé, en un chapitre fameux, tout un genre de tableaux historiques où, par le simple rapprochement des petits faits, des menus détails, des *ragots* de la chronique et des paroles des harangues officielles, des naissances et des décès, des propos de coulisses et des méchancetés de couloirs, des *on dit* et des *on écrit*, il donne très curieusement l'aspect même du temps où s'agitaient ses person-

nages, déclarant que « c'est de la physionomie des années que se compose la figure des siècles ».

Et, en effet, lorsqu'il note dans cet attirant chapitre que les gardes du corps sifflaient Mlle Mars, que la *Minerve* appelait Chateaubriand *Chateaubriant*, et que ce *t* faisait beaucoup rire les bourgeois aux dépens du grand écrivain, Victor Hugo a caractérisé l'*Année 1817*. Il a fait plus : il a un peu caractérisé toutes les années passées et futures en disant de 1817 : « Il y avait à l'Académie des sciences un Fourier célèbre que la postérité a oublié et dans je ne sais quel grenier un Fourier obscur dont l'avenir se souviendra. »

Le *Fourier obscur* a maintenant sa statue sur un des boulevards extérieurs de Paris, entre un couvent et un cimetière, et un autre Fourier, encore inconnu à l'heure où nous sommes, travaille peut-être à la sienne.

Or, ce procédé de Hugo, achevant le tableau d'un temps par petites touches comme une sorte de pointilliste de l'histoire, on pourrait l'appliquer à toutes les années qui passent, et les rapprochements singuliers amèneraient les réflexions ironiques. J'essaierai pour l'année nouvelle, pour celle qui se lève sur un siècle vierge, et, au hasard des notes prises, je fixerai les traits divers qui marquent l'aurore de 1900 — le premier éveil du vingtième siècle. Oui, vingtième siècle, car l'homme pressé de vivre a décidé que le dix-neuvième siècle, qui n'expirera mathématiquement que dans un an, est déjà achevé, qu'il a disparu, emporté, englouti dans l'immense fosse

commune de tons les siècles abolis, et que le 1er janvier 1900, à minuit, après la bénédiction de l'*Année sainte*, le siècle nouveau s'est levé, dans la nuit.

Deux hommes ont décrété cet accroc à la chronologie : le jeune empereur, pressé d'attacher à ses drapeaux des cravates neuves ; le vieux pape, voulant se donner l'illusion de croire qu'il aura vu l'aube d'un siècle. Et la plupart des êtres vivants ont pensé de même, ayant, eux aussi, hâte de nouveauté. Ils n'auront vécu ni une heure plus tôt, ni une heure de plus.

Voici donc ce qu'un jour l'avenir dira de ce jour-là :

Le 1er janvier 1900 — an 4244 depuis le déluge et 5900 depuis la création du monde (on l'a compté sur je ne sais quels doigts) — la troisième République Française entrait dans la trentième année de son existence. Chaque jour, à midi, la grande allée des Champs-Élysées voyait passer la garde montante, les municipaux en grand uniforme, plumet au shako, qui allaient prendre le service à l'Élysée.

Les Français continuaient à s'insulter. Le vieux mot de Sébastien Mercier était toujours de mise : « Se traiter de coquin, d'assassin, d'imposteur, cela n'a pas la moindre importance : cela veut simplement dire qu'on n'est pas de la même opinion ! »

La Tour Eiffel, redorée à neuf, étincelait, par les coups de soleil, comme un immense, un géant flambeau de cuivre. On lisait ces mots : *Vive la grève !* sur les murailles noires de Saint-Jacques du Haut-Pas.

La gare d'Orléans était encore une façade inachevée

couronnée de fonte. La courbe du pont Alexandre dépassait, dans l'admiration des ingénieurs, la hardiesse célèbre de la Galerie des Machines, qui avait fait la gloire et causé la mort de Contamin. Une germination de palais sortait de terre. Sur la palissade élevée devant le portail encore debout du vieux Palais des Expositions passées, une pancarte blanche portait en grosses lettres : *Démolition des derniers vestiges du Palais de l'Industrie.* Tout à côté, le vieux Cirque d'Été tombait aussi sous les coups de pioche des démolisseurs.

Il y avait derrière la Madeleine une immense baraque de planches qui attendait la statue de Lavoisier et devant Saint-Augustin, un vaste *refuge* de terre qui attendait la statue de Jeanne d'Arc.

On jouait *Shakespeare* aux Bouffes-Parisiens. Shakespeare était le nom d'un chien. On trouvait cela tout à fait drôle.

Deux autres noms exotiques, *Otero* et *Loïe Fuller*, flambaient toujours sur les affiches parisiennes.

Au-dessus de la Chambre des députés, on arborait un drapeau neuf, le tricolore des jours précédents ayant perdu de ses couleurs. Un mendiant à genoux sur le trottoir du pont Royal vendait, comme au vieux temps, de la *bonne aventure* aux passants. La chambre où Voltaire était mort demeurait fermée, sur le quai, après plus d'un siècle.

Tolstoï, que l'on croyait mourant, repoussait les remèdes des docteurs et ne voulait que ce remède souverain, à l'heure décisive : se trouver seul avec sa conscience et dicter à ses proches son testament

moral. Ibsen allait donner un nouveau drame, *Harald Winge* et Verdi, octogénaire, achevait un nouvel opéra.

Rouen se préoccupait de la statue de Guy de Maupassant, et on parlait de l'inauguration prochaine du buste de Verlaine au Luxembourg.

L'Opéra inaugurait l'année en faisant relâche pour honorer la mémoire de ce charmant homme, Eugène Bertrand, mort avec l'année passée.

Après les lettres d'amour de Musset, on allait lire « O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse! » la correspondance amoureuse de Hugo : les *Lettres à la Fiancée*.

Après s'être plaint qu'il n'y eût pas assez de tramways, les Parisiens se plaignaient qu'il y en eût trop. Le métier de piéton devenait pénible. Un homme qui traversait un carrefour était un héros.

On voyait aux devantures des magasins de musique une marche allemande, *Buren March*, la « marche des *Boers* ». Il y avait des joujoux parmi les jouets du jour de l'An, qui représentaient des Boers à cheval. On portait des chapeaux de feutre aux couleurs du Transvaal. Les uns appelaient les Boers des *Bo-ers*, les autres des *Bours*. *Bours*, avec la prononciation hollandaise, cela signifiait *paysans*. Ces paysans se battaient comme des soldats. Lord Salisbury, après avoir proclamé la gloire de la paix, assistait, vêtu de deuil, aux sinistres de la guerre. L'empereur d'Allemagne proposait un sujet d'opéra à M. Léoncavallo. En attendant, il faisait répéter de la

musique française, le *Cheval de bronze*, d'Auber, qu'il voulait entendre, le jour anniversaire de sa naissance, dans une représentation de gala.

M. Paul Deschanel, en prenant séance à l'Académie, se préparait à y faire moralement entrer son père. On se demandait qui succéderait à Victor Cherbuliez ; on savait le nom du successeur d'Édouard Pailleron. La Comédie répétait *Diane de Lys* et regrettait la *Route de Thèbes*. M. Sardou fouillait les vieilles estampes pour les costumes de *Patrie*. Mme Sarah Bernhardt avait rapporté de Vienne les costumes de l'*Aiglon*. M. Halévy corrigeait les épreuves du premier volume du *Théâtre choisi de Meilhac et Halévy*, qui allait paraître dans quinze jours. Les indiscrets attendaient une préface ; il n'y aurait point de préface. Dumas les aimait, Augier les haïssait.

Il y avait une grève de mineurs dans la Loire, une grève de tisseurs à Saint-Étienne et une crise de la houille en Europe. On espérait en cette année 1900, trouver décidément le vaccin de la tuberculose. Des milliers de gens cherchaient encore avec acharnement un *clou* pour l'Exposition, et des milliers d'autres avaient la fièvre en pensant au prix de 100,000 francs qu'offrait M. Osiris à l'œuvre la plus utile. A Lyon, le 1er janvier, un fait singulier s'était produit : pas une réception officielle n'avait pu avoir lieu : l'archevêque était à Rome, le premier président était en deuil, le gouverneur était malade, le préfet gardait la chambre, le maire de Lyon était indisposé. On ouvrait dans cette même cité lyonnaise un nouvel Institut Pasteur. C'était le huitième de France. Le docteur Roux avait

vaincu le croup, le docteur Calmette, la peste ; le docteur Metchnikoff s'apprêtait à vaincre l'usure de la vie : la vieillesse.

En attendant, les vieilles gens, au début d'un siècle, cherchaient de la poussière de souvenirs, poussières de diamants, dans les *Braises du Cendrier*, le volume d'un maître poète, qui était Catulle Mendès. Le chansonnier Fursy ressuscitait le Chat Noir et fondait la maison joyeuse, la *Boîte à Fursy*. Le président Krüger, sur ses affiches, y voisinait en effigie avec Chamberlain. M. Chamberlain en chair et en os, se préoccupait toujours des orchidées. On commençait à l'appeler, chez lui, « le fou de Birmingham ».

On voyait, boulevard Saint-Germain, parmi les boutiques du jour de l'An, une baraque adossée presque à la vieille église devenue l'Académie de médecine, et cette baraque, offrant sur ses toiles la vue de femmes à peu près nues, portait ce titre — suggestif à la fois et symbolique : *Galanteries Parisiennes*. Paris était toujours la ville enviée. On faisait des économies dans les villages pour pouvoir y venir passer quelques heures durant l'Exposition.

On jouait la *Belle Hélène* aux Variétés. La « belle Hélène » avait assisté en chapeau mauve, à la réception de M. Lavedan. Le hasard très parisien, avait immédiatement auprès d'elle, placé un abbé.

On avait trouvé dans un wagon un homme mort de congestion dans la dernière nuit de l'année, et ce mort, descendant du conventionnel, était pharmacien à Carvin (Nord) et s'appelait M. de Robespierre.

Les bureaux de poste de Berlin mettaient en vente

des cartes postales séculaires, indiquant que le XXe siècle était commencé et le bureau des longitudes de Paris déclarait officiellement que jusqu'au 31 décembre 1900 le XIXe siècle continuait.

Le général Mercier était candidat au sénat de Nantes ; M. Jean Jaurès était arbitre à Saint-Étienne. On ne parlait plus d'Alfred Dreyfus qui était à Carpentras presque en famille.

Mme Loubet payait les loyers de plus de cent familles pauvres, obtenait du préfet de police qu'on laissât sur le boulevard les petites baraques jusqu'au 8 janvier, veille de la rentrée des Chambres, et M. Loubet en recevant le corps diplomatique parlait de la manifestation grandiose qui serait une œuvre de concorde pour tous les peuples du monde.

M. François Coppée apportait à Paul Déroulède un drapeau brodé par les femmes de France et recevait de ses amis, pour ses étrennes, une canne pareille à celle qu'on avait offerte au général Boulanger. Une jeune génération, qui n'avait pas vu la guerre disait : « Pour sortir du gâchis, il nous faut la guerre. » Les uns disaient : avec l'Allemagne, les autres : avec l'Angleterre. La guerre pour la guerre. Le chauvinisme gaulois s'irritait de l'impérialisme anglais et le jingoïsme britannique s'indignait des caricatures gauloises.

Une lassitude tombait sur les âmes.

On demandait à quelqu'un ce qu'il pensait et ce qu'il était. Il répondait : « Je suis *autrechosiste* ». Et cela semblait spirituel. Les vieux amoureux de la Liberté, de la souriante République, regrettaient leurs vingt ans.

Sur la coupole inachevée du Palais des Beaux-Arts

on pouvait à l'œil nu déchiffrer un écriteau, placé là comme une triomphale annonce : *Henri Martin, menuiserie et verrerie.* Cet Henri Martin écrivait en action un nouveau chapitre de l'histoire de France, la France de l'art et de l'industrie.

La Haute-Cour avait siégé le 1er janvier.

Ainsi, ces menus faits, colligés au hasard, seron dans des années et des années, cette chose grave, solennelle, inquiétante, qui s'appelle de l'Histoire et qui nous semble moins solennelle et de plus mince aspect quand nous la voyons fabriquer, au jour le jour, dedevant nous. Ce 1er janvier 1900 ! Il aura été tout gris, tout humide, tout maussade après l'orage qui, au moment même où 1899 allait finir, achevait l'année dans les éclairs et sous l'ondée. L'année — ou, si l'on veut, le siècle — aura donc commencé dans une atmosphère spongieuse et triste.

Le premier jour de l'An, les physionomies sont, d'ailleurs, toujours un peu effarées et pensives, avec des sourires de commande et des regards préoccupés. Le *home* est enfiévré et la rue encombrée. Au logis, le téléphone tinte, le timbre de la sonnette se multiplie, les télégrammes pleuvent, les cartes de visite s'entassent. Pauvres cartes de visites ! On décachète leurs enveloppes d'un geste las ou énervé, car chacune d'elles vous représente un devoir mondain, une réponse à faire. Et tout à coup, un nom inattendu, celui de quelque vieil ami oublié, vous remet en mémoire tout un passé qui vous est cher. Un bout de

carton, banal en apparence, venu de loin, parfois du bout de la terre, remue en vous tout un monde de souvenirs.

— Tiens, ce pauvre X... ! Il songe encore à moi ! De ce qui fut notre jeunesse, il a gardé quelque mémoire, branchette desséchée des arbres verts, fleur fanée des printemps du paradis perdu !

Il suffit d'un nom, parmi tant de noms, pour que le cœur batte ; comme dans la foule hâtive des rues il suffit de la rencontre d'un visage ami pour que la cohue nous devienne supportable et presque chère. Il est cependant bien mélancolique ce défilé des passants, au 1er janvier, elle est attristante cette longue théorie d'inconnus allant porter leur souhaits en ville, et de *relations*, déposant, çà et là, leurs cartes comme on déposerait un fardeau. Les vêtements sont ceux des jours de fête, les physionomies celles des jours auxieux. Tout début d'année pourrait avoir un nom maussade : *la corvée*.

Devant les volets clos des boutiques — et, ironie plus amère, auprès des devantures chargées de *harnois de gueule* — des marchands de victuailles, des mendiants se traînent, des culs-de-jattes rampent, à qui l'on fait l'aumône, par superstition égoïste, pour *se porter bonheur*.

Car, instinctivement — comme devant tout inconnu — on se demande où l'on va, ce qu'apportera l'an nouveau. Les illusionnés seuls trouvent du rose dans les aurores. Le pessimisme n'est peut-être que la maladie de ceux qui pensent et qui ont vu. Qui n'éprouverait pas aujourd'hui un sentiment d'angoisse serait

d'espèce étrangement heureuse. Mais non, 1900 nous promet de belles journées. Cette ville neuve qui se mire déjà dans la Seine, du pont de la Concorde au delà de Passy, est comme une vision de féerie. Dans un peu plus de trois mois, aux bourgeons d'avril, il y aura là comme une floraison de murailles, une explosion de vie. 1900, ce sera — espérons-le — la grande trêve du labeur, la trêve de l'art, aussi, et Paris ne sera pas seulement le grand cabaret et l'immense bar de l'univers : il montrera, par ses tableaux et ses statues, ce que le siècle mort a produit d'immortel. Il cherchera, dans ses Congrès de penseurs et ses conférences de savants, ce que le siècle à venir peut assurer de bonheur, de santé, de vie à l'humanité.

La course au bonheur ! Que l'année change ou non de millésime, voilà la seule question qui, au total, intéresse les hommes. C'est l'éternel steeple-chase où les jockeys portent tous des livrées couleur d'espérance. Etre heureux, c'est le grand rêve. Il n'est facile à réaliser pour personne. Aussi bien, pour peu que 1900 nous donne, non pas le bonheur complet, le bonheur intégral qui n'est point de ce monde, mais des fragments, des miettes de bonheur, nous le tiendrons quitte des lettres de change que nos espoirs tirent sur lui. Les miettes du bonheur ! Hâtons-nous de les ramasser et sachons nous en contenter. « Les petits malheurs vaccinent les grands ! » disait Victor Hugo. On pourrait dire : « La vie a de grands malheurs et de petites joies. Et pourtant c'est la somme des petites joies qui, totalisée, console des grandes tristesses. » Le bonheur ne nous arrive qu'à

doses homœopathiques, et cela suffit à nous faire vivre.

Que 1900 nous donne, du moins, largement les miettes voulues!

Après tout, la pièce commence, le rideau se lève. Nous allons bien voir.

II

MASQUES ET COSTUMES

10 janvier 1900.

C'est d'une petite robe de laine et de deux masques de carnaval que je veux parler aujourd'hui.

... Monsieur, ce sont des masques
Qui portent des crins-crins et des tambours de basques !

Molière les compte parmi les fâcheux, ces musiciens et ces danseurs venus comme en farandole et agitant les grelots et les cuivres. Je suis moins sévère que l'Éraste de Molière, et les costumes picaresques ne me déplaisent pas du tout. Ils mettent des touches de bleu, de jonquille, de vert pâle et de rose dans le fond grisâtre de la vie de Paris.

Au milieu de nos brouillards neigeux, à la devanture d'une boutique, j'ai vu, l'autre soir, posés sur un coussin de soie, deux petits fragments de carton recou-

verts de satin qui m'ont tout à coup — ô miracle! — arraché à la réalité présente et aux tristesses de tous les jours. Il est de ces minces objets dont la puissance suggestive est soudaine. Un lambeau de batiste évoque, pour un amoureux, la maîtresse disparue — fugitive ou morte — et la science, qui donne un nom réel à tous les songes, appelle brutalement ces illusionnés des « fétichistes ». Les deux morceaux de masques, aperçus en passant devant cette boutique étaient deux de ces *loups* mystérieux des nuits de bals masqués qui, nous dérobant les visages, ne laissent par leurs trous soyeux apparaître que les prunelles ardentes ou narquoises, les regards dardés sur vous comme de vivantes énigmes.

L'un de ces loups était de velours noir, le loup classique et familier des aventures d'opéras ou des conspirateurs de mélodrame; l'autre était de jolie soie rose, s'incurvant avec grâce entre les deux œillères pour s'appliquer — demain — sur le plus délicieux petit nez de femme qu'on pût, non pas voir, mais deviner. Car, si le loup de velours noir pouvait convenir à un cavalier quelconque et se dissimuler à demi sous la capuche d'un manteau vénitien, si c'était le masque de quelque compagnon d'Hernani allant au caveau de don Carlos — *ad augusta per angusta* — le petit loup de satin rose ne pouvait être évidemment qu'un masque de femme, grande dame ou grisette, Francillon jalouse redoutant un Pinguet trop entreprenant ou Manon en quête de caprice appelant un Desgrieux dans les couloirs de l'Opéra.

Il était tout neuf et comme sorti des doigts de fée

de la faiseuse de masques, le joli loup de satin rose posé là sur le coussin de soie, derrière le rideau du boutiquier, où le triste temps de janvier mettait un peu de son humidité et de sa buée. Il attendait, avec ses deux trous percés dans la soie toute fraîche, ces deux trous vides qui laisseront passer le pétillement de deux jeunes yeux, bleus ou bruns. Et, dans ce lugubre Paris d'hiver, sur qui tombait la brume avec les cris des vendeurs de journaux, une sorte de rayon de soudaine fantaisie me sembla traverser le brouillard fait de neige fondue. Cette note rose évoqua soudain tout un monde de rêve, je ne sais quelle humanité de caprice à la Musset, à la Carlo Gozzi et à la Gavarni, et les deux loups de carnaval, le loup de velours et le loup de soie, en m'arrêtant là au passage, me firent songer qu'en dépit de tout il y a quelque chose d'éternel au monde, c'est la jeunesse, la fantaisie, le besoin d'oubli, l'envie de vivre, et le songe et l'illusion, cette illusion si chère qui, aussi sûrement que le pain, nous fait vivre et nous fait chercher, par exemple, un peu d'amour et de poésie jusque sous un masque de carnaval !

C'est en effet le Carnaval qu'annonçaient — comme les uniformes de deux fourriers — ces deux loups étalés sur un coussin de soie. Et, tout naturellement, à son heure, chronométriquement, le Carnaval approche, s'annonçant ainsi un mois en avance sur le calendrier et posant ses alléchantes affiches polychromes sur les murailles des cabarets. On a déjà remarqué

que, depuis des années, les bals masqués à Paris se font rares. L'art des costumiers subit une éclipse, ou plutôt le métier se fait difficile. Les Parisiennes ne donnent plus que ces demi-réunions travesties qu'on appelle des *dîners en têtes*. Les grands défilés où une Castiglione étalait la splendeur de ses costumes ont disparu avec l'Empire. Rœdel seul et les ateliers d'artistes, aux bals des *Quatre-z-Arts*, gardent la tradition de ces cortèges mythologiques.

L'Opéra subsiste, les *intrigues* persistent, sous les plafonds de Paul Baudry, comme autrefois sous l'horloge. Mais le bal masqué intime, si je puis dire, est un divertissement qui se perd. Les femmes se préoccupent beaucoup plus d'obtenir d'un dessinateur à la mode un costume de bicycliste qu'un travestissement de bal paré. On ne demanderait plus aujoud'hui à Gavarni d'inventer le *débardeur*, cet idéal du déshabillé acceptable ; on le supplierait de trouver, pour les journées d'automobile, une coiffure et une houppelande de *chauffeuse*. L'automobilisme donne peut-être pleinement satisfaction au besoin qu'ont les hommes de se travestir pour s'amuser, et le temps viendra oú le loup de velours noir et le loup de satin rose seront des objets de curiosité, d'archéologiques reliques que des collectionneurs généreux légueront à quelque musée Carnavalet.

Que la femme sache pourtant bien qu'elle n'est jamais plus jolie que sous le loup de bal masqué. Il semble qu'à la Parisienne le loup de velours ou de soie ajoute une grâce nouvelle, à la Guardi, un attrait de mystère et de songe et que les fantômes de la roma-

nesque Venise se joignent aux vivantes dans les corridors et les salons des bals parés et travestis. Au lieu des besicles énormes dont ils s'affublent, que ne choisissent-ils donc des loups vénitiens, les *chauffeurs*, sur leurs pétrolettes !...

On devrait, puisqu'on nomme tant de commissions en ce monde, élire une commission du costume, costume masculin et costume féminin, et supplier les artistes de donner à nos vêtements et à nos modes un peu de ce je ne sais quoi d'exquis qu'avaient pour moi ces deux objets d'une banalité apparente : deux loups de bal masqué ! Mais je sais bien qu'aux votes de cette commission, la femme éternelle insurgée, opposerait bien vite sa résistance. Les femmes s'habillent comme elles veulent, et il serait plus facile de révolutionner un empire que de transformer une mode. On a changé de régimes très souvent depuis que fut inventé le chapeau *haut de forme* : on n'a pas trouvé le moyen de modifier l'incommode et absurde coiffure tubulaire, le *tuyau de poêle*.

L'autre jour, une actrice allemande, Mme Agnès Sorma, la créatrice applaudie des principales œuvres de Gérard Hauptmann, venait à Paris donner trois représentations de la *Nora* d'Henrick Ibsen. Elle était fort émue à l'idée d'apparaître devant ce public parisien qui, pour tout artiste, est encore et toujours le grand juge. « Paris, disait un comédien étranger, est la *ville Pierre-de-Touche*. » C'est un aimable surnom pour Paris.

Lorsque Mme Sorma répéta *Nora* dans les robes très simples, en laine noire ou mauve, que nous lui vîmes à la représentation, quelqu'un lui dit :

— Oh ! prenez garde ! Ces toilettes-là sont beaucoup trop simples pour le public parisien !

A la vérité, le théâtre a habitué le public à voir en scène non pas des toilettes adaptées au personnage présenté, mais des costumes destinés à faire par les gazettes célébrer à la fois l'élégance de l'actrice et l'art spécial du couturier.

Mme Sorma écouta l'avertisseur bénévole, mais elle sourit, répondant, très justement, qu'elle donnait à Nora, ruinée, les robes et l'étoffe que Nora devait tout naturellement porter. Du cachemire de laine, de la laine, les vêtements les plus modestes, puisque l'héroïne d'Ibsen est une petite bourgeoise sans argent.

— Il est certain, dit la comédienne, que quand je joue *Froufrou*, je la revêts de toilettes élégantes et parisiennes. Mais pour Nora, non seulement la laine suffit, mais la laine est nécessaire. Je jouerai mon rôle en petite robe de laine.

Et Mme Sorma — mieux que toute une commission instituée pour la réforme du costume au théâtre — a donné une leçon de goût à quelques-unes de nos actrices. Le costumier est devenu, depuis quelques années, un collaborateur qui tient à son succès personnel dans le succès de l'auteur et qui, plus que l'auteur lui-même, plus que le metteur en scène, a une influence sur la comédienne lorsqu'il lui dit : « Cette toilette vous sied à merveille ! » ou : « Croyez-moi, cette toilette ne vous va pas ! ».

L'actrice, quelque admirable qu'elle soit comme artiste, reste femme. L'auteur parle à son intelligence, le couturier parle à sa coquetterie. De l'auteur elle acceptera toutes les observations ; mais du couturier, de celui qui la pare et la « présente » comme « encadrée » au public, elle suivra tous les conseils. Or, le couturier se soucie peu de savoir si le costume est adéquat au caractère du personnage ou à la situation du drame : il est artiste, lui aussi, il a du goût. Il fait de l'art et travaille à son gré. Sa renommée y gagne.

Et la réalité y perd. On reste « au théâtre » avec lui, alors même que l'auteur vous jette, comme en pleine mer, en pleine vie. Où l'on cherche le personnage qui souffre, qui aime, qui se plaint, qui se révolte, on aperçoit quelque délicieuse créature qui promène des toilettes extraordinaires et de création nouvelle. Les gazettes publient la description de ces robes surchargées avant de donner le compte rendu de l'œuvre même, et, *devant que* d'entendre ce que va dire cette femme qui s'agite là, sur la scène, douloureuse et charmée — et pendant qu'elle parle — les spectatrices lorgnent, indifférentes aux paroles, les costumes du magnifique faiseur.

Avec Mme Sorma, on ne voyait que Nora, on n'écoutait que Nora, on ne lorgnait que Nora, et c'était Nora, Nora de pied en cap, qui pleurait, suppliait, souriait, menaçait et s'indignait, dans ses robes toutes simples, dans ses toilettes réelles, dans ses robes de ville et de vie. J'aurais voulu que toutes nos comédiennes assistassent à ces représentations. J'ai vu la Duse jouer de même la *Gioconda* de d'Annunzio, à Palerme, et les

reporters eussent eu grand'peine à décrire ses robes ou ses chapeaux ; mais ses gestes, ses cris, ses effrois, ses larmes, voilà ce qui saisissait, ce qui dominait, ce qu'on voyait avant de se préoccuper de ses mantelets ou de ses déshabillés.

Ainsi, Desclée jouait *Froufrou* avec des toilettes qui feraient aujourd'hui sourire de pitié une grande coquette de Montargis. Les petites robes de mousseline de Mlle Mars étaient suffisantes et sont demeurées célèbres. Et, maintenant, quand une actrice en renom part en tournée elle expose la collection des *costumes* qu'elle emporte comme on exhibe chez la lingère le trousseau de la mariée dont les reporters vont décrire les dessous de dentelles.

Grave question théâtrale que la question des costumes et des costumiers en renom.

Alexandre Dumas fils avait littéralement pris en grippe une couturière qui lui avait demandé un jour, le plus simplement du monde :

— Eh bien ! mon cher maître, est-ce que nous aurons beaucoup à travailler *ensemble* à votre prochaine pièce ?

— Savez-vous mon rêve ? me disait-il. Ce serait de donner, en été, sans la signer, une pièce jouée dans un seul décor très simple et sans une seule toilette à décrire. Le théâtre mourra étouffé par les accessoires. Et l'accessoire, c'est la robe.

Mme Agnès Sorma est sans doute de cet avis. Mais pour combien de comédiennes cet accessoire est-il le principal ? L'actrice — préoccupation toute naturelle — tient avant tout à plaire comme l'acteur tient aux rôles

sympathiques. Le cri poussé par la plus spirituelle des comédiennes, Augustine Brohan, lorsqu'ayant à jouer le *Gâteau des Reines* et, l'auteur, Léon Gozlan, ayant demandé des dessins de costumes Louis XV à Meissonier en personne, apporta les aquarelles à ses interprètes — ce cri d'horreur est demeuré célèbre :

— Ah ! mon Dieu ! est-ce que M. Meissonier nous prend pour nos grands-mères ?

Il s'agissait d'une reconstitution de la cour de Marie Leczinska. Meissonier rêvait une restitution. Impossible d'y parvenir.

Et l'on n'a pas oublié le désespoir — ou plutôt la résignation — d'Emile Augier devant le costume étourdissant qu'arborait Mme Arnould-Plessy lorsqu'elle descendit de sa loge pour jouer l'*Aventurière* : des plumets, des festons, des pompons, des astragales.

— Mais, s'écria Augier, dès que le vieux Monteprade apercevra une Clorinde ainsi parée, châsse vivante, il ne s'y trompera guère et fera jeter la farceuse à la porte !

— La première vertu d'une femme, c'est d'être jolie, répondait Mme Plessy, et vous ne voudriez pas que votre Clorinde fût à faire peur !

La comédienne allait entrer en scène ; il s'agissait de ne pas lui donner mal aux nerfs. « Comme vous voudrez ! » soupira Augier. Que de concessions font les auteurs pour ne pas « donner mal aux nerfs » de leurs comédiennes !

Ils supplient :

— Elle tient à sa robe ! Que voulez-vous ? Laissons-lui sa robe !

On laisse la robe. Les lorgnettes y gagnent, mais, encore une fois, les pièces y perdent.

Nous venons de passer deux jours dans la salle des examens du Conservatoire. Dans leurs petites robes de pensionnaires, ces ingénues et ces amoureuses, Agnès ou Victorine, sont plus charmantes que lorsque le couturier à venir les aura prises pour poupées. Il y aurait à nstituer un cours supplémentaire : pour les hommes, l'art de marcher ; pour les femmes l'art de s'habiller. On répéterait à ces jeunes filles que la toilette tapageuse n'est pas la toilette nécessaire, et que souvent, au contraire, la simplicité ajoute à ce qui est la force du même théâtre : la vérité. En ce sens, une audition de Mme Sorma eût été une admirable leçon de choses. On n'avait plus devant les yeux une actrice, mais une femme. Elle gardait, comme disait (avec reproche) à un comédien un acteur tragique, *ses gestes de tous les jours*.

Et précisément parce qu'elle avait ces gestes, la comédienne nous arrachait, nous, à nos pensées et à nos habitudes quotidiennes. D'autres, des plus grandes, près de nous, chez nous, ont ce même précieux don de vie. Mais, avouons-le, elles n'ont pas toujours la petite robe de laine de la visiteuse de l'autre semaine. Avec cette robe de laine nous avons eu cependant ce que nous donnent le loup de velours noir et le masque de satin rose : un peu de rêve, une *illusion !* La vie !

III

LE PÈRE

31 janvier 1900

M. Paul Deschanel « prendra séance » demain à l'Académie, et, avant d'aller l'écouter, sous la coupole de l'Institut, j'ai voulu applaudir son père au Collège de France.

Le sort ne m'a point favorisé et je n'étais point de la Commission de lecture qui a eu la primeur du discours éloquent et touchant de M. Paul Deschanel et de la réponse originale et spirituelle, très spirituelle, me dit-on, de M. Sully-Prudhomme. Mais du moins ai-je pu avoir l'écho de ceux qui ont entendu ces remarquables harangues.

— M. Deschanel, m'a dit l'un d'eux — très touché du portrait qu'a tracé le récipiendaire d'Édouard Hervé, le bon et loyal journaliste — parle avec émotion de son père au début de son discours. Une page

seulement. Mais simple, profonde, discrète et très sentie. C'est très bien. Tout à fait bien.

J'étais sûr que le fils qui adressait naguère à son père vénéré des vers pénétrés de filial amour en célébrant les quatre-vingts ans d'Émile Deschanel, saluerait, en prose, le souvenir et la présence de celui dont il peut dire, à bon droit :

Ton esprit vif et clair garde encor sa vigueur :
La neige est sur ton front, la flamme est dans ton cœur.

Et j'ai pris pour entendre M. Émile Deschanel dans sa chaire, le chemin de la rive gauche, mercredi dernier.

Salle 8, après avoir franchi la première cour de l'illustre Collège où les noms des successeurs de Ramus se lisent en lettres d'or sur des plaques de marbre, en face d'une porte où apparaît ce seul mot : « Médécine », et qui conduit au laboratoire historique où Claude Bernard (une plaque extérieure consacre cette gloire) fit ses admirables expériences. Les Lettres, ainsi, font pendant à la Science. Je franchis quelques marches au bout d'un corridor et, la porte poussée, je me trouve dans une salle carrée, assez vaste, peinte en brun, où, sur les gradins d'un amphithéâtre, un public se presse, attendant le professeur qui va s'asseoir là, tout à l'heure, dans cette chaire, entre un verre d'eau sucrée de forme élégante et une lampe électrique à réflecteur vert. Nous sommes loin de la petite lampe à huile dont l'abat-jour de papier éclairait les notes de nos vieux professeurs d'autrefois.

Saint-Marc Girardin, apercevant, un jour, une

femme sur les gradins, fit, du haut de sa chaire, un signe à l'appariteur, qui, du doigt, alla toucher l'épaule de l'intruse, priant la malheureuse femme, devenue toute rouge, de s'éloigner. Nous sommes loin aussi de ce temps-là.

Dans ce public silencieux, beaucoup de femmes, en effet, mais non les snobinettes du professeur mondain : des jeunes filles prenant des notes, des institutrices, des étrangères en chapeau de feutre, leur carnet à la main — et, parmi des nœuds de velours bleus ou mauves, des coiffures féminines, beaucoup de têtes chauves aussi et de têtes grises, les vieux auditeurs familiers d'Émile Deschanel mêlés aux étudiants des générations nouvelles.

Lui, cependant, apparaît, salué par les applaudissements de son auditoire, et s'assied entre le verre d'eau et la lampe électrique. Il a, cet octogénaire étonnant, l'air étrangement jeune encore, avec sa barbe grise, et élégant dans sa redingote serrée, il étale sur son petit pupitre des feuillets qu'il apporte. Il parle. La voix est douce, lente, bien posée, charmeresse. Il ne tonne pas, il ne pérore point : il cause. C'est le ton aimable et familier d'un homme de bonne compagnie. Il se rappelle le mot de Pascal, épris, lui aussi, de ce que Mirabeau devait appeler « le don terrible de la familiarité » : « La vraie éloquence se moque de l'éloquence. » L'érudition ne se hérisse pas, elle est comme souriante et accueillante. C'est du Roman qu'il parle. Du Roman et de Diderot. L'éternel problème du réalisme et de l'idéalisme est là traité avec un art exquis des nuances. Beaucoup de citations,

comme l'appel de témoins qualifiés venant déposer pour éclairer la cause. C'est Doudan parlant d'Homère et Scherer parlant de Flaubert. C'est Sainte-Beuve et c'est Gœthe. Il y a là comme une anthologie des critiques illustres. Les petites institutrices en chapeau de feutre et les jeunes filles, leurs cartons sur les genoux, notent, notent, notent... « Idéalisme, réalisme... Victor Hugo touche à ces deux pôles..... Homère est à la fois romantique et réaliste... »

Et. pendant que le professeur parle, dans cette élégante salle du Collège de France, entouré d'une foule sympathique, des auditeurs devant lui, des auditeurs derrière lui, derrière sa chaire, comme il en est derrière un tribunal les jours de grands procès, je pense à ses cours d'autrefois, à ces leçons de l'exil que Deschanel fonda en Belgique, et rapporta, si je puis dire, en France, car ces Conférences aujourd'hui à la mode, c'est lui qui les a créées.

Je me rappelais ces leçons du mercredi soir que l'orateur proscrit faisait au passage Saint-Hubert, devant un « parterre de rois » : Hugo, Quinet, Dall'Onzaro, Fétis, Vilain XIIII, Mme Pleyel, David d'Angers — et aussi ces lettres exquises de jadis où Victor Hugo évoquait ces vieux souvenirs : « Je vous revois au fond de cette grande salle trop petite, assis à votre trône, dans la lumière, doux, gracieux, modeste, applaudi, charmant, entouré d'une foule d'hommes dont les mains claquent et de femmes jolies dont le cœur bat... »

Eh ! mais le tableau est le même : le professeur n'a pas vieilli. Mais fort heureusement, ce n'est pas en

exil c'est en plein cœur de Paris qu'il parle des romanciers de France.

L'exil! C'est encore Victor Hugo qui, dans ses lettres, rappelle à Émile Deschanel les visites faites par celui-ci au poète « dans cette Grande Place de Bruxelles, où il a, dit-il, « niché » sept mois. « Vous rappelez-vous ? Vous veniez le matin; Charras était dans un coin, Lamoricière dans l'autre, fumant dans la pipe de Charles; Charles et Hetzel sur le canapé qui me servait de lit; et, avec le beau soleil dans ma large fenêtre, je vous lisais une page du livre. Les bonnes poignées de main qu'on se donnait ensuite! »

Et pourquoi l'exil ? Émile Deschanel, professeur, avait commis le crime d'écrire, à côté de Jules Simon, dans une revue militante, la « Liberté de penser ». Tout jeune, et professeur au lycée Louis-le-Grand, Ernest Havet l'avait choisi, en 1845, comme son suppléant à l'École normale, en qualité de maître de conférences d'Histoire de la Littérature grecque, et proposait à M. Dubois de le nommer. Et Dubois le nommait, quoique le professeur n'eût que vingt-cinq ans.

En 1848, Carnot, ministre de l'instruction publique, chercha des « lecteurs du peuple » pour faire aux ouvriers, aux petits bourgeois des lectures du soir. Legouvé, Émile Souvestre furent de ceux-là. Deschanel aussi. Deux fois par semaine, il lisait donc, dans ce même Collège de France où je le revois, du Molière, du Corneille, des chefs-d'œuvre, et on l'applaudissait déjà. Mais en février 1850, à la suite d'un article sur Montalembert dans la « Liberté de penser », le pro-

fesseur de rhétorique du lycée Louis-le-Grand fut brusquement mis à la réforme. Un article de discussion politique dans une revue philosophique. M. de Parieu trouva que cet article était de nature à porter scandale dans le lycée et dans l'Université tout entière. Ortolan, Geoffroy Saint-Hilaire, le doyen, M. Le Clerc, Dubois prirent en vain la défense de l'écrivain. Victor Cousin fut très hostile et, à trente ans, Émile Deschanel se trouva, comme on dit, sur le pavé, se réveillant cependant en sa mansarde pour être arrêté au saut du lit et conduit à la frontière de Belgique, un matin sombre de décembre.

Chassé par le coup d'État, comment vivre à l'étranger ? Ce fut alors que dans cette longue salle du Cercle artistique et littéraire, Galerie de la Reine, Deschanel essaya de gagner sa vie en parlant des lettres françaises, puis dans la Maison du Roi, en face de l'hôtel de ville de Bruxelles. Et l'exilé ainsi créa, je l'ai dit, un genre : la « conférence ». D'autres l'imitèrent : Madier-Montjau, Bancel, Challemel-Lacour, qui répandirent en Belgique la parole libre et l'esprit de France. Et, tout en « conférenciant », Émile Deschanel rédigeait la « chronique des théâtres » à l'*Indépendance belge*. Il est le doyen des « lundistes ».

Le succès de ces conférences en Belgique, à Gand, Anvers, Louvain, Bruges, était tel qu'il fut question alors de fonder un « Collège de France à l'Étranger » avec Victor Hugo comme doyen honoraire.

Les professeurs choisis étaient assez illustres et dignes du projet :

Poésie, histoire et morale. — Edgar Quinet ;

Art militaire. — Lamoricière et Charras ;
Médecine. — J.-V Raspail ;
Physique. — Laussedat ;
Théâtre. — Étienne Arago ;
Littérature grecque et latine. — E. Deschanel ;
Agriculture. — Victor Borie et P. Joigneaux ;
Droit. — Marc Dufraisse ;
Philosophie. — Challemel-Lacour ;
Statuaire. — David d'Angers.

Mais Victor Hugo avait déjà quitté Bruxelles pour Jersey et puis le gouvernement belge ne consentit pas. Il s'alarmait de ces harangues qui, çà et là, enflammaient le royaume. Bancel, à Bruxelles comme plus tard à Paris, Bancel parlant de Rabelais trouvait le moyen de mettre le feu aux poudres. Ce qui n'empêchait pas Léopold Ier de dire à Emile Deschanel au Congrès des Sciences sociales de 1863, après le banquet :

— Monsieur, vous avez fait d'excellentes choses dans notre pays !

Or, dans ce temps d'exil, Émile Deschanel avait trouvé la consolation et le bonheur. Il s'était uni à une femme supérieure et charmante à qui Hugo écrivait, le 14 janvier 1855 : « Je vous souhaite, madame, la bonne année, deux patries et deux hommes : la Belgique plus la France, et votre mari plus un fils. » Et le poète, qui promettait alors l'envoi prochain d'un livre nouveau, les « Contemplations » ajoutait : « Nous attendons le petit Franco-Belge à époque fixe. »

Le « petit Franco-Belge », c'est le président de la Chambre, l'homme politique qui a traité avec maîtrise les questions sociales comme il avait peint avec un art délicat les figures féminines des salons du XVIIIe siècle. C'est l'académicien tout jeune qui, malgré son sourire, a gardé le souvenir poignant des tristesses de l'enfance — comme aussi des sombres jours de 1870.

Dès le berceau, j'appris le nom de la patrie
Interdite à nos pas et d'autant plus chérie !
Ton exil pour le droit m'enseigna le devoir,
J'appris sur tes genoux que *vouloir c'est pouvoir*.
Et maintenant, assis sur ton épaule, ô père,
Je vois loin... C'est le fruit de ta longue misère!

La première conférence d'Émile Deschanel à Bruxelles, eut lieu le 1er février 1852. L'orateur parlait de la « Critique Naturelle » ou « Observations physiologiques sur les écrivains et les artistes » qui sont devenus ensuite un volume dont Sainte-Beuve a dit que c'était « un livre spirituel et plein de faits ». Or, c'est le 1er février 1900 — quarante-huit ans, jour pour jour, après la conférence initiale du père — que le fils est reçu à l'Académie française.

— C'est la récompense, dit avec joie Émile Deschanel!

Mais lui-même, à une voix près — il eut 16 voix quand il en fallait 17 — aurait pu, aurait dû s'asseoir parmi les Quarante. La seule fondation, l'acclimatation de la « Conférence » méritait qu'on lui rendît cet hommage.

En 1860, il revenait d'exil mettant au lycée Bonaparte le « petit Franco-Belge » lorsqu'un ancien nor-

malien, son ami Albert Le Roy et M. Lissagaray, un initiateur, fondèrent ces « Conférences de la rue de la Paix », où j'ai tour à tour entendu Eugène Pelletan, Legouvé, Adrien Hébrard, J. J. Weiss, Ferdinand de Lesseps, Hervé — que saluera Paul Deschanel demain. Ce fut une vogue. Puis le tailleur Worth eut besoin du local pour agrandir ses magasins et les Conférences émigrèrent boulevard des Capucines. On joue des comédies, aujourd'hui, là où l'on parlait jadis de Musset ou de Lamartine.

« La clarté est la politesse de ceux qui parlent en public, disait Arago. » C'est cette clarté qui fait le charme et aussi la force du professeur Deschanel resté causeur même en professant. Et à combien d'esprits divers a-t-il enseigné cette vertu française ! Jules Simon se vantait d'avoir eu pour élèves les plus célèbres de ses confrères de l'Institut. Émile Deschanel a dressé lui-même la liste, le Livre-d'Or de ses disciples :

Taine, Sarcey, Weiss, Prévost-Paradol, Beulé, Alfred Mézières, Assolant, G. Perrot, Louis Ratisbonne. Caro, Lenient, et des romanciers et des vaudevillistes, Lambert Thiboust, Adolphe Belot, Hector Crémieux, Crémieux à qui il enseigna le grec pour écrire « Orphée aux Enfers » !

Émile Deschanel a même pu se vanter d'avoir eu la plus décisive influence sur la destinée de ce Prévost-Paradol que le successeur d'Hervé loue en même temps qu'Hervé lui-même — et voici comment :

Chargé comme maître de conférences de corriger les thèmes grecs des concurrents — « trois cent cinquante-

six thèmes grecs ! » — il trouva celui de Paradol, écrit sans dictionnaire, criblé de solécismes, noir de barbarismes, — fait pour être rejeté, non classé. Or, le concurrent, si remarquable dans la composition française, devenait par là même inadmissible, une seule composition non classée entraînant la mise hors concours du candidat. Sans faire de tort à personne, Émile Deschanel le classa cependant : 366e sur 366 !

A l'examen oral, Paradol put se relever, Deschanel lui donnant à expliquer Hérodote, qui est facile. Mais sans Deschanel, que serait-il devenu ? Hors concours, refusé, n'entrant jamais à l'École peut-être ! Et alors...

Quelques années après, Hippolyte Rigault étant mort — qui avait précisément remplacé Deschanel « réformé » dans sa chaire de rhétorique, — Prévost-Paradol, déjà célèbre, fit entrer au « Journal des Débats » Émile Deschanel qui l'avait — silencieusement — fait entrer à l'École Normale !

Et c'est ainsi que tout se paye dans la vie et qu'une bonne action est un placement. Mais le meilleur placement, c'est le travail et c'est l'exemple. L'octogénaire encore militant qni écoutera son fils demain, le plus cher, et certes un des plus brillants de ses élèves, pourra redire, en regardant le « petit Franco-Belge » qu'attendait Hugo — ce qu'il disait un jour à Victor-Hugo lui-même, présidant le Centenaire de Voltaire :

— Voilà le prix de ma vie et la couronne de mes cheveux blancs !

IV

Deux Françaises. — La comtesse de Franqueville et Mme Laugier. — La Muette en deuil. — Jules Janin et ses souvenirs. — La maison d'Érard. — La nièce de François Arago. — Le portefeuille de Condorcet. — Ce qu'Étienne Arago a brûlé. — Actualités : le *bec boer*. — La mode et la guerre. — Frégoli. — La politique. — M. Sully Prudhomme et M. Paul Deschanel. — Édouard Hervé et le *Journal de Paris*. — Une idée de Victor Noir : les classiques du peuple. — La migraine et l'influenza. — Un discours de Paul Deschanel au lycée Condorcet. — Impressions du siège. — Lecteurs et diseurs. — M. Brunetière à Rome. — Le pape cinématographié à Paris. — Les photographes. — Une lecture de Pailleron et une réception à l'Académie. — Ce qu'on verra plus tard.

31 janvier 1900.

Il est un coin de Paris, un coin délicieux, que la destinée vient de mettre en deuil. C'est le château de la Muette. Mme la comtesse de Franqueville, figure aimable, souriante et bonne de Française, vient de disparaître avant d'avoir atteint la vieillesse et ses amis, qui étaient nombreux, ont accompagné son convoi jusqu'à l'église par ces beaux sentiers du parc

qui sont une des séductions de Passy, une des gloires de Paris.

Oui, il est encore des Françaises de pure race et que les névropathies ibséniennes n'ont point touchées. La destinée a réuni dans un même départ la grande dame accueillante et si simple qui faisait avec tant de bonne grâce les honneurs de ses salons de la Muette et la vaillante nièce du grand Arago qui vivait de souvenirs de gloire et d'espérances de succès, rue Notre-Dame-des-Champs, avec le dernier de ses fils, M. Pierre Laugier, de la Comédie-Française.

Au temps où les « portraits » et les « parallèles » étaient un genre à l'ordre du jour il eût été fort intéressant de comparer ces deux existences féminines, l'une et l'autre vouées au devoir, à la famille, l'une et l'autre toutes remplies d'abnégation et de bonté. Mme Laugier avait été toute puissante, il y a un peu plus de cinquante ans lorsque François Arago était un des membres influents du Gouvernement provisoire, faisant fonctions de ministre de la guerre et de la marine. Sa nièce, Mlle Mathieu, fille de l'astronome et qui devait épouser Laugier, était l'ange gardien de l'illustre savant. Elle n'usait du pouvoir que le sort avait mis, de par son oncle, entre ses jeunes mains, que pour rendre service. Et combien de services! Les traits de bienveillance abonderaient dans cette destinée et M. Joseph Bertrand, alors fort jeune élève de l'École polytechnique, pourrait dire ce que fut pour les éternels quémandeurs de tout gouvernement, la nièce de François Arago. Il n'en parle, après tant d'années, qu'avec attendrissement,

lui à qui l'on a aussi tant demandé sans qu'il ait rien demandé à personne.

De ce passé, Mme Laugier avait gardé des épaves précieuses : par exemple, le portefeuille que portait sur sa poitrine Condorcet lorsqu'il fut arrêté à Bourg-la-Reine. La veuve du conventionnel l'avait donné à Arago pour le remercier de son Éloge de Condorcet. A dire vrai, coquet, brodé, avec ses emblèmes au plumetis, le portefeuille de Condorcet ne pouvait manquer de le faire prendre pour un aristocrate.

J'avais l'honneur et la bonne fortune de rencontrer parfois Mme Laugier auprès d'Étienne Arago, son oncle, lorsque celui-ci, mourant, me lisait quelques fragments de ses *Mémoires*, si curieux, et qu'il a malheureusement détruits, brûlés, cahier par cahier, je ne sais pourquoi. Alors, discrètement, Mme Laugier me parlait de son fils. Elle faisait répéter ses rôles à son Pierre. Elle ne vivait que de ses espoirs. Elle avait la tradition de l'oncle Étienne, qui avait vu Firmin, écouté Talma, conseillé Anaïs, étudié Mlle Mars, et qui les *imitait* avec sa verve méridionale.

Dans son logis de la rive gauche, Mme Laugier vivait entourée de reliques du passé, dessins du dernier siècle, épures de savants. C'était une femme d'une douceur profonde et d'un courage antique. Lorsque son fils l'eut perdue, l'autre jour, il trouva, avec une admiration qui le fit fondre en larmes — la lettre de faire part du décès de Mme Laugier toute préparée, rédigée par elle-même, afin de n'oublier personne dans la parenté des Mathieu, des Arago, des Babinet, et de

sa belle large écriture, la septuagénaire avait à la dernière ligne, laissé la date en blanc — attendant la volonté de la destinée :

Paris, le... 189...

Elle avait cru mourir avant ce qu'on prend encore pour le vingtième siècle, erreur que Ernest Laugier, membre du bureau des longitudes, n'eût point admise. Elle disparaît à la veille du jour où son fils, si attaché et si aimant, allait, en se mariant, lui donner une fille à qui se dévouer encore. Elle a vu, du moins, l'aurore de cette famille nouvelle.

M. Benjamin Constant expose précisément au cercle Volney un admirable portrait qui est celui de Mme Laugier. Telle la mère des Arago, la fière, paysanne d'Estagel dont les traits ont la noblesse des marbres antiques, telle la petite-fille dont je n'oublierai pas le profil calme, reposé et superbe sur l'oreiller funèbre, dans cette paix majestueuse que donne le dernier sommeil.

La comtesse de Franqueville était aussi d'une famille célèbre. Elle était la nièce de cette Mme Erard dont Jules Janin, en son chalet proche de la Muette, disait : « Ah ! chère voisine, nous ne dirons jamais un éloge digne de votre cœur ! » Le vieux critique a laissé précisément sur le château de la Muette une plaquette intéressante où, d'un mot, il en évoque tous les hôtes, le roi Louis XV, Mlle de Romans, l'abbé de Bourbon, le dernier enfant naturel du roi

— qui y naquit — jusqu'aux fédérés de la Commune dont on retrouvait encore, sous les pelouses vertes, des squelettes et des boutons de capote il n'y a pas longtemps.

Janin, au temps de Mme Érard, avait vu dans les salons de la Muette, Planté débuter, tout jeune, Rubinstein faire entendre ses premières improvisations, Jenny Lind, qui ne chantait pas ailleurs, Thalberg, Liszt et combien d'autres aussi célèbres ! En ce temps-là, celle qui disparaît aujourd'hui n'était encore qu'un de ces jolis enfants dont — c'est Janin que je cite — Mme Érard était la Providence.

Avec Mme de Franqueville, la Muette avait gardé sa bonne grâce accueillante et, dans le cadre le plus somptueux qu'on pût voir, une atmosphère d'art, de souvenir qui, par les portraits, les bustes, vous causait une sensation particulière et charmante. On se sentait dans le château d'un souverain, dont un souverain de l'art avait fait sa chose.

Chez Mansart et le Nôtre logeaient les musiciens illustres. Un beau portrait de Spontini, le beau-frère d'Érard, semblait présider la salle de réception. A côté d'une *Lavandière* d'Hébert, délicieuse et profonde, attirante comme tout ce qui vient de ce grand poète du pinceau, des batailles, des statues de Paul Dubois — un vivant, un étonnant buste de M. Ch. de Franqueville par Dubois précisément, un chef-d'œuvre — et on allait et venait parmi ces merveilles tout en regardant, par les larges baies, les beaux arbres ou les allées du parc immense, couvertes de givre. Je me rappelle une soirée particulièrement exquise où dans

la haute bibliothèque de M. de Franqueville, souriant et heureux, le duc d'Aumale devant la cheminée, couronnée par le superbe *Fernand Cortez* à cheval de Velasquez, nous parlait de l'armée, sa chère armée, et nous disait avec sa connaissance si profonde des choses militaires:

— Jusqu'à Wagram, il y eut au monde une armée incomparable, unique. Songez donc : des soldats qui faisaient la guerre depuis quatorze ans et qui n'avaient pas trente-cinq ans! Jeunes par l'âge, vieux par le métier !

Aujourd'hui, la mort est entrée dans ce château de la Muette dont elle a fermé les portes, comme Chateaubriand dit qu'elle ferma celles du château de Combourg. Et j'envoie respectueusement à Mme de Franqueville, la bonté faite femme, le pieux hommage de mon souvenir. Elle était Alsacienne et elle parlait avec attendrissement toujours de sa chère Alsace.

— Eh bien ! disait-elle à J.-J. Henner, vous revenez *du pays* ?

Ce mot, « le pays », avait une douceur charmante sur ses lèvres.

Elle était deux fois Française et, doucement, simplement, avec son sourire apaisé, elle devait plus d'une fois prier tout bas pour la grandeur de la patrie et la délivrance *du pays*.

Il faisait un temps lugubre lorsque le cortège est sorti de la Muette. Paris est triste par ces jours d'un

gris maussade. Et que doit être Londres en cet hiver! Quelles pensées peuvent hanter le cerveau d'un Chamberlain et quelles dures nuits doit passer cet homme ! Non, peut-être. Il est des grâces d'État pour les joueurs dont les êtres vivants sont les enjeux.

Même à Paris, on ne parle que des *Bours*. C'est, après les élections sénatoriales, le sujet de tous les propos.

Et puis, les dénicheurs d'*actualités* en trouvent partout et tout est prétexte aux inventions des chercheurs de nouveautés. C'est ainsi que cette guerre du Transvaal a inspiré deux industriels dont je ne connais pas les noms et qui font distribuer leurs réclames et coller leurs affiches à travers nos rues : l'un qui a créé un nouvel apéritif, comme si tous les amers, bitters, quinquinas et autres adjuvants de l'alcoolisme n'étaient pas suffisants pour fabriquer des débiles; l'autre qui veut faire concurrence au bec Auer en jouant sur les mots et qui a « lancé » le *bec Boer*.

Le *bec Boer* et le *Boer*, « apéritif », sont les deux nouveautés de la semaine. On se bat en Afrique et l'on s'entre-tue pour permettre aux industriels intelligents de profiter de l'occasion. La mode est aux Boers! Que tout, boissons, becs de gaz, chapeaux de feutre, soit donc *au Boer*.

Frégoli, l'homme-Protée, cet extraordinaire comédien qui, en quelques minutes, incarne vingt personnages différents — de Garibaldi à Gounod — Frégoli soulève à Paris avec *la tête* du président Krüger les applaudissements qu'il obtenait à Londres avec le

masque de lord Kitchener. Voilà un homme qui comprend les nécessités de la politique. Il varie.

Cette politique et les politiciens sont, paraît-il, assez humoristiquement traités dans la harangue que M. Sully Prudhomme prononcera demain, en réponse au discours de réception de M. Paul Deschanel. Le poète, qui a des ailes, a voulu montrer, me dit-on, qu'il peut avoir des griffes. C'est Édouard Hervé qui sert de prétexte à ce duel courtois de paroles, Hervé, l'honneur du journalisme français, et qui eût pu, comme M. Henry Fouquier, professer à l'*École du journalisme* en prêchant d'exemple.

Jamais, je crois, une épithète malsonnante ne tomba de la plume magistrale d'Édouard Hervé. Il combattait les idées, il respectait les hommes. Nous l'avions connu à ce *Journal de Paris* où Ranc — *Ranc de Bronze*, comme on disait entre jeunes Enjolras — écrivait le feuilleton de théâtre et où ce lettré supérieur, cet humaniste impeccable qu'était Hervé avait pour collaborateur ce jeune colosse promis à une destinée si tragique qui s'appelait Victor Noir.

C'était J.-J. Weiss qui le lui avait présenté, et Édouard Hervé, avec son flair de rédacteur en chef, avait deviné le parti qu'on pouvait tirer, comme *reporter* (disait-on déjà *reporter* ?), de ce turbulent et amusant jeune homme.

S'il eût vécu, Victor Noir eût été un brasseur d'hommes et de journaux à la façon de Villemessant. Il avait des idées étonnantes, et lui qui ne savait pas, je crois bien, exactement si *Iphigénie* est une tragédie de Corneille ou de Racine, il avait rêvé une collection de

classiques du peuple, avec préfaces et annotations des plus illustres critiques du temps — tout cela pour deux sous.

— Les *Classiques* à dix centimes.

Mais pour *lancer* l'affaire, il lui fallait l'appui du critique le plus grand et le plus renommé, Sainte-Beuve, et Victor Noir, ne doutant de rien, alla rue du Montparnasse demander à Sainte-Beuve, qui dut être stupéfait — car ce grand garçon parlait avec une drôlerie visible des grands écrivains — le travail liminaire

— Quand on pense, disait Édouard Hervé, que ce brave Victor Noir, pouvait rendre pourtant — sans le savoir ou sans les savoir — un tel service aux bonnes lettres françaises!

Le *Journal de Paris* est loin et Hervé fait partie d'une sorte de galerie d'ancêtres du journalisme qui ne ressemblent pas à leurs petits-neveux, et je m'imagine que M. Paul Deschanel le dira excellemment, avec cette bonne grâce qui n'exclut point chez lui la fermeté. J'ai l'effroi de ne pouvoir assister à cette séance qui met tant de quémandeuses de billets en mouvement. L'influenza, visiteuse désagréable, semble tordre mes nerfs et pénétrer mes os, tandis que j'écris. Je songe, au coin du feu, à cette page si curieuse où Alfred de Vigny décrit, compte les méfaits des démons de la migraine, ces petits monstres qui piquent, taraudent, scient, coupillent, tailladent, trépanent comme avec des cisailles ou des forets les parois de notre crâne. La misérable influenza agit de même dans tout les corps et les rhumatismes réveillés par ces temps de neige font penser aux misères du

bonhomme Scarron. Cloué au fauteuil, pourrai-je aller demain écouter M. Deschanel ?

Je connais sa manière et je suis certain de son grand succès. Je me rappelle une improvisation qu'il fit, un jour, devant ses camarades, en présidant la distribution des prix de notre lycée Condorcet. Il y eut là une évocation vraiment touchante du passé du lycéen et, d'un trait souriant et affectueux, M. Paul Deschanel fit reparaître devant nous les professeurs excellents qu'il avait eus et dont quelques-uns — plus courbés par l'âge — étaient les mêmes que ceux que nous avions connus. Il y eut surtout dans cette causerie éloquente un passage tout à fait poignant où le président de cette distribution de prix conta à ces jeunes élèves les souvenirs étouffants, les amères journées des longs mois du siège.

« Nous étions sur ces bancs, nous traduisions Tacité, nous apprenions Corneille et nos oreilles étaient, comme nos cœurs, douloureusement frappées par le bruit sourd, le bruit lointain, le bruit sinistre, des canons qui grondaient autour de l'enceinte ! Nous n'oublierons jamais ce bruit-là !... »

Je ne cite que de mémoire. Mais M. Deschanel expliquait par là, par ces impressions premières, par ces lugubres images et sensations entrevues et éprouvées, la mélancolie et le pessimisme qui s'étaient emparés des jeunes hommes de son temps. Et contre ce pessimisme et cette mélancolie, il déclarait, d'ailleurs avec beaucoup de verve, qu'il fallait réagir. Au canon qui s'était tu, il opposait le clairon du réveil. Et toute sa vie est un exemple d'ac-

tion et de bravoure légère, sémillante, à la française.

S'il parle bien, il lit aussi bien. Ce n'est pas la maestria supérieure et comme « enseignante » de M. Brunetière. C'est plus vif, plus dégagé, plus alerte. Mais je suis certain qu'il séduirait aussi le pape s'il s'en donnait la peine et s'il lui prenait fantaisie d'aller à Rome parler de Bossuet.

Quel étonnement!

Ce pape, caché d'ordinaire à tous les yeux, Léon XIII, dans sa chaise à porteurs, traversant la loggia du Vatican ou se promenant dans ses jardins, nous l'avons vu, touché du regard et comme du doigt, chez Georges Petit, l'autre jour, je ne sais quelle compagnie de cinématographie ayant obtenu la faveur spéciale de fixer les pas et les gestes de Sa Sainteté. Et c'est vraiment prodigieux. Avec le cinématographe, il ne sera plus besoin tantôt de voyager. La vie vient à vous. Et ce souverain pontife, que la foule entrevoit à peine durant les grands jours de la chrétienté, pâle dans ses vêtements blancs, le voici, ô miracle, qui descend de sa voiture, s'appuie au bras d'un cardinal, gagne lentement une chaise près de la muraille de son jardin, s'y assied, ôte son chapeau, prend son mouet s'essuie le front. On entend son essoufflement, on aperçoit le pli de sa lèvre. Mieux encore : dans cette chaise à porteurs qui s'avance vers vous, de face, le visage souriant et émacié de Léon XIII — tel que le peignit Chartran — apparaît, et, tout à coup, une main sort de la chaise, une maigre main qui s'étend

sur la foule accourue et qui, d'un geste harmonieux, bénit les spectateurs du cinématographe comme elle a béni, là-bas, les fidèles du Vatican.

Je me demande où nous irons et si vraiment, avec les applications futures de la photographie la vie moderne gardera le moindre secret. Être béni en effigie! C'est une des curiosités inattendues du cinématographe. Peut-être *cinématographie*-t-on, à l'heure présente, au Transvaal, les rencontres les plus sanglantes des belligérants. Peut-être nous présentera-t-on M. Brunetière parlant devant son public de grandes dames et de prélats romains. Les photographes sont à l'affût de toutes les scènes curieuses et vivantes.

L'un d'eux, très enflammé, vint me dire un jour:

— Est-il vrai que M. Pailleron lise demain une pièce nouvelle à la Comédie-Française ?

— Oui. Deux petits actes.

— Alors je vous demande l'autorisation de prendre pendant la lecture des épreuves cinématographiques. Ce sera tout à fait intéressant et l'on pourra les montrer au public à l'heure même où la Comédie jouera ces deux pièces!

J'eus toutes les peines du monde à lui démontrer qu'une lecture à un comité est une séance secrète, qu'il était impossible d'accorder une autorisation contre laquelle protesterait l'auteur lui-même, tout le premier. Le bon photographe me trouva évidemment timide, administratif et retardataire.

Mais ce qu'on me demandait là, on le demanda un jour à M. Pingard lui-même. Autorisation de photographier une séance d'élection à l'Académie! Tout sim-

plement. Un jour viendra où, dans ces tribunes du Collège des Quatre-Nations, dans la salle de nos séances de réception, quelque cinématographe sera braqué sur le récipiendaire et notera avec sa précision mathématique les mouvements, la façon dont la main gantée tourne les feuillets du cahier imprimé et dont, parmi les applaudissements, les lèvres un peu sèches, cherchent la douceur traditionnelle du verre d'eau sucré posé sur le pupitre.

Ce jour-là, en lisant les discours *at home* — tandis que le cinématographe « fera les gestes » on aura — et ce sera peut-être avant peu — *Une réception à domicile*.

V

PARIS MALADE

14 février 1900.

Alphonse Karr était, un jour, en visite chez Victor Hugo, place des Vosges, lorsqu'il entendit retentir, dans l'escalier, une sorte de marche triomphale, paroles et musique improvisées par les deux fils du poète qui revenaient au logis en brandissant fièrement leurs cahiers et leurs cartons d'écoliers, et chantaient, gaiement, à tue-tête :

Il n'y a pas de classe !
Le maître est mort !
Il n'y a plus de pensums !
Le maître est mort !

Les vers des enfants ne valaient pas ceux du père, mais ils partaient d'une inspiration sincère. Le maître de pension où Charles et François-Victor allaient en classe venait, en effet, de décéder subitement. De là

cette « Parisienne » d'une espèce nouvelle, cette « Marseillaise » d'une liberté inattendue. Je m'imagine que quelques collégiens licenciés du lycée Saint-Louis auraient pu improviser, du collège à leur logis, un chant de délivrance analogue. Mais non, la cause de cette fermeture temporaire est trop tragique et trop sombre. Les lycéens n'auront pas vu le congé ; ils n'auront songé qu'à la perte de ces pauvres camarades qui partent ainsi, avant l'heure, en pleine jeunesse, en plein espoir.

Un congé ! Un repos ! Une halte !

Que de fois un Parisien très occupé, dévoré par les devoirs inévitables et rongé par les préoccupations subalternes, les preneurs de temps, les inutiles, que de fois, un travailleur harassé a-t-il poussé ce cri :

— Si je pouvais faire, pour avoir l'occasion de me reposer, une petite maladie !

Toute petite, et toute bénigne. La halte en question. Le temps de reprendre haleine et de se remettre plus résolument en route. Une courte épreuve, suivie d'une convalescence rapide, qui vous permette de mettre en ordre les monceaux de lettres et les tas de requêtes auxquelles, sans qu'on vous en sache gré, on s'épuise, chaque matin, depuis des années, à répondre ! Une maladie qui soit comme une bonne fortune, un repos forcé.

Hélas ! quand elle arrive, tout ce qu'elle peut sembler avoir d'agréable, de calmant et de reposant, devient en réalité lassant et insupportable. On est brusquement comme supprimé du reste du monde. On ne vit de la vie d'autrui que par le téléphone, qui

vous renseigne sur les menus incidents du jour, ou par le théâtrophone, qui vous permet de suivre — avec une précision d'ailleurs singulière — la représentation du soir. C'est ce que l'influenza vient de me contraindre à faire et, d'heure en heure, de mon lit ou de mon fauteuil, j'ai suivi la vie du théâtre, de mon théâtre — et celle de Paris.

Dans ce dégoût de toutes choses qu'amène l'insupportable grippe, une vertu, sans compter le devoir professionnel, subsiste encore : la curiosité, qui vous fait attendre les journaux du matin avec une anxiété d'exilé attendant son courrier, et qui vous empêche de dormir avant que le concierge n'ait monté le « Petit Temps », pour avoir, du War Office, les nouvelles du soir. Un nouvelliste reste nouvelliste jusque sous l'influence de l'influenza.

Un médecin lettré, historien et praticien, M. le docteur Legué, a tout dit, et bien dit, sur cette sotte grippe, qui court çà et là, dans Paris, et rend l'hiver insupportable. Elle eut un nom autrefois qui montre l'humeur narquoise des Parisiens; et comme elle arrivait à chacun sûrement, ainsi qu'un billet mis à la poste, on l'appela la « petite poste » ou le « petit courrier ».

— Avez-vous reçu votre « petit courrier » ?

— Non.

— Cela viendra. La « petite poste » connaît l'adresse de tout le monde.

D'autres, trouvant qu'elle allumait sa fièvre brusquement, comme un feu follet, l'appelèrent « follette ». Ce furent des noms passagers. « Grippe » triompha.

Depuis 1743, l' « influenza » est devenue la « grippe », en bon français. Et le mot est expressif ; on est comme grippé et agrippé par le mal soudain. Le « grippement » ressemble à une main, aux cinq doigts garnis d'ongles, vous prenant à la gorge ou s'accrochant à la face. L'influenza, l' « influence », vocable plus mystérieux, presque effrayant, à allure de fantôme, est moins expressif. L'influenza plane ; la grippe pénètre, griffe et mord.

C'est une maladie fort bête. Elle est aussi meurtrière que la peste et elle n'a l'air de rien. Que dire d'un homme qui meurt de la grippe ? Il semble n'avoir pas de motifs de mourir. C'est une maladie hypocrite. Elle est insidieuse et acharnée. On croit qu'elle est partie, elle revient. Elle est importune et tenace. C'est une fâcheuse.

Il n'y aurait d'un peu souriant dans son ennui que la nécessité de la solitude où elle vous condamne, pour un moment. — Chère solitude ! Idéal de tout homme laminé par la multiplicité des devoirs et des relations inévitables !

M. Joseph Bertrand disait, un jour, à un ami, Paul Bocage, le collaborateur d'Alexandre Dumas :

— J'ai un appétit de solitude et un besoin de repos dont vous ne pouvez vous faire une idée : je voudrais passer en Suisse, au haut des montagnes, au fond des vallées, trois semaines entières où je ne verrais personne, ne parlerais à personne, ne répondrais à personne ! L'homme a parfois besoin d'une cure de silence !

— Ah ! comme vous avez raison ! s'écria Paul Bo-

cage. Voyager sans voir âme qui vive, la solitude, le repos, la liberté pleine et entière ! C'est le rêve !... Je pars avec vous !

Hélas, les soucis ne partent pas, ils restent avec nous quand on est contraint au coin du feu et presque au coin du lit. Ils nous suivent, ils nous traquent, ils arrivent par petits bleus ou par messages téléphoniques. Les centaines de lettres de quémandeurs, toutes rédigées d'un même style comme les circulaires d'une maison de commerce — avec prière de répondre au bureau restant — s'accumulent sur la table de travail. Et les lettres anonymes, éjaculations de la haine sans cause et de l'envie, d'ailleurs trop naturelle à l'homme, elles viennent compléter le dossier des journées de repos ! « Ah ! tu souffres ? Une aimable injure ajoutera peut-être à ton ennui. Tiens, tiens, tiens !... »

Et les chevaliers de l'anonymat n'empêchent pas plus un brave homme de continuer son chemin et de faire son devoir que les quasi escroqueries des faux pauvres ne l'empêchent de donner ce qu'il peut — pas beaucoup et pourtant beaucoup trop !

Et puis la lettre anonyme a une qualité : on n'est pas forcé d'y répondre.

Mais il y a, Dieu merci, missives et missives comme il y a fagots et fagots et, parmi toutes ces lettres amoncelées sur ma table de malade, j'en choisis une, non pas au hasard, de M. Émile Hess, le secrétaire du comité du Monument de la Tour d'Auvergne, qui

fit dans la salle du « Journal » une conférence si fort applaudie sur le premier grenadier de France qui est, avec M. le capitaine Painblant de Rouil, une des chevilles ouvrières de l'œuvre patriotique.

« Nous voudrions, m'écrit M. Hess, célébrer le centenaire de la mort de la Tour d'Auvergne, le jour même où les héritiers des camarades de la 46e demi-brigade célébreront l'anniversaire de la mort du héros et où les habitants de Carhaix, son pays natal, salueront le soldat tombé à Oberhausen, le 27 juin 1800. Ce même jour, notre vœu serait que la statue du premier grenadier s'élevât à Paris tandis qu'on dirait des vers devant l'autre, dans le Finistère. Aidez-nous pour atteindre ce but ! Faites un appel à nos compatriotes ! Il faut que Paris inaugure la statue de la Tour d'Auvergne tandis que les tambours du 46e de ligne battront aux champs devant le héros « mort au champ d'honneur ! »

Le dévoué secrétaire général a raison. Ce serait là une belle fête. Hélas, les statues sont nombreuses et les appels de fonds sont fréquents ! Quand il n'y a pas, derrière l'homme illustre à célébrer, une famille dont la pitié est militante ou un admirateur dont le bon vouloir est efficace, il faut attendre longtemps les souscriptions complètes. J'étais président d'un comité pour élever une statue à André Chénier. La somme réunie est pitoyable. André Chénier ne semble pas avoir, de longtemps, sa statue. Il a fallu que Dumas fils complétât par une souscription anonyme assez forte la souscription ouverte pour dresser, place Malesherbes, le monument à Dumas père, par Doré.

Pour parfaire la somme nécessitée par le monument de Barrias à Émile Augier, Mme Émile Augier était là. La Tour d'Auvergne a-t-il des parents, sans compter cette famille illustre, le régiment, son régiment? Il a des admirateurs, dans tous les cas. Sa gloire est nationale, sa renommée est légendaire. Paris lui a promis une statue, il faut que Paris la lui donne.

Lorsque M. de Kératry père mit en avant l'idée de dresser, à Carhaix, une statue à l'enfant du Finistère, il s'adressa à tout le monde, au département, à l'État, au chancelier Pasquier, à la Chambre des Pairs. Le sculpteur Marochetti ne voulut que les frais matériels de son travail et la statue, inaugurée, en 1841, domine un magnifique amphithéâtre, dominé lui-même par les montagnes de la Cornouaille. Cette statue en bronze, élevée, à Carhaix, sur la place du Champ de Bataille représente le soldat écrivain en uniforme de simple grenadier de la République, pressant sur son cœur le sabre d'honneur qu'il vient de recevoir du Premier Consul. La statue est dressée sur un piédestal en granit, orné de quatre bas-reliefs en bronze : Au Sud, il sauve un soldat blessé (1776) ; à l'Ouest, il referme les portes de Chambéry (1792) ; au Nord, il prend congé des époux Le Brigant, dont il va remplacer le fils à l'armée (1796) ; à l'Est, il est tué à Oberhausen, en Bavière, d'un coup de lance au cœur (1800).

Marochetti a résumé là toute la vie de la Tour d'Auvergne, vie de dévouement, de simplicité, de travaux, de noble exemple. On devrait aussi, pour le centenaire du premier grenadier de la République

(titre qui lui fut donné sur la proposition de Carnot) rééditer ses ouvrages de linguistique, ses « Recherches sur les Antiquités des Bretons » et ses « Origines Gauloises ». Comme Mellinet, tout en combattant, la Tour d'Auvergne « bouquinait ». C'est la Tour d'Auvergne qui, dans le couvent des capucins de Fontarabie, découvrit l'admirable chant euscarien d' « Altabizar » ou de Roncevaux.

Tout son héritage, après une vie d'héroïsme, se composa d'ailleurs de son havresac, de son livre de solde et de son sabre. Cela lui avait suffi. Et ce descendant d'une branche de la maison de Bouillon refusait même le titre de « premier grenadier » que lui garde la postérité :

— Parmi nous autres soldats, disait-il à Bonaparte, il n'y a ni premier, ni dernier !

Oui, il faut que Paris dresse à la Tour d'Auvergne le monument promis. Et le capitaine Painblant du Rouil et M. Hess ont raison de faire un nouvel appel au public. Un appel qui, j'espère, sera entendu. De telle sorte que le premier grenadier de la République aura son centenaire, le 27 juin, à la fois à Paris et en Bretagne.

Ainsi, par toutes ces préoccupations, le Parisien grippé se tient encore au courant de ce qui intéresse la foule. Il ne s'étonne pas que Mme Sarah Bernhardt ait brusquement interrompu, sous le coup de cette diantre de grippe, une représentation d' « Hamlet ». Il connaît les effets bizarres, soudains, de l'influenza. Un des comédiens les mieux doués de ce temps, le plus robuste peut-être, capable d'apprendre un

rôle en un nuit, perdit littéralement la mémoire à la suite d'une attaque de cette grippe ou « fièvre dengue ». Quand je lui demandais de rejouer un rôle qu'il avait su par cœur pendant des années, il me répondait :

— Oui, mais donnez-moi trois jours. J'ai besoin de le réapprendre !

C'est une « atroce compagnonne » — comme dit Don César, que la grippe. Elle brise les os comme jadis le bourreau le faisait aux patients. Toutes les articulations semblent rompues. A travers la fenêtre, le paysage parisien, les arbres sans feuilles, les toits où restent encore, çà et là, comme des « névés » sur les monts, des plaques de la dernière neige, les fiacres qui roulent, les automobiles qui filent, les tramways qui cornent, semblent pour l'*influenzé* enveloppés d'une sorte de brouillard triste. La vie paraît avoir quelque chose d'oscillant. Et ce n'est rien, c'est un mal passager.

Le Parisien malade n'a pas à supporter cet atroce et mélancolique supplice qui inspira, un jour, à Xavier Aubryet ataxique, un chef-d'œuvre : la « Maladie à Paris ». C'est là qu'on voit que cette solitude parfois souhaitée, devient, à la longue, un supplice, une terreur, car elle s'appelle l'abandon. Ah ! la santé ! C'est au premier accroc, au plus petit accroc, qu'on en sent tout le prix !

Et quand je pense à toutes les souffrances, à toutes les misères du Paris Malade, des vrais malades, je me rappelle ce mot de Dumas me disant :

— L'amour, l'ambition, la gloire et les maux qu'ils

causent ne sont rien du tout. Dans le dictionnaire et dans la vie, il n'y a que trois mots redoutables, cherchez-les à la lettre M. :

— La Misère, la Maladie et la Mort.

Le reste ne compte pas!

VI

CHOSES DE THÉATRE

21 février 1900.

Rien de nouveau sous le soleil. Le stratagème qu'ont inventé les directeurs de théâtre pour combattre le droit des pauvres — j'entends cette majoration du prix des places qu'ils viennent de proposer — cet expédient ne date pas d'aujourd'hui. Le procédé fut appliqué déjà. On s'avisa, un beau matin, voilà des années, de faire payer au bon public les dix pour cent de droits que prélèvent les indigents sur la recette des lieux de plaisir. Deux guichets séparés fonctionnèrent en même temps : l'un où le public venait prendre son billet, louer sa place, l'autre où il était obligatoire d'acquitter l'impôt exigé par l'Assistance publique. Au-dessus de ce second guichet, une étiquette, fort apparente, donnait cette indication au public : « Droit supplémentaire des pauvres. »

Le système de dura pas longtemps. Ce furent, autour des deux guichets, des contestations et des réclamations à n'en plus finir.

— Quelle absurdité! pourquoi cette augmentation de prix?

— Ce n'est pas une augmentation de prix, répondait l'employé du théâtre. La place coûte 6 francs. Seulement l'Assistance publique réclame 10 p. 100 pour le droit des pauvres. En versant 60 centimes au second guichet, vous acquittez l'impôt des indigents, voilà tout. C'est un supplément obligatoire.

Mais le public est « simpliste ». Il n'admet pas les complications. Ou il se refusait à payer les 10 p. 100 d'augmentation, ou il le faisait avec colère. On renonça à l'expédient, et le droit des pauvres fut perçu en bloc dans le prix des places.

Je sais bien que des industriels ingénieux viennent de trouver le moyen d'éviter les deux guichets en donnant un double billet à la personne qui vient, je suppose, louer un fauteuil : un billet d'une certaine couleur pour le prix officiel, un billet d'une autre couleur pour le droit des pauvres. La buraliste délivrerait du même coup les deux billets. Encore un coup, le public ne voit pas de cet œil-là. Quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, si on majore le prix de la location, il ne s'en plaindra pas à l'Assistance publique, institution lointaine et invisible, il s'en prendra à l'administration avec laquelle il traite, à ce bureau de location qui augmente de 10 p. 100 le prix de ses billets. Il ne se dira point que l'impôt va dans la caisse des pauvres ; il se figurera qu'il

tombe tout droit dans la poche des directeurs. Il se plaindra. Et il aura raison.

Le problème actuel du théâtre — assez épineux — ne consiste pas à couvrir des frais toujours plus gros par des majorations de prix toujours plus fortes. Le problème à résoudre, ce serait plutôt, c'est la diminution du prix des places.

La difficulté est grande pour y parvenir. Chaque jour les frais d'une administration théâtrale sont plus grands. L'électricité, par exemple, qui victorieusement a remplacé le gaz a augmenté dans des proportions considérables les frais d'éclairage. La mise en scène atteint des prix inattendus. Il y a, chez tous les directeurs, une émulation singulière, et il s'agit de surpasser, en fait de décors et de costumes, les théâtres voisins, les rivaux. Ah! je le répète où est-elle la petite robe de mousseline de Mlle Mars?... Et les décors sommaires des tragédies classiques de ma jeunesse!

M. Émile Perrin fut un admirable metteur en scène, et il fit plus que personne pour la vérité et le luxe des décors et des accessoires. Cependant, à chaque pièce autrefois montée par lui et reprise aujourd'hui, il me faut apporter des modifications inévitables. — « Bah! disait Got philosophiquement, à quoi bon? Nous avons eu nos plus grands succès avec des décors modestes, et des pièces jouées devant la rampe à huile! » Soit! Mais la rampe à huile est aussi abolie que les chandelles du bon vieux temps, et il faut suivre le

progrès, même et surtout quand il va en automobile!

« Il faut jeter l'argent par les fenêtres, pour qu'il rentre par la porte! » C'était encore un des axiomes de M. Perrin. Seulement pour le faire rentrer par la porte encore ne saurait-on, lorsque les frais grossissent, diminuer le prix des places. Et cette diminution du prix des places, ce serait pourtant le salut du théâtre. Un théâtre populaire à bon marché — vaste par conséquent et pouvant abriter des milliers de spectateurs — serait, je pense, une entreprise à la fois artistique et fructueuse. Mais « le bon marché » en devrait être la base.

Un jeune docteur qui vient de publier une thèse sur l'existence des étudiants en médecine au temps de Louis XIV, M. Fauvelle, a calculé qu'un clerc allant à la Comédie au temps de Molière et en payant sa place quinze sols donnait exactement le même prix qu'un étudiant d'aujourd'hui. « Il dépense 1 fr. 20 de notre monnaie, mais l'effort pécuniaire fait par lui équivaut à 2 fr. 40, ce qui nous montre, en comparant cette somme avec le prix actuel de la même place à la Comédie-Française, qu'il ne s'est produit que peu de changement. » Encore peut-on (mieux encore) aller écouter Racine et Corneille à la Comédie pour vingt sous.

Le public n'entend pas qu'on lui fasse supporter les charges, injustes souvent et exagérées que l'on impose aux directeurs. Que si les impresarii ont à se plaindre, qu'ils se plaignent! La raison finit toujours par avoir raison. Mais qu'ils ne rejettent point brusquement sur les épaules du public les frais qui les écrasent. Je sais tout ce qu'on peut reprocher au

droit des pauvres. C'est un reliquat des institutions du moyen âge. L'impôt sur le plaisir est une forme ancienne de la pénitence. « Tu veux t'esbaudir? Songe à Lazare qui souffre et donne à l'indigent sa part! » Le principe est généreux et touchant. Mais depuis lors le théâtre, cette forme quasi-satanique de la joie pour le clergé du temps de jadis, est devenu une industrie comme une autre. Depuis que la liberté du théâtre a été proclamée, pourquoi impose-t-on aux industriels qui en prennent la charge cet impôt de rachat dont la raison d'être n'existe plus, au point de vue moral, s'entend?

Pourquoi les industries somptuaires ne payeraient-elles point comme le théâtre, l'impôt des indigents? Pourquoi les modes, les cafés, les cabarets, ne feraient-ils point la part du pauvre? Ce serait inique, mais un négociant exposé à la faillite parce qu'il gère une entreprise théâtrale ne doit-il pas trouver injuste aussi ce prélèvement quotidien de 10 p. 100 sur les recettes qu'il encaisse?

— Ah! disait Marc Fournier, — l'homme de la *Biche au Bois*, — comme je serais riche si j'avais à moi tout l'argent que j'ai donné aux pauvres!

On a souvent conté ce trait d'un directeur de théâtre forcé de déposer son bilan. Tout bien calculé, son passif s'élevait précisément — ô ironie! — à la somme totale des droits qu'il avait, depuis douze ans, versés à l'Assistance publique. Le droit des pauvres enlevé, le pauvre diable, non failli, était sauvé!...

C'est donc au droit des pauvres en lui-même que les directeurs doivent s'en prendre s'ils veulent plaider une cause juste et à cette cause intéresser le public. Quant à faire supporter à ce même public, qui n'est point corvéable à merci, la mauvaise humeur et la charge même de l'impôt, c'est un calcul déplorable. C'est aller à une lourde déception et peut-être à une catastrophe.

Il se révoltera, le public, n'en doutez pas. Il fera grève. Il ira ailleurs. Je suis stupéfait de la quantité d'attractions qui vont, au bord de l'eau, solliciter la curiosité de la foule pendant l'Exposition universelle. Y aura-t-il vraiment assez de spectateurs et de visiteurs pour tous ces établissements accumulés, dressés côte à côte le long des quais, comme les théâtres d'autrefois au légendaire boulevard du Temple? Cinéoramas; Grand Globe céleste, sphère gigantesque de 46 mètres de diamètre où l'on nous jouera de la musique de Saint-Saëns; Vieux Paris de Robida; Tableaux vivants de Silvestre; Maison du Rire; Palais de la Danse; Palais de la Femme; Palais du Costume; Monde souterrain; Catacombes de Rome et tombes étrusques; Andalousie au temps des Maures; Lune à 1 mètre; Panoramas; Stéréoramas; Dioramas; Phonoramas; Aquariums; Volcans; Combats navals; Village suisse; Village algérien; Palais lumineux; Venise à Paris; Pompéi à Paris; la Mer à Paris; Rome à Paris; Fachoda à Paris; Madagascar à Paris; le Congo à Paris; et les amusantes caricatures vivantes de Léandre et les bonshommes animés de Guillaume — des merveilles — et le théâtre Indo-

Chinois et le Manoir à l'Envers, et la Tour du merveilleux, tout un monde, toute une collection de petits mondes, de microcosmes excentriques : — des clous, des clous, un cent de clous! Où le public donnera-t-il de la tête — et de la bourse?

A Chicago, un entrepreneur fit fortune en montrant des monstres: hydrocéphales, pieds bots, malheureux affligés d'éléphantiasis, nègres à trois mains, géants abrutis, nains ridiculement atroces, toute une collection d'horreurs qui faisaient songer à quelque hôpital, à une galerie tératologique. Gwynplaine et sa bouche fendue eût semblé charmant comparé à ces êtres misérables et contrefaits. C'était l'épouvante en action. Pourvu que que le « manager » de Chicago ne fasse pas irruption à Paris avec ses vivantes caricatures humaines!... On me signale déjà l'arrivée d'un montreur de crocodiles chanteurs, jouant de la guitare, une sorte d'estudiantina aux carapaces monstrueuses.

Et je songe, ô crocodiles! au chagrin que fit Alexandre Dumas à M. Alfred Picard qui voulait (et je le soutenais dans cet artistique projet) ajouter, dans les Champs-Élysées, aux palais des Beaux-Arts, un palais du Théâtre, ou plutôt un théâtre modèle, bâti d'après les dernières recherches architecturales, un théâtre de construction supérieure comme aménagement, comme éclairage, comme ventilation, comme température. Dans ce théâtre, qui eût survécu à l'Exposition de 1900, les troupes célèbres des théâtres étrangers eussent défilé pendant les mois qui vont s'ouvrir.

Nous aurions vu là Henri Irving jouant « Hamlet » avec Ellen Terry; Mme Agnès Sorma interprétant Hauptmann, puis la « Jeanne d'Arc » de Schiller; Norvelli, Zacconi, la Duse, jouant du d'Annunzio; Maria Guerrero apportant le « Don Juan » de Zorrilla; les comédiens du théâtre de la Burg, venant de Vienne pour nous montrer comment ils comprennent Wallenstein; Mme Barkany quittant Berlin pour Paris; Beerbohm Tree jouant « Trlby », ou les « Mousquetaires » de Dumas, qui ont séduit Londres; Forbes Robertson et cette étrange et délicieuse Mme Patrick Campbell, la créatrice de la « Seconde Mme Tanqueray » jouant « Macbeth » et même (elle va donner la pièce en Angleterre) les « Romanesques » de Rostand. Nous aurions eu des acteurs moscovites, des comédiens scandinaves, des acteurs américains, des acteurs portugais (et il y a à Lisbonne des artistes de premier ordre). C'eût été, dans un cadre admirablement aménagé, une exposition internationale du théâtre vivant.

— Allons donc! s'écria Dumas fils, qui ira à votre théâtre? Le public se précipitera vers les danses du ventre et les veaux à deux têtes. Construisez un cirque, si vous voulez, c'est le théâtre de l'avenir; un nouveau théâtre, jamais!

Il fut éloquent, il fut entraînant dans son paradoxe; il « retourna » la commission spécialement nommée pour fonder ce théâtre. Mais, quand on réunit des commissaires, c'est comme lorsqu'un général en chef convoque un conseil de guerre dans une place assiégée: — pour ne rien faire. On ne fit donc rien, malgré mes adjurations, malgré la confiante

intervention de Gailhard. Le beau projet du commissaire général fut à vau-l'eau. Que n'a-t-il fait, M. Picard, bâtir son théâtre modèle sans consulter personne !

La vie de Paris se dirige de plus en plus vers le bois de Boulogne, en suivant le cours de la Seine. Un admirable théâtre, tel que celui-là, près de la place de la Concorde, un auditorium pour les concerts, eût trouvé, j'en suis certain, même après l'Exposition, un public et le succès.

C'est le passé.

Le rêve de demain commence. Dimanche, la foule a pu voir — le vieux Palais de l'Industrie étant au ras du sol — la perspective féerique de l'Esplanade aperçue du pont Alexandre. Un éblouisssement. Le lever d'un rideau sur une vision de cité nouvelle. Des tours, des bâtiments blancs, des échafaudages, des coupoles, des minarets, on ne sait quelle ville de songe qui semble, là, sortie de terre avec ces groupes dorés brillant au soleil sur les pylones du pont neuf, hardiment jeté sur le fleuve.

Lorsque l'électricité — la grande triomphatrice de cette féerie — illuminera ces bâtiments, flambera, par un tour de clef, de ses milliers d'escarboucles, le spectacle sera unique. Quelle mise en scène et quels décors vaudront ces merveilles qu'on peut toucher du doigt?...

Que les directeurs de théâtre songent bien à la concurrence redoutable de ces soirées des Mille et une

Nuits, et qu'ils aient la prudence de ne point majorer leurs prix, comme les restaurateurs qui rêvent la fortune, augmentent à la fois et diminuent leurs beefsteaks.

En attendant, les démolisseurs détruisent les dernières murailles du Palais, et, dans les Champs-Élysées, l'autre jour, la foule était grande qui regardait jeter bas, au bout d'une corde tendue, les moellons qui eurent leur gloire.

Et c'était une joie quand les pierres tombaient dans un grand fracas de désastre. Poussière et tapage! Elle a toujours plaisir, cette foule qui passe, à voir tomber, à voir abattre quelque chose — ou quelqu'un.

Et puis, j'ajoute bien vite à propos du droit des indigents, que je ne voudrais rien prendre aux « pauvres ». Les prélèvements de l'Assistance publique sont un peu comme la tirelire des malheureux ; peintres, sculpteurs, acteurs, écrivains trouvent ainsi asile et secours aux heures dures, lorsque la vieillesse arrive. M. le docteur Napias le sait, fait ce qu'il peut avec un grand zèle. Et, pour secourir, il faut des ressources. Où les trouver ? Le problème est poignant. Nous chercherons.

VII

LA BONNE MADELEINE

28 février 1900.

Ni lettres de faire-part, ni fleurs, ni couronnes, un service religieux loin du milieu parisien, dans la petite église de Fresnes. Telles ont été les dernières volontés de celle qui fut Elmire, Alcmène, Célimène, la Jacqueline de Musset, la reine de Navarre et qui, en pleine possession de son talent, quitta la scène sous la couronne de cheveux blancs de la duchesse de Réville, sa dernière couronne. Des funérailles intimes, avec les fils attristés et ceux des amis que les obstacles n'éloignaient pas de la cérémonie accourus pour donner à Madeleine Brohan le dernier adieu. Et c'est ainsi que disparaît cette exquise comédienne et cette femme admirable dont les débuts, en 1850, furent un événement comme on n'en vit pas souvent au théâtre.

Tout un public enamouré de la belle jeune fille qui apparaissait, dans l'incomparable éclat de sa grâce,

le sourire vainqueur, sur la scène de la Comédie-Française. Hier, un premier prix de comédie au Conservatoire et, brusquement, une reine de Paris, reine de l'art, reine par toute la puissante beauté. Nous n'avons connu Mme Madeleine Brohan que dans la maturité de son talent et l'épanouissement de ses charmes. Il est toujours malaisé de faire revivre pour les générations nouvelles les comédiennes disparues, les comédiens oubliés. Imaginez des pastels effacés, des fantômes, des ombres. Les échos des coulisses ne gardent pas le son des voix éteintes; le public ne s'intéresse qu'aux visages aimés qu'il a sous les yeux.

Mais les écrivains restent, et les peintres, et Heilbuth, qui peignit Madeleine Brohan, Paul Baudry, qui nous la rend encore vivante, se rencontrent alors avec un Paul de Saint-Victor pour nous montrer, dans toute la séduction de la jeunesse, ce beau visage de marbre, mais de marbre animé, avec des yeux noirs enjoués, malicieux et profonds et un sourire — ah! un inoubliable sourire qui devait être irrésistible sur les lèvres de la jeune fille et qui était si délicieux encore, et si fin, et si spirituel, ironique et doux à la fois sur les lèvres de la femme et de la mère.

« Sa main pourra lancer ce geste d'éventail de Célimène qui est le coup d'État de la coquetterie dramatique », disait de Madeleine Paul de Saint-Victor lorsqu'elle apparut, pour la première fois, dans les « Contes de la reine de Navarre ». Elle le lança, en effet, mais avec une bonne grâce qui faisait dire à Mme Arnould-Plessy, retraitée et assistant à une représentation du « Misanthrope » (ah! ces rivalités de

comédiennes !) : « Qu'est-ce que c'est donc que cette pièce qu'on joue là ?... Il y a là une dame qui n'a point de méchanceté. » Puis, Madeleine était, dans Célimène, la « bonne Madeleine » et ce fut le nom, le surnom qu'on lui donna, qu'elle garda et qu'elle méritait.

S'il eût connu son cœur, Alceste fût resté !

disait d'elle une poésie d'album. Cependant, cette bonté n'était point désarmée et Madeleine Brohan avait assez d'esprit, du meilleur, du plus fin, du plus franc, un véritable esprit de fille de France, pour se défendre et, après le sourire qui charmait, montrer les ongles et s'en servir.

Pendant longtemps, tous les bons mots qui se débitaient à Paris étaient inévitablement mis sur le compte de la sœur aînée de Madeleine. Le nom applaudi d'Augustine Brohan était comme une sorte de patère à laquelle on accrochait les traits d'esprit courant la ville... Augustine Brohan, très spirituelle, en effet, auteur dramatique et, qui plus est « chroniqueuse » à ses heures (elle signa Suzanne, la Suzanne de Beaumarchais des « Courriers de Paris » au Figaro ») Augustine était la Sophie Arnould de ce temps ; mais on pouvait dire, en toute justice : — et les bien informés le disaient tout bas : « Madeleine a tout l'esprit qu'on prête à Augustine ! »

C'était un esprit spécial, piquant, jamais méchant. Caressant plutôt, comme ce regard de velours qu'a fixé le portrait de Baudry. Je me rappelle des causeries exquises avec la bonne Madeleine, les souvenirs qu'elle évoquait, la façon dont elle comparait les comédiennes

d'aujourd'hui avec celles d'autrefois, disant, avec une coquetterie charmante, le pli souriant de sa lèvre ressemblant alors à l'arc tendu qui lance la flèche :

— Il n'y en a pas une aujourd'hui qui soit capable d'une bêtise !

Et c'était la légende étonnante d'une Comédie-Française que quelques survivants ont encore connue et qui semble antédiluvienne comme les plaisanteries préhistoriques sur l'Odéon, une Comédie aux affiches pneumatiques dont Madeleine Brohan me disait :

— Quand je pense que j'ai vu Antony Béraud se faisant remettre un vésicatoire par un musicien de l'orchestre tandis que M. de Lamothe-Langon mangeait, dans un autre coin, un poisson étalé sur du pain. Et Samson et Régnier et Provost jouaient ce soir-là !

Un des plus jolis mots de la bonne Madeleine, et qui porte bien sa marque, son estampille spéciale, fut dit au maréchal Canrobert le soir de la première représentation du « Monde où l'on s'ennuie ».

Ce soir-là, Madeleine Brohan jouait une forte partie. Sarcey, dans sa biographie qu'il avait écrite en ses volumes de « Comédiens et Comédiennes », avait avec beaucoup de bonhomie, indiqué que la carrière de l'actrice qui venait de jouer un dernier rôle, « l'Étrangère », lui semblait finie, et Édouard Pailleron avait très longtemps obstinément refusé de donner sa pièce parce qu'on ne lui accordait point, pour incarner la duchesse de Réville, de faire sortir de sa retraite Mme Arnould-Plessy.

— Mme Arnould-Plessy peut, seule, jouer ma duchesse de Réville, disait-il à M. Perrin.

Or cette indulgente et charmante duchesse de Réville — dont Pailleron avait peut-être dessiné le profil chez la marquise de Blocqueville, la fille de Davout, sa voisine du quai Malaquais — cette duchesse narquoise, finement gauloise, c'était, sans que l'auteur y eût songé, le portrait même de la bonne Madeleine, et M. Perrin eut raison de tenir bon pour qu'elle jouât le rôle, son dernier rôle — et son triomphe.

Mais, tout naturellement, au moment de risquer la partie, Madeleine Brohan avait le sentiment de sa responsabilité, et, au Foyer, où les habitués se rencontraient plus souvent alors que les élèves du Conservatoire aujourd'hui, la belle comédienne, assise en un fauteuil, semblait préoccupée parmi ses camarades silencieux : Got, qui allait jouer Bellac, Jeanne Samary, Suzanne Reichenberg, la nièce et la filleule de la bonne Madeleine.

Ce fut alors que le maréchal Canrobert entra et, après avoir salué çà et là et jeté un regard circulaire sur les acteurs, dit, étonné, de sa voix de commandement :

— Ah ! çà mais, qu'est-ce que vous avez donc ce soir? Vous n'êtes pas dans votre assiette ordinaire ! Vous êtes silencieux, vous êtes lugubres. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Eh ! mon cher maréchal, répondit Madeleine, il y a... il y a que nous avons le « trac » !

— Le trac? Comment cela, le trac ? Qu'est-ce que c'est que ça, le trac?

Aussitôt, Madeleine Brohan, se levant et faisant un signe à l'huissier Picard qui passait, eut ce mot admirable, digne de la plus spirituelle des comédiennes du XVIIIe siècle.

— Picard, apportez-moi le Dictionnaire de Bescherelle pour expliquer à Monsieur le Maréchal ce que c'est que le « trac », qu'il ne connaît pas !

Voilà l'esprit français, voilà la Française. Et Madeleine Brohan était très française par le cœur aussi. Elle fut admirable, pendant le siège, dans cette ambulance de la Comédie-Française où se multiplièrent les dévouements féminins. J'ai conté jadis comment un pauvre commandant d'infanterie, amputé et se sentant mourir, dit à Madeleine : « Madame, je n'ai comme remerciement et comme souvenir à vous offrir que la pipe que je fumais pendant qu'on me coupait la jambe ! » Et je crois bien que Madeleine Brohan avait gardé, dans son salon, sur un coussin de velours, la pipe héritée du soldat martyr.

Je n'oublierai pas avec quelle émotion elle me contait qu'en voyageant, visitant Munich, ses regards s'étaient heurtés aux trophées, aux casques, aux chassepots, aux shakos de nos soldats, de nos prisonniers ou de nos morts de 1870.

— Quand j'ai vu tout à coup, me disait-elle, les cuirasses de nos cuirassiers de Frœschwiller, je me suis senti étouffer. Je suis partie. J'ai quitté Munich et je suis rentrée en France !

Cette femme de grand talent était une femme de grand cœur.

J'ai là des lettres d'elle, délicieuses, et qui feraient souhaiter qu'on publiât, pour notre plaisir de délicats et pour sa gloire, la Correspondance de la comédienne. Je les relis, je la retrouve. Elle parlait ainsi d'un retour subit de congé à M. Perrin, une année que le choléra interrompit brusquement ses vacances :

« Bonjour, monsieur Perrin ! J'arrive de bien loin. J'étais, y a trois jours, à Prague; mais, ayant lu dans un journal français, égaré en ces parages, qu'il y avait des cas de choléra à Paris, nous avons résolu d'un commun accord de revenir, et vite et vite. Ça, ça se doit. Mais que le diable l'emporte le choléra! Troquer l'air si pur, si vif des montagnes contre la chaleur des villes, les chamois contre les humains, les belles gentianes bleues contre les ordures du coin des bornes, ce n'est pas le rêve!... Je pense souvent à vous, mais j'y ai spécialement songé à Laibach. Un homme de la police est venu me dire qu'il allait brûler mon linge sale et me désinfecter. Les silhouettes de Guillard et de Verteuil se sont dressées devant moi ! On m'a brûlé mes pauvres chemises, mes culottes, mes bas. On m'a aspergée d'eau phéniquée, après quoi on m'a déclaré qu'il fallait rester en ville dans une chambre quatre jours. Une jolie pièce de 20 francs a levé le scrupule et j'ai pu partir. Je reviens à Paris demain soir. J'irai vous voir quand j'aurai passé ma revue sanitaire. Maman meurt de peur du choléra. Je vois cela au soin qu'elle met à dire sans cesse le contraire. Tossico est bardée de sachets de camphre comme une caille dans des feuilles de vigne. Elle joue le « Malade imaginaire » avec continuité. Est-il pos-

sible, bon Dieu, de tenir tant que cela à la vie ? Ah ! grand Dieu, je ne suis pas comme ça !

« Je crois que j'ai eu tout le bonheur que je dois avoir dans la vie et ne me fais pas un tableau riant de l'avenir. Donc, si Son Altesse le Choléra veut de moi, bonsoir la compagnie ! Je n'en aurais vraiment pas grand regret. Je suis sincère.

« L'horrible chaleur (de juillet), la peur, tout cela doit rendre la maison un peu déserte. A bientôt. Je vous envoie mes meilleurs souhaits de santé et de patience. La « Casa » de Molière est un endroit où il en faut terriblement. »

Cette idée de la mort, qu'elle considérait avec son charmant sourire, ne l'effrayait pas, on le voit, elle, l'adorée, l'acclamée, qui, entrant dans sa loge, trouvait, chaque soir, des vers dont la forme et le fond l'amusaient, ceux que voici, par exemple :

Madeleine, la mal nommée,
Ta patronne sévère effarouche l'amour.
On eût dû t'appeler Aimée :
Ta fête viendrait chaque jour !

— Assez de madrigaux de mirliton ! disait-elle.

La vie, en effet, lui gardait des épreuves, mais la bonne Madeleine était la brave Madeleine. Elle allait presque chaque jour voir sa mère, la mère des Brohan, Suzanne, qui, du fond de sa maisonnette de Fontenay-aux-Roses, suivait le mouvement parisien, savait tout du théâtre et du boulevard. Sa sœur, Augustine, l'idéale soubrette, la triomphante marquise de Prie, riche, mais aveugle, ne songeait, me disait

Madeleine, qu'aux maladies qu'elle croyait avoir. Ah ! ces lendemains d'éclatantes soirées !

A l'heure où la bonne Madeleine s'en va doucement, sans bruit — à l'anglaise, cette Française de race — je retrouve une lettre qu'elle m'écrivait en revenant de Nemours, à propos de la mort de Bressant, dont elle avait partagé les bravos dans le « Lion amoureux » :

« J'avais écrit à Worms pour le prier de faire mettre une lettre de faire-part au foyer et une à la place ordinaire. Le pauvre Bressant, foudroyé, est bien heureux !... Mais quelle douleur à côté de lui ! On a fait embaumer le corps afin d'attendre le retour de sa fille, qui est à Cannes. Je vous ai envoyé tout de suite un télégramme, cher monsieur Claretie, parce que je trouve que vous devez être le premier informé de tout ce qui touche la Maison. Mme Bressant m'a demandé de retourner près d'elle. Je repars donc demain. Si vous saviez comme c'est triste aussi de voir Geffroy, là-bas, dans la maison mortuaire ! A côté du chagrin très réel qu'il ressent de la mort de Bressant, on lit si bien dans ses yeux les réflexions qui se succèdent en son esprit. « A moi bientôt ! Quatre-vingt-deux ans !... » Ça me fait grand'peine, car j'aime aussi beaucoup Geffroy, un vrai honnête homme. Et bon ! Et indulgent !... »

Ainsi s'en vont ces comédiens, si brillants en leurs beaux costumes ! La vie a des P. S. lugubres.

Un de mes chagrins, lorsque j'entrai à la Comédie, ce fut d'y arriver comme Madeleine Brohan prenait sa retraite. Vainement, essayai-je de la retenir.

— A quoi bon? J'ai fini. Place aux jeunes!

Elle ne voulut même pas donner cette représentation d'adieu qui est l'apothéose du comédien.

— Non, non, cela me ferait inutilement de la peine!... Partir sans bruit, c'est plus « comme il faut ».

Elle quitte la vie comme elle a quitté le théâtre, la bonne Madeleine. Sans bruit, mais non sans larme chez ceux qui demeurent. Ce fut un esprit d'élite, une âme haute, un talent de charme et de nature. Quand on passera devant son portrait par Baudry, qu'elle donne au Louvre, on pourra dire :

— Cette beauté fut une bonté vivante, et, au théâtre on rencontre aussi des cœurs d'or!

VIII

De l'esprit et des gens d'esprit. — Eugène Vivier. — Les mystificateurs. — Un *drôle de cor*. — Vivier à Nice. — Les plaisanteries d'un musicien. — Farces légendaires. — Louis XVIII mystificateur et inventeur du *serpent de mer*. — Napoléon III. — Une exécution à Rouen. — Vivier auteur dramatique. — Ses *Mémoires*. — *Un mariage dans un chapeau*. — Dumas fils. — Ce qu'est l'esprit comparé à la *scie* des mystifications. — L'esprit des Brohan. — Les funérailles de Madeleine. — Les *dimanches* de la rue de Rivoli. — Otons le masque! — Une féminine féministe. — Les demoiselles de magasin. — On demande des chaises! — Les femmes au comité des gens de lettres. — George Sand et ses droits d'auteur. — Augustine Brohan et Shakespeare. — Pour *une épingle*! — Carnaval mouillé. — Où est le carnaval?

1er mars 1900.

Il y aurait à écrire, à propos de la mort de Vivier, un bien amusant chapitre sur les variations de l'esprit français. Mais, d'abord, Eugène Vivier est-il mort? Il a fait tant de plaisanteries dans sa vie que la nouvelle de sa disparition pourrait bien être une mystification suprême. On ne prend pas au sérieux ces plaisants

éternels, même devant ce qu'il y a de plus grave en ce monde. Et cependant, non, ce n'est point une dernière farce de Vivier. Ses funérailles ont dû, à Nice, précéder de bien peu les vegliones et les mascarades du carnaval niçois et peut-être se sont-elles confondues avec ces défilés travestis. C'est une fin spirituelle pour un homme d'esprit qui se moquait de tout un peu, sauf de l'amitié, et qui précisément m'écrivait, à propos de Nice où il s'était réfugié depuis des années :

— Je fais imprimer mes opuscules à Nice, parce que tout y est carnaval. Ici, a pris naissance cette phrase, dite à tous ceux qui arrivent : *Quel bon vent vous amène ?* Or, le vent soufflant toujours en tempête, se fait, à Nice, appeler la *Brise*.

Et il est assez ironique d'apprendre que Vivier, le corniste illustre — ce *drôle de cor*, comme l'appelait Alphonse Karr — a eu sans doute, pour accompagner son enterrement, le son des cornets à bouquin des masques grimpés sur les chars. Il eût souri, sans doute, à cette apothéose d'un mystificateur.

Car Vivier prolongea, de notre temps, cette forme spéciale de l'esprit (est-ce bien de l'esprit ?) qui s'appelle la *mystification*. Ce fut la joie du dix-huitième siècle. Il y eut alors, et fort à la mode, des mystificateurs et des mystifiés et les *anas* ont répété à satiété les mystifications plus ou moins divertissantes dont le pauvre Poinsinet, l'auteur du *Cercle*, fut la victime et dont le comédien Dugazon fut le héros. Le rôle de mystificateur était même, en ce temps-là — où pourtant les gens d'esprit exquis ne manquaient pas — une façon de métier. On avait parmi les invités un mys-

tificateur patenté. Le mystificateur contrefaisait, pendant tout un repas, ou le bègue, ou le sourd, ou l'idiot, et nos bons aïeux trouvaient dans ces lourdes plaisanteries l'occasion de rire. C'était leur joie. Elle manque de finesse. Voltaire qui n'aimait pas le mot « mystificateur » ne devait pas goûter la chose. Il avait trop d'esprit pour se divertir de ces drôleries subalternes.

Et pourtant — lisez les *Mémoires* — vous verrez que la tribu des mystificateurs compta des représentants fort illustres. Je ne parle pas du fameux Musson, qui remplit Paris de sa gloire. Mais n'a-t-on point conté — et le Larousse l'a dit et redit après le *Dictionnaire de la Conversation* — que l'auteur de certaines mystifications imprimées dans le *Journal de Paris* était le futur Louis XVIII en personne?

Ce graphomane couronné, érudit et disert, qui plus tard, monté sur le trône, devait envoyer aux gazettes de petites notes malicieuses sur et contre ses ministres, se plaisait à faire insérer dans ce *Journal de Paris* la nouvelle de la prochaine arrivée d'une « harpie vivante » ou de l'invention de « patins nouveau modèle » qui permettraient de marcher sur la Seine non gelée.

Les bons badauds parisiens lisaient dans les feuilles qu'on avait pêché sur les côtes de France un gigantesque serpent de mer, le fameux *serpent de mer*, que les faits divers de notre temps ont rendu légendaire. Et pas un de ces braves bourgeois, qu'effrayait la possibilité de voir le reptile remonter le fleuve jusqu'au quai de la Râpée, ne se doutait que l'invention — ou plutôt la réédition de la plaisanterie,

car on trouve des serpents de mer figurés dans les livres de jadis — venait en droite ligne de *Monsieur*, le propre frère de Louis XVI.

Le futur roi s'amusait!

Eugène Vivier fut donc un descendant de ces mystificateurs illustres. Il fut le Musson de notre temps. D'autres que lui, le préfet Romieu, Henri Monnier, l'acteur Bache tinrent aussi l'emploi; mais la gloire de Vivier, dans ce genre spécial, effaça la leur.

Le mystificateur est d'ordinaire un assez désagréable personnage. Vivier avait reçu du directeur du Zoological Garden de Londres, comme remerciement d'un solo de cor joué au Jardin, un magnifique serpent qui valait plusieurs milliers de francs et avec lequel il voyageait, le reptile — qui n'était plus le *serpent de mer* de Sa Majesté Louis XVIII — enfermé dans une double cage à barreaux de fer deux fois cadenassée. L'animal, à demi engourdi, n'était point dangereux, mais il avait l'air terrible. Au total, il pouvait l'être. Et le plaisir d'Eugène Vivier était de le tirer de sa cage et de le glisser, à l'hôtel, dans quelque tiroir de commode. Puis il souriait ensuite à l'effroi du garçon à qui il demandait de prendre, dans le tiroir, son linge ou d'un visiteur ouvrant la commode et apercevant ce compagnon de voyage étendu sur quelque couverture de laine.

— Ne faites pas attention, disait froidement Vivier, il n'est pas venimeux!

L'aimable Léon Bérardi, le directeur de l'*Indépendance belge*, invitait volontiers Eugène Vivier à dîner, en ajoutant en manière de *post-scriptum* :

— Au moins, pas de serpent, n'est-ce pas?

La dompteuse de boas constrictors, qui menaçait, l'autre jour, le commissaire de police venu pour l'arrêter de le faire étouffer — tel Laocoon — par ses serpents, blottis sous son lit, était de l'école de Vivier.

Toutes ces farces, tous ces souvenirs, Eugène Vivier les voulait raconter sous ce titre : les *Petites Histoires de l'existence d'un musicien*. Il en dicta quelques-unes à un collaborateur qui laissa l'œuvre inachevée après la publication d'un premier volume de Mémoires que Vivier trouvait un peu *chargé*. Il est certain qu'on pouvait attendre mieux d'un homme qui avait coudoyé tant de gens et connu tant de choses. Vivier n'a pas eu le temps de dicter ses impressions des soirées des Tuileries, alors que Napoléon III, à qui l'on avait dit que le musicien l'*imitait* à ravir — port, démarche, accent, visage — grillait du désir de voir face à face son *double*, représenté par le corniste illustre.

Vivier, fils de l'Auvergne, avait été jadis le camarade de collège d'Eugène Rouher, alors tout-puissant, et qui lui facilitait ses entrées chez l'empereur. Mais le musicien n'avait besoin de personne pour être demandé chez les souverains. L'artiste en lui était admirable. Le mystificateur seul pourtant — ô ironie! — resta et reste populaire. C'est que la chronique bâtissait, anecdote par anecdote, la gloire plaisante de Vivier. Auguste Villemot, par exemple, a conté, je ne sais où, cette drôlerie assez macabre de Vivier voyageant dans le train de Paris à Rouen avec un

couple de bons bourgeois, le mari et la femme, très préoccupés du spectacle qui les attendait en Normandie.

— Car vous ne savez pas, monsieur, disaient-ils à Vivier, ce que nous sommes menacés de voir en arrivant à Rouen : une exécution capitale, monsieur. Demain matin, on exécute quelqu'un.

— Mais si, je le sais, répondit le musicien. Comment pourrais-je ne pas le savoir ? Je suis le bourreau.

— Le bourreau ! Vous ?

— Il faut bien que chacun ait son métier et que tout le monde vive !

Les bonnes gens s'étaient reculés, effrayés, et un peu pâles.

— Alors, monsieur, c'est vous qui..., demain ?

— C'est moi, fit Vivier. Et ce qu'il y a de plus désagréable dans l'espèce, c'est que le condamné est innocent !

— Innocent ?

— Parfaitement. On le sait. Mais tout est arrangé. Le condamné lui-même accepte la situation. Le gendarme qui le garde et qui connaît aussi son innocence, lui a fait comprendre son devoir : « Vous devez tout accepter pour rendre un dernier service à la société. » Et le brave garçon s'est incliné. Oh ! il ne me donnera pas beaucoup du peine. C'est un mouton.

Voilà l'esprit spécial du mystificateur, qui spécule un peu d'ordinaire sur la placidité des auditeurs et beaucoup sur l'insondable bêtise humaine. Lorsque Henri Monnier abordait un passant et lui disait :

« Pardon, monsieur, est-ce que nous n'avons pas

eu l'honneur de dîner ensemble, l'autre soir, et n'avons-nous pas pris rendez-vous pour nous trouver? »

Et qu'à la réponse de l'inconnu :

« Je vous demande pardon, monsieur, vous devez vous tromper, ce n'est pas moi. »

Le mystificateur répliquait :

« Ah! ce n'est pas vous? *Alors quel soir choisis-tu ?* »

Il est certain qu'il avait la chance de s'adresser à un anonyme peu enclin à se courroucer. Les mystificateurs savent probablement et d'instinct à qui ils ont affaire. Ils flairent la dupe comme Sbrigani devine, en le dévisageant, ce bon M. de Pourceaugnac.

Ils ont souvent, d'ailleurs, ces collectionneurs de mystifiés, leurs petites mésaventures. Je ne sais à quel propos l'acteur Bache, un grand diable d'aspect fantastique, blême comme Pierrot et maigre comme une perche à houblon, se présenta, une écharpe de commissaire de police au ventre, chez un plaideur qui envoyait du papier timbré à Roger de Beauvoir, je crois. On devina le faux commissaire et Bache eût pu payer fort cher les frais de la comédie.

Eugène Vivier n'allait point jusqu'à ces extrémités. Il imitait l'empereur, s'asseyait parmi des convives respectueux, promettait des rubans rouges et des préfectures mais la plaisanterie se passait comme en famille chez Arsène Houssaye ou chez Mme Sabatier, et le mystificateur, avant le dessert, reprenait sa personnalité. « Allons, j'abdique ! » disait-il. Il n'en est pas moins vrai que cette forme particulière de l'esprit — si c'est de l'esprit et c'est, à coup sûr, de la fantaisie

et de l'humour — eut en lui un représentant attitré.

Si Vivier n'avait eu que cette sorte d'esprit-là je ne le cataloguerais point parmi les gens d'esprit. La mystification? La verve de Gaudissart, voilà tout. Victor Hugo a dit du calembour : « C'est la fiente de l'esprit qui vole ! » Il s'est irrité aussi, dans les *Misérables*, contre le mystificateur qu'il incarne dans l'insupportable M. Bamatabois. L'auteur des *Mémoires du Diable* n'épargnait pas non plus cette race de plaisantins énervants lorsqu'il traçait le portrait de ce facétieux sinistre surnommé *Histoire de rire*. Frédéric Soulié avait dû souffrir de quelque mystificateur.

Mais Vivier était spirituel, Vivier était gai. Vivier était drôle. Il publiait, de temps à autre, à Nice, quelque recueil de pensées, quelques conversations scrupuleusement notées et qui faisaient songer aux dialogues de Henri Monnier : les *Diseurs de riens*. Il y a là des mots typiques et parfois des pensées profondes. Il y en a trop sans doute ; mais à faire un choix, on composerait un précieux volume et qui montrerait que Vivier n'était pas seulement le farceur dont nous ont entretenu les chroniqueurs depuis tant d'années. On rencontrerait même un peu de l'humeur d'Alceste chez ce philosophe et cet observateur que l'on prenait pour un bouffon. Yorick corniste ! Hélas ! on est l'esclave de son masque. Vivier *pensait* et la galerie se figurait — il n'y a pas d'autre mot — qu'il *blaguait* toujours. Le mystificateur avait fini par mystifier sa propre destinée. Cet exécutant supérieur, ce musicien hors de pair, aussi merveilleux sur son cor qu'un Liszt à son piano, n'était désormais pour la

foule et ne devait être jusqu'à sa dernière heure, que l'inventeur de plaisanteries colossales, un Cabrion de haute race.

Et il multipliait ses petits cahiers d'observations souvent banales, plus souvent subtiles et curieuses. Il écrivait pour Coquelin cadet des monologues amusants. Il inventait tout un opéra, avec chœurs de manants battant l'étang aux grenouilles du châtelain qui rappelait les folles opérettes d'Hervé et dont il jouait, lui, Vivier, à lui tout seul, tous les personnages, comme cet extraordinaire Fregoli, le Phénix du travestissement, qui vient de renaître de ses cendres. Il avait fait mieux, Eugène Vivier, et il me demandait de reprendre à la Comédie-Française, avec Coquelin cadet dans le rôle de Lesueur, le *Mariage dans un chapeau*, cette « bouffonnerie » en un acte que représenta, en 1859, le théâtre du Gymnase.

— Ah ! m'écrivait-il, ce serait mon apothéose !

Que de reprises on demande ainsi à l'administrateur de la Comédie ! Le Théâtre-Français donnerait quatre représentations par jour qu'il ne suffirait pas aux nécessités du répertoire et aux espérances de ceux qui voudraient grossir ce répertoire même.

— Le *Mariage dans un chapeau ?* me dit alors Alexandre Dumas fils. Mais c'est de moi ! Je l'ai écrit chez Émile de Girardin, après dîner, en ayant parié que je l'aurais achevé avant la fin de la soirée. Vivier avait conté l'aventure à table. Au dessert je l'ai jetée sur le papier !

Vivier, je crois, contestait cette collaboration. Les deux anciens amis pourront, hélas ! faire valoir leurs

droits respectifs devant le tribunal de Minos où nous comparaîtrons tous. Ainsi disparaît un représentant attitré d'un genre que je déclarerais aboli si, hier encore, nous n'avions eu Salis et Sapeck. Je disais qu'on pourrait choisir l'occasion pour étudier les variations de l'esprit. L'esprit de mode, l'esprit de *scie* est, en vérité, aussi éloigné de l'esprit français qu'une réplique de Madeleine Brohan pourrait l'être d'une facétie de Mardi Gras. Un mot de Rivarol, une méchanceté de Chamfort, une légende de Gavarni, parfois une boutade de Roqueplan, une piqûre de guêpe de Karr, une riposte de Dumas fils, certains traits boulevardiers de Scholl ne se démodent point. Au contraire, la drôlerie des mystificateurs ne dure pas plus qu'un gros ballon crevé. Et puis, l'esprit vrai a deux formes très distinctes: l'amertume et la bonté. L'amertume même peut être consolante; elle fait réfléchir. Elle est profonde. C'est la revanche de la confiance trahie. La bonté est souriante ; mais elle est aussi une vengeance — par le dédain et par l'oubli. J'avoue que je donnerais toutes les plaisanteries d'un Bamatabois pour un peu de l'esprit des Brohan. Cet esprit-là, c'est l'esprit ailé — armé aussi et barbelé parfois — c'est l'esprit de France !

Un temps de pluie, quelques artistes groupés autour d'un cercueil dans une petite église, des parents accourus, deux fils qui pleurent, et voilà, par un triste jour de mardi gras, les obsèques de celle qui, après avoir été « la belle Madeleine » était devenue « Ma-

dame Madeleine », une sorte d'aïeule encore très jeune recevant chez elle ceux de ses camarades de la Comédie qui ne l'avaient pas oubliée. Ces *dimanches* de Madeleine Brohan — interrompus depuis deux ou trois ans — ils eussent été pour un annaliste au jour le jour un véritable nid à récits parisiens, à renseignements, à souvenirs.

Madeleine, restée gaie, du moins en apparence, malgré les tristesses de la vie, présidait là ce salon très spécial et très choisi de la rue de Rivoli, avec une bonne grâce de douairière restée jeune. C'était, ce fut pendant longtemps, son plaisir. Et, quelquefois, la réception touchant à sa fin, elle retenait quelque amie plus intime, pour causer de ce qui la touchait le plus près du cœur et alors, laissant un peu tomber son beau sourire qu'éclairait des dents blanches, elle disait, comme à Mme Barretta-Worms, un jour :

— Et maintenant, *ôtons le masque !*

Alors, sous la comédienne, apparaissait la mère, l'amie. La femme d'esprit se changeait en bonne femme, tout simplement, et l'on pouvait s'apercevoir que cette jolie comédienne, applaudie, adulée, adorée, avait, à dire vrai, l'âme profonde d'une sainte. Le mot n'est pas trop fort, appliqué à une femme de théâtre. Les coulisses, je le répète, ont leurs secrets qui ne sont pas toujours frivoles.

Madeleine Brohan, très féminine, et jusqu'aux ongles, avait ses idées sur toutes choses et, pleine de pitié, elle eût applaudi à la décision officielle qui va

forcer les patrons à donner des sièges à leurs demoiselles de magasin, condamnées jusqu'ici à rester debout, du matin à la soirée, derrière leur comptoir ; mais je me demande ce qu'elle eût pensé de la campagne qui commence pour faire entrer les femmes dans le Comité de la Société des gens de lettres.

Pour les demoiselles de magasin, il n'y a pas à discuter. C'est une question d'humanité et M. Millerand a eu bien raison de les soutenir. Voilà de pauvres filles qui, sans repos, sans avoir le droit et la possibilité de s'asseoir, demeurent, comment on dit, *sur leurs jambes*, et sentent la fatigue les accabler lorsque le soir vient. Les médecins vous diront les troubles internes qui en peuvent résulter. C'est un supplice comme un autre, et les suppliciées doivent sourire aux clientes, aller, venir, sans « ôter le masque », comme disait Madeleine. Elles exercent, dans leurs magasins, une sorte de magistrature debout dont elles sont les victimes. Les pauvres filles ! Moins ambitieuses que les bourgeoises parvenues ou les provinciales de petite noblesse qui ambitionnaient autrefois un tabouret à la Cour, elles souhaitent tout simplement un petit tabouret dans la boutique.

Le Ministre du Commerce va le leur faire obtenir. Il décrétera — heureusement pour la santé des malheureuses — le tabouret obligatoire. Voilà qui est excellent. C'est de l'hygiène féministe. L'entrée des femmes dans le Comité des gens de lettres soulèvera plus d'objections. Égales et souvent supérieures à leurs confrères par le talent, les femmes écrivains ont-elles les facultés administratives voulues pour

diriger une grande association? George Sand était une femme de génie et lorsqu'il s'agissait de ses propres intérêts elle déléguait à quelque ami dévoué le soin de les défendre. Parfois même elle choisissait assez mal; et c'est ainsi que Pierre Leroux, chargé par elle de vendre un roman à un éditeur, répondait à celui-ci offrant un chiffre:

— Comment! Vous donnez une somme pareille pour un simple ouvrage d'imagination? Y pensez-vous! C'est bien cher!

On peut écrire la *Mare au Diable*, on peut avoir les ressources les plus profondes du sentiment et de l'émotion et ne rien entendre aux chiffres. Au point de vue moral et légal, il est certain qu'une associée vaut un associé et que Mme Adam, Mme Séverine, Mme Bertheroy, Mme Arvède Barine, Mme Gagneur, Mme Gréville — et j'en oublie, je m'en excuse — valent même mieux que certains associés. Mais il ne s'agit pas d'un droit moral, de l'égalité devant le talent; il s'agit de gérer une société, de diriger, de plaider, de traiter au nom de tous.

Augustine Brohan était, comme sa sœur, une femme de beaucoup d'esprit. Demandez à M. Paul Meurice comment elle écouta la lecture d'une pièce de Shakespeare faite au comité de la Comédie (alors que les femmes y siégeaient) par un homme qui n'était point le premier venu, puisqu'il s'appelait Alexandre Dumas père. Il s'agissait de la traduction d'*Hamlet*. Durant toute la séance Augustine croqua des bonbons. A un moment donné, Hamlet s'écrie, parlant de la vie qui lui semble inutile et vide:

Vraiment, je vous le dis, une épingle vaut mieux !

On entendit alors, dans le silence habituel du comité, un grand éclat de rire, le rire de Suzanne et de Zerbinette, le rire de Nicole et de Marinette, le rire du Conservatoire, le rire des Brohan.

C'était Augustine qui répétait, prise de gaieté :

— Une épingle ! une épingle ! une épingle vaut mieux !

L'*Hamlet* de Shakespeare, traduit par Dumas et M. Paul Meurice, fut blessé à mort par ce rire. Et la pièce, refusée, attendit près de quarante ans pour faire son entrée à la Comédie-Française. L'*épingle* d'Augustine Brohan avait tout fait.

Peut-être, pour de certaines fonctions, faudrait-il non seulement des femmes, mais, puisque Nietszche a inventé le *super-homme*, des *super-femmes*.

Quoi qu'il en soit, nous allons avoir, aux Gens de lettres, des discussions de principes et des élections intéressantes. C'est le féminisme tout entier mis en cause et continuant ses revendications. La plupart sont justes. Mais quel moment singulier ! Tout se transforme et le vieux monde craque. Un Parisien qui aurait quitté le boulevard voilà seulement vingt ans se trouverait, en revoyant le Paris nouveau, parfaitement ahuri. Les mœurs et les caractères se sont plus modifiés depuis la guerre que du siècle passé à celui-ci. On n'avait changé que de costume jusque-là. On a dès lors changé de tempérament.

— Qu'est-ce que vous dites de ce carnaval mouillé ? s'écriait, hier, un promeneur maussade.

— Je dis, fit une Parisienne, que si vous cherchez le Carnaval dans les confetti de la rue et les lazzis des carrefours, vous vous trompez. Il n'est pas là. Il est dans les esprits !

Et Mme X... n'est point pessimiste. Mais elle dit la vérité. *Elle ôte le masque*, pour parler comme la pauvre comédienne disparue.

IX

L'AUTEUR DE " L'AIGLON "

7 mars 1900.

La grande préoccupation immédiate dans le monde des théâtres, c'est la pièce nouvelle de l'auteur de « Cyrano de Bergerac ». Partout où l'on cause des choses de la scène, on parle de l' « Aiglon ». L' « Aiglon », répété dans le plus grand mystère, a déjà ses admirateurs, qui en ont appris quelques vers, je ne sais comment, et les répètent avec un enthousiasme que partagent rapidement leurs auditeurs. On m'a conté de ce drame nouveau des épisodes tout à fait poignants et d'une émotion à la fois profonde et ingénieuse. Il y a là des trouvailles scéniques, des inventions de véritable auteur dramatique, des effets puissants, que je crois irrésistibles.

Je n'en suis pas du tout étonné. M. Edmond Rostand est le théâtre fait homme. Ce poète exquis voit devant

ses yeux s'agiter, vivre complètement ses personnages. Il sait à quel endroit précis ils seront placés lorsque viendra l'heure de la mise en scène, et, quand il écrit, il a devant les yeux ce petit théâtre idéal dont les véritables auteurs dramatiques se donnent l'auto-suggestion. Tout est « théâtre » dans « Cyrano » ; tout se meut comme emporté dans un tourbillon de gaieté, de fantaisie, de bravoure et d'amour. Je suis bien certain que, depuis le duc de Reichstadt jusqu'au grenadier Flambard, tout doit être, dans l' « Aiglon » animé du même mouvement endiablé et de l'esprit de ce démon dramatique exigé de ses comédiens par Voltaire, qui en manquait quelquefois pour lui-même.

Il me sera très doux d'applaudir au triomphe du jeune maître et de me rappeler que j'ai eu l'honneur de jouer sa première pièce. Elle a accueilli et révélé plus d'un auteur nouveau, cette Comédie-Française, dont le devoir est de maintenir la gloire des anciens. Une fois, j'ai fait établir la liste des écrivains de théâtre qui débutèrent, non pas à l'Odéon, théâtre des jeunes, mais rue Richelieu, théâtre des maîtres. Elle est longue et curieuse, cette liste, et je la publierai quelque jour. Le nom glorieux, populaire aujourd'hui dans le monde entier, de M. Edmond Rostand y figure, et ce ne fut point ma faute si l'auteur des « Romanesques », applaudis au mois de mai 1894, ne débuta pas un an ou deux plus tôt.

Je me plais, dans ces causeries, à ces constatations de souvenirs littéraires.

Un matin, M. de Féraudy, qui a du goût, et le sens et l'amour du vers comique — il a fait et fera quel-

que jour applaudir en lui l'auteur dramatique après le comédien — vint me demander si j'avais le temps d'écouter la lecture d'un petit acte signé du nom d'un jeune homme encore inconnu, mais à qui l'acteur, son ami, trouvait un talent considérable.

— Il s'appelle Edmond Rostand !

Je connaissais ce nom pour avoir lu des études remarquables d'économie politique et aussi d'excellentes traductions de poètes latins signées Ed. Rostand, et aussi pour avoir feuilleté naguère un charmant recueil de vers juvéniles, les « Musardises », où l'auteur chantait les manchons ébouriffés, les souliers de satin rose, les parfums d'avril, et les jupes claires, et les robes de foulard — vers printaniers comme les toilettes de renouveau, vers d'amoureux et d'amourettes que se disputent aujourd'hui, quand ils les trouvent, les bibliophiles et les curieux.

— Le poète grave, c'est le père; le poète des « Musardises », c'est le fils, me dit M. de Féraudy.

Et il commença la lecture de la pièce en un acte, et en vers.

C'était tout à fait joli, pimpant et gai, d'une alacrité joyeuse. Cela s'appelait, je crois, « Pierrot qui pleure et Pierrot qui rit », et dans ces rimes légères apparaissait la double face de notre humanité dolente et chantante à la fois, le visage d'Héraclite et celui de Démocrite. Pierrot lugubre, tout en noir, se lamentait à côté de Pierrot tout blanc, rieur et philosophe pratique, et l'éternelle Colombine, entre ce saule pleureur et ce nid de chansons, montrait son nez rose et ses dents blanches et se moquait des deux Pierrots.

Le tableau d'une touche légère, comme d'un Watteau parisien, me plut infiniment. Au point que je voulais mettre sur-le-champ la pièce en répétition avec M. Coquelin cadet dans Pierrot-Hamlet et M. de Féraudy dans Pierrot-Sancho, la pauvre et charmante Mlle Ludwig allant et venant dans le jupon court de Colombine. Mais il fallait que la pièce fût soumise au Comité de lecture. C'est la loi. Elle a plus d'un bon côté.

M. de Féraudy lut donc au Comité, comme il lit, c'est-à-dire fort bien, « Pierrot qui pleure et Pierrot qui rit », et, chose inattendue, la pièce n'entraîna point les suffrages des auditeurs.

M. Got me permettra de rappeller qu'en sa qualité de Doyen, prenant, le premier, la parole, il appela l'attention de ses collègues sur l'invasion de Pierrots qui menaçait alors les planches de la Comédie-Française. Depuis que j'avais fait représenter le « Baiser », de Théodore de Banville, tous les levers de rideau qu'on nous proposait contenaient en effet, des Pierrots. Le « Dîner de Pierrot » était là. D'autres Pierrots encore frappaient à la porte.

— L'auteur, dit le Doyen, a un talent délicieux. Que ne débute-t-il point ici par quelque chose de plus important qu'une fantaisie de ce genre ?

J'eus beau plaider et dire qu'après tout un caprice souvent a plus de prix et contient peut-être plus d' « humanité » que telles études d'apparence sévère prises sur la réalité, le malheureux Pierrot, les pauvres Pierrots, l'un en deuil, l'autre en fête, ne désarmèrent point le tribunal. Et je vis s'envoler cette jolie bulle

de savon irisée qui emportait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

— Ce n'est pas M. Rostand, c'est Pierrot qu'on a discuté, dis-je au poète. Apportez-nous bien vite autre chose !

M. Edmond Rostand nous apporta les « Romanesques », et l'on se rappelle l'effet de surprise heureuse que firent sur les spectateurs ces vers amoureux, ces vers délicieux murmurés par deux fiancés de dix-huit ans, à l'ombre d'un vieux mur, sous la joubarbe et les aristoloches. Ce fut une vision de jeunesse et de tendresse sous la rose lumière de la lune, et Sylvette et Percinet avaient comme des aspects de héros échappés de la forêt de Shakespeare, avec leurs caracos de satin et leurs habits de soie : Roméo écolier, et Juliette colombinette. Et quelle langue si allègrement française, comme d'un Regnard qui eût mis en alexandrins la prose de Marivaux !

Ce fut là aussi que je vis combien le jeune poète avait — comment dire ? — le théâtre dans le sang. Il « indiquait » avec une précision admirable la façon dont il souhaitait que fussent dits ses vers. Il récitait, il jouait une scène avec la verve et la vérité d'un bon acteur de profession. Il était l'Amoureux, il était l'Ingénue, il était le Matamore. Il était le comédien spirituel et, tout naturellement, très averti de sa poétique comédie. Un détail de décor, de costume, de mise en scène, il ne laissait rien passer. Il s'intéressait et s'attachait à tout. Il écoutait à la fois la

musique de ses vers et arrangeait l'ordonnance de son tableau. A chacun son tempérament : Dumas et Augier s'inquiétaient peu de l'agencement même de leurs pièces, et M. Sardou ne laisse rien passer qu'il n'ait revu et réétudié, M. Edmond Rostand est, en ce sens, de la race de Sardou, et il jouerait — il a joué, à Marseille, au bénéfice des pauvres — la comédie comme le plus alerte et le plus inspiré de ses interprètes.

J'ai gardé de ces répétitions un souvenir charmé. Les « Romanesques » sont dédiés « à Rosemonde ». Rosemonde Gérard, l'auteur des « Pipeaux », était là, très émue, suivant des yeux la pièce, qu'elle savait par cœur et dont elle récitait tout bas les vers, à l'orchestre, en même temps que Mlle Reichemberg les disait sur la scène. Rosemonde Gérard, c'est Mme Edmond Rostand, et ses « Pipeaux » sont un des volumes de vers que je rouvre avec le plus de plaisir quand je veux, par les temps de neige, sentir le parfum des lilas.

— Elle a beaucoup de talent, Rosemonde Gérard, me disait Leconte de Lisle, à l'Académie, et ses airs de pipeaux ont de lointains échos de la flûte de Mozart.

La jeunesse, la sincérité dans l'amour, le sourire et les larmes douces des vingt ans sont de tels inspirateurs ! Il est des heures où il suffit de chanter pour séduire. Et c'est, paraît-il, une chanson d'amour avant d'être une pièce historique ou politique, cet « Aiglon » que Sarah Bernhardt va nous montrer dans l'élégant costume de l'archiduc d'Autriche.

Pâle figure attirante que celle de ce martyr de la politique, esclave de par le droit de naissance, otage de par le droit de la conquête, fils de Titan écrasé sous le poids de son nom. En visitant, à Schœnbrunn, la chambre où il est mort, devant ce paravent resté là comme le fond du cadre de son agonie, on éprouve un serrement de cœur. L'expiation, a dit Hugo. Tandis que la maladie de foie tuait le père, là-bas, sur le rocher, l'enfant grandissait, anémié déjà par cette surveillance de tous les jours, demi-prince, demi-prisonnier. Et la destinée voulait qu'il rendît son dernier soupir, de délivrance et d'impuissance, dans la chambre même où son père, rayonnant, avait couché après Wagram. Le malheureux! Ce qu'il expiait, c'était la Victoire!

Les bons Viennois, quelquefois, quand ils veulent rire, lorsqu'on leur demande à être conduit vers le tombeau du roi de Rome, vous mènent devant le théâtre de l'Opéra et disent alors :

— Voilà, monsieur!

Le duc de Reichstadt aima, avec toute la fureur passionnée du phtisique, une danseuse célèbre. Mais ce ne sont pas les baisers de cette femme qui le poussèrent au caveau des Capucins, ce furent plutôt les sombres, les lourdes, les lassantes pensées de ce cerveau se débattant contre l'obsession de sa désespérance et se heurtant aux barreaux dorés de la cage.

L'Angleterre prit l'aigle et l'Autriche l'aiglon.

Quelle destinée! J'ai là de ses cahiers de jeune homme, aux confidences encore inédites. Il souffre, ce

Français costumé, déguisé en soldat de l'Autriche. J'ai vu au musée de Capo di Monte, à Naples, un portrait du pauvre adolescent en uniforme de simple grenadier autrichien. Rien de plus ironique et de plus lugubre que ce travestissement, ce front du fils de l'empereur écrasé par le lourd shako à pompon énorme, à cocarde qui n'a pas nos trois couleurs. Le fils de l'Homme — comme l'appelaient Barthélemy et Méry — se débattant sous ce drap blanc comme sous un suaire anticipé !

Il n'avait, le pauvre enfant, des renseignements sur le passé — ce grand passé d'hier, rayonnant de gloire — que par un Marmont, traître à son père. Méry, précisément, voulut le voir, lui parler. L'ambassade française fit des démarches pour permettre au poète de saluer le prince qu'il chantait. Ce fut en vain. L'Autriche ne desserrait point le cadenas de la cage.

Dans cette cour, le vieil empereur, pourtant, le grand-père aimait son petit-fils. Mais M. de Metternich était là, donnant un tour de clef à l'attendrissement :

Vous ne comprenez rien, sire, à la politique !...

Un homme parmi ces princes autrichiens fut pourtant sublime, avec une simplicité antique : l'archiduc Charles, un héros du reste, celui qui, au lendemain d'Essling, parmi ses soldats groupés autour de sa tente, jouait doucement de la musique d'Haydn sur la flûte. Quelquefois donc, l'archiduc Charles venait s'asseoir à la table du jeune homme pensif et maigre. Il dépliait une carte d'Europe, il disait doucement :

« Nous allons étudier telle ou telle campagne, faire un peu de stratégie ! »

Et, avec une douceur héroïque, très calme, très sincère :

— Tenez, disait-il, c'est là que votre père m'a battu, et je vais vous expliquer comment !

Rien de plus noble, je crois, que l'action de ce général d'armée expliquant, commentant sa défaite.

Il y avait là une belle scène de théâtre, à coup sûr. Peut-être M. Edmond Rostand l'a-t-il écrite. Il en a inventé d'autres, certainement, et de très émouvantes. Plusieurs, que je trouve saisissantes, m'ont été contées. Nous allons assister à un nouveau triomphe de l'auteur de ces « Pierrots » que je regrette de n'avoir pu donner et de ces « Romanesques » que je suis très heureux et un peu fier d'avoir représentés. Puis peut-être l'auteur de la « Samaritaine » songera-t-il ensuite à cette « Maison des amants » dont on parle et que l'on attend dans cette Maison où il entendit la caresse de ces premiers bravos aussi doux que les premiers rayons de la gloire dont a parlé Vauvénargues.

De cette « Maison des amants » je ne connais que le premier alexandrin, tracé de la main de l'auteur sur un exemplaire de « Cyrano de Bergerac ». C'est le meilleur des apéritifs.

Il est une autre Maison aussi où je crois bien qu'on ne fera pas attendre M. Rostand, et où il ira s'asseoir bientôt entre l'auteur des « Tenailles » et l'auteur d'« Amoureuse ». Je ne serais pas, je l'avoue (et tout peut arriver cependant), très enchanté de lui donner

mon fauteuil ; ce serait le suffrage « in extremis » ; mais, là, comme jadis au Comité, à l'heure de « Pierrot qui pleure », je serais (je le dis, bien que les règlements interdisent les promesses) enchanté de lui donner ma voix.

Je venais d'envoyer cet article à l'imprimerie, il avait paru le mercredi matin, lorsque le 8 mars, l'inoubliable et sinistre jeudi, l'incendie dévora la Maison où je souhaitais que l'auteur de l'*Aiglon* apportât la *Maison des Amants*. Quelle date et quel souvenir! Malade et à bout de force il me fallut cependant trouver en moi les ressources voulues pour lutter contre le sort et réparer la catastrophe. Tout ce qu'un homme peut tenter en de pareils désastres, je l'ai fait, j'en ai la conscience, et si j'ai rencontré pour essayer de m'accabler alors bien des inimitiés — que je n'oublie pas — j'ai du moins trouvé des dévouments et des affections que j'oublierai moins encore. Parmi les témoignages de sympathie, les encouragements et les consolations qui me vinrent tout de suite la lettre exquise, la lettre touchante de M. Eugène Rostand, mérite – et d'autres aussi — d'être conservées. Le jeune et triomphant poète me l'apporta la veille même du jour où il s'alita lui-même, inquiétant ceux qui venaient d'acclamer son œuvre et comptent sur lui pour l'avenir et la gloire de notre théâtre.

L'auteur de l'*Aiglon* me pardonnera de donner ici cette page émouvante qui appartient à l'histoire même de la Comédie-Française :

Cher monsieur Claretie,

Je vous écrivais pour vous remercier de cet article qui m'a touché à fond, — qui est le plus joli article qui ait été écrit sur votre serviteur, — qui est bourré de souvenirs qui me sont particulièrement chers — et dont la fin, si chaleureuse, si généreuse, m'a été au cœur — lorsque j'ai appris que le Théâtre-Français brûlait — qu'il était brûlé ! Je déchire ma lettre, je vous dirai plus tard ma reconnaissance, — je n'ai plus le cœur à vous parler d'autre chose que de mon chagrin, et de la part que je prends au malheur qui vous frappe.

Quoi ! ce théâtre ! le Théâtre ! — tous ces souvenirs ! — Est-cē possible ? — Et tant de coins peuplés pour moi d'images chères ! — tous ces aimés petits couloirs où mon cœur a battu de tant d'émotions, — ce théâtre où, comme vous le rappelez si bien, j'ai débuté avec tant d'inattendu bonheur — tout cela, je ne le reverra plus ! — Permettez-moi, très tristement, de vous embrasser.

Edmond Rostand.

X

PROJETS ET SOUVENIRS

23 mai 1900.

... Et la vie me reprit avec tous ses besoins, toutes ses préoccupations, tous ses travaux, toutes ses angoisses. Je ne songeai qu'à la tâche lourde, incessante, mais nécessaire, à la tâche quotidienne.

Les jours, les mois passèrent. Un matin — pour oublier — je repris la plume qui console. Et je disais :

« Je dois remercier le directeur de ce journal — c'est le *Journal* — d'avoir bien voulu, malgré le traité qui me liait, consentir pendant les semaines que nous venons de traverser, à l'interruption de ces causeries. Tout labeur personnel m'était interdit, et j'aurais voulu continuer à noter pour moi seul les impressions cruelles que je ressens encore. Mais la parole donnée est là et je ne puis plus longtemps user de la courtoisie qui m'a ici profondément touché, puisque ce qui pou-

vait être exigé en vertu d'un engagement a été reculé de par une bienveillance tout à fait charmante. Ainsi donc, il faut obéir, agir et se reposer d'un travail par un autre.

« — Croyez-en un vieux soldat qui a vécu bien des journées dures, m'écrivait naguère un des généraux les plus glorieux de la sombre campagne de 70, l'homme n'a qu'un moyen de combattre la destinée : c'est de reprendre, après toute épreuve, la lutte dans toutes les directions de son tempérament et de sa foi. »

La vie est là, en effet, avec ses nécessités, ses contrastes, ses ironies cruelles. Je sais des gens qui n'ont pas eu le loisir et la joie de regarder, ce printemps-ci, les marronniers des Champs-Élysées et les lilas du Luxembourg. Les marronniers n'en ont pas moins fleuri, faisant tomber leur neige blanche et rose, et les lilas n'en ont pas moins passé fleur. Ainsi va le monde. S'inquiète-t-elle des coins attristés de Paris, cette foule qui, par ces dimanches heureux, coule comme par de noirs ruisseaux jusqu'à la porte Binet à travers la porte de la Concorde ? Elle va, curieuse, pressée, à la fête du labeur, à la grande fête des yeux. Elle veut vivre. Il y a présentement à Paris l'endroit du monde où le pouls humain bat le plus vite. Pour se consoler de ses deuils quotidiens, l'humanité se donne des fêtes. Elle en crée. Elle en réclame.

Je n'aurai de longtemps le cœur à ces fêtes et cependant l'inévitable est là. Tout à l'heure, deux artistes distingués, M. Georges Bertrand, le peintre, l'auteur populaire du poignant tableau qui, sous ce titre

« Patrie ! » nous représente un cuirassier mort serrant le drapeau tricolore sur sa poitrine et chevauchant encore sur sa monture, — cadavre non désarçonné comme le comte Alvar Giron de la légende, — M. Bertrand et M. F. Prodhomme, auteur d'un projet tout à fait tentant, venaient me demander, au nom de l'Association Artistique et Littéraire de Versailles, le concours de la Comédie-Française dans une grande manifestation d'art qui serait pour Molière ce que les représentations d'Orange ont été pour Sophocle, le triomphe du grand comique français, comme les soirs du Théâtre Antique, en notre Midi, ont été le triomphe des grands tragiques grecs.

Il s'agirait — et je crois pouvoir dire déjà « il s'agira » — de reconstituer, dans la Cour de Marbre du Château de Versailles — et pour le public, cette fois, une de ces représentations à grand spectacle comme Louis XIV en offrait à de rares privilégiés. Les gravures du temps et les « Mémoires » nous apprennent comment, par exemple, il y aura bientôt deux cent vingt-six ans, le 4 juillet 1674, la Cour de Marbre fut magnifiquement transformée en théâtre improvisé. Toutes les fenêtres illuminées, les côtés de la cour décorés d'orangers, de guirlandes, de girandoles de cristal et d'argent aux bougies allumées ; des fleurs partout, des lumières partout; une fontaine de marbre ajoutant le discret murmure de ses eaux aux musiques des violons du roi. Un décor exquis, tout fait et d'une proportion admirable. Un rêve de poésie et d'art avec les lueurs des flambeaux et le scintillement des étoiles. Il faut lire dans les beaux livres récents que

Versailles inspire à M. de Nolhac, à Philippe Gille et à M. Lambert, l'architecte, les détails de ces féeries. Il faut regarder les gravures de Lepautre pour les revoir. J'ai là, sous les yeux, la représentation d' « Alceste », « tragédie en musique ornée d'entrées de ballet ». L'opéra de Lully fut une des séductions de ces fêtes de Versailles.

Mais six années auparavant, sur le théâtre portatif que la Comédie dressait dans le jardin, sous les arbres et parmi les marbres, Molière avait donné son « George Dandin ou le Mari confondu » agrémenté d'intermèdes, avec des bergers déguisés en valets de fêtes, des Climènes, des Chloris, des Tircis, et l'Amour et Bacchus, et des satyres chantant, et des bacchantes ajoutant la séduction de leurs grâces — mythologie factice et menuets apprêtés — aux collations d'oranges du Portugal servies par le maréchal de Bellefonds premier maître d'hôtel du roi.

Le duc de Créqui, premier gentilhomme de la chambre, M. Colbert, surintendant des bâtiments, le sieur Vigarani, chargé de dresser le théâtre sous les charmilles, Gissey, d'accommoder un endroit pour souper, et Le Vau, premier architecte du roi, d'improviser une salle de bal, sur les pelouses, avaient été les artisans de ces fêtes de Versailles, en 1668. M. G. Bertrand et M. Prodhomme veulent être les évocateurs de ces séductions légendaires. Je ne demande qu'à y associer la Comédie. La Cour de Marbre est un cadre parfait. Je l'ai vue illuminée la nuit du départ de l'empereur de Russie pour l'inoubliable revue de Châlons, et j'en ai gardé l'image : une apparition de rêve. Le reflet des

traînées de gaz sur les colonnes, les corniches et les marbres, les dalles roses ou tricolores, donnaient à ce palais une poésie singulière. Des ombres d'autrefois passaient sous le ciel clair. Nous n'aurons certes pas à nous inquiéter d'un décor si le vœu de la Société Artistique de Versailles se réalise. Il est là, le décor idéal.

Que n'en est-il de même partout!... Lorsqu'au lendemain d'une bataille on fait l'appel des troupes engagées, on sait seulement ce qu'a coûté la journée. Imaginez un homme qui croit encore sa bibliothèque complète et qui, à mesure qu'il cherche un volume, s'aperçoit que des feuillets manquent ou que des ouvrages sont dépareillés. Il faut tout compléter, et qui s'étonnerait, sauf ceux qui ignorent, que l'œuvre de plusieurs années ne soit pas refaite en quelques jours? Nous sommes ainsi à l'Odéon. A Versailles, ni les décors, ni les costumes ne manqueront. Et je crois bien que les amateurs d'art pourraient voir là un spectacle comme on n'en reverra jamais.

Il appartient à la municipalité de Versailles de décider si ce beau projet peut avoir un avenir. Mais il faut, en attendant, en féliciter ceux qui l'ont conçu.

J'entends bien : « Pourquoi, dira-t-on, M. Georges Bertrand s'occupe-t-il de projeter des fêtes au lieu de faire de la peinture ? » Nous avons, en France, le goût des classifications, la maladie des catégories. Un homme quel qu'il soit, et surtout un artiste, ne peut développer son activité en plusieurs sens sans qu'on

le rappelle à la spécialité. Les spécialistes étaient inconnus au temps où les grands artistes de la Renaissance étaient tout à la fois peintres, sculpteurs, poètes, architectes, soldats et constructeurs de tranchées, comme Michel-Ange, lorsque l'ennemi assiégeait les villes qu'ils avaient décorées. Il y a toute une philosophie ironique dans la destinée du peintre Lambert dont on disait inévitablement : « Il est le portraitiste des chats », comme de Moncrif : « Il est leur historiogriffe. » On le spécialisait avec un acharnement qui ne parvenait pas à l'irriter. Les chats de Lambert, ces jolis félins au-museau rose, sortant de boîtes enrubannées ou jouant sur quelques tapis avec des pelotes de laine, les chats d'Eugène Lambert sont — ce qui les eût fort étonnés — la représentation même d'un symbole. Tout homme, je le répète, tout artiste, tout écrivain est condamné, quoi qu'il fasse, à un genre absolu dans lequel on le cantonne, on le parque, et, s'il en veut sortir, on l'y ramène brutalement comme les hôtes du tyran syracusain voulaient être, dit-on, ramenés aux carrières. Lambert était un paysagiste remarquable, un décorateur pittoresque qui avait jadis signé de chaudes et vigoureuses aquarelles pour « Mauprat », la pièce de George Sand, un peintre aussi de nature morte ; — pour le public, pour la critique, pour les amateurs, pour tout le monde il était, il est, il restera le peintre des chats.

On cherchait au Salon non pas le tableau, mais les « chats » de Lambert. On offrait à un ami des « chats » de Lambert. Lambert était un animalier spirituel et vivant; mais de tous les animaux qu'il savait pein-

dre — y compris l'homme — on ne voulait de lui que des chats. Il faisait bondir des lévriers comme Jadin, japper des griffons, courir des terriers ou des gordon-setters. Peine inutile: pas de chiens ! On veut des chats, des chats de Lambert. Lambert était classé, catalogué, cadenassé. J'ai de lui une grouillante esquisse d'un marché aux volailles en Bretagne, mélange confus de poules, de coqs et de coiffes blanches. On n'en donnerait pas quatre sous. Ce n'est pas un Lambert. Il n'y a pas un chat dans ce coin breton.

Et Lambert souriait quand on lui parlait de ses chats, et il faisait et refaisait des chats, puisqu'on lui refusait le droit de peindre des renards ou des loups, et il disait gaiement lui-même :

— Je ne suis pas une exception. Je suis un exemple. Tout inventeur est condamné aux « chats de Lambert ». Longtemps on n'a regardé le poète de la « Justice », Sully Prudhomme que comme l'auteur du « Vase brisé ». Ah ! le « Vase brisé » c'était son « chat de Lambert ». Tel acteur acclamé est, pour le public, comme figé dans un rôle où on l'applaudit à outrance et que, précisément, il n'aime pas. C'est son « chat de Lambert ». De Jules Dupré on recherche surtout les couchers de soleil et on néglige les marines, qui sont extraordinaires. C'est le « chat de Lambert ». Corot n'eût pas pu s'évader de ses brumes exquises : on l'eût rappelé bien vite à ses « chats de Lambert. » Lorsque Dumas fils écrivait ses brochures sur le divorce, l' « Homme-Femme » ou les « Femmes qui tuent », vous rappelez-vous les cris des adversaires et l'étonnement des lecteurs ? « Que nous veut ce dra-

maturge avec ses velléités de moraliste ? Qu'il retourne bien vite à ses raccords et à ses coulisses ! Ce sont ses « chats de Lambert ». Enfin, en politique même, qu'un homme veuille expliquer ses idées que le temps, l'expérience, les épreuves peuvent avoir modifiées, comme on lui répondra tout aussitôt, cruellement parfois, en lui rappelant l'étiquette collée dès longtemps sur sa destinée. Les « chats de Lambert » ! Un orateur traînera jusqu'à la tombe une parole imprudente, jetée dans une heure de fièvre comme il tirerait par la queue, non pas le diable, mais un « chat crevé de Lambert » ! On reproche à cet admirable J.-J. Henner de faire toujours les mêmes femmes nues dans le même paysage délicieux et puissant. Qu'il n'en fasse plus, et le lendemain on les lui réclamera, on exigera de lui qu'il y revienne.

Tout homme, encore une fois, est rivé à une spécialité qui fait quelquefois sa gloire et presque toujours son tourment. Les chats, les éternels, les agaçants, les symboliques « chats de Lambert » !

Et je n'ai parlé de ce peintre des petits animaux chers à Richelieu que parce qu'il résume en sa destinée toute l'histoire de tant de peintres, de romanciers, de savants, de poètes. Encore sont-ils heureux, ceux dont on peut dire qu'ils ont trouvé leur genre, leur note, leur « chat de Lambert », dût-on leur reprocher de s'en tenir à ces chats mêmes et ne pas savoir, comme Barye, faire rugir les tigres !

Fais ce que dois, fais ce que peux et laisse faire au sort, quitte à le combattre !

XI

LES DEUX VILLES

30 mai 1900.

Les « deux villes », c'est, en un roman fameux de Charles Dickens, Londres et Paris, le Paris et le Londres de 93, dans toute la passion furieuse de la bataille. Les « deux villes », aujourd'hui, c'est dans Paris même, dans notre grand Paris plein de charme et de vie, le double spectacle de la ville de Rêve prolongeant en une vision singulière, la ville de Réalité, le Paris historique, le Paris du passé et de tous les jours, celui dont les moindres pavés nous sont chers et dont nous connaissons les vieilles pierres à la fois enfumées et comme dorées de souvenirs.

Quand je passe, chaque soir, sur le pont de la Concorde pour aller « de l'autre côté de l'eau », je les ai là sous les yeux, les deux villes si différentes et qui se complètent si admirablement aujourd'hui l'une

par l'autre. A droite, c'est la ville de fête, la ville fantôme, la grande cité pittoresque improvisée par une volonté puissante et un travail de géants ; c'est la ville du songe, de l'art, de l'oubli, du labeur humain aussi ; c'est l'apparition saisissante et délicieuse d'une sorte de contrée inconnue, avec des lumières partout, des dômes éclairés, des frontons qui ressemblent à des traînées d'étoiles. Les candélabres du pont Alexandre, les lampes à arc, les becs de gaz mêlent leurs lueurs rouges ou bleuâtres qui se reflètent dans l'eau, pareilles à des serpentins phosphorescents. Des bateaux aux lanternes rouges, vertes aussi, comme, dans l'herbe, des taches claires de lampyres, fendent les remous du fleuve qui paraît noir absolument et frissonne sous le ciel.

Et c'est, au loin, une illumination de féerie. Les palais arborent leur électricité comme ils font, dans le jour, clapoter au vent leurs drapeaux. Un arc de cercle étincelant coupe d'une double ligne incurvée l'horizon comme une autre sorte d'arc-en-ciel. C'est la Grand Roue de Paris qui s'allume. Puis, là haut, comme uue énorme lueur stellaire, tantôt pâle, tantôt bleue, multicolore, la Tour Eiffel — ce « clou » de 1889 qui n'est certes pas arraché — la Tour Eiffel étincelle et projette, çà et là, sur les palais qu'elle fait apparaître, blancs comme des fantômes, sur les nuages dont elle souligne les formes, sur les arbres dont elle éclaire le vert printanier, de vigoureux jets d'une lumière intense, rayant tout à coup l'horizon comme des tranchées de lumière.

Il n'est pas jusqu'à la porte Binet qui, dressant ses

colonnes et arquant sa coupole, transformées en escarboucles géantes, comme tendues de quelque tapisserie persane où, çà et là, brilleraient des pierreries, ne donne l'idée d'on ne sait quelle entrée de palais de kalife dans les fables d'Orient, les contes de nos heures d'enfance.

Cité de Rêve. Oui, vision réalisée de ces fêtes du Japon dont les conteurs nous disaient les chimériques aspects. Fête des lanternes chinoises sur quelque fleuve du Pays Bleu. Les soirs de gala, de lumière « a giorno », le fleuve sombre semble transformé en une immense coulée — non pas de fonte en fusion — mais d'or ou d'argent dont les paillettes brillent comme animées et sautillantes. Venise en ses heures de fête ne donnait pas au Canaletto de séductions plus exquises. Dans une ou deux heures, tout s'évanouira quand, d'un tour de clef, s'éteindront toutes ces clartés d'électricité, comme, dans quelques mois, tout disparaîtra de ces palais de staff et de ciment armé. Car elle est temporaire, cette vision de beauté, et, comme dans les rêves, ce paradis artificiel aura son réveil. En attendant, il y a là du songe et de l'oubli pour la pauvre humanité avide de nouveau et lasse de la dure vie sans haltes ! Une halte ! Celle-ci en est une en pleine illusion et il semblerait qu'il y a là comme un mirage de poésie pareil à ceux que chantent les poètes du Céleste-Empire apercevant des pavillons multiformes et des marchés fantastiques sur la mer d'émeraude.

Non, non, ce n'est pas seulement un mirage qui m'apparaît de ce pont de la Concorde et, là-bas, dans

la cité fantôme, il y a des coins délicieux, où tout ce que nous avons imaginé, lorsqu'il nous prend l'âpre envie de nous évader de notre milieu et de nous-mêmes, est réalisé. Il y a des soukhs de Tunisie où les étoffes et les cuivres se mêlent dans un chatoiement pittoresque. Il y a des murailles blanches sur lesquelles, dans la pénombre, des femmes à demi voilées profilent leurs ombres mystérieuses. Il y a des recoins de Maroc où quelque vieillard à barbe blanche récite les versets du Koran tout en attendant l'acheteur de ses babouches de cuir brodé. Il y a des temples d'Asie, aux colonnettes de laque rouge, au fond desquels trônent, sur le lotus sacré, des Bouddhas immobiles et bons. Il y a des lacs silencieux où dorment des pirogues que demain des Dahoméens farouches feront glisser jusqu'au temple où sont évoqués les jours sinistres des sacrifices humains. Il y a des lanternes de papier qui illuminent des branches de saule près de maisonnettes closes où l'on peut croire que dorment sur leurs oreillers de bois les petites « mousmés » blanches chères à Pierre Loti, qui s'éprend maintenant des almées de l'Inde. Il y a des pagodes siamoises reflétant leurs ornements superposés dans quelque étang improvisé où passent les cyprins et où les canards tout blancs semblent des diminutifs de cygnes, tandis que les tziganes de Hongrie, les lautars roumains ou les musiciens de Java jouent, sous les étoiles, des airs de leurs pays. Il y a des touffes de rhododendrons, et des montagnes d'azalées, et des champs, des champs entiers de roses qui font penser aux vallées de Kachmir ou plutôt à

cette parole de Lamartine parlant aux jardiniers de Mâcon : « C'est dans les jardins que l'homme moderne cherche à retrouver les paradis perdus ! »

Durant des heures, pendant des mois, on aurait à voir et à écouter, dans ces jardins et ces galeries. Heureux ceux qui sont libres ! La ville de rêve est pour eux.

Et, tandis que la cité de joie, qui va des curiosités exotiques aux chansons de la rue de Paris, illumine, là-bas, l'horizon — l'autre, la cité du labeur quotidien, le vrai Paris, qui a créé cet autre Paris de quelques jours, semble endormie, à gauche, dans l'ombre, trouée seulement par les lumières du gaz des quais et des ponts. Oui, elle sommeille, et ses boulevards seuls ont l'intensité de vie des heures de fièvre. Elle a fait sa journée, la ville laborieuse ; elle se repose. Sur quelques points seulement, elle travaille encore ; — par exemple, sous des lueurs nocturnes, à l'achèvement de la gare immense qui se dresse là tout près sur la rive et dont les murs, de loin, ont des reflets de forge. Et elle a bien le droit de prendre du repos, la grande ville de la Vie. C'est elle qui a envoyé à la cité improvisée les plus merveilleux des produits que le monde admire. Ce sont ses ouvriers, ses artisans, ses ingénieurs, ses peintres, ses sculpteurs qui ont peuplé d'œuvres exquises — immortelles parfois — les galeries et les palais neufs où se presse la foule. Ouvriers du fer, ouvriers du bois, ouvriers du marbre, ils ont droit au repos, dans la

ville « de tous les jours », ces travailleurs à qui la France doit cette ville des grands jours, sortie du sol comme par enchantement, cette Exposition où il n'y a pas seulement les attractions au kari des spectacles d'outre-mer ou les drôleries funambulesques des fêtes foraines, mais l'affirmation même de la vitalité d'un peuple — de tous les peuples sans doute, mais, avant tous, de ce peuple de France qui a voulu cela, qui a fait cela, qui, du plus petit artisan fabriquant ce qu'il croit son « chef-d'œuvre », du plus humble boutiquier louant ses quelques mètres de terrain pour y installer son étalage, jusqu'au plus grand chef, a collaboré à cette œuvre gigantesque, à ce bilan glorieux de tout un siècle, à cette exhibition où l'on peut voir, à quelques minutes de distance, les tapissiers des Gobelins ou les porcelainiers de Sèvres lutter avec les plus illustres de leurs devanciers et les ingénieurs du palais de l'Optique vous apporter l'astre mort, ses volcans éteints et ses mornes plaines pâles, là, comme sous votre main, et jouer avec l'orage et réaliser la foudre!

Elles sont dignes l'une de l'autre, les deux villes admirables dont on peut dire :

— Celle-ci a fait celle-là !

Et c'est la cité qui dort maintenant, c'est le Paris entrevu dans l'ombre qui a composé, complété ce Musée du travail humain que l'Exposition offre aux regards du monde. Quand je dis « Paris », je dis « la nation ». Nous sommes tous venus de notre coin de terre natale pour être les hôtes et devenir les fils du géant Paris.

Et, quand j'ai traversé le pont, laissant à droite, au loin, la cité de Rêve et, de l'autre côté, la ville éternelle, j'aperçois, se découpant sur le ciel clair, l'arête de la Chambre des députés, bâtie au début du siècle pour faire pendant à la Madeleine — la prière répondant à la harangue, la tribune faisant face à la chaire — et les statues assises de d'Aguesseau et de l'Hôpital. C'est là aussi que s'agite la vie. Je lisais, hier, que Xavier de Maistre, le voyageur sentimental à la manière de Sterne, venu pour la première fois à Paris à soixante-seize ans passés, ne s'approchait jamais sans crainte de ce coin de terre. Le *Voyage autour de ma Chambre* lui plaisait plus que le « voyage à la Chambre » des députés. L'alerte et fin vieillard disait à M. de Marcellus, son hôte :

— C'est le Vésuve.

Il redoutait de brûler ses semelles à la lave du volcan. C'était en mai 1839. Que dirait-il aujourd'hui ? Je crois bien que ce touriste de l'âme humaine qui, à près de quatre-vingts ans, entrait pour la première fois à Babylone (vous entendez bien qu'il s'agit toujours de Paris), je suis certain que ce philosophe serait à la fois charmé et stupéfait des « deux villes » et qu'à tout prendre il accepterait aussi le Vésuve.

Il donnerait seulement, avec sa douceur à la fois narquoise et résignée, le conseil à tous de songer avant tout et seulement à la France et je crois bien qu'il n'y a pas d'autre parole à prononcer aujourd'hui. Je vois des étrangers stupéfaits d'admiration devant l'œuvre d'art accomplie, devant ces architectures, ces

palais, ces produits, ces meubles, ces orfèvreries, l'incomparable éclat de notre école de sculpteurs et de peintres depuis le début du siècle et qui, naïvement, me disent : « Mais elle est superbe, cette Exposition! Mais on n'en reverra plus de pareille! Que nous disiez-vous donc? Et que vous faut-il? »

Et ces visiteurs ont raison. Et je voudrais qu'ils entendissent, au bruit du fleuve qui passe sous le pont de la Concorde, — le beau mot, le grand mot, le vrai mot d'ordre, — les voix lointaines des Deux Villes, celle du songe et celle de la réalité, ces voix qui, l'une et l'autre, disent éloquemment — quelquefois même d'une façon poignante — la joie du travail, l'espoir du succès, l'effort de tant d'individualités diverses pour arracher au destin un peu plus de bien-être, un peu plus de fortune, tout ce qui s'agite enfin d'espérances et d'inquiétudes dans l'âme de tant de braves gens qui ont mis leur confiance en cette lumineuse étoile : l'Exposition !

Puis, quand la cité superbe, pittoresque, attirante, chantante, étincelante qui apparaît là-bas, dans les illuminations; quand la cité chimérique aura disparu, lorsque les démolisseurs auront fait leur œuvre, que les palais de staff se seront écroulés comme un décor qui s'enfonce, lorsque ce beau rêve dont on dit déjà : « Il est trop court » sera fini, les deux villes symboliques resteront encore comme un souvenir, et Paris, constructeur de ces songes, poète de ces symphonies du labeur, continuera son œuvre et travaillera encore et toujours à quelque exhibition future d'art, de créations et de génie qui dépassera le rêve de 1900 et

que des milliers et des milliers d'entre nous ne verront pas.

C'est pourquoi j'aime les « deux villes », et je les regarde, et je les admire, même en courant, même en passant...

XII

L'HEURE DU DÉPART

6 juin 1900.

Il est des Parisiens, coupables de paradoxe, qui, à l'heure actuelle, font leurs malles. Ils partent pour la campagne au moment précis où il est tout à fait intéressant de vivre à Paris. La province s'y bouscule; l'étranger y accourt; les trains de plaisir commencent à déverser des caravanes dans la foule comme des ruisselets humains dans la mer, et on aperçoit, parmi ces flots, des groupes de gens qui portent des insignes divers et même des numéros à la boutonnière afin de parvenir à se reconnaître sur les boulevards ou le trottoir roulant. C'est l'invasion des curiosités; et des enfants portés au bras de leurs parents se heurtent dans la grande kermesse à de vieilles gens stupéfaits et traînés dans des fauteuils. Ceux qui ne savent pas encore ce qu'ils voient sourient

en passant à ceux qui ne reverront plus jamais ce qu'ils vont voir. C'est le moment des grands spectacles incroyables — et c'est aussi l'heure précise où les Parisiens s'en vont.

Ils s'en vont parce que Paris ne sera plus désert après le Grand Prix couru et que Paris, cette fois, n'appartient pas spécialement à « Tout-Paris ». Ils s'en vont parce que c'est une mode, un tic d'affirmer qu'à partir d'une certaine date Paris devient inhabitable. Inhabitable? Et pourquoi? Parce que jamais il n'est plus charmant qu'en cette saison où le snobisme le déclare insupportable. Il y a des paysages exquis et des coins délicieux. On trouve matériellement plus d'ombre au Bois qu'à la campagne et, en cette année où Paris reçoit ses hôtes, Paris, comme le Monsieur Choufleury du duc de Morny, pourrait bien « rester chez lui. »

Il le pourrait et il le devrait. Ici est l'intensité de la vie. C'est le mouvement et c'est la bataille. Certes il serait bon, il serait consolant et doux de s'isoler en un coin obscur et de ne songer à rien, dans le hamac et sous le saule; mais les siestes ne sont point permises à tout le monde et la nécessité est là qui force à coups d'éperon des millions de nos contemporains à continuer leur tâche accoutumée, été comme hiver. Je ne les plains pas s'ils ont Paris pour consolation et pour spectacle. On n'habiterait point Paris, cette année, qu'on y viendrait du fond du Kamtchatka. Et que dis-je? On y vient de plus loin, de beaucoup plus loin.

Mais le Parisien a ses habitudes. Il lui faut, à une

certaine date accoutumée, clore ses fenêtres, saupoudrer ses meubles de poivre, mettre des housses et partir. Le Parisien — du petit au grand — aime la campagne. Il l'aime tout en y bâillant d'ennui. Il l'aime en regrettant, quand il s'y trouve, son ruisseau de la rue du Bac. Il est naturellement idyllique, mais en se rapprochant cependant, il faut l'avouer, beaucoup moins du divin Virgile que de Paul de Kock. « Ma campagne! » dit fièrement le petit bourgeois de Daumier en contemplant dans son jardinet, grand comme un tapis de prière, un manche à balai qui bourgeonne, mais pas plus qu'un nez de buveur. Le Parisien aime la campagne, mais pour la maculer de ses détritus. Il jonche les bois de journaux déchirés et de tessons de bouteille. Dans sa volupté de dîner sur l'herbe entre pour beaucoup le plaisir de transformer les dessous de bois en ces paysages de banlieue que J.-F. Raffaelli et les Goncourt ont signés, l'un d'un pinceau, les autres de la plume.

Et ce plaisir vaudevillesque, le « dîner sur l'herbe », qui était charmant du temps de Pater et des peintres des fêtes galantes, le Parisien et le provincial en liberté qui visitent l'Exposition se le donnent à l'envi, non plus sur la mousse de Meudon ou sous les chênes de Viroflay, — mais sur les pelouses des jardins du Trocadéro, sur les verdures du Champ-de-Mars, avec une brutalité détestable. Les pauvres gazons entourés de grillages, les tertres verts qui rient aux yeux autour des pagodes ou des temples sont pris d'assaut par des « familles » qui étendent là une gazette comme siège et une autre comme nappe et gobelottent sur

les gramens en enfonçant leurs talons dans la terre molle. Je parlais l'autre jour, de ce qu'il y a de Rêve dans cette Exposition admirable. Hélas! la réalité violente chasse les visions comme à coups de bouteille!... Elles flottent après les repas en plein vent, ces bouteilles vides, sur les lacs où nagent les cyprins rouges, et les nymphæas, les grandes fleurs d'eau poétiques, sont remplacées sur ces eaux qui dorment par des papiers graisseux et des gazettes déchiquetées enveloppant des débris de victuailles flottant là comme des épaves de godailles.

On avait, la veille, des visions de coins d'Orient et on tombe dans les détritus d'une immense kermesse au gros vin bleu.

Mais, la poussée de la foule une fois passée, la féerie reparaît, se réveille, et le charme renaît.

Qne les Parisiens partent donc qui ne comprennent point que ce qu'il y a à étudier à Paris (heureux ceux à qui leur loisir permet ces études!) on ne le retrouvera plus, on ne le reverra plus. Un voyage autour des Palais vaut aujourd'hui toutes les excursions du monde. Ville-d'Avray, Dieppe, Vichy, Luchon, les Parisiens les retrouveront si Dieu leur prête vie. Au contraire, la pagode de Cho-lon et la grotte du Pnom avec ses architectures bizarres, ses colossales figures, ses monstres et ses dieux — cette double vision de la Cochinchine et du Cambodge, on ne la retrouvera pas. Si loin, on est si loin, si loin de tout sous ce tertre fantastique et l'on est stupéfait, en en

sortant, de se retrouver dans les jardins de France!

Soyons justes, nous voyons des merveilles. On pourrait même dire, si l'on voulait critiquer, que nous en voyons trop. On s'y heurte. On en rencontre partout. Et c'est le moment précis où cet étalage multiforme et multicololore attire l'univers que des êtres intelligents et curieux choisissent pour boucler leur valise et prendre non pas le « tiquet » du Champ-de-Mars, mais le ticket de la montagne ou des bains de mer!

Il y avait cependant nombre de Parisiens — et de Parisiens « de marque » — pour écouter, l'autre matin, l'allocution du nonce apostolique bénissant le Sidérostat du Palais de l'Optique. M. Ferdinand Brunetière a parlé, jadis, dans un retentissant article, de la « faillite de la science ». Il me semble que la science a, depuis qu'on l'accusait ainsi de déposer son bilan — bilan moral, je le veux bien — admirablement rétabli ses affaires. Elle nous montre — je l'ai dit et je le répète — le miracle — tout bonnement. Et ce matin du 2 juin, nous avons assisté à ce spectacle tout à fait inattendu et intéressant, qu'il faut noter et souligner : un prélat mitré et crossé, le nonce du pape en personne, Mgr Lorenzelli, venant célébrer ce télescope géant, cette lunette de soixante mètres de long que son inventeur, M. Gauthier, voudrait bien voir rester en France et que le pape Léon XIII rêve, au contraire, dit-on, de voir installée dans le jardin du Vatican, dont il a restauré l'Observatoire.

Il serait dommage — ai-je besoin de le dire? — qu'un chef-d'œuvre de la science française, construit au prix de tant d'efforts et après tant de résistances

et de négations, échappât à la France. Mais ce qui est certain, c'est que le pape lui-même a engagé le nonce à bénir le Sidérostat et à prononcer l'oraison fameuse de saint Thomas d'Aquin devant cet instrument où, grâce au sidérostat de Foucault, j'ai pu, dans le champ de la lunette immobile, voir sous mes yeux, toucher en quelque sorte, l'éclipse de soleil, l'astre mordu et comme dévoré, au dire des Chinois, par le dragon : « Donne-nous l'usage parfait de cet instrument, l'art d'observer, l'esprit de comprendre, la capacité de retenir, le moyen et la facilité d'instruire, la subtilité d'interpréter, l'abondance de parler ! » Cela dit en langue latine.

Et, à bien comprendre, c'est un fait capital et en quelque sorte symbolique à l'heure actuelle que cette consécration donnée par le représentant du Saint-Père à l'œuvre de science que je dois à M. Deloncle d'avoir étudiée de si près. Galilée eût été heureux d'entendre, prononcée avec cet accent italien qui donne tant de charme au latin, cette oraison qui, après l'éloquent discours français du nonce, semblait comme une cassation du procès d'autrefois. « E pur si muove », ô pauvre Galileo Galilei, et la science, comme la terre, a marché, gagné du terrain, imposé son pouvoir !...

La Science? Là encore, dans une des salles de ce Palais de l'Optique, un ingénieur que je ne connaissais pas il y a quelques jours, M. Séguy, a installé toute une série d'appareils lumineux, parmi lesquels des tubes qui se colorent, s'illuminent à distance. Or on peut déjà prévoir, par là, qu'il arrivera une heure, dans vingt ans, dans cinquante ans, dans cent ans,

je ne sais quand, mais l'heure sonnera, où l'on pourra éclairer ainsi toute une ville — de loin et sans becs de gaz. Nous avons déjà ce prodige : la télégraphie sans fil. Nous aurons cet autre incroyable phénomène : l'éclairage sans appareils, l'éclairage à distance de toute une cité.

Oui, tout est possible. Nos fils et petits-fils verront de grandes choses. Le siècle qui finit a été, avec Dumas, Pasteur, Berthelot, Wurtz, le siècle de la Chimie. Le siècle qui commence sera celui de la Physique.

— Tenez, me dit, par exemple, M. Séguy en me tendant une petite ampoule de verre qui dans la nuit, a des phosphorescences livides et éclaire les ténèbres d'une lueur verdâtre, voilà la lumière éternelle !

La lumière éternelle! Parfaitement. Cette lampe, aussi merveilleuse que celle d'Aladin, ne s'éteindra jamais. Jamais cette lueur de ver luisant ne cessera de briller dans la nuit. L'uranium enfermé dans ce verre est pour toujours lumineux. A considérer le tube que voici, on pourrait croire à un jouet pour enfants. C'est peut-être une découverte qui, à un moment donné, transformera la vie de l'homme.

M. Paul Deschanel a emporté, très intéressé et très heureux, un de ces tubes de « lumière éternelle ». M. Séguy a trouvé cela. Notre compatriote et ami M. d'Arsonval a inventé et inventera bien d'autres choses. Je me souviens qu'il me fit l'effet d'une sorte de Faust souriant lorsque, dans un nuage argenté, il nous apporta, comme dans une fiole magique, de l'air liquide qu'il fit passer à la ronde comme une liqueur enchantée.

Et ce qui nâvre, c'est que le vulgaire traite un peu ces découvertes comme le Parisien affamé à la fois de verdure et de saucisson traite les gazons anglais des temples hindous. Le Parisien défonce les talus et, pour faire sa « dînette », arrache l'herbe fraîche. Les badauds passent devant ces découvertes admirables en se demandant si l'on ne se moque pas un peu de leur crédulité. Je suis persuadé que, parmi les milliers de gens qui défilent devant la Grosse Lunette, bien peu se rendent compte de ce qu'elle représente de calculs et de dépense cérébrale. Ils voient là un lorgnon monstre, quelque chose de gigantesque, une sorte de canon géant comme celui que Jules Verne fait fondre en un de ses romans pour entreprendre, comme Cyrano, un voyage dans la lune, et c'est tout. Ils passent. Bien heureux les inventeurs à qui ils veulent bien ne pas dire :

— Qu'est-ce que vous nous montrez là? Une fumisterie !

Voulez-vous, au Salon de peinture, voir à votre aise le tableau le plus artistique et le plus suggestif? Visitez l'Exposition un jour de liesse, d'entrée gratuite. La foule va droit au trompe-l'œil, au tape-à-l'œil. On se bat devant quelque papier peint. L'œuvre délicate, parfaitement délaissée, est, au contraire, abordable. Et c'est pourquoi il faut donner à cette foule des leçons d'art, éveiller en elle les intuitions latentes du goût qui, comme chez la fine race japonaise, si esthétique, sont une des grâces et des forces de notre race latine. N'abandonnons pas la grande féerie industrielle, que d'autres appellent la « grande foire », aux seuls

mangeurs de cervelas des soirs fériés. Il y a là toute une école de science et d'art, tout un enseignement par les yeux, une gigantesque leçon de choses. Je voudrais, de temps à autre, en dégager le sens, en marquer la portée. Cette fête du labeur a sa moralité. Il ne faut pas que tous les Parisiens laissent aux étrangers seuls le soin de la souligner.

Par exemple, que de philosophie dans les seuls « joujoux » ! Nous en parlerons quelque jour.

XIII

UN ROI A PARIS

13 juin 1900.

« Je suis le premier souverain qui visite l'Exposition. C'était mon droit en qualité de petit-fils de la France. » Ces paroles, qui ont un tour si français, et que le roi Oscar II prononçait en parlant à M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, ont tout de suite conquis ceux qui les ont lues comme ceux qui les ont entendues, et le souverain de Suède et de Norvège fera tout naturellement aussi la conquête de ceux qui le verront. Il est grand, il est bel homme, il est à la fois mâle et cordial, il est charmant. Les journalistes qu'il a reçus chez lui, au Congrès de la Presse, à Stockholm, n'ont pas oublié sa haute bienveillance souriante et son accueil particulièrement affable. Les Parisiens, à leur tour, en le recevant chez eux, dans cet hôtel de l'avenue du Bois, où nos petits soldats montent la

faction dans leurs guérites tricolores et où, au-dessus des arbres verts, flotte comme sur un petit palais de villégiature notre drapeau aux trois couleurs, les Parisiens, tout à fait séduits, n'oublieront point l'hôte qui passe à travers les galeries du Champs-de-Mars ou les rues de la ville avec un salut élégant et un mot aimable pour tout le monde.

Oscar II est un charmeur. Ce roi de Suède est un poète. Il sait que la parole a sur les foules une puissance considérable et, comme il serait le premier orateur de son royaume s'il n'en était pas le chef, il se plaît à manier cette langue suédoise, d'une gravité harmonieuse, sévère et douce à la fois, et les voûtes de l'Université d'Upsala n'ont pas oublié l'espèce de joute d'élégance qui eut lieu entre le souverain et l'évêque d'Upsala, et où le roi demeura le maître.

Nous lui avons entendu, dans cette réception fameuse où il « traita » les gens de lettres chez lui, porter, en français, dans un style ferme et sûr, d'une forme impeccable, un toast à cet instrument de la Pensée humaine, véhicule des idées aussi prompt que l'électricité et aussi redoutable que la foudre : la Presse. Non seulement l'acte en lui-même (car c'était bien un acte voulu) était considérable, mais la façon dont le discours était écrit, prononcé, ponctué, souligné, était — il n'y a pas d'autre mot — d'un maître de l'art oratoire. J'ai entendu bien des discours dans ma vie; je n'en ai pas ouï de plus décisif.

Et, à dire vrai, le fait dominait encore la harangue. C'était vraiment un spectacle admirable que celui de ce souverain levant son verre pour saluer les représen-

tants du journalisme de toutes les nations. Trop spirituel pour ne pas savoir quel terrible pouvoir a la presse, le roi de Suède et de Norvège est un penseur trop averti et un esprit trop supérieur pour ne point se dire que le journal, propagateur de lumière, fait germer encore plus de bien qu'il ne sème de mal. « Quel bien, s'écrie le Vernouillet d'Emile Augier, l'effronté à qui l'on donnerait le prix Montyon si on le comparait aux Vernouillets de la vie courante, quel bien la presse peut faire!

— Ne m'en parle pas, ça fait frémir! » répond Giboyer.

Nous avons donc vu — et c'est un des souvenirs profonds de ma vie — un souverain boire à la Presse, fêter la Presse, boire à ce Quatrième Pouvoir dont un roi de droit divin comme Louis XVIII avait déjà reconnu la puissance lorsqu'il faisait passer dans le *Moniteur* de petites notes écrites de sa main. Mais jamais, autour d'une table servie dans un château royal, un monarque — fût-ce un de ces rois philosophes ou rimeurs du XVIIIe siècle — n'avait porté un toast à cette forme militante de la Pensée humaine. Il a fallu pour cela trouver un chef d'État qui a vraiment une âme d'artiste unie à un cerveau de diplomate et à un cœur de soldat.

Comment le roi Oscar II redouterait-il les bourrasques du journalisme, lui qui, marin de premier ordre, a bravé toutes les tempêtes que, poète, il a chantées?

Homme d'action, il est avant tout un homme de pensée. Ce qu'il a combattu, après les éléments dont il raconte les colères dans ses *Poèmes et Feuillets de*

mon journal, ce qu'il a voulu vaincre et avec un acharnement admirable, c'est le double fléau qui décime les peuples, menace l'homme et — disons-le à nous-mêmes — attaque surtout la race française : la tuberculose et l'alcoolisme. Contre ces deux monstres qui dévorent, le roi de Suède et de Norvège s'est dressé, comme un roi de la paix, en protecteur de la vie humaine. La tuberculose fauche, en France, les poitrinaires par cent mille. En une année, supposez qu'une grande ville comme Toulouse, par exemple, disparaisse. Eh bien ! cette incroyable disparition a lieu. La tuberculose nous arrache par an la valeur numérique d'une ville entière. De même l'alcoolisme corrode la race, fait des dégénérés, des débiles et des fous. La Suède était, avant le roi Oscar, le pays de l'alcool triomphant. L'alcoolisme a reculé depuis que le souverain lui a fait la guerre. Il faut visiter un simple poste de police à Stockholm pour voir ce que la volonté du roi a substitué à la liqueur qui tue et qu'on appelle « l'eau-de-vie » par antiphrase. Des livres, des cartes de géographie, de la musique, un piano. Une tempérance qui n'a rien de puritain ni de rébarbatif. Bref, la raison humaine préservée du fléau sinistre.

Et la tuberculose ! On peut voir dans le Pavillon de la Suède, rue des Nations, un livre magnifiquement relié offert à Oscar II avec des aquarelles délicieuses et des adresses reconnaissantes gravées sur des feuillets d'argent par la Ville de Stockholm remerciant son roi de sa lutte contre la tuberculose. C'est la constatation faite par la vénération publique d'une grande bataille gagnée contre la Mort.

Aussi bien nous n'éprouvions, nous, aucun étonnement à voir le souverain pensif boire à la liberté et à la prospérité de la Presse. Il savait que, précisément dans les combats pour le bien de tous elle peut tout et qu'elle sonne ou bien doit sonner, car son rôle est grand, le clairon pour les « sanatoria » comme pour les idées. Mais ce qui toucha profondément ceux de nos confrères qui eurent l'honneur de passer au château de Drottningholm cette inoubliable soirée, ce fut la bonne grâce du prince donnant à son hospitalité une sorte d'aménité toute particulière et comme paternelle. Le même homme qui passait, redressant sa haute taille, en montant l'escalier de son palais entre deux haies de trabans immobiles, sabre en main et comme pétrifiés — ces trabans historiques et héroïques qui portent encore l'uniforme de drap bleu, les parements jaunes, les bottes et les gants de buffles des trabans qui combattirent avec Charles XII, le Charles XII dont Oscar II a écrit l'histoire et veillèrent sur son cadavre — le même homme qui, de ses yeux bruns et profonds, enfonçait son regard de commandement dans les prunelles de ces soldats immobiles comme des statues, devenait avec ses hôtes un causeur exquis, un maître de maison délicieux faisant avec esprit, avec plaisir, les honneurs de son « home » princier.

Et qui ne se rappellerait cet adieu du roi tandis que, dans la nuit, ses invités se rembarquaient au son des musiques militaires sur les bateaux qui les avaient amenés? La nuit du Nord, qui n'était pas la nuit, mais un jour plus poétique et plus exquis, enveloppait ce

départ d'une atmosphère délicieuse et comme d'une couleur bleutée, lactée. Des fusées montaient dans le ciel clair comme des étoiles filantes qui fussent parties du fond des eaux. Et, debout sur la terrasse du palais de Drottningholm, le roi de Suède et de Norvège levait son chapeau gris en disant à ses hôtes non pas adieu, mais au revoir. Tant que nos yeux purent distinguer la haute taille du souverain se détachant sur le fond du château et tant qu'il put apercevoir la petite flottille s'éloignant vers Stockholm, il demeura là, saluant toujours ; — puis, dans la nuit lumineuse, nous vîmes un point blanc osciller au loin, comme un signal de souvenir, comme un suprême adieu. C'était le roi de Suède qui agitait son mouchoir. au loin, pour dire encore adieu à ses hôtes.

Paternel, voilà l'idée de lui-même que nous laissa le souverain. Et on sent combien il est père quand on lui parle de ses fils, le prince royal, aux fières allures de soldat correct, le marin aussi et le paysagiste puissant des forêts de sapins et des fjords de Norvège. On retrouve alors sur ce visage fait de bonté mâle un sourire touché qui relève la barbe grise. N'était sa taille qui, dans une réception officielle, domine la foule d'un salon comme, dans la bataille, celle de Bernadotte dominait les pompons de ses grenadiers on croirait à un descendant du roi Béarnais et à une sorte d'Henri IV scandinave. Et le ressouvenir du Béarn revient, comme par atavisme, sur les lèvres de ce roi du Nord. « Petit-fils de la France », il a raison.

Nous lui avons entendu dire à un de nos confrères de la presse de Marseille qu'on lui présentait, ce soir fameux de Drottningholm :

— Oh! mais nous sommes quasi-compatriotes : ma grand'mère était Marseillaise!

La Suède, d'ailleurs, tout entière garde à notre France comme un vieil amour secret et profond. J'étais surpris, en voyant danser, en leurs pittoresques costumes, là-bas, dans les forêts de sapins, les jolies filles et les beaux gars de Dalécarlie, de retrouver des airs anciens qui me rappelaient les chansons d'enfance, les « musettes » du Périgord ou du Limousin, les gavottes de Rameau que mon aïeul me jouait sur son flageolet quand j'étais petit. Rien d'étonnant cependant à ce que ces danses et ces airs suédois, bourrées ou chansons, me parlassent de la France. C'est Gustave III lui-même, l'énamouré de Paris et de Versailles, qui les a rapportés là-bas dans sa valise royale et qui les a popularisés parmi les grands-parents des Suédois d'aujourd'hui.

Et nous aimons la Suède, comme la Norvège, comme la Finlande et le Danemark, parce que ces peuples du Nord nous sont fidèles. Je me rappelle encore avec émotion, lors de ce voyage en bateau vers le palais de Drottningholm, sur la rive verte des claires eaux que nous traversions un groupe charmant de jolies jeunes filles en robes blanches, agitant, devant une élégante villa, des drapeaux tricolores français.

— Ce sont mes filles, me dit un grand bel homme souriant et mâle, un Suédois, un soldat, un officier

supérieur de l'armée. Elles aiment comme moi, la France. En 1870, j'étais officier d'ordonnance du général Chanzy.

Retrouver sous l'uniforme suédois et dans le ministre de la guerre du roi Oscar II un soldat de l'armée de la Loire, c'est une sensation qu'on irait chercher plus loin encore que Drottningholm. Ah! la belle soirée de rêve! Et quelle hospitalité que celle de notre hôte d'aujourd'hui!

Il nous fit les honneurs de ses collections, tapisseseries, œuvres d'art, reliques de la Guerre de Trente Ans qu'il dérobait délicatement à la vue des petits-fils de ceux qu'avaient bousculés Gustave-Adolphe. Il nous mena dans ses jardins. Il avait un mot aimable et une fine réplique pour tout le monde. Et il était aussi heureux de recevoir ainsi la Presse que la grande Catherine avait pu l'être d'accueillir le bon Denis Diderot. Comme je louais devant lui les hardis explorateurs qui vont, tels Nordenskjold ou Nansen, dérober au Pôle Nord ses secrets, s'enfoncer, fils intrépides de Wikings, dans les mers de glace :

— Mais, me disait-il en souriant, le Pôle, c'est chez nous!

Il trouvait toute simple l'épopée de ses marins; c'est que, s'il n'était roi, il ferait comme eux. Lui aussi il a dompté la mer et, après avoir pénétré le mystère du Pôle, il raconterait ses impressions, avec le « brin de plume « qui a traduit le « Cid » de Herder et le « Faust » de Gœthe, et qui signait de pénétrants poèmes du pseudonyme « d'Oscar Frederik ».

Qu'il soit donc le bienvenu dans notre Paris, Oscar Frederik ! Paris, du reste, l'a adopté sur l'heure comme un souverain populaire. Il le cherche, il le demande, il l'acclame. Le roi de la paix (depuis soixante-quinze ans la Suède et la Norvège n'ont pas connu de guerre) est le héros de cette pacifique semaine.

Dimanche, au Grand Prix, tous le saluaient ; le soir devant l'hôtel de la rue de la Faisanderie, où son très distingué ministre, M. Akermann et Mme Akermann présentaient avec une exquise bonne grâce leurs invités à leur souverain, des Parisiens encore attendaient la sortie d'Oscar II pour l'accompagner d'une ovation.

J'ai retrouvé là, avec trois années de plus qui n'ont pas même touché sa robustesse, le roi de Suède et de Norvège tel que nous eûmes l'honneur de le voir entouré de ses trabans. La taille haute est la même, le sourire est aussi spirituel et fin, les épaules n'ont pas fléchi. Tel il nous apparaissait, saluant de loin les barques qui emportaient ses hôtes, tel je l'ai revu, trouvant un mot typique et cordial pour chacun — grande dame ou soldat — et se reposant des fatigues de Longchamps en écoutant quelque cantatrice suédoise ou quelque chanson norvégienne dont la musique peut-être, lointaine et puissante, mélancolique et fière à la fois, était de lui.

Car il est musicien aussi ce roi penseur. Il a beaucoup de titres, comme il a beaucpup de croix. Et, de toutes ses décorations, celle dont il est le plus fier est sans doute celle qu'il attache au bout d'un petit ruban tricolore : une médaille de sauvetage

gagnée pour avoir sauvé une femme dans notre Midi. Un roi sauveteur! L'auteur des « Misérables » l'eût salué comme il disait, en un chapitre superbe, de Louis-Philippe pratiquant la saignée au bras d'un postillon frappé d'apoplexie : « Le seul roi qui ait versé le sang pour sauver. » Oscar II ajoute son nom à celui du roi que louait Victor Hugo. — Qu'il me soit permis de signaler, après la visite de leur roi, la venue à Paris des étudiants de l'Université d'Upsal. Ils viennent voir l'Exposition et donner deux concerts au Trocadéro. Le public en les écoutant, aura une profonde impression d'art. Je leur ai entendu chanter leur « Hymne à la patrie », là-bas, en Suède : « A jamais nous défendrons le pays libre qui encore est le nôtre !... Il est beau, il est beau d'être vainqueur dans le combat ; mais plus beau encore, ô mère, de mourir pour toi ! »

C'est poignant et prenant. Tous les fils aiment leur mère, et la patrie, dans le chemin de la vie, est, pour chaque parcelle d'humanité, la grande étoile. Il faut écouter les étudiants suédois.

XIV

L'Exposition. — De la tristesse qu'on a déjà à la voir finir. — L'hiver dès le printemps. — La féerie. — Le palais des Illusions. — S. M. l'Électricité. — La France en 1900. — Paris en fête. — La trêve de l'oubli. — Ce qu'il y a derrière. — Tout voir! — Un dialogue entre mille. — Tout goûter! — Cuisines cosmopolites. — Le souvenir. — Les rêves de fortune. — Un peintre russe à Paris. — Verestchagin et la guerre. — Borodino. — La paix au palais des Illusions. — L'union européenne à Pékin. — Une tragique leçon de choses. — M. Berthelot à l'Académie. — Joseph Bertrand. — L'Académie à Viroflay. — Le peintre Trouillebert. — Les destinées.

30 juin 1900.

Il faut croire que le pessimisme, ou tout au moins la mélancolie, est un sentiment plus ancré dans nos esprits que nous ne le voudrions croire. Je rencontre nombre de gens qui, devant les merveilles de l'Exposition, n'ont — au lieu de l'admiration pure et simple, celle de la « bête » que Victor Hugo se vantait d'avoir pour Shakespeare — d'autre pensée que celle-ci : « Quel dommage! De toutes ces séductions, de tout

ce décor, de toute cette féerie, dans quelques mois il ne restera plus rien ! »

Et ils s'attristent. Ils ressemblent à ce personnage désolé — et désolant — qui, dès les premiers bourgeons printaniers apparus au bout des branches, s'écriait : « Quel malheur !... Voilà que nous marchons vers l'hiver ! » Je sais bien que leur angoisse de voir disparaître ces palais exquis, cette Venise idéale ce quai des Nations qui ont tout à coup enseigné aux Parisiens qu'ils avaient pour une fête de ce genre, un fleuve incomparable, oui, je sais que cette mélancolie préventive est encore une des formes de l'hommage. Plus on pleure, par avance, ce qui doit finir, plus on loue, par là, ce qui existe. Et il faut avouer que ce qui existe présentement — que ce soit en staff, en cette mousselino-plastie qu'inventa M. Arrondelle, en toile ou en plâtre — est quelque chose de féerique. Les étrangers encore un coup, sont venus nous le déclarer, puisque nous hésitions à le reconnaître. On peut bien rééditer maintenant et traduire dans tout leur charme oriental les *Mille et une nuits* ; les khalifes n'ont pas eu, malgré leur omnipotence, les visions incroyables que M. Hénard, du fond du palais des Illusions, donne gratuitement à la foule qui pousse des cris étonnés devant les Alhambras fantastiques, les voussures étincelantes d'escarboucles, et les colonnes de marbres transparents, vertes, blanches, rouges ou roses.

M. Michel Corday nous l'avait annoncé jadis en de remarquables articles : l'Exposition de 1900 aura pour reine l'Électricité. Sa Majesté est capricieuse, rebelle

parfois, parfois aussi très redoutable, mais elle a ses grâces et, quand il lui plaît de séduire, elle arrive à des effets que les sultanes des contes persans ne soupçonnaient même pas. Scheherazade peut ajouter un récit à toutes ses imaginations précédentes : le dernier paysan de France qui vient à Paris en train de plaisir et, entre le déjeuner et le dîner qu'il porte dans son panier pour boire « bouteille » au pied de la Tour Eiffel, pénètre, bouche bée, au palais des Illusions aura vu, le brave homme, en dix minutes, un spectacle que n'eussent pas pu donner à un Haroun al Raschid, le magicien le plus expert en éblouissantes visions.

Illusions, je sais bien, tout est illusion et cette grande *feria* internationale n'est, en apparence, qu'une gigantesque kermesse amusant et grisant pour quelques mois les badauds de toutes les parties du monde. Étudiez-la bien pourtant, cette foire de l'univers : la France y fait noble figure. Le Sedan industriel, qu'on nous prédisait et que redoutaient même les sages, est victorieusement évité. Le goût, l'art, la science, le labeur de notre cher pays triomphent un peu partout dans ces multiples galeries si ingénieusement aménagées et jamais on ne vit dans toutes les branches de l'industrie et de l'invention humaines, un étalage supérieur, comparable même, à celui-ci.

Aussi bien la tristesse préalable des admirateurs qui songent que tout cela n'est que transitoire est-elle parfaitement explicable. Comme disait Maurice de Saxe de sa romanesque existence : « Le rêve aura été beau, mais il est court ! » La vision de beauté et de curiosité semble trop passagère et déjà un mouvement se des-

sine pour demander, s'il est impossible, qu'on prolonge jusqu'à l'an prochain cette apothéose du travail.

Le pourrait-on ? Je n'en sais rien. Je sais seulement que le vœu est dans tous les cœurs. Je me rappelle la tristesse de tant de gens lorsque disparut la vision inoubliable de 1889. Pour parler comme mon neurasthénique : « Voilà que nous marchons vers l'hiver ! » Ah ! si l'on nous assurait qu'au printemps prochain, recrépite et les lézardes de la gelée une fois bouchées, nous reverrions les palais des Nations, là, sur la rive, depuis les architectures vénitiennes jusqu'au délicieux petit temple grec, le sonnet sans défaut terminant ce long poème ! Mais il faut y renoncer, dit-on.

En attendant, la foule avidement se repaît du spectacle. Je ne crois point que Paris ait jamais entendu tant d'accords de violons et vu ses ministères tendus de plus de marquises rayées de rose. Je ne sais quel observateur paradoxal et malicieux prétendait que le jour des courses d'Epsom, en Angleterre, un touriste un peu curieux pouvait librement pénétrer au Foreign Office, à Londres, et feuilleter à son gré les dépêches dans les cartons ouverts. Londres tout entier, depuis Monsieur le Premier jusqu'au dernier huissier, ce jour-là, est sur le turf. C'est une manière de parler. Mais il est certain que, présentement, tout solliciteur qui a quelque chose à demander à un ministre français ne saurait se plaindre d'être mal accueilli : il monte l'escalier sur de la moquette et, pour arriver à faire antichambre, marche entre des rideaux de velours rouge à crépines d'or.

Depuis le président de la Chambre qui prépare des

fêtes d'art comme celle de samedi dernier, où *Toute la France* défile et danse devant un public de choix, jusqu'au plus petit exposant qui veut se rendre digne des hôtes accourus, tout le monde ici fait un effort pour que notre Paris laisse un souvenir ému ou souriant à ses visiteurs et s'il n'y avait point, derrière ces décors séduisants, tant de colères et tant de haines, le moment serait, à vrai dire, une heure de halte délicieuse (pour les heureux s'entend) et M. Alfred Picard aurait décrété, de par son œuvre seule, la trêve de l'oubli.

L'unique défaut, à entendre les affamés qui veulent tout voir, le seul vice de cette merveilleuse Exposition, c'est sa richesse même : « Jamais, jamais nous ne pourrons voir tout! » C'est le soupir désespéré qui s'échappe des lèvres des visiteurs inquiets. Dans leur boulimie de curiosité, ils s'arrêtent, comptant avec effroi les journées de liberté qui leur restent. Quoi ! tant d'attractions et si peu de jours de voyages ! « Votre Paris, me disait récemment M. Maurice Jokai, mais c'est un gouffre de plaisir ! »

Le dialogue suivant, qu'on m'a rapporté, est en cela d'une vérité typique et doit, sous une autre forme, se renouveler quotidiennement. Je le note comme exemple. Un monsieur et une dame sortent, les yeux gros de visions d'art, du grand palais de la Peinture et de la Sculpture.

— C'est admirable, dit la femme, mais quel malheur ! Nous n'en avons pas vu la moitié !

— Que dis-tu là ? fait le mari. Nous n'en avons pas vu seulement le quart !

— Alors, que faire?... Revenir! Mais si nous revenons, nous n'aurons pas le temps de voir le Champ-de-Mars!

— Et l'esplanade des Invalides! Et le Trocadéro! Et... tout! Console-toi, ces tableaux et ces statues, tu les reverras au Louvre!

— Mais, répond la femme, ce ne seront pas les mêmes!

Et le mari, frappé de la justesse de l'objection:

— C'est vrai, dit-il. Mais cela ne fait rien; ce sera intéressant encore!

A côté du « visiteur qui veut tout voir », à l'Exposition, il y a le voyageur qui, dans cette même Exposition, veut faire le tour des restaurants et des bars comme on ferait le tour du monde et de se vanter, novembre venu, d'avoir « mangé de tout ». Les éblouissements des fontaines lumineuses peuvent donner une ophtalmie au premier; les nourritures vagues des cuisines cosmopolites doivent assurer au second le bénéfice d'une gastrite. Il faut un bon estomac à ce curieux des mets asiatiques et des préparations singulières. Les journaux américains avaient fait courir le bruit qu'on pourrait difficilelement se nourrir à Paris et que les restaurateurs majoraient leurs prix courants dans des proportions irritantes. Ils exagéraient. Notre gourmet de plats inconnus va et vient dans l'Exposition sans se ruiner. Je crains plus, au bout de ces expériences diverses, pour ses intestins que pour sa bourse. Il rencontre

sans doute plus d'un établissement où on le rançonne. D'autres fois son estomac n'est point satisfait.

— Où allons-nous dîner en sortant d'ici ? disait Chapelle à Chevreau.

Mon explorateur de restaurants variés pourrait dire de même. Mais qui calculera aussi, en vérité, ce qu'il faut, à l'heure où nous sommes, de denrées, d'accumulations de denrées, pour nourrir Paris, les Parisiens et l'affluence d'étrangers. Quel Gargantua formidable ! Quel avaloir hyperbolique ! C'est le ventre de Paris qui est ce « gouffre » dont me parlait Jokai. Les statisticiens nous stupéfieront à la fin de l'an, losqu'ils publieront les chiffres de la consommation parisienne en ces mois de frairie, de réceptions et de liesse.

Et ce « palais des Illusions », qu'on nous montre près de la galerie des Fêtes, est, je le répète, comme la matérialisation même de ce qu'avec la nourriture quotidienne la foule vient, de tous les points du globe, demander au Paris de 1900. Oui, une illusion ! Un peu de rêve ! Rêve de fortune, rêve de plaisir. Aussi bien, c'est quelque chose qu'une illusion, ne durât-elle qu'une minute ; et avoir traversé, ne fût-ce qu'en passant, un Alhambra lumineux qui n'existe que dans la glace, c'est un bonheur durable, après tout, puisque c'est un souvenir. Or, s'il n'y avait pas le souvenir, en ce monde, qu'est-ce qu'il y aurait donc pour nous guider jusqu'à la dernière heure, puisque, trop souvent, l'espérance même nous fait défaut ?

Illusion ! C'est ce que viennent chercher ici, au pays d'art et de chimère, les masses d'hommes, avides

d'échapper à eux-mêmes et à la vie de tous les jours. C'est ce qu'ont poursuivi tant d'inventeurs qui, au bout de la route, ont déjà rencontré la déception finale. Combien cette Exposition avait-elle fait naître de projets, aujourd'hui avortés ! Combien fait-elle accourir encore de papillons humains qui accourent se brûler à la lueur du Grand Phare !

Mon ami Vassili Verestchagin n'est point de ceux-là, qui saisit cependant l'occasion de cette Exposition universelle pour exposer quelques tableaux nouveaux exécutés, là-bas, dans son atelier des bords de la mer Noire, où il se repose de ses voyages et de ses campagnes. Il les a rapportés à Paris. C'est dans la galerie Georges Petit qu'on peut les voir. Et c'est toujours la Guerre que cet artiste, compagnon de guerre de Skobelef, retrace de son pinceau qui, l'œil ayant tout vu, n'atténue rien. C'est la guerre, avec les férocités en quelque sorte chinoises qu'elle affecte partout, dans ses plaies et ses héroïsmes mêmes. Guerre de Turkestan, guerre de Turquie, guerre de 1812, Verestchagin nous rend les divers aspects des massacres avec une intensité de vision tout à fait singulière. Il eût pu nous peindre les tueries de Tien-Tsin, car il a vu la Chine comme il a vu les Indes. Sa puissance dramatique est rare. Ce qu'il a observé dans la funèbre passe de Chipka, il le montre, d'après nature. Ce qu'il a lu dans les *Mémoires* de la campagne de Russie, il l'évoque et, pour peindre la neige, il a travaillé dans la neige, comme pour peindre la guerre, il avait travaillé dans la poudre et dans le sang.

Un de ses derniers tableaux, à peine terminé, m'a

frappé entre tous. C'est la prise de la grande redoute, à Borodino, l'égorgement sous un beau ciel clair. Russes et Français se sont entretués par milliers. Les cadavres des cuirassiers de Caulaincourt sont entassés sur les corps des fantassins en pantalons blancs et en habits verts de la garde russe. Les vainqueurs, sanglants, poudreux, aperçoivent au loin Napoléon et l'acclament. Un blessé, qu'on venait d'amputer, raconte de la Flüze, saisit son pied coupé et, le soulevant, criait de toute sa force : « Vive l'empereur ! »

C'est cet enthousiasme farouche que M. Verestchagin a rendu avec une vigueur saisissante. Je voudrais que Tolstoï en écrivît le commentaire. Mais Tolstoï a-t-il vu les tableaux de Verestchagin ? M. Gérôme, qui se connaît en hommes, me disait un jour que Verestchagin était un de ces êtres d'exception comme la nature en produit fort peu au point de vue du cerveau et du cœur. Il est certain qu'il faudrait à la fois un philosophe et un critique d'art pour louer, comme il convient, ce Russe qui, pour le prix Nobel, fondé en l'honneur de l'homme qui aura le plus travaillé à la « paix universelle » se trouve pour ainsi dire en concurrence avec le jeune souverain, son empereur, dont la généreuse initiative invita les représentants des nations à se réunir à la conférence de la Haye — au palais des Illusions.

Ce qui « réunit en une conférence internationale » toute naturelle et ce qui groupe soudain et pacifie les hommes, c'est le danger. A bien prendre, les événe-

ments de Chine nous donnent une terrible mais philosophique leçon de choses. La rue des Légations à Pékin, cette autre rue des Nations, mais moins souriante que celle de notre bord de l'eau, offrait naguère, sans nul doute, le spectacle que donne toute promiscuité de personnages appartenant à des pays divers. Il devait y avoir là, entre diplomates, des questions de préséance et d'étiquette. Tout ce que le formalisme officiel impose à l'homme se retrouvait en un coude-à-coude quotidien dans les rapports entre représentants des puissances. L'émeute gronde, le péril jaune apparaît, les Boxers montrent leurs têtes farouches de Tartares-Mandchous, la foule hurle — et soudain la rue des Légations ne fait plus qu'une famille, et tous les groupes de nationalités diverses forment bloc pour résister à la menace des assaillants.

Il n'y a pas de conférence de la paix qui ait plus vite unifié la vieille Europe. Un très aimable secrétaire d'ambassade italien me disait hier :

— J'ai peut-être reçu la dernière lettre de Pékin qui soit parvenue en Europe. Mon ami, le marquis de X..., qui fait partie de la légation en Chine, m'écrivait : « Il faut que le danger qui couve se rapproche, car depuis quelques jours nous jouons tous ensemble très amicalement au lawn-tennis. »

Si elle était raisonnable, l'humanité n'aurait pas besoin de ces menaces de massacre pour jouer à ce tennis symbolique. Mais il lui faut de telles épreuves pour lui faire comprendre la puissance de l'union et le bonheur de la fraternité. Les Boxers ne seraient-ils, en fin de compte, que des professeurs de sagesse? Ils

font, dans tous les cas, payer cher leurs leçons.

Pendant ce temps, la vie, autour de nous, continue, pacifique, et les cantates officielles et les vers de Sully Prudhomme s'obstinent à célébrer les bienfaits de la civilisation. On illumine les arbres des Champs-Élysées de lanternes chinoises et les Célestes, là-bas, allument des villes entières en guise d'illuminations. M. Berthelot, qui vient d'être élu membre de l'Académie française, répondrait à cela que la science n'en fait pas moins son chemin, et il l'a prouvé jadis, en pleine guerre.

Cette élection de M. Berthelot n'a pas été fort dramatique. L'illustre savant était nommé d'avance. On ne refuse pas un bulletin de vote à un homme qui aura, un jour, sa statue. L'éloge de M. Joseph Bertrand sera prononcé ainsi par un de ses pairs. Ces deux maîtres ont vécu côte à côte et j'ai souvent rencontré M. Berthelot sur le chemin de la Saussaie, rendant visite à M. Bertrand en son chalet de Viroflay.

Notre pauvre Viroflay! Des trois académiciens qui y habitaient, l'an dernier, M. Gaston Boissier y sera seul, cette année. Le chalet où Joseph Bertrand passait l'été avec son admirable et nombreuse famille est loué, cette fois, et M. Tony-Robert Fleury, qui s'est fait bâtir tout auprès un atelier, n'a plus le cher et grand savant pour voisin. Et je regrette moins que la nécessité me force à ne point quitter Paris puisque je n'aurai plus — plus jamais — la joie de ces causeries avec M. Bertrand lorsqu'il venait, le soir, me surprendre en ma maisonnette et qu'après une ou deux heures d'une conversation où son inépuisable savoir et son esprit,

son trésor de citations, d'anecdotes, de souvenirs, nous étonnaient et nous charmaient, je le reconduisais jusqu'à la grille du pittoresque chalet qu'il avait acheté à M. Duchâtel et nous causions encore sur la route, le long du bois assombri, sous les claires étoiles...

Quelles impressions de bonté mâle, de dévouement, de virile tendresse m'a laissées ce mathématicien qui fut un lettré exquis, ce père de famille qui était le meilleur des hommes, un saint, si je voulais le définir. Son portrait, je le ferai, un jour, et de tout mon cœur. Viroflay désormais me semblera amèrement vide. Il est de ces affections, rencontrées au milieu de la vie, et qu'on ne remplace plus... C'est ce qui fait peut-être qu'on s'achemine avec plus de résignation vers les collines où on les retrouve...

M. Berthelot aura une belle page à écrire sur cette noble existence et il l'écrira. Les morts vont vite, c'est l'éternel refrain de ballade, qu'elle soit allemande ou parisienne. Avec Trouillebert, le peintre Trouillebert, elle est parisienne. J'ai, un jour, contristé cet homme, qui fut un galant homme et dont j'avais prononcé le nom à propos des *truqueurs*. Trouillebert ne *truquait* point ses tableaux, pour parler le langage des revendeurs. Il faisait du Corot tout naturellement, d'instinct, parce que cette couleur argentée, cette vision de la nature lui plaisait. Or, il advint qu'un de ses tableaux, portant le nom de Corot, ajouté par un faussaire, fut vendu à Alexandre Dumas fils. Il y eut procès. On se souvient peut-être de l'aventure :

— Votre Corot n'est pas un Corot, c'est un Trouillebert ! disait Dumas au marchand.

Et Trouillebert put avoir cette ironique joie de constater que ses toiles valaient des milliers et des milliers de francs lorsqu'il ne les signait pas. Il dut en souffrir; il en souffrit. Il protesta. Et cet homme de talent, malade et attristé, continua à peindre les paysages, tel qu'il les voyait et les sentait. Était-ce sa faute si son œil avait des visions pareilles à celles du maître?

Je ne connais pas de destinée plus mélancolique. Mais Trouillebert avait pour lui sa conscience et jamais, en son âme d'artiste, il n'avait trompé personne. Il peignait ce qu'il aimait. Peut-être n'y a-t-il pas d'autre devoir et d'autre joie au monde! Ce qu'on dit de vous n'est rien. Ce qu'on pense de soi-même en sa sincérité d'âme, sans se flatter et sans se surfaire, voilà ce qui importe.

Le reste, c'est la poussière du chemin.

XV

EN CHINE

1er juillet 1900.

L'Académie vient de couronner un livre, la « Chine ouverte », à l'heure précise où la Chine entend se fermer hermétiquement aux « diables étrangers ». Le Diable, pour la population crédule et surexcitée du Céleste-Empire, c'est tout Européen qui vient troubler la quiétude et fendre à coups de bâton la foule immobile de ces millions et millions d'hommes que nous nous habituons à regarder, pour dire le mot, comme des Chinois de paravent.

Derrière le paravent, il y a un peuple, et quel peuple! Innombrable, fourmillant, capable d'inonder et d'absorber le monde. Je ne crois pas — je ne crois pas encore — au « péril jaune » qui a inspiré à l'empereur d'Allemagne un dessin allégorique représentant les nations européennes hypnotisées par la vue d'un

poussah féroce et inquiétant. Quelqu'un qui connaît bien la Chine et les Chinois me disait qu'on serait étonné, un de ces matins, d'apprendre qu'avec une poignée d'hommes les légations ont pu tenir contre le grouillement formidable des assaillants aux yeux bridés. « Et vous verrez, m'assurait cet optimiste, — c'était M. Vapereau, l'excellent commissaire général — vous verrez que quelques marins résolus et quelques diplomates changés en soldats étonneront le monde en réapparaissant tout à coup, debout, à travers cette autre muraille de Chine que forme le cercle des Boxers, muraille humaine, menaçante et mouvante. »

Je souhaite que le télégraphe confirme une telle prévision. Hélas! qu'aurons-nous appris au moment où paraîtront ces lignes! A l'heure ou je les écris, j'entrevois par l'imagination l'horrible scène : ces légations assiégées, les femmes, les enfants attendant la mort, les hommes, pâles, leurs revolvers à la main, prêts à se défendre jusqu'au dernier — le groupement tragique de quelques êtres séparés du monde, pressés comme sur un radeau, avec un flot qui monte, monte hurle, mord — et le bruit formidable de la foule, l'immense foule, l'horrible foule criminelle en tout pays lorsqu'elle a dans le cerveau la folie de la vengeance et sur les lèvres la luxure du sang : la foule fanatisée qui demande, comme une proie, la chair de ces fils d'Europe réfugiés dans une ambassade et priant.

Quel que soit le dénouement du drame, les scènes ont dû être lugubres. Lugubres et héroïques. Je suis certain que si M. S. Pichon nous revient, il nous contera, en s'oubliant lui-même, le dévouement des soldats,

la résignation des femmes, le courage de tous. Mais ce qui s'est passé, ce qui se passe dans cette ville de Pékin, inabordable maintenant, qui le sait? Quand pourra-t-on le savoir? Le saura-t-on jamais? Il semble, encore une fois, que la suprême ironie du sort se plaise à répondre à la Conférence de la Haye, au rêve de désarmement, par les batailles du Transvaal et à l'Exposition, œuvre de paix universelle, par l'explosion de barbarie de cette Chine et les tueries du Pays-Bleu.

Pays-Bleu devenu le Pays-Rouge! La vie humaine pèse peu, du reste, en cette contrée où les guerres se soldent par des millions de cadavres. Verestchagin qui a pénétré dans certaines villes chinoises ruinées par les combats, n'y rencontrait que des ossements, des crânes, et encore et toujours des crânes, à perte de vue.

Après un tas sinistre, un autre tas de crânes!

des crânes d'un blanc neigeux, lavés par l'eau des pluies, rongés par le soleil. « On aurait dit, écrit le peintre, de ces gros cailloux que l'on voit au bord des rivières. » La révolte des Taïpings étant ajoutée à cette révolte des musulmans, ces deux périodes de massacres ont, au calcul de Verestchagin, coûté en vingt années quelque chose comme quarante ou cinquante millions de vies humaines. Soit de deux millions à deux millions cinq cent mille égorgements par an.

Et le Nombre est si formidable, là-bas, que ces saignées ne comptent guère. Les villes disparaissent, les crânes s'amoncellent et blanchissent : — la masse humaine se referme comme un fleuve coupé par un

navire — et l'eau continue à couler comme la race jaune à grouiller. La fourmilière innombrable ne s'inquiète même pas de quelques fourmis écrasées.

Un soir, pendant la Commune, à Versailles, je me promenais avec un attaché de l'ambassade chinoise, et nous entendions au loin, le sourd grondement des forts de l'enceinte parisienne répondant à l'artillerie des assiégeants. Ces coups sinistres nous entraient dans la poitrine, nous frappaient au cœur, car chacun d'eux était tiré sur des Français, tuait des Français, et, le matin, un engagement ayant eu lieu du côté de Vanves, on nous avait parlé de deux cents morts.

La pensée de ces deux cents morts nous hantait comme une vision sinistre. Il y avait là Étienne Arago et M. Grévy, qui, tristement, hochaient la tête. Deux cents cadavres ramassés, là-bas, sous les arbres reverdis par Avril! L'attaché d'ambassade du Céleste Empire se mit à rire et, dans sa face jaune, ses yeux de porcelaine eurent des éclairs d'une férocité narquoise.

— Ah! fit-il, que deviendrions-nous si nous devions nous émouvoir pour si peu? Et que diriez-vous donc, vous autres Français, si vous aviez vu, comme moi, couper dans une journée six ou sept mille têtes? Vos guerres civiles? Mais ce sont jeux d'enfants! Chez nous, c'est par demi-millions d'hommes qu'on s'extermine et on n'y pense plus un mois après!

Il ajouta gaiement, pendant que le canon, là-bas, grondait toujours :

— Il faut bien vivre!

Que voulez-vous qu'on impose le respect de l'existence humaine à un peuple qui se soucie aussi peu de la vie ? Poussé à bout, affolé par les prédications des Boxers, il n'a qu'une idée : débarrasser la terre chinoise de ces Européens installés chez lui et voulant imposer leur civilisation aux fils d'Asie. La vie encore un coup compte pour si peu là-bas que dans le Yang-tsé-Kiang, lorsqu'un homme tombe à l'eau tout le monde le regarde se noyer, paisiblement, sans l'ombre de pitié. Pas un Chinois ne quittera sa pipe pour tendre la main au malheureux qui disparaît là, dans le fleuve Jaune. Pourquoi ? D'abord parce que tout homme qui en sauve un autre est tenu de payer les dettes de l'homme qu'il a sauvé. Il devient immédiatement le débiteur de celui qu'il a arraché à la mort. Tous les créanciers du mauvais nageur (et mauvais payeur) ont recours contre le bon Chinois naïf qui a commis ce crime d'en condamner un autre à vivre. Et puis la vie n'a pas de prix en ces contrées, je le répète. Les naissances pullulent ; les morts sont innombrables. L'être passe d'un point à un autre avec une facilité prodigieuse.

Mais, s'il méprise la mort, le Chinois aime la souffrance. J'entends qu'il se plaît à faire souffrir. Il prolonge l'existence en d'affreuses combinaisons de tortionnaire. Ce peuple de lettrés a des férocités de tigre et des raffinements de chat déchirant la souris dans les supplices qu'il invente. C'est un ingénieux artisan de douleur. Il prolonge les agonies avec une science étrange de la cruauté. Quand je pense à ce pauvre commandant Henri Rivière dont la tête s'est promenée

par les villages et que les mandarins montraient, glorieux et souriants, comme un trophée, entre ses mains coupées, cette loyale main que j'avais serrée et qui avait écrit « Pierrot » et « Caïn » !

Il faudrait arracher nos malheureux compatriotes à ces périls, courir bien vite de Tien-Tsin à Pékin. Et comment? Les hordes sont nombreuses entre nos soldats et la grande ville. Le flot grossit. La mer jaune déferle. Les marins de l'amiral Courrejoles et les soldats du général Voyron arriveront-ils à temps?

Ils ne trouveront plus, du reste, devant eux les Tigres de guerre qui, agitant leurs dragons fantastiques, leurs drapeaux ornés de monstres brodés d'or et lançant leurs flèches contre les balles des carabines Minié de nos chasseurs à pied, prétendaient arrêter les Barbares en leur montrant des masques horribles et en frappant sur des gongs effrayants. Les Chinois qui, sans reculer d'un pas, se faisaient tuer un à un sur le pont de Palikao et dont on retrouva les cadavres en ordre de bataille, en rang, le long des parapets, sont aujourd'hui remplacés par des soldats qui ne se contentent pas de bien mourir, mais qui veulent vaincre. Le colonel Dominé me disait qu'à Tuyen-Quan ce qui l'avait frappé beaucoup, c'est que, repoussés, les Chinois, acharnés, revenaient cependant à la charge. Leurs mandarins les arrêtaient dans leur retraite, les reformaient et les rejetaient à l'assaut. Jamais une colonne battue n'était revenue à l'attaque, autrefois. Le fait seul de ne plus s'en tenir à la défaite subite montre que l'énergie renaît dans cette masse humaine.

Et le Chinois est solide physiquement! « Nous ne

pouvions pas leur résister, me répétait un Tonkinois en me parlant du passé ; ils ont de si gros bras ! » Le biceps du Chinois pesait lourdement, en effet, sur les débiles épaules des fils du Tonkin. Nos troupiers auront donc à combattre des adversaires dignes d'eux, ces grands guerriers « en or » que repoussa Négrier.

Ajoutez que ces Asiatiques sont exaspérés. Un très aimable jeune Français qui, précisément, revient de Chine me contait, en riant et le plus simplement du monde, que, lorsqu'il rentrait au logis, fatigué de travailler à la ligne de chemin de fer qu'il construit là-bas, s'il apercevait une litière portant un mandarin, il s'approchait et ordonnait au fonctionnaire chinois de descendre :

— Mais je suis mandarin, et cette litière est à moi !

— C'est possible. Mais dans mon pays, je suis mandarin d'une classe supérieure à la tienne ! Allons, descends !

Et le mandarin, impassible et respectueux, cédait sa litière. Il ne la cédera pas toujours. Il ne faut ni tuer le mandarin ni lui répéter trop souvent qu'il est fait pour marcher à pied. Irrité à la fin, il se révolte, et sa ruse et sa rancune poussent autour de pauvres êtres innocents les férocités, les bestialités, les appétits de meurtre de la foule.

Ah ! Chine délicieuse des visions de poètes, Chine des vers de Bouilhet et de Théophile Gautier, avec les lettrés qui rêvent sous les saules et les petites Chinoises « au teint plus clair que le cuivre des lampes » qui boivent le thé et, de leurs yeux de songe, con-

templent, sur le ciel du Pays-Bleu, l'idéale fleur de pêcher — où est-elle, cette Chine exquise et charmante ? On la retrouve encore dans les bibelots de l'Exposition, dans les laques el les albums en papier de riz. Mais, entre elle et nous, il y a une vapeur de sang.

> Celle que j'aime à présent est en Chine.
> Elle demeure, avec ses vieux parents,
> Dans une tour de porcelaine fine
> Au fleuve Jaune, où sont les cormorans.

Elle y demeure toujours, la vision de Gautier ; mais, pour l'aller trouver, il faut maintenant traverser des campagnes en armes et des villes en feu. Je sais des officiers qui avaient vingt ans lorsqu'ils arrivèrent, avec Montauban, sous les murs de Pékin et qui, grisonnants avec leurs épaulettes étoilées, voient aussi aujourd'hui se ranimer l'image de leur passé. Nos lectures ne nous ont pas plus séduits que leur campagne. La Chine et les merveilles du Palais d'Été sont demeurées pour eux des visions de féerie.

Quel étonnement lorsque les chasseurs à pied dont je parlais tout à l'heure arrivant le soir devant Pékin et, campés sous des mûriers, passèrent la nuit là et virent tout à coup, le lendemain matin, à l'aurore rose, ceux de leurs camarades qui, les premiers, étaient entrés dans la ville en ressortir en traînant des tapis des Gobelins, des pendules du temps de Louis XIV, des meubles donnés à l'empereur de Chine par le Grand Roi ! Et les coffrets précieux, et les porcelaines incomparables, et les admirables cloisonnés, et les éléphants d'or, et les tigres de métal incrustés d'or-

fèvreries, colosses stupéfiants dont les yeux énormes étaient des pierres précieuses! Quand le général des Garets évoquait devant moi ces souvenirs, avec un charme de parole vraiment exquis, il lui semblait faire encore un rêve. Et je le suivais dans ses pittoresques évocations. Voyage au pays des escarboucles et des potiches, acheté cher par une traversée atroce, mais terminé par une apothéose des « Mille et une Nuits ».

Non, ce n'est plus cette Chine de théâtre du Châtelet que nos soldats vont rencontrer demain. Les arcs et les flèches des Mandchous sont remplacés par des canons Krupp. A leur tour, les Chinois bombardent. Quelque Bonaparte jaune doit rêver la revanche contre le Japon et contre l'Europe. Il faut se hâter, se hâter de courir au secours de ceux qu'on menace dans ce pays immense où la vie de l'homme ne pèse pas plus qu'un fétu. L'opium a son alcoolisme. Il voit rouge, le fumeur d'opium éveillé. Il frappe, il tue — que dis-je? — il lacère, il dépèce. Il rit et continue son rêve en regardant souffrir.

Que la vieille Europe se hâte! Qu'elle arrache ses fils aux ongles des mains jaunes! Et qu'elle médite aussi sur tout ce qui se cache de férocités latentes, endormies et inassouvies au fond des êtres en apparence les plus doux et les plus soumis. Il ne faut jamais réveiller la bête humaine. Ce n'est pas le chat qui dort en nous, c'est le tigre.

Et l'homme est bon pourtant. Le Parisien sourit avec douceur aux pauvres Chinois en robes bleues ou mauves qu'on rencontre au Trocadéro et qui gémissent, eux aussi, sur les nouvelles arrivées de Chine,

quelques-uns de ces braves gens venus de Tien-Tsin ou de Shanghaï étant, du reste, chrétiens et catholiques comme nous.

— Vous ne craignez rien ? demandais-je à l'un d'eux hier matin.

— Oh ! non, monsieur. Nous sommes en France.

XVI

LE NAPOLÉON JAUNE

Les Célestes! Les Asiatiques! Je me rappelais, il y a trois ans, en regardant ces petits hommes robustes, princes cambodgiens et siamois, portant militairement la tunique et la casquette d'ordonnance, qui visitaient, un matin d'été, la manufacture de Sèvres, oui, je me rappelais une *nouvelle* que j'avais voulu jadis écrire, qui est restée à l'état de projet, et qui s'appelait le *Napoléon jaune*.

C'était la mise en action de ce fameux *péril jaune* dont on nous a tant parlé, et qui deviendra peut-être terrible — qui sait? en réfléchissant bien — le jour où ces millions et ces millions de petits êtres couleur d'or ou de cuivre se coaliseront contre la vieille Europe, moins vieille que leur antique Asie.

Le *Napoléon jaune!* Le soir du traité de paix qui constatait l'impuissance de la Chine et la victoire

éclatante du Japon, un enfant, fils d'un mandarin tué dans le massacre de Port-Arthur, se jurait de venger son père et de rendre au Céleste-Empire le rang et le pouvoir que la Chine n'aurait jamais dû perdre. Il avait entendu souvent son père, le lettré, parler d'un homme extraordinaire qui avait soumis, il n'y a pas si longtemps, les Barbares d'Europe à sa vaste puissance, régné et commandé de par sa volonté et son génie, et qui s'appelait Napoléon Bonaparte. Le soir même où le traité maudit était signé, le fils du lettré mort demandait à un missionnaire français de lui faire venir, du pays lointain, l'histoire de Napoléon.

Et l'enfant grandissait en se disant :

— Je serai, moi, le *Napoléon jaune !*

Il y avait, là-bas, pendant que nos discussions politiques nous divisaient, que nos rivalités de frontières nous conduisaient à des guerres de nations aussi fatales que des guerres civiles, il y avait, au fond d'une maison de bambous, un enfant qui cherchait pourquoi les soldats du Fils du Ciel avaient été chassés du Tonkin par les envahisseurs venus de France et les navires chinois coulés par les cuirassés du Japon. Et l'enfant devenait un homme. Il venait en Europe. Il apprenait, à Paris, tout ce que peut savoir un élève de l'École polytechnique. Ambitieux et riche, il appliquait son idée fixe et sa fortune à étudier, à *savoir*, et, revenu chez lui, il substituait aux vieux errements de guerre qui aboutissent fatalement à la défaite, les nouvelles méthodes, qui conduisent à la victoire. Il réveillait dans le peuple de Chine, accoutumé aux invasions, déshabitué de l'idée de patrie, le

culte des vertus militaires méprisées par cette nation de lettrés et de scribes acceptant comme toute simple, depuis les Mandchous, l'idée d'être conquis. Il transformait la matière militaire chinoise aussi complètement qu'un armurier qui eût brisé des flèches et des arcs usés pour les remplacer par des fusils Lebel.

Et une révolte — énorme et pullulante — comme le sont les insurrections de ces pays où grouillent les populations innombrables, une révolte longue et terrible, qui, par sa terreur même, réveillait de sa torpeur le Céleste-Empire endormi, permettait au fils du mandarin de démontrer, par le fait brutal, les progrès accomplis sous sa direction par l'armée chinoise, régularisée et disciplinée.

Plus farouche que Li-Hung-Chang, moins pitoyable que Gordon the Chinese, le *Napoléon jaune* écrasait les insurgés dans une série de combats qui portaient sa réputation jusqu'à la gloire, car on est toujours très glorieux lorsque l'on verse le sang de ses semblables. Ce qu'avait rêvé peut-être autrefois Li-Hung-Chang, le vice-roi, ce que l'empereur avait redouté de son lieutenant, le fils du mandarin, le *Napoléon jaune* l'accomplissait : il renversait la dynastie régnante et, comme Bonaparte, se faisait Empereur. Ceci se passait dans les vingt premières années du XXe siècle.

Alors, étant Fils du Ciel, le Napoléon de l'Asie voulait devenir roi de la terre. Tacticien admirable, ayant lu, étudié, compulsé le grand Frédéric et Napoléon, Moltke et les généraux des guerres toutes modernes d'Amérique, sachant jouer de la dynamite et des chemins de fer, du courage humain et de la

chimie, il rêvait de soumettre aux millions de Chinois qui lui obéissaient, enthousiastes et fiers, les peuples d'Asie, de grouper dans un immense empire toute la race jaune dont il voulait faire la maîtresse du monde et de l'unifier dans le sang pour la lancer ensuite à la conquête de l'Europe. Napoléon avait bien songé à l'empire d'Orient, à la conquête de l'Inde, lorsqu'il se heurta aux têtes coupées de ses soldats sur les remparts de Saint-Jean d'Acre !

Et le *Napoléon jaune* écrasait le Japon, annexait le Tonkin et l'Annam d'où il chassait les fils d'Europe, prenait le Siam, englobait Java dans son vaste empire, prenait toute l'Asie et se heurtait, un jour, à la Russie et à l'Angleterre à la fois, — fomentant aux Indes une gigantesque révolte qui faisait des Cipayes autant d'auxiliaires pour lui et mettait les habits rouges hors de l'Asie, — franchissant, là-haut, la frontière russe, pénétrant en Sibérie et inondant de ses millions de petits soldats jaunes, fourmilières de l'invasion, l'empire des tsars, — tandis que ses navires, nombreux et sortis des arsenaux de Chine et des usines japonaises, les innombrables cuirassés d'Asie coulaient, après des fortunes diverses, les vaisseaux d'Europe et débarquaient encore en Égypte, en Italie et en Provence, des soldats, des soldats jaunes.

Et plus l'Europe en tuait, des petits soldats jaunes, plus il semblait que l'Asie en dégorgeât encore un plus grand nombre. Ils étaient partout, arrivaient de partout, ruisselaient de tous côtés, inondaient tout, avalaient tout. Et, de capitale en capitale, le *Napoléon jaune* arrivait à un endroit qui, lui disait un savant

de l'Institut de Pékin (le fils du mandarin avait fondé un Institut de Chine), avait été autrefois un palais appelé les Tuileries.

Alors, l'enfant qui, le soir de l'humiliant traité, s'était juré de devenir le Napoléon de l'Asie, relevait le front et, fièrement, disait:

— J'ai vengé mon pays, je l'ai fait grand. M. de Bismarck a été prophète; *il n'y a plus d'Europe*, et je suis le *Napoléon jaune!*

Il avait, sans l'aimer beaucoup, mais par politique et par orgueil, épousé une jeune fille de la race de la dynastie déchue et il voulut que l'impératrice qu'il avait laissée en Chine fût couronnée solennellement à Paris et, en peu de jours, il la fit venir par le train impérial et spécial, directement, de Chine en France. L'impératrice jaune, fort élégamment vêtue à l'européenne, salua l'Europe tout entière par la portière de son wagon capitonné de soie jonquille. Paris et ce qui restait de Parisiens — race à peu près perdue alors — regardèrent avec curiosité la petite souveraine asiatique. On se consola de la défaite en la trouvant *drôle*. Et la mode fut de se coiffer à la *chinoise*, tandis que l'impératrice jaune se coiffait à la française.

Cependant, le *Napoléon jauue* n'était pas sans inquiétude. Il savait que, là-bas, au pays noir, au fond de l'Afrique, les populations s'agitaient depuis l'Éthiopie jusqu'au Congo, et suivaient l'étendard sacré d'un mahdi qui avait déjà renversé le successeur de Ménélik le Grand. Le fils couronné du mandarin méditait une campagne d'Afrique comme Napoléon avait fait une campagne de Russie, et il songeait :

— Tombouctou n'est pas Moscou et ma vieille garde jaune ne craint ni la neige ni le soleil !

Et comme, en revenant du sacre où il avait remercié solennellement le dieu des armées, il rentrait en son palais avec la petite impératrice jaune, toute rayonnante et dorée, un officier, pressé, poudreux, demanda audience à Sa Majesté et insista pour être reçu.

— Que vient-on me troubler en ce jour de gloire joyeuse? dit le Fils du Ciel.

Mais l'officier répondit :

— Sire (c'était le nom qu'on donnait au fils du mandarin), les noirs ont chassé nos troupes d'Algérie ! Les noirs ont passé la Méditerranée. Le Mahdi est à Marseille !

Alors, froidement, le *Napoléon jaune* disait:

— Aux armes!

Il mobilisait toute l'armée d'Asie. Et c'était l'invasion jaune qui, maintenant, avait à lutter contre l'invasion noire, et cette Afrique — les fourmis noires après les fourmis jaunes — la terrible Afrique qui débordait sur le vieux monde.

Ceci n'est qu'un conte, ceci n'est qu'un rêve, et un mauvais rêve. Une vision macabre de l'une des années de 19... Le *Napoléon jaune* ne naîtra jamais. Les fils de mandarins continuent à dormir, dit-on, dans leurs maisons d'Asie. Mais je n'en ai pas moins songé à la *nouvelle* que je n'écrirai pas, en voyant passer, dans leurs uniformes, les Cambodgiens de Pnom-Penh et les Siamois de Bangkok et en lisant le récit des massacres de Tien-Sin.

XVII

REVUE D'AUTREFOIS

18 juillet 1900.

Dans cette belle journée ensoleillée du 14 Juillet où brillait sur le ciel clair, dans les arbres verts, au clocher de Notre-Dame, au faîte des palais et au corsage des femmes le tricolore de la cocarde et du drapeau, je dirai tout à l'heure ce qui m'a le plus frappé, ce qui m'a le plus touché. Chacun prend son émotion où il la trouve dans ces heures de fièvre et de fête.

J'avais, le matin de ce jour de liesse nationale — dernier 14 juillet du siècle — visité, dans la rue des Nations, ce pavillon allemand où l'on retrouve, dans toute sa grâce, le Potsdam de Frédéric II et que je n'avais pas vu encore. Tout le monde m'en parlait : « Avez-vous pénétré dans ces salons restitués d'après le XVIIIe siècle et où l'on se croirait vraiment en des

salles du château de Sans-Souci? Il y a là une impression d'art vraiment profonde, et les maîtres français du dernier siècle, les peintres des fêtes galantes — ceux que méprisaient David et son école — y apparaissent dans toute leur séduction, leur charme pittoresque, avec cet éclat particulier dont on pourrait dire, s'il s'agissait de littérature, qu'il tient à la fois de Marivaux et de Shakespeare. »

J'avais visité le pavillon anglais — qui semble, avec ses windows comme un coin inattendu de quelque Hampton Court — une demeure choisie, meublée avec un goût exquis, attirante par ses Reynolds, ses Gainsborough, ses Constable, ses Turner, ses Burne Jones — sorte de National Gallery transportée dans un cottage de choix. J'avais vu le pavillon hongrois, somptueux avec ses restitutions de monuments séculaires, l'entassement de ses merveilles d'orfévrerie et de pierres précieuses, hanaps et missels, armes et ceintures, selles éblouissantes de cavaliers épiques, et cette salle des Hussards où, dans une chevauchée héroïque, semblent passer, dans le hennissement des chevaux et l'éclair des sabres, des générations de patriotes et de soldats... Toute une épopée! Toute une race ! J'avais vu ce qu'en mes rares échappées j'avais pu voir de l'admirable, de l'inoubliable spectacle que ces Pavillons, destinés à trop tôt disparaître, donnent présentement au monde.

Mais cette collection du grand Frédéric, prêtée ainsi à la France pour quelques mois par une galanterie souveraine, je ne l'avais pas vue. Et c'est un des attraits les plus vifs de l'Exposition, une de ses sur-

prises et de ses bonnes fortunes inattendues, Potsdam à Paris, Sans-Souci sur les bords de la Seine; les Watteau, les Lancret, les Pater — les œuvres de cet Antoine Pesne, qui vécut là-bas — les meubles d'argent, les cartonniers et les tables, les brûle-parfums, les vases en forme d'urne ou de nef, les commodes des chambres à coucher du grand Frédéric, et le pupitre incrusté de nacre, écaille et bronze doré devant lequel, sous ces mêmes lustres accrochés là, le roi-philosophe, encore botté, jouait de la flûte, « rex-tibicen », comme dans les croquis de Menzel ou le tableau de Gérôme. Et ce matin, pénétrant enfin dans ces salles mi-closes, j'avais passé une heure exquise parmi ces bronzes et ces toiles — chaque morceau étant œuvre de choix — et, de la « Leçon d'amour », où le délicieux guitariste se tient debout devant la jolie fille arrachant une rose au buisson, jusqu'à l' « Oiseleur », jusqu'aux « Baigneuses », jusqu'aux haltes en forêt et aux repas sur l'herbe, jusqu'aux jeux de colin-maillard dans les parcs aux profondeurs bleues, j'avais, m'arrêtant aux amours de la Bouvillon et de Destin et aux mésaventures de Ragotin si lestement contées du bout du pinceau par Pater, admiré cet art du siècle passé, spirituel et sensuel, coloré, mélancolique aussi avec Watteau, et toujours français jusqu'aux ongles — et je me rappelais les vers du soldat couronné, rimant les épîtres au peintre Pesne comme il en adressait à Voltaire et oubliant les nudités des cadavres mutilés de la guerre de Silésie en contemplant les seins roses et les jambes nues des baigneuses de ses peintres préférés :

Peins-nous d'Amaryllis les danses ingénues,
Les nymphes des forêts, les Grâces demi-nues,
Et souviens-toi toujours que c'est au seul amour
Que ton art si charmant doit son être et le jour !

Amaryllis et Camargo, la nymphe et la danseuse, je les avais rencontrées dans ce pavillon, qui est là dressé comme un hommage à notre art français du XVIIIe siècle ; et, visitant l'installation tout entière du petit palais allemand, je regardais ensuite, dans les salles du bas, l'exposition des cartes géographiques, du papier et du livre — non plus d'aspect français maintenant, mais purement germanique, avec des reliures où les aigles noires déploient leurs envergures ; les légendes que Wagner nous rendit familières et dont quelques-unes, comme « Tristan et Yseult », sont — M. Gaston Pàris vous le dira — — d'inspiration française ; et les ouvrages énormes consacrés aux primitifs illustres, aux Lucas Cranach et aux Albrecht Dürer, les éditions illustrées des Niebelungen, de Tannhæuser ou du Rheingold, tout ce qui est l'inspiration et la foi de la Germanie; et tous ces livres, cette admirable exposition livresque, où se rencontrent d'artistiques éditions de traductions de nos romans français, Maupassant, Mirbeau, Prévost; — je l'examinais dans ses manifestations diverses, cette exposition enfermée en quelque sorte entre deux noms de cités dont on nous montre là les silhouettes peintes sur la muraille, deux noms de villes qui résument les deux grands marchés de l'industrie du livre en Allemagne : Leipzig et Mayence.

J'avais vu tout cela; j'avais, d'une salle à l'autre, étudié tout cela, et, dans un coin de ce somptueux pavillon, où les ors se mêlent aux marbres, dans un angle de l'exposition spéciale consacrée à ces livres, aux albums, aux vieux airs populaires de l'Alsace et de la Lorraine, voilà que, tout à coup, brusquement, des livres imprimés en français m'attirèrent et me frappèrent. De beaux livres admirablement typographiés qui sont l'honneur de la librairie alsacienne et dont les solides reliures pleines portent les couleurs de la ville de Strasbourg : le blanc et le rouge.

Ils sont là, à portée de la main, sous une grande affiche polychrôme où de belles filles aux costumes jadis célébrés par Marchal et par Jundt se tiennent par le bras, longs rubans noirs sur leurs cheveux blonds, jupon rouge et à la hanche le tablier blanc, et l'affiche porte : « Costumes et coutumes d'Alsace ». Et déjà cette affiche m'avait attendri. Mais ce n'est pas ce qui a retenu mon attention, ce matin du 14 Juillet.

Ce qui m'a frappé, je le redis encore, ce qui m'a ému, c'est une pauvre petite image devant laquelle des milliers et des milliers de gens ont déjà passé sans la voir peut-être; ce qui a amené au coin des paupières cette « larme à l'œil » dont parle Sterne, c'est une toute petite chromolithographie représentant sur la place Kléber, à Strasbourg, une revue d'il y aura tantôt soixante ans, une revue en 1840. Un défilé de nos troupiers devant la statue de bronze du héros d'Héliopolis. Des petits soldats, en pantalon rouge marquant le pas sous les bravos d'une foule accourue, la foule des braves Strasbourgeois qui, de tout leur

cœur les acclament. Oui, les voilà, les voilà qui passent sous les yeux des jolies filles aux bonnets enrubannés de gros papillons noirs. Voilà les chasseurs à pied — les chasseurs d'Orléans — trottant au son de leurs clairons, les plumes de coq au shako. Voilà les sapeurs en tablier blanc, les beaux sapeurs à tablier de cuir de mon enfance, qui s'avancent en tête du régiment dont, le long des maisons de la place Kléber, les baïonnettes fourmillent au soleil. La musique joue, le drapeau flotte au-dessus des têtes. Les Strasbourgeois applaudissent les petits soldats de France. Au-dessus des maisons, sur les cheminées, dans le ciel clair, volent les cigognes familières, les chères cigognes du pays des houblonnières, que les pantalons rouges n'effraient pas.

L'image est toute petite, et les petits soldats qui défilent là ne sont pas même aussi hauts que des soldats de plomb. Mais ce tableau d'un « autrefois » que j'ai pu voir, ce coin de Strasbourg où j'ai passé, où j'ai vécu, cette revue de régiments français, ce défilé de nos « vitriers » et de nos « lignards » dans ce cadre pittoresque, avec le bronze de Kléber comme point central, cette page d'un livre hélas ! déchiré m'a laissé là, pensif, durant un long moment.

Car c'est là que j'ai vu à cet endroit précis, les soldats d'Afrique et les turcos de Mac-Mahon en 70. Au fond de la place, un logis que je reconnais, avec sa toiture de tuiles et ses fenêtres nombreuses, porte cette enseigne : « Hôtel de la Maison Rouge ». Ce fut là le quartier général du maréchal et je retrouve, sur la fidèle petite image, la fenêtre du rez-de-chaussée où, n'ayant pas

trouvé de lit dans l'hôtel, j'ai passé toute une nuit sur l'appui de la croisée, mon bras enroulé autour de la barre d'appui afin de ne pas tomber en dormant. Et jamais peut-être n'ai-je mieux sommeillé qu'à cette fenêtre. La jeunesse, la fatigue, l'espérance me berçaient à la fois. Il me fallut le soleil dans les yeux, à l'aurore, et la diane sonnée sous les Arcades pour m'éveiller. Je rêvais de batailles, du Rhin franchi, de Mayence emportée d'assaut. Et en voyant partir les zouaves de Mac-Mahon, allègres et fiers, je ne doutais pas de la réalisation de mes songes.

Tout cela, la pauvre petite image du pavillon allemand, du coin d'Alsace dans l'exposition d'Allemagne, le rappelait à ma pensée, le redisait à mes yeux — et j'indiquais du doigt à quelqu'un qui m'est cher, en évoquant ces souvenirs, l'emplacement même de la petite fenêtre, lorsqu'une dame, encore jeune, charmante, vêtue de couleurs sombres, que je ne connaissais pas et qui m'écoutait intervint et dit très doucement et d'une voix mélancolique et tendre :

— C'est ma maison natale!

Ainsi elle attirait aussi d'autres que moi, la chromolithographie de la place Kléber! Il y avait d'autres visiteurs qui, dans le luxe éclatant du pavillon impérial, cherchaient les imageries où l'on voit les cigognes du vieux Strasbourg et les uniformes du temps passé. Pauvre chère petite image!

Alors, tout simplement, — comme des inconnus qui se sentiraient amis en se rencontrant devant le tombeau d'un être aimé — nous causâmes, l'aimable dame strasbourgeoise et nous, et ce fut une joie — avec

aussi la même petite larme aux yeux — lorsqu'elle nous dit encore, avec une inoubliable expression de piété consolante :

— Nous avons tout à l'heure vu passer les couronnes!

Quelles couronnes? Celles que les fidèles du souvenir venaient, comme tous les ans, de porter, place de la Concorde, à la statue de Strasbourg. Les couronnes de la tristesse, les couronnes du deuil persistant, les couronnes de l'espérance. Et devant l'attendrissement heureux de la Strasbourgeoise venue à Paris pour voir une fête universelle et s'apercevant, très émue, que tous les Parisiens n'oublient pas, je fus heureux de pouvoir répondre, dans toute la sincérité de mon âme :

— Ah! madame, nous nous souvenons! Nous nous souviendrons toujours! Et vous le voyez bien, puisque vous rencontrez un passant inconnu qui vient là songer devant l'image de votre maison natale, devant les couleurs de votre pays!

Hélas! c'est un grand hôtel allemand maintenant, l'hôtel de la Maison Rouge et, au lieu des vieux plats alsaciens du bon temps, j'y ai mangé depuis la guerre, du poulet aux confitures! J'y dormirais moins bien maintenant, même dans un lit de plumes.

Et, toute la journée, la petite chromolithographie, la revue des soldats français sur la place Kléber, m'a poursuivi comme une vision mélancolique. Je pensais aux petits chasseurs d'Orléans et aux blancs tabliers des sapeurs du temps de Louis-Philippe en voyant

défiler, avenue de la Grande-Armée, les soldats d'aujourd'hui, les soldats de demain, revenant de Longchamps, alertes, entraînés, souriants malgré la fatigue, relevant, du reste, leur front en sueur et leur képi sous les acclamations qui sont les coups d'éperon des bataillons en route ; — je pensais aux airs de marche d'autrefois, à la « Casquette du père Bugeaud », tandis que l'air poignant de « Sambre et Meuse » enlevait le pas accéléré des compagnies passant devant le bas-relief de Rude et les noms glorieux de l'Arc de Triomphe... Oui, la place Kléber, le « Barfüsserplatz » de la vieille Alsace hantait en quelque sorte mes regards et il me semblait que sur son socle de pierre m'apparaissait la statue du héros alsacien, du soldat sans peur, riant des obstacles et qui, la nuit où il devait franchir le Rhin, la lune s'étant levée et pouvant, au dire de ses lieutenants, révéler les mouvements de son armée à l'ennemi, répondait gaiement, avec son accent de Strasbonrg :

— La lune ? Pah ! Che m'assieds tessus et che passe !

Allons, je reviendrai plus d'une fois regarder, dans le coin d'Alsace, la petite image, qui, à son tour, me rappellera le fier défilé des régiments nouveaux au 14 Juillet dernier.

Et, maintenant de cette journée de samedi, que reste-t-il ?

Il reste dans les arbres verts quelque ballon oublié, orange lumineuse maintenant éteinte ; çà et là, dans ces marronniers, quelque branche roussie, brûlée par

une flambée de gaz ; — et, place de la Concorde, sur la statue de Strasbourg, un entassement, un revêtement de fleurs fanées, comme sur une tombe... Mais aussi, — pareilles à d'éblouissantes mosaïques, — des armoiries d'or et des couronnes murales déposées là par des mains fidèles et qui, visibles de loin, étincelantes, brillent au soleil de juillet comme un calice sur un autel.

XVIII

Un mois tragique. — La Chine et le monde. — Un congrès à Pékin. — Le mariage du roi de Serbie. — Les rois et les bergères. — Une scène de la *Dame aux Camélias*. — Mme Eugénie Doche. — Comédiens de 1853. — Déjazet et Fechter. — Une première inoubliée. — Dumas et Mme Doche : *Diane de Lys*. — Les fleurs de Marie Duplessis. — Sarah Bernhardt. — Une exposante. — Les algues et les poissons de Sarah Bernhardt. — Belle-Isle et Georges Clairin. — L'arrivée du chah de Perse. — Il y a chah et chah. — Ménélik et son envoyé extraordinaire. — La chaleur. — Paris et la campagne. — Un Parisien de Paris : Alfred Mayrargues.

28 juillet 1900.

Je ne crois pas que le vieux monde, mis en échec par un monde plus vieux encore, ait traversé un mois de plus profondes et je dirai de plus ironiques angoisses. La Chine a mis brusquemment une nouvelle muraille, une muraille humaine, entre elle et la civilisation, et — (j'y insiste) c'est en pleine Exposition universelle que nous aurons vu ce spectacle de télégraphes parfaitement inutiles, de postes totalement supprimées et

de journaux vivant de nouvelles on ne sait où forgées, la vérité ne parvenant pas à filtrer dans l'obscure et farouche nuit de là-bas. Ah ! conquêtes de la science ! Télégrammes et téléphones ! Tout ce qui est notre vie coutumière se trouve brusquement modifié. La rapidité des informations, qui est peut-être la plus sûre conquête du siècle est devenue une plaisanterie macabre. Les fils électriques sont tranchés à coups de coupe-coupe et je songe avec une douce philosophie qu'au dernier congrès de la presse, un journaliste rêveur, quelque peu parent de l'abbé de Saint-Pierre, parlait de réunir un des prochains congrès, où ? en quelle capitale ? — Dans la vieille cité des mandarins : à Pékin, au pays des lettrés et de Confucius !...

Nous sommes loin de ce beau voyage. Le Congrès discuterait aujourd'hui à coups de revolver. La Chine, pareille à un vieillard ennemi du bruit qui répondrait par des menaces aux gens venant lui proposer un rajeunissement certain, est devenue féroce en son amour de repos. C'est une tragique histoire que celle des légations, et M. S. Pichon l'écrira comme il l'a vaillamment vécue. Tout ce qui se passe autour de nous est d'ailleurs singulièrement dramatique et M. Gladstone avait raison de craindre que le dix-neuvième siècle ne finît dans le sang. Il a cependant ses idylles ou ses comédies et le mariage du roi de Serbie fait contraste avec le bombardement de Tien-Tsin ou les fusillades du Transvaal. Qui donc se plaignait que le temps fût passé où les rois épousaient des bergères ? La dame d'honneur d'une reine-mère n'est point sans doute une bergère tout à fait ; mais

l'amour qu'elle peut inspirer à un jeune monarque est précisément ce même amour ennemi de toute distance et de toute classe que les poètes ont chanté. Le malheur est que les bergères qu'on épouse ainsi dans les contes de fées sont généralement de timides jouvencelles qui n'oseraient lever les yeux sur le prince Charmant et ont à peine l'âge où on leur confierait un troupeau de moutons. La jeunesse est la grande excuse pour les rois qui, dans les contes, passent leur anneau d'or au doigt des gardeuses de brebis. Je ne m'imagine pas les bergères des légendes ayant dépassé la trentaine. A peine ont-elles l'âge de la Juliette de Shakespeare ou de la Fanchette de Beaumarchais.

La bergère serbe est plus mûre que le jeune roi de Serbie prétend, malgré ses ministres d'hier, faire asseoir sur le trône. Mais un roi, parce qu'il est roi, ne peut-il avoir une passion tout comme un simple mortel et chaque souverain amoureux est-il condamné à jouer le rôle sacrifié de Titus devant Bérénice? « Ah! sire, vous êtes roi et je pars! » Je ne sais rien de plus amer, sous sa forme polie, que ce mélancolique reproche! Un roi pourrait donc tout, ou à peu près tout, sauf être heureux! Peut-être. Et c'est bien pourquoi, si l'on étudie d'un peu près les existences de ces souverains, on les trouve généralement attristées et dignes de pitié. La tragédie n'était pas si aveugle qui s'imposait, par des règles fixes, de ne mettre en scène que les malheurs des héros et des rois. Elle savait que les palais ont leurs sanglots et leurs souffrances; et la grandeur et le luxe du cadre lui semblaient ajouter à la douleur du tableau.

Depuis, le drame a pénétré dans les salons bourgeois et même dans l'atelier de l'ouvrier ou dans le taudis du pauvre.

> De l'œil des rois on a compté les larmes,
> Les yeux du peuple en ont trop pour cela.

Mais les passions, les douleurs et les amours sont restées les mêmes. Et le roi de Serbie voulant épouser la femme qu'il aime, tout simplement parce qu'il l'aime, rentre dans la catégorie des héros de théâtre qui entendent se fiancer malgré les dieux, à celle qui leur plaît. J'ai vu le moment où, devant ce fils couronné, le roi d'hier, le mari de cette noble et courageuse reine Nathalie dont la vie douloureuse a respecté le charme et la beauté, allait se dresser comme le père d'Armand Duval de la *Dame aux Camélias* — et renouveler la scène fameuse...

Ah ! comme le théâtre en nous, comme ses habitudes, ses souvenirs, ses comparaisons, se mêlent à notre existence, à nos préoccupations quotidiennes ! Les coulisses de l'histoire nous rappellent immédiatement les autres, et la comédie de la vie ne nous paraît réelle que parce qu'elle se modèle très souvent sur les tréteaux. Rien d'étonnant, du reste, à ce qu'une scène de la *Dame aux Camélias* me revînt à l'esprit à l'heure où tout le monde avait reparlé de la pièce en parlant de la comédienne qui l'avait créée.

Elle aura eu, Mme Eugénie Doche, en disparaissant, ce qu'on appelle une « bonne presse », et elle la mé-

ritait. C'était une femme d'esprit et une femme excellente. Elle avait à tout jamais marqué sa place dans l'histoire du théâtre en jouant, la première, cette héroïne du plus simple et du plus poignant roman d'amour qu'on ait mis sur la scène, Marguerite Gautier. Et, quel que fût le talent de celles qui jouèrent Marguerite Gautier après elle, Eugénie Doche était encore, était toujours — pour l'auteur comme pour le public — la Marguerite Gautier idéale, celle qui avait donné la vie, mieux que cela l'immortalité, à l'œuvre alors inconnue.

Et elle y avait eu du mérite, à son heure. Pas une comédienne de son temps ne voulait représenter cette courtisane. Mlle Fargueil avait refusé le rôle, et Dumas fils lui en voulut longtemps. Je me trompe, il le lui reprocha toujours. Virginie Déjazet à qui l'auteur porta son manuscrit en lui disant : « Jouez cela, j'y ajouterai des couplets », répondait : « Je joue Frétillon qui se donne, mais non une fille qui se vend ! » Dumas fils était fort embarrassé, désolé et nerveux, lorsque Mme Doche lut la pièce, s'éprit du rôle et accourut tout droit de Londres pour le créer.

Comment elle le créa, ceux qui l'ont vue ne l'oublieront jamais. Il paraît — j'étais trop jeune pour en juger — que jamais élégance plus parfaite, beauté plus exquise, grâce, mélancolie, amour ne furent plus complètement réunis en une créature d'élection. Et l'actrice avait la foi, foi dans son rôle, foi dans son auteur. Le comédien Fechter, intelligent cependant, était arrivé à la répétition générale avec un pantalon à carreaux.

— Vous allez mettre un autre pantalon, j'espère, un

pantalon noir pour l'acte de bal, lui dit Dumas fils.

Fechter répliqua :

— Pour le 4e acte? A quoi bon? La pièce n'ira pas jusque-là !

On avait répété la pièce dans les combles du théâtre du Vaudeville, la scène étant prise par une comédie qui devait, croyait-on, faire courir tout Paris et que Déjazet allait créer. Cela s'appelait le *Ouistiti*. Qui se souvient du *Ouistiti ?*

Eugénie Doche joua la *Dame aux Camélias* six cents fois au moins, mais c'est de cette *première*, de cette date du 2 février 1853 qu'elle se souvenait uniquement, comme d'un éblouissement, d'une sorte d'apothéose illuminant toute sa vie.

Elle était si frêle alors d'apparence que lorsqu'elle mourait, la femme-liane, mince, alanguie, ce n'était pas Marguerite Gautier, c'était Mme Doche elle-même qu'on croyait voir expirer.

— Ne craignez rien, répondait Dumas qui savait ce qu'il y avait de résistance sous cette gracilité ; — s'il lui arrive un soir, de mourir en scène — je la connais, elle ressuscitera pour la reprise !

Il l'aimait beaucoup. Il l'appelait « sa première complice ». Il lui fit pourtant un chagrin profond, lorsque, ayant achevé sa seconde pièce, *Diane de Lys*, il la donna, non pas à Eugénie Doche, mais à Rose Chéri et la porta au Gymnase.

— Que voulez-vous ? disait-il. Si vous jouez Diane de Lys, on dira que c'est encore Marguerite Gautier. Et l'élégance de Diane de Lys n'est pas l'élégance de la Dame aux Camélias. Diane de Lys est une grande dame !

Mme Doche alors, un peu mélancolique, montrait spirituellement cette dédicace mise par Dumas en tête de sa pièce : « Un peu ingrat mais pas méchant ! »

Non, certes, pas méchant. Bon et fort au contraire. Mais avec cet appétit du mot, cette impulsion de l'esprit qui faisaient de lui un des causeurs les plus imprévus, les plus extraordinaires et les plus redoutables. C'est précisément à propos de la charmante femme disparue — de celle que Janin et lui appelaient « *Margarita in Eugenia rediviva* » — qu'il me disait, un jour, en arrivant à la répétition de *Francillon* :

— Je viens de rencontrer Mme Doche ! Elle m'a rappelé ma jeunesse !

Et, raillant son émotion :

— Mais pas la sienne !

Les générations nouvelles, lorsqu'on leur montrait, aux premières, amaigrie, sous quelqu'un de ces immenses chapeaux à la mode, celle qui avait été Marguerite Gautier, la contemplaient comme une curiosité, mais non sans respect. « Voilà celle qui fut la Dame aux camélias ! » Ce titre, ce souvenir, ce salut lui suffisaient. Elle disait elle-même, finement :

— La *Dame*, c'est mon chant du cygne. Mais j'ai eu la bonne fortune d'attacher mon souvenir à une œuvre inoubliable. Je me suis retirée à temps. J'ai laissé de moi une riante image. Et, comme Sophie Arnould, j'ai choisi cette devise : « Jeune première ne puis, duègne ne daigne, retirée suis ! »

Et maintenant, puisqu'elle n'est plus, l'aimable femme fidèle à la morte qu'elle immortalisa, qui portera, le Jour des Morts, des fleurs nouvelles à la

tombe de Marie Duplessis, la véritable Marguerite Gautier ?

— Qui ?

Ce sera la Duse ou ce sera l'admirable interprète de Shakespeare, de Racine el de Musset, la Théodora de Sardou, le duc en habit d'archiduc de Rostand.

Sarah Bernhardt a projeté un rayon de sa gloire sur ce tombeau. Elle y eût placé un médaillon de la morte si Mme Bloch n'avait sculpté le profil de Marguerite pour ce coin de cimetière. Comment, dans cette Exposition où il y a, en effet, tant de choses, trop d'œuvres remarquables sollicitant l'attention, n'a-t-on pas encore signalé « l'exposante » qu'est Sarah Bernhardt dans la section des bronzes?

Elle est très fière pourtant de sa contribution à la Foire ou plutôt au Musée du monde et elle a raison. Cherchez ses œuvres dans les galeries des Invalides. C'est un coin spécial, parmi ces bronzes de France, et Sarah Bernhardt a sa vitrine particulière, comme Frémiet. Dans l'exposition de Frémiet, le maître apparaît comme vivant, au fond du magasin, personnifié par une statue polychrome, enveloppé dans son manteau d'où émerge sa tête énergique et maigre : telle une vision du musée Grévin parmi des chefs-d'œuvre. Le pacifique visage de Sarah Bernhardt se montre aussi dans la vitrine où l'artiste expose des bronzes, mais discrètement, au bas d'un buste superbe de Victorien Sardou qui est le centre de ce musée de choix. Il y a là d'attirantes compo-

sitions d'un naturalisme exquis, des algues, des poissons, des crabes, tout le monde singulier et comme fantastique de la mer fixé par une main de *sculptoress* en des métaux de patines diverses et maniés, pliés, assouplis ainsi que les herbes aquatiques qui pouvaienl flotter autour du corps d'Ophélie. Un aquarium de notre savant M. Lacaze-Duthiers métallisé par un art supérieur.

Ce sont les distractions et les occupations de la tragédienne, lorsqu'elle va se reposer, à Belle-Isle-en-Mer, des fatigues de Paris. Mais quel mot inconnu pour elle, la fatigue ! Au lendemain d'une représentation de l'*Aiglon*, elle pétrit quelque beau buste très vivant, comme celui d'Edmond Rostand que j'ai vu naguère dans l'atelier : une fine tête légèrement penchée, les yeux spirituels au regard glissant sous les paupières mi-closes, le sourire narquois sous la moustache provocante. Là-bas, au bord de la mer, l'idée vint à Sarah Bernhardt de sculpter des algues, de rêver, de réaliser des décorations originales avec des herbes de mer coulées en métal. « Essayez, vous avez raison, lui disait Georges Clairin, ce sera tout à fait curieux et précieux ! » C'est très personnel, voilà le vrai, et ne ressemble pas même au naturalisme des Japonais qui, en ce sens, semblaient avoir tout vu et n'avaient pas vu cela, pourtant : les algues, ces chevelures des vagues.

Mme Sarah Bernhardt avec une science étonnante de l'effet nouveau a sculpté là des presse-papiers faits de poissons étranges aux yeux de pierres précieuses, des herbes tordues, des pêches miraculeu-

sement transformées en bronze et elle a, le plus simplement du monde, pris place parmi les exposants aux Invalides, près de Thiébaut et de Barbedienne. Georges Clairin, qui peint si admirablement la transparence des vagues, a dessiné ou organisé la vitrine, qui ravirait Lalique : et c'est vraiment l'exposition la plus originale et la plus imprévue, bien faite pour décontenancer les sots qui n'admettent pas qu'on puisse se reposer d'un art par un autre, d'un labeur qui harasse par un travail qui console, et qu'on puisse quand on a les dons merveilleux d'une créature d'exception comme Sarah Bernhardt, marquer sa supériorité dans les genres les plus divers.

Le chah de Perse, qui arrive demain, vient-il à Paris pour voir les algues ou l'*Aiglon* de Sarah Bernhardt, les illuminations du Château-d'Eau ou les pavillons de la rue des Nations ? Il vient simplement pour voir Paris, et traditionnellement tout bon chah de Perse doit avoir visité une Exposition universelle lorsqu'elle a lieu sur les bords de la Seine. Après quoi, comme Nasser ed Din, le chah résume ses impressions en quelque volume de *Lettres persanes* qui diffèrent un peu de celles de Montesquieu.

Le chah ne manquera pas d'avoir du succès. Au lendemain de nos revers, après 1870, la venue du chah de Perse à Paris donna aux Parisiens, qui n'étaient point gais, l'occasion de voir un premier feu d'artifice. Les vieux Parisiens ne l'ont pas oublié et leurs neveux associent le nom d'un chah de Perse à

l'idée d'illuminations et de fanfares. Le maréchal de Mac Mahon avait montré une première fois au chah une revue où le souverain persan passa son temps à goûter des sorbets qu'il tendait ensuite à demi goûtés, à M. Buffet, un peu surpris. M. Carnot donna au chah une soirée à l'Opéra où Sa Majesté se levait, sortait, rentrait, se rasseyait, se relevait, ressortait pendant qu'on chantait sur la scène. Une représentation de gymnastique. Au total, le chah de Perse, sa moustache, sa carrure, sa parure et son aigrette sont demeurés populaires parmi les Parisiens et la ville écrasée sous la canicule ne manquera pas de faire à son hôte asiatique un accueil chaleureux.

Qu'eût-ce donc été si l'empereur Ménélik eût fait le voyage !

On avait espéré sa venue. Paris, affamé d'exotisme se préparait à le fêter. Il eût été le lion de la saison. Mais l'Empereur d'Éthiopie a ses *ras* qu'il doit surveiller et les déplacements et villégiatures lui sont interdits. Il nous a expédié pour étudier la France un envoyé extraordinaire que j'ai eu l'honneur de rencontrer l'autre jour et qui est bien, avec sa belle figure calme et grave, l'exemplaire d'homme le plus achevé qu'on puisse voir. S. E. Likamakouas Nado promène sur notre Paris ses yeux profonds, pensifs et doux, illuminant sa face de bronze. Très élégant sous ses vêtements d'Europe, on se l'imagine superbe lorsqu'ayant dépouillé la redingote qui l'enserre il revêt les robes blanches, pareilles à des toges romaines, des grands seigneurs d'Ethiopie.

Quelles impressions LikamakouasNado remportera-

t-il de notre civilisation affairée, de nos discussions, de nos nervosités et de nos fêtes? Peut-être publiera-t-il son *journal*, comme l'autre chah de Perse. Mais j'en doute. Rien ne l'aura étonné peut-être, ce beau jeune homme impassible, pas même la chaleur qui est pour nous le thème inévitable des conversations courantes et qui sans doute lui est parfaitement indifférente.

Ce qui doit consoler les Parisiens, condamnés, de par la nécessité comme moi à ne point quitter Paris, c'est que les fanatiques de villégiature abandonnent brusquement la campagne, cette année, pour venir respirer un peu à Paris. Ce n'est pas du tout un paradoxe. Les dessous des arbres sont inhabitables. Il n'y a plus de gazons verts. Tout, aux champs, a des reflets de cuivre et c'est encore à l'ombre des maisons que les insolations sont les moins fréquentes.

— Enfin, je respire! me disait un de mes amis qui fuyait Saint-Germain, l'autre soir, pour venir dîner à l'Exposition, sur la berge.

J'imagine que ce charmant esprit, Alfred Mayrargues, un ami disparu, eût été de ces Parisiens-là et qu'il eût plus d'une fois quitté Ville-d'Avray pour retrouver Paris. C'est au Pavillon allemand, devant les collections du grand Frédéric, que je l'ai vu pour la dernière fois. Un bonjour, un « shake-hand », un au revoir, mille choses dites en trois minutes. Ce sont bien là les rencontres et les relations parisiennes. Mais la vie est heureusement ainsi faite qu'on la renoue en se retrouvant.

Et ce très fin esprit était de ceux qu'on revoyait

toujours avec joie. On pouvait lui parler de tout, il avait tout lu et son érudition n'était hérissée d'aucun pédantisme. Bien au contraire, il haïssait les discoureurs empesés, les pontifes, étant un causeur sans pose et un délicat. Alfred Mayrargues fut un Parisien et je dirai presque un Français d'un autre temps. C'est une race qui se perd. Il allait de la Chanson de Roland au dix huitième siècle, de Diderot à Scholl ou Monselet, de Rabelais à Musset avec une facilité prestigieuse. Il avait précisément sur *François Rabelais* publié un livre tout à fait charmant, d'une aimable science avenante et dont la grâce n'excluait pas la profondeur. Edmond de Goncourt me disait un jour : « Il n'y a plus personne aujourd'hui pour lire les in-octavo ! »

Mayrargues non seulement lisait encore les in-octavo, mais jusqu'aux in-quarto et cela en sortant d'une *première* de la Comédie ou du Vaudeville. Victorien Sardou, David Raynal, Adrien Hébrard, ses amis, ne me pardonneraient pas de laisser disparaître sans un souvenir ce Parisien par définition, Parisien non point seulement de boulevard mais de bibliothèque, ce causeur d'une espèce supérieure et d'une génération souriante, Français, je le répète, de par l'éducation et la belle humeur, Gaulois dans la meilleure acception du mot, exemplaire tout à fait aimable d'une race d'hommes qui nous paraît plus agréable simplement peut-être parce qu'elle nous rappelle notre jeunesse, les heures qui semblaient douces à vivre. Mais non, Mayrargues était d'un temps où, comme la peste, la haine passait pour une maladie — et de ce temps-là, il avait gardé le sourire.

— Vous devriez dire quelques mots de ce charmant homme, me glissait à l'oreille Victorien Sardou, entre deux scènes du concours du Conservatoire. Ce Parisien mérite un adieu dans la Vie à Paris.

En votre nom et au mien, et en celui du directeur du *Temps*, c'est fait, mon cher ami, et de tout cœur.

XIX

LETTRE PERSANE

USBEK A NESSIR.

1er août 1900.
Du *Palais des Souverains.*

Frère de race choisie, plein d'affection,

Il y a des années et des années, le 5 redjeb 1275, — que les Français appellent le 7 avril 1859, — mon vieux cousin Riza venait à Paris avec Hassan Ali Khan qui, porteur d'une missive autographe du Chah, présentait à Saint-Cloud ses lettres de créance d'envoyé extraordinaire. Sa Majesté Nasser ed Din, préoccupée de bien organiser ses États, envoyait en France un certain nombre de jeunes Persans, très intelligents, pour les faire instruire dans les établissements d'éducation français. Notre maître voulait que, pour le bien de la Perse, ils revinssent chez nous éclairés en toutes les espèces de science qui distinguent les lettrés

français. « Ah! si tu connaissais Paris! » me répétait souvent le bon Riza, mort aujourd'hui. « Qui n'a pas vu Paris n'a rien vu ». Et c'est pourquoi, mon cher Nessir, j'ai quitté mes amis pour voir le coin de terre dont mon cousin me disait merveilles.

Nous sommes arrivés depuis quatre jours dans cette belle cité de Paris que mon aïeul Usbek proclamait, au siècle dernier, la rivale d'Ispahan, la ville du soleil, et déjà nous avons pu juger de la facilité avec laquelle les Parisiens, qui sont gens charmants, du reste, modifient leurs impressions. Comme le premier jour, le samedi, nous faisions notre entrée par de larges voies, qu'on nomme boulevards, et une longue avenue plantée d'arbres, qu'on appelle les Champs-Élysées (ce qui signifie Paradis), un des personnages chargés de nous accompagner me dit, en s'essuyant le front :

— Ah! que Votre Excellence arrive mal et par une chaleur tropicale! Voyez ces arbres. Ils sont affreusement roussis. J'imagine qu'il ne fait pas plus chaud à Téhéran. Je vous demande pardon. C'est un temps tout à fait insupportable!

Le lendemain, qui était un dimanche, le même personnage arrivait chez moi vers midi, en s'écriant :

— Décidément le temps est affreux. Voilà qu'il pleut. Après vous avoir montré un ciel bleu comme dans votre pays, Paris va vous servir un ciel gris comme vous en verrez à Londres. C'est insupportable. Et je vous demande pardon.

A deux heures de l'après-midi, toute pluie avait cessé et mon homme alors de s'écrier avec désespoir :

— Hélas! la chaleur va reprendre. Le temps est à peine rafraîchi. Décidément, c'est insupportable, et, encore une fois, pardon !

Ils sont très polis, tu le vois, ces Parisiens : ils s'excusent avec grâce. Mais à peine un changement se produit-il dans l'atmosphère qu'ils ne peuvent le supporter. J'avais lu leur histoire et ne comprenais pas trop à distance, et près de la mer Caspienne, leur humeur changeante. Vus de près, au bord de la Seine, ils me sont plus facilement expliqués et ce simple petit fait m'en a dit long sur leur instabilité d'humeur. Ils n'ont point, comme nous, la résignation qui permet à l'homme de faire doucement le voyage de la vie.

« Insupportable » est leur mot familier et comme ils crient bien fort que la moindre chose est insupportable, ils supportent tout cependant avec une facilité qui tient du prodige. On les parque, par exemple, en des boîtes closes appelées salle d'attente dans les gares, quand il serait si simple de les laisser monter prendre leur place en wagon sans fatigue, et ils demeurent là sans se plaindre, tels nos troupeaux de moutons gardés par les bergers. Oui, ces éternels insurgés sont des éternels résignés. J'ai remarqué cela dès notre arrivée à la frontière et à Paris, où le peuple, l'air très aimable, se poussait pour nous voir.

C'est Rica, dont le bon président de Montesquieu publia jadis les lettres intimes, qni constatait déjà, en l'an 1712, le 6 de la lune de Chalval, que les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. A cette époque, la vue d'un bonnet fourré stupéfiait les Parisiens, et tu sais comment les aïeux de

nos hôtes d'aujourd'hui accueillaient nos ancêtres.

— Ah! Ah! Monsieur est Persan! C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan?

A dire vrai, si la curiosité est toujours aussi forte, l'étonnement est beaucoup moins grand. Le Persan n'est plus pour le Parisien la bête curieuse et inconnue d'autrefois. Les chemins de fer ont modifié toutes choses et Rica n'a connu que les Français du temps des carrosses, des vinaigrettes et des chaises à porteurs. Aujourd'hui un Persan se peut promener sur ce boulevard dont je te parlais tout à l'heure sans éveiller la moindre surprise. Il y eut jadis un Persan qui, lorsqu'il se montrait à l'Opéra, faisait retourner toutes les têtes. En 1900, on le laisserait incognito lorgner le ballet. Paris est peuplé d'Orientaux, et j'y ai pu rencontrer en quelques heures des exemplaires des races les plus diverses. J'ai déjà croisé dans mes promenades des Circassiens aux bonnets fourrés et des Cinghalais aux torses nus, pareils à des bronzes, des Chinois portant la natte tressée et des Tonkinois au chignon tordu, des Turcs, des Arméniens, des Arabes, des Tunisiens, des Sénégalais, et, hier, comme je passais devant un grand nègre coiffé d'une calotte de velours et vêtu d'une longue robe d'un ton de neige, je le vis qui braquait sur moi un petit appareil en forme de boîte noire et, comme je m'informais de ses intentions, il me répondit en montrant ses dents blanches qu'il prenait avec son kodak des instantanés de tous les coins de l'Exposition et de tous les costumes des visiteurs pour les rapporter en sa paillotte du Dahomey et s'y distraire.

On peut dire qu'à Paris tous les échantillons du globe se sont donné rendez-vous et nous y passerions parfaitement inaperçus sans la fameuse aigrette du Roi des Rois et les diamants qui sont demeurés légendaires dans les récits du peuple depuis que S. M. Nasser ed Din, feu notre maître, les a montrés ici pour la première fois. Ces diamants et cette aigrette sont plus célèbres au pays de France que les plus exquises poésies de Firdusi, de Hafiz ou de Saadi. Les joailliers illustres ne sont pas, hélas! les faiseurs de vers. Et l'aigrette est, comme on dit ici, ce qui nous donne « le panache » et nous fait acclamer quand nous passons.

Peut-être ce peuple, qui se dit républicain et qui dresse des statues aux savants chimistes après les avoir décapités est-il, au fond, d'humeur ou d'habitude monarchiste. Je ne le connais pas bien. Peut-être ne se connaît-il pas lui-même. Mais il a du moins la prétention de connaître les autres.

J'ai rencontré, ai-je besoin de te le dire? dans ce Paris où l'on trouve tout, ce même éternel personnage dont parlait Rica et qui lui voulait démontrer que, lui, Parisien, connaissait mieux la Perse que le Persan le plus qualifié.

« Ah! bon Dieu, se disait Rica à lui-même, quel homme est-ce là? Il connaîtrait tout à l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi. »

Ce personnage, qui m'est venu demander ce que je pensais de Paris, m'a surtout donné son opinion sur les vins de Chiraz, les jujubes persans et les extraits de rose — sans parler du théâtre de notre pays qu'il connaît pour avoir vu deux danseuses mimer la danse du sabre.

Je lui ai demandé, à mon tour, à quel frère de race élevée j'avais l'honneur de parler et il m'a répondu :

— Je suis reporter et je vous ai pris une entrevue. Je vous demande pardon.

Tous polis, comme tu le vois, et de galantes façons. Mais si je n'ai pu lui dire que peu de chose sur Paris, il ne m'a rien enseigné sur la Perse. Ce qui ne l'a pas empêché d'écrire plusieurs articles sur les mœurs de notre pays, articles qu'il m'a fait tenir et qui m'ont enseigné ce que je ne savais pas.

J'étais avide de voir de près les guerriers de ce pays. Ils formaient la haie, le premier jour, sur notre passage. Depuis, j'ai vu défiler et manœuvrer les petits soldats de France, ceux qu'on appelle ici les pantalons rouges. Ce sont des fantassins admirables, agiles et l'air résolu. Tu te souviens que l'empereur des Français Napoléon Ier, lorsqu'il fut obligé de renoncer à son rêve de conquérir l'Égypte, avait eu l'idée d'envahir les Indes avec une armée persane, oui, avec nos braves, commandés par des officiers instructeurs français. Napoléon comptait en cela sur l'appui de la Russie. Il envoya, tu ne l'ignores pas, un de ses généraux, nommé Gardanne, pour apprendre à nos compatriotes l'exercice en douze temps et l'escrime à la baïonnette. Je doute que nos Persans eussent jamais atteint à la rapidité de mouvements de ces petits Français ; mais enfin le général Gardanne leur eût peut-être enseigné l'art de combattre les habits rouges. Peut-être ton grand-père eût-il, avec Gardanne, marché sur Calcutta. C'est le passé, mon cher Nessir.

Le présent nous rapproche évidemment de la Russie, et sans elle nos finances, malgré les aigrettes et les diamants de nos costumes, eussent été taries comme un ruisseau par le soleil. La Russie nous a prêté secours, et nos brebis, nos bœufs, nos chevaux, nos mules et nos trèfles secs servent maintenant à payer l'argent qu'elle nous a prêté. Il y a aussi les chemins de fer qui nous rapprochent d'elle. Ah ! les chemins de fer, mon cher Nessir, notre vieille Asie ne les aime guère et, pourtant, ils sont destinés à la transformer, à la rajeunir, à la réédifier et à l'enrichir !

En attendant, ils la troublent. Les loueurs de palanquins, de chevaux et de charrettes, en Chine, tuent les ingénieurs qui viennent leur construire des voies ferrées, absolument comme au début de l'installation des bateaux à vapeur à Venise, les gondoliers voulaient — notre ami le consul de Perse en cette ville me l'a conté — briser les omnibus qui faisaient concurrence aux gondoles.

« Chaque rail coûtera son poids en sang humain », disait notre maître vénéré, Nasser ed Din, qui fut assassiné d'ailleurs par un misérable bâbi fanatique pour une tout autre cause que les chemins de fer.

Les Anglais ne voient point poser un de ces rails chez nous sans jalousie. Ils tremblent que les Russes seuls n'en profitent. Sa Majesté le Roi des rois, dans ses études sur Paris, ne manquera pas de rendre visite — et je pourrais dire de « rendre hommage » — le plus tôt possible à l'exposition russe.

J'ai visité, après l'exhibition de l'Asie russe, notre voisine, notre pavillon persan, que j'ai trouvé fort

pittoresque et qui, la nuit, bien éclairé, brille, avec ses mosaïques d'un bleu pâle, comme une belle faïence de notre pays. Ce pavillon nous fait honneur. Géographiquement, il est étrangement placé, entre le Luxembourg et le Pérou. Mais il est bien agencé, bien meublé, et l'on y trouve en quantité de ces turquoises qui sont la gloire de nos mines, et des perles aussi qui viennent de notre golfe Persique embaumé de parfums. Je ne parle pas de nos tapis. Ils font toujours fureur parmi les Parisiens, et un homme d'esprit, modifiant le mot noté jadis par Rica, me disait hier :

— C'est surtout en parlant des tapis qu'on peut s'écrier : « Comment peut-on n'être pas persan ? »

Tu n'ignores point, d'ailleurs, que les tapis précieux se font rares en Perse, absolument comme les vieux bronzes et les vieilles laques japonaises se font introuvables au Japon. Les collectionneurs de Yokohama viennent acheter à Paris les netzkés et les gardes de sabre.

Je t'avouerai, en confidence, — S. E. Nazare Aga me l'a certifié, — que lorsque notre ambassadeur à Paris veut acquérir pour son salon un très beau tapis persan, il entre tout bonnement dans quelque grand magasin de nouveautés, rive droite ou rive gauche, et fait son emplette. Il n'y a plus de tapis persans que dans les magasins parisiens.

Il en est cependant, au pavillon de la Perse, dont aucun échantillon jusqu'ici n'avait été apporté en France.

Je regardais, précisément, un de ces tapis de

Kirman, grand comme un mouchoir de poche, — lorsqu'un visiteur parisien vint le marchander devant moi :

— Combien, ce tapis ?

— Trente mille francs, dit le vendeur le plus simplement du monde.

Le Parisien ne se démonta pas (ils ont aussi du sang-froid) et dit doucement :

— Vous n'en avez pas un autre ?

— Non.

— Tant pis ! Je n'aurais acheté que si vous aviez eu la paire !

J'imagine que ce Parisien voulait indiquer par là que le tapis de Kirman lui semblait un peu cher et qu'il se moquait de notre compatriote le marchand de laine. On ne sait jamais si ces Européens disent vrai ou s'ils plaisantent.

Non loin de notre pavillon, ou du moins sur le même côté du fleuve, est un pavillon de style singulier, baptisé de deux mots anglais : « modern style », où depuis trois jours se réunissent des lettrés de toutes nationalités, des rédacteurs de journaux, de ceux qui pourraient porter, comme tel grand personnage tunisien, le titre de « ministres de la plume ». Ce sont des gens très puissants, qui font l'opinion en tous pays, ou qui la suivent. La plupart d'entre eux n'ont point d'idées communes, et, cependant, laissant là pour quelques jours leurs querelles, ils traitent cordialement les questions qui intéressent leur corporation tout entière, et ils dînent même côte à côte. Exemple à suivre pour tout le monde et qui prouve

bien que, sur la terre, on a grand tort de s'entre-déchirer. J'ai vu la carte d'invitation à un de ces banquets. Adressée à des personnalités diverses, elle portait les noms les plus opposés, des noms d'adversaires politiques, temporairement réunis cependant par les intérêts professionnels.

— Est-ce que tous les Français, ai-je dit alors, ne pourraient pas saisir l'occasion pour se rapprocher et oublier? Les intérêts professionnels sont importants, qui calment ainsi les colères. Mais combien est plus important encore l'intérêt supérieur, l'intérêt national, qui réclame non pas temporairement, mais à toute heure, le dévouement et, au besoin, le sacrifice de tout le monde!

Le Parisien à qui je parlais ainsi m'a promis d'exprimer cette idée, très simple à mon avis, et qui l'a cependant surpris, dans une des réunions de ce pavillon « modern style » où se tient le Congrès de la Presse.

Il y a des femmes dans ce congrès, et j'en profite pour te dire un mot des Parisiennes. Mon aïeul écrivait à Ibben une vérité que je répéterai encore, mon cher Nessir : « Les femmes de Perse sont plus belles que celles de France; mais celles de France sont plus jolies. » Tout est dit avec ces deux adjectifs. Et encore n'ai-je pas vu les houris de l'Opéra et les « divines » comédiennes dont on nous parle tant, même à Téhéran.

A vrai dire, je ne suis guère sorti du palais, où j'ai vu Sa Majesté essayer une automobile (je dis : « une automobile » malgré le décret officiel de l'assemblée

des lettrés, comme je dis : « une locomotive »). Je m'y trouve bien, et quand j'ai assez admiré Paris, je rentre là et j'y déguste, comme un de nos vins délicieux, la sensation éprouvée. J'habite un petit hôtel charmant, entouré de jardins, tout rapproché d'une bells allée très vaste, où je vois, de ma fenêtre, passer les voitures, où je puis me croire à la campagne tout en étant très près de Paris, et dans Paris même, dont j'aperçois, comme une vaste porte d'entrée, s'ouvrir l'Arc de Triomphe, qui, le soir, éclairé par la lumière électrique toute blanche, semble un de nos temples de marbre clair sous les rayons d'argent de la lune.

Ces jardins qui m'entourent ne valent pas les nôtres. Les nôtres sont, comme nos femmes, plus beaux, mais celui-ci est plus joli. Il a la grâce de la Parisienne. Il me plaît, et c'est de là que je t'écris, heureux de t'envoyer mes impressions rapides et de te dire que ce peuple de Paris — le plus turbulent peuple de France — est le plus aimable, le plus accueillant, le plus enthousiaste des peuples, criant devant le roi des Rois : « Vive le Chah ! » avec une vigueur de poumons qui me donne envie de répondre, en levant mon bonnet : « Vive Paris ! »

Ah ! si le protocole ne s'y opposait pas !... Et, en dépit de ce protocole, je ne réponds point de ne pas crier : « Vive Paris ! » avant mon départ.

Écoute de l'oreille de ton âme ces confidences très sincères, et crois, mon cher Nessir, à toute ma confiance. Que devient Roxane, s'il te plaît?

USBEK.

XX

DES JOUJOUX

8 août 1900.

Il est, dans ce miscrocosme ou plutôt ce vaste monde qu'est l'Exposition, un coin spécial où les cris de joie, de ravissement et de désir partent comme des fusées. C'est le royaume des joujoux, là-haut, dans les galeries des Invalides.

Royaume des enfants, monde du rêve pour les petits. Les parents ont grand'peine à retenir par la main les jeunes visiteurs qui à droite, à gauche, partout, se précipitent, voulant tout voir, toucher à tout, dévorer des yeux, caresser des mains les merveilles. « Oh ! là ! Vois ! Vois donc là!... Et là ! Et là ! Et là ! » De tous les côtés, ils regardent. Tout les attire, tout les tente, les guignols en carton, les polichinelles en baudruche, les poupées de porcelaine et les soldats de plomb.

Leur joie fait ainsi notre joie et nous redevenons, pour un moment, enfants, avec ces êtres naïfs et impérieux dont les petits doigts se tendent vers le joujou qui les affole. Ah ! les soldats de plomb de notre enfance! Nous les revoyons tous dans le domaine du vieux bonhomme Noël à barbe blanche qui semble là-haut, en un paysage fantastique, régner sur l'empire allemand des joujoux. Voici à côté des jouets de bois venus d'Oberammergau — comme la Passion — les fantassins de Nuremberg, de Sonneberg et de Furth en Bavière, que nous alignions avec tant de fièvre sur la table cirée de la salle à manger pour passer la revue de nos boîtes de bois blanc. Les uniformes n'ont pas changé : je reconnais les grenadiers de l'empire — grenadiers aux guêtres de coutil, dit Hugo — et les zouaves de 1859. Il se glisse bien quelques uhlans dans l'étalage, mais les Allemands n'en ont pas abusé et, du reste, en face, dans les délicieux et ingénieux joujoux français, nous retrouvons d'autres soldats de plomb, tous les uniformes de notre armée, depuis le pioupiou familier jusqu'au chasseur alpin, jusqu'au pittoresque fusilier d'Indo-Chine.

On a dit que les nations se caractérisaient par leurs joujoux. L'enfant anglais, à l'heure des étrennes, demande plus spécialement à ses parents un navire, le petit Espagnol un tambour de basque, le petit Allemand un livre, l'enfant français un sabre. Parmi les joujoux d'autrefois, si joliment réunis par Léo Claretie, l'érudit organisateur de cette exposition centennale, les plus curieux sont, en effet — avec les

poupées hollandaises autrefois collectionnées par la pauvre Agar, — les petits soldats du XVIIIe siècle, gardes-françaises découpés en zinc ou encore les voltigeurs de la Grande Armée. Le soldat de plomb a toujours été le jouet préféré du petit Français.

Le soldat de plomb et la lanterne magique. Deux formes du rêve, à vrai dire, tout joujou étant l'incarnation d'un songe : pour la petite fille, la poupée, c'est l'éveil instinctif de la maternité, idéal de la femme ; pour le petit garçon, la panoplie où se groupent le képi galonné, le sabre à poignée dorée, les épaulettes minuscules ou la boîte blanche d'où sortent les soldats de plomb, c'est la gloire, l'appétit de la gloire — comme la lanterne magique, avec ses changeantes images, ses verres de couleur qui racontent l'éternelle histoire de Barbe-Bleue ou l'immortel poème de Don Quichotte, c'est le théâtre, l'aventure, l'au-delà, ce qui console de la vie courante ou traînante.

Et je constate avec plaisir encore que la vieille lanterne magique n'a pas trop changé depuis le temps où, par les rues de Paris, le montreur de lanterne faisait entendre dans la nuit son appel mystérieux, prometteur et inquiétant à la fois :

— Lanterne magique ! Pièce curieuse !

Et quelle joie quand on faisait signe au montreur de lanterne de monter et qu'il projetait sur le drap de toile le cercle lumineux de son espèce de féerie ambulante ! Depuis, la lanterne magique de la vie a fait défiler devant nous bien des verres de couleur, de toutes les couleurs, et bien des personnages, souriants

ou grimaçants. Je ne suis las ni de la lanterne magique d'autrefois, ni de la lanterne magique d'aujourd'hui. L'invisible montreur de verres me semble toujours passer dans la rue et j'entends encore son appel que personne n'entend plus :

— Lanterne magique ! Pièce curieuse !

Les joujoux pourtant se sont transformés depuis lors et les jouets mécaniques, entre autres, ont changé d'aspect depuis nos pauvres pantins sommaires qu'on faisait tout simplement mouvoir par des fils (comme les hommes par des rubans). Vaucanson serait émerveillé de ce que la mécanique des jouets montre couramment à présent : bébés qui sortent automatiquement d'un chou, poupée qui tricote avec une attention et une précision admirables. Et les acrobates et les jongleurs ! Et tout ce que l'électricité fait mouvoir, tableaux animés, ménages automatiques, petits puppazzi qui semblent de vivants citoyens de Lilliput.

Cependant, en dépit des merveilles des inventions nouvelles, je suis, je reste fidèle aux vieux joujoux. Ainsi les soldats de plomb m'ont surtout attardé dans ma visite à ce coin béni des petits.

Et les petits aussi les aiment, ces soldats de plomb chantés par le bon Andersen qui contait si tristement leurs amours malheureux avec les dédaigneuses poupées en papier. Les petits fusils, les petits canons, les petites mitrailleuses, les petits sabres, les petits shakos hypnotisent les grands yeux de ces bébés qui passent. Ah ! joujoux, éternels joujoux de notre race !

— Il ne faut pas un long temps — un quart d'heure de trottoir roulant — pour rencontrer, au quai d'Orsay, dans les pavillons des Armées de Terre et de Mer ces mêmes joujoux destinés aux petites mains douces des enfants mais transformés, agrandis, adaptés aux rudes mains des hommes.

Car il y a joujoux et joujoux.

Ce sont toujours des joujoux, sans doute, mais qui, n'amusant plus, sont des joujoux qui tuent. Premiers plaisirs des enfants devenus les suprêmes raisons des rois et des peuples. Chaque nation, ici, expose les jouets officiels de la mort. « Joujoux », c'est le nom que le soldat, artilleur ou fantassin, donne à son arme particulière. Et l'homme a perfectionné aussi ces autres joujoux, en tous pays. Il suffit, pour s'en convaincre, de suivre les galeries ou de visiter les pavillons le long de la Seine. La lanterne magique, pièce curieuse, s'y fait formidable.

Je rencontre là, dans nos ateliers de Rive-de-Gier ou de Saint-Chamond la tourelle de côte pour canons de 305 $^{m}/^{m}$ à tir rapide, l'affût de côte pour obusier de 24 centimètres, les canons de 21 allongeant leurs cous de sangsues géantes, tous les chefs-d'œuvre des aciéries de la marine, et, dans l'exposition des hotschkiss les mitrailleuses de 3 060 cartouches et les obus de diverses tailles rangés comme des tubes de buffets d'orgue qui, au lieu de symphonies, recéleraient la foudre. Les voilà, les joujoux nouveaux de ces éternels enfants, les hommes !

En Russie, ce sont d'énormes monstres verts accroupis sur leurs affûts géants: le canon de côte de 9 pouces, système du colonel Dourlacher, et d'autres canons verts, couleur de l'uniforme moscovite. En Angleterre, dans le pavillon Maxim, ce sont d'agiles et féroces engins de couleur grise, — couleur d'infirmiers d'hôpital ; — c'est le canon de 19 centimètres avec un projectile pesant 90 kilogrammes et qui peut tirer six coups par minute, en une minute projeter 5,442 kilos de métal de mort. — C'est le « pom-pom », qui crache 300 coups par minute. C'est le canon de campagne qui, par minute aussi, donne 12 coups de 5 k. 67.

Oui, il est là, le « pom-pom », portant des charges comme un ornement et ses petits obus allongés semblent une parure de joaillerie, quelque chose comme les cartouches dorées à la cartouchière d'un Tcherkess ou d'un Cosaque. Voici un autre Maxim qui, sur affût, tire 600 coups par minute. Un autre encore, un canon de 76 mm, qui projette 25 coups de 6 kilos 35 par minute. C'est la folie de la mort, la fièvre du bombardement et de la mitraillade. Et ces canons muets, pièces d'exposition aujourd'hui, de destruction demain, rappellent, avec leurs gueules muettes et avides, la bouche morbide des lamproies. Joujoux, jouets terribles, joujoux d'un jeu farouche qui pourrait s'appeler le jeu de massacre.

Mais, voici notre Creusot, les admirables inventions de M. Canet, un ingénieur qui est un penseur; voici la gigantesque et formidable tourelle rouge qui abrite à la fois, — l'antithèse est frappante, — les obusiers et

les locomotives. Autour des parois du cercle coloré au minium sont rangés les obus, rouges aussi, rouges et noirs, comme de grosses fleurs fanfastiques, des espèces de tulipes renversées. Ici les canons, verts en Russie, gris en Angleterre, sont noirs comme le drap de nos artilleurs. Ils allongent leurs gueules sombres au-dessus des locomotives, exposées en contre-bas, et dont ils semblent les protecteurs, l'arme de guerre veillant sur l'industrie. Et des géants aussi sont là, accroupis, comme tel canon de 24 de 42'5 calibre en tourelle barbette, dogues énormes qui se taisent et qui menacent. Ils écraseraient des villes. Notre fabrication pour l'artillerie m'apparaît ici colossale.

La Belgique nous montre des plaques de métal, de 10 milimètres, percées, transpercées à 25 mètres par le Mauser belge. C'est bien rien à côté des épais blindages de navires troués par les obus qu'on voit au pavillon Maxim. Les canons du Creusot perfectionnés par M. Canet ont une puissance supérieure peut-être.

Je quitte ce Creusot pour suivre l'exposition de la Guerre jusqu'à l'exposition de l'Hygiène. Voici la Turquie avec ses beaux exemplaires d'hommes robustes; le Portugal qui, fièrement, — et il a raison, — expose le modèle de la caravelle aux voiles marquées de la croix-rouge de Saint-Jacques qui porta Vasco de Gama à la découverte des Indes ; voici l'étalage des roumains, vestes de hussards, pelisses fourrées qui ressemblent, jetées à terre, à la défroque émou-

vante de quelque champ de bataille ; voici les fusées, lés pyrotechnies, les cuivres et les douilles de Birmingham, et la Russie encore, avec des figures de cire de Cosaques et de superbes chevaliers-gardes ; puis les ambulances, les voitures de transport, les supports de brancards garnis de moustiquaires pour installations et expéditions coloniales, les porte-brancards pour la bataille, et, sur cette toile bise, la figure, la figure de cire d'un petit soldat en pantalon rouge, — tel que j'en ai tant vus allongés ainsi sur le dos, — et qui symbolise, dans cette exposition, la chair anonyme, celui qui meurt pour ceux qui s'amusent, celui qui s'embarque à l'heure présente pour la Chine où l'on égorge, et où les « coupe-coupe », familiers aux mains jaunes, tournoient au-dessus des têtes des enfants d'Europe.

Puis encore, — et Victor Hugo avait bien raison d'aimer l'antithèse dont je parlais tout à l'heure, car l'antithèse est partout, dans la vie, ironique et souvent méchante, mais je la trouve consolante ici, — puis, tout à coup, après ces canons, ces caissons, ces schrapnells, ces obus, ces brancards, ces blessés, je me trouve dans un pavillon circulaire qu'on a décoré du nom de salon, et qui, admirablement aménagé, montre, au-dessus de vitrines circulaires, un groupe, une statue : le buste d'un homme que couronne une Renommée, une figure féminine quelconque, l'Humanité peut-être, et cet homme, je le reconnais. Je l'ai connu, je l'ai aimé. Voilà bien ses traits familiers, son visage à la fois sévère et bon, toujours pensif. C'est Louis Pasteur.

Nous sommes, ici, dans le Salon Pasteur. Les pavillons des armées de terre et de mer ont pour prolongement ce Salon Pasteur. Toutes ces expositions d'armes et de porte-brancards qui sont la Guerre aboutissent à cette sorte d'apothéose de la Science qui combat la mort. J'aurais voulu qu'on distribuât au public qui passe par là, une notice lui expliquant tout ce qui est ici, tout ce qu'il y peut voir. Le Congrès des médecins s'est-il rendu dans ce Salon Pasteur qui, en vérité, est comme un temple ? C'était un pèlerinage indiqué.

J'aurais voulu voir lord Lister, l'apôtre de l'antisepsie, rendre hommage à l'homme qui a combattu ces infiniment redoutables : les microbes, les infiniment petits. Wirchow eût pu rencontrer là les instruments sortis du laboratoire de Pasteur, ces reliques du labeur humain qui me rappellent d'autres instruments de travail, ceux du chimiste Regnault à Sèvres et que les Allemands brisèrent au temps du Siège, ce qui rendit fou de colère le fils du savant : — Henri Regnault.

Oui, dans ce salon qui est l'aboutissement des galeries de la Guerre, dans ce Musée de la science, on peut, en se penchant sur les vitrines, voir — ah ! les merveilleux joujoux ! — la spatule de platine que maniait Pasteur, les notes prises en 1881 lors de ses recherches sur la rage, les instruments servant au traitement des moelles rabiques dont l'acier clair, l'acier qui sauve, ressemble fort à celui des baïonnettes ou des sabres. Et, à côté de ces instruments de vie, à côté de ces fiches où, de sa petite écriture, Pasteur

notait jour par jour les cas qu'il observait, on s'arrête avec émotion devant la constatation même des résultats obtenus, devant ce simple tableau d'une éloquence admirable : « En treize ans — malades soignés de la rage : 21.631 ; morts : 99. Mortalité 0,45 pour cent. »

Quoi ! tant d'existences humaines arrachées à la plus affreuse des agonies ? Oui, et c'est pourtant cet homme dont l'image est là qui a accompli cette œuvre de salut ! Cet homme qui me donnait, un jour — précieux autographe — une de ces fiches contemplées aujourd'hui avec émotion. Et que n'a-t-il pas fait, ce Pasteur ? D'autres outils de son labeur surhumain sont là : les outils de ses recherches sur les fermentations, les vaccinations charbonneuses, la culture de vibrions septiques ; et j'aperçois des pipettes pour distribuer le vaccin dans les tubes — le microscope qui lui servit dans ses études sur les vers à soie — ce microscope qui eût paru sacré à Michelet ; — puis encore les tubes préparatoires pour le vieillissement des vins, puis des ballons utilisés pour l'étude des poussières organisées de l'atmosphère, sortes de cornues magiques de quelque alchimiste qui, lui aussi, fut un homme de guerre, de guerre à la maladie, de guerre à la souffrance, de guerre à la rage, de guerre à la mort.

Quel spectacle ! Et quels « joujoux », admirables, touchants, pieusement respectables que ceux-là ! Quelle existence que celle de cet homme ! Son gendre, M. Vallery-Radot vient de la raconter en un maître livre : *Vie de Pasteur*. Cela est simple et beau. Sur la muraille du Salon Pasteur les disciples du maître ont

écrit ces mots cette devise : « Pour la Science, la Patrie et l'Humanité ! »

Rien de plus éloquent. Et ce programme, c'est toute la vie de Louis Pasteur. Tubes et pipettes, fioles, éprouvettes, cornues, ces merveilleux joujoux sont d'un magicien de génie. Ou plutôt, pour être plus exact, ce sont les humbles outils d'un ouvrier de progrès, d'un homme très grand, très laborieux et très bon qui travailla de son mieux pour le bien de tous et qui disait précisément : « En fait de bien à répandre, le devoir ne cesse que là où le pouvoir manque. »

Et ces paroles, les pastoriens ont eu raison de les faire peindre sur une des murailles du Salon Pasteur — au-dessus des joujoux sublimes qui ont servi à prolonger, à adoucir la vie des hommes.

XXI

NOS GENS

15 août 1900.

« Quelles sottes gens que nos gens ! » dit un personnage de comédie du temps passé. On pourrait lui répondre : « Pas si sots ! Les avez-vous bien étudiés ? Avez-vous remarqué les regards involontairement narquois qu'ils laissent filtrer entre leurs cils quand, en vous servant, ils entendent quelque parole égoïste tomber de nos lèvres de maîtres ? Nos serviteurs sont comme nos enfants, très souvent nos juges et ces témoins de notre vie pourraient en dire long sur nos défauts et nos faiblesses. »

Napoléon avait raison de déclarer, en son style puissamment familier, qu'il faut laver notre linge sale en famille. Nos gens sont les compagnons d'existence qui portent ce linge sale au baquet ; ils en connaissent toutes les souillures. Et, philosophes pratiques,

habitués au spectacle quotidien des turpitudes humaines, ils peuvent répéter à bon droit l'impertinence étincelante de Figaro : « Aux vertus qu'on exige dans un domestique. Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets ? »

Des vertus ! Il s'agit bien de vertus ! La vérité est que leurs vices ne sont pas différents des nôtres et qu'on pourrait presque affirmer, au contraire, que c'est l'exemple d'Almaviva qui donne à Figaro les défauts dont se pare l'ironique barbier, fanfaron de scepticisme.

Qui sert autrui étudie autrui. Notre ennemi, c'est notre maître, a dit l'autre. Soit. Mais notre maître, c'est notre quotidien sujet d'observation, la marionnette animée qui nous donne, par ses passions ou ses colères, l'éternelle comédie. Jean-Jacques Rousseau servant à table non seulement la femme qu'il aimait, mais encore telles personnes qu'il détestait devait, dans une sorte de cérébration inconsciente, prendre des notes sur les injustices du sort humain. Le « Contrat social » est peut-être — qui sait ? — composé de réflexions nées pendant ces gestes irrités : les assiettes passées et les nappes desservies.

Aussi bien, le roman — cette histoire de personnages qui n'ont pas vécu mais qui ont amassé et comme catalogué de la vie — le roman a-t-il toujours souhaité de voir le serviteur, le valet, la soubrette — le juge, — quelqu'un de « nos gens » en un mot, nous peindre nous-mêmes, nous saisir dans ce déshabillé de tous les jours qui faisait dire qu'il n'est point de grand homme pour son valet de chambre mais un

homme avec toutes les faiblesses et toutes les tares de tous les hommes. Louis XIV savait bien ce qu'il faisait quand il exigeait qu'on lui passât sa perruque à travers les rideaux, et qu'ainsi on n'aperçut point son crâne chauve. Nos gens n'ignorent rien de nos calvities et nos rideaux n'ont pas de secrets pour eux Point de huis-clos : ils entrent partout. Gil Blas est le type de ces observateurs très avertis qui aiment à tout voir et qui savent tout montrer.

Mais Gil Blas, si pénétrant et si fin, se noie souvent en des récits d'aventures qui sentent les histoires de cape et d'épée et on lui pourrait adresser là-dessus quelques critiques assez justes, comme il en adressait lui-même à l'archevêque de Grenade sur les homélies de Monseigneur. Un romancier d'une imagination féconde, inépuisable, vraiment extraordinaire, Paul Féval, inventa un jour une « Madame Gil Blas » un Gil Blas femelle, observant tout et disant tout, comme le héros de Le Sage. Mais là encore l'étude tourna vite au roman romanesque, au roman-feuilleton, et nous n'avons pas là le témoignage d'une observatoin directe.

Jules Barbey d'Aurevilly, très pénétré du sentiment de sa supériorité mondaine, me disait un jour, le grand écrivain un peu paradoxal, que Balzac n'avait étudié le faubourg Saint-Germain, le Faubourg, que par les portes entrebâillées et qu'il n'y était entré que par les escaliers des femmes de chambre. Ce ne serait pas un si mauvais moyen d'y pénétrer ; les femmes de chambre sont extrêmement bien informées sur le monde ; elles seraient des courriéristes supérieures et

Saint-Simon ne fut qu'une géniale femme de chambre indiscrète. Balzac, du reste, avait été reçu au salon, quoi qu'en dise Barbey d'Aurevilly.

Mais ce besoin de faire parler, caqueter, déposer la femme de chambre est si naturel à un peintre de mœurs, Lisette et Marton sont si naturellement les dépositaires (je voudrais dire dépositrices) des secrets de l'alcôve, du boudoir, de la salle à manger où le vin de prix délie les lèvres, de la chambre de malade, de l'escalier dérobé, de ce qui se passe derrière le verrou tiré, de tout ce qu'il y a d'obscur, de furtif et de caché jusque dans nos maisons éclairées à la lumière électrique, elles sont si parfaitement instruites des verrues et des grains de beauté, que les romanciers ont, de tous temps, formé le dessein de donner au public, les révélations, les arrêts, les indiscrétions et les sentences de ces femmes de chambre plus informées que des juges d'instruction.

Je n'ai pas lu les « Mémoires d'une femme de chambre, écrits par elle-même », et traduits de l'anglais, parus en 1786 et qui, figurant au catalogue de Dresde, sont compris par le comte d'I... dans la bibliothèque des ouvrages relatifs à l'Amour. Mais je me rappelle un in-18 à couverture rose, les « Mémoires d'une femme de chambre » publiés chez Dentu en 1864, avec « portrait photographié de l'auteur » dit la couverture, ce qui prouve que l'illustration par la photographie ne date pas d'aujourd'hui. Le portrait manque à l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale

timbré de l'aigle impériale, en rouge, que j'ai feuilleté, l'autre jour, mais je me rappelle la figure de la jolie fille qui avait consenti à orner ce roman attribué jadis à Henri de Pène et dont l'auteur est Mme Raoul de Navery, un écrivain devenu familier maintenant aux librairies catholiques.

Livre introuvable aujourd'hui, ces « Mémoires d'une femme de chambre ». Livre d'ailleurs de fabrique courante. « Je ne suis qu'une soubrette et je raconterai l'histoire des autres : c'est une double raison pour ne mettre à la vérité ni robe ni maillot. » Ainsi parle l'héroïne Annette. Et voilà le ton du volume. C'est l'histoire d'une pauvre fille de Thomery, près Fontainebleau, qui, après avoir passé son enfance à ramasser du bois dans la forêt et à remplir des paniers de chasselas — son père cultive les raisins du pays — s'en va à Paris en qualité de femme de chambre à la suite d'une petite dame nommée Cendrinette. Le nom de Cendrinette — du blond des cheveux de la Parisienne — donne la note du livre et aussi sa date. C'est le monde du second empire croqué lestement, de traits souvent amusants, jamais profonds. Le mondes des cocodettes et des comédiennes crayonné à la façon de Marcellin, mais d'un Marcellin qui n'aurait pas causé avec son ami H. Taine. A la fin, après avoir vu de près bien des fourberies de femmes et bien des comédies parisiennes, Annette retourne à Thomery et y devient une bonne fermière en épousant un brave compagnon d'enfance, le nommé Pinson. Roman cursif, dénouement d'Opéra-Comique.

On peut se rendre compte du sérieux que peut

apporter un esprit pensif dans un tel sujet, on peut aussi juger de la différence des temps en lisant le « Journal d'une femme de chambre » de M. Octave Mirbeau, qui est le grand succès de l'heure présente avec le livre de Sienkiewicz : « Quo vadis? » Je n'aurais garde de comparer le volume rose de Mme de Navery au maître-livre de M. Mirbeau. Celui-ci est à la fois une étude sociale et littéraire, d'une langue forte, pittoresque, hardie et d'une profonde et puissante tristesse. Tristesse jusque dans le comique, dans le comique amer des types singuliers et vivants qui défilent devant nous comme en une sorte de bourgeoise danse macabre. Livre de vérité et de pitié, d'une vérité qui sortirait non du puits mais de l'égout, d'une pitié que ferait naître l'aspect sinistre d'une pourriture d'hôpital.

Elle est comme la cousine de Germinie Lacerteux, cette Célesine venue d'Audierne à Paris pour servir, — et qui sert, en effet, révoltée des appétits qu'elle coudoie et des désirs qu'elle excite, faible et cependant honnête jusque dans ses faiblesses, capable de passion sincère comme lorsqu'elle s'éprend du fils de la maison, un pauvre poitrinaire qui exhale ses derniers soupirs, — M. Mirbeau dit des crachats — dans des baisers morbides (et rien de plus poignant que cette tragique idylle), capable aussi de lâcheté sensuelle, et finissant, après tant de places diverses et tant de tristesses, par tenir un petit café qu'une sorte de Jupillon farouche, gibier de bagne, a acheté à Cherbourg du fruit de ses rapines. Ah ! nous sommes loin de l'Annette de 1864, se faisant fermière et

devenant Mme Pinson, comme dans les récits de prix Montyon !

Ici, c'est en pleine chair que taille et retaille le robuste styliste du « Jardin des Supplices », l'évocateur entraînant de « Sébastien Roch » et du « Calvaire », le dramaturge des « Mauvais Bergers ». Je retrouvais, hier, en tête du nouveau volume de M. Gustave Geffroy, la sixième série de cette « Vie Artistique », qui est comme l'Encyclopédie de l'art nouveau, libre et fièrement militant, cette dédicace éloquente : « A Octave Mirbeau, au romancier, au poète dramatique de la passion et de la souffrance. » Voilà bien la caractéristique même de ce talent vigoureux, aux généreux élans, aux cris de poignante angoisse ou de protestation ardente. Passion et Souffrance, c'est ce qui ressort des pages imprégnées de pitié, je répéterai souvent le mot, du « Journal d'une Femme de chambre ». La Célestine de M. Mirbeau, chair à douleur, chair à plaisir, est une créature de sincérité, dont la déposition ressemble au testament d'une société. « J'avertis charitablement, dit-elle, les personnes qui me liront que mon intention, en écrivant ce journal, est de n'employer aucune réticence, pas plus vis-à-vis de moi-même que vis-à-vis des autres. J'entends y mettre, au contraire, toute la franchise qui est en moi, et, quand il le faudra, toute la brutalité qui est dans la vie. »

Cette franchise dont fait montre la femme de chambre venue d'Audierne et retirée à Cherbourg, — « née de la mer, je suis revenue à la mer », — elle la doit, je pense, à l'écrivain qui a mis au jour ses confidences douloureuses. La franchise est le don du

polémiste magistral qu'est M. Mirbeau, comme la tendresse spontanée pour les souffrants est le don exquis de cette autre voisine du romancier, Mme Séverine. Elle va loin souvent, cette franchise chez l'auteur du « Journal d'une Femme de chambre », et je ne souscrirais point à ce qu'il y a parfois de personnalités dans ce tableau de certains coins de la vie présente. Mais la femme de chambre a le droit d'être sévère. Elle le dit : « J'ai frôlé tant de misères !... Ça donne à réfléchir et à frissonner ! »

Il y a bien des traits qui eussent étonné Frontin ou Marton, — « Nos Gens » du XVIIIe siècle, — dans ce volume où se pressent les épisodes attirants et se coudoient les personnages les plus étranges, par exemple ce fétichiste de l'amour qui n'aime dans la femme que ses bottines, ses petites bottines, et meurt en en mordillant le cuir dans une sorte d'accès tétanique. Mais Frontin eût reconnu « Nos Maîtres » dans les observations faites par la camériste d'aujourd'hui, reprochant à ceux qu'elle sert de traiter les domestiques comme des chiens gavés de pâtée, avec des bontés familières dans le genre de celles-ci :

— Vous pouvez manger cette poire, elle est pourrie... Finissez ce poulet à la cuisine, il sent mauvais...

Nous nous plaignons assez souvent que la race des bons domestiques diminue. C'est que la race des bons maîtres n'augmente pas, tout au contraire. L'égoïsme de ceux-ci engendre l'indifférence ou l'hostilité de

ceux-là. Caleb était Caleb, parce qu'au vieux logis on le traitait en ami. Les braves gens et les pauvres filles, les servantes vieillies à l'attache, bêtes de somme du dévouement, que nous couronnons à l'Académie, aiment leurs maîtres parce que leurs maîtres les aiment. J'étais ému aux larmes en dépouillant leurs dossiers, l'année de mon rapport sur les prix de vertu. De la bonté naît la bonté, il faut nous le dire. Et — chose bizarre — la lecture du terrible livre de M. Octave Mirbeau m'a produit le même effet que le travail poursuivi, le crayon en main, sur ces dossiers d'autrefois. Cette formidable déposition de l'écrivain réfractaire m'a rappelé les témoignages des humbles maires de campagne et des curés de villages. C'est tout le contraire, et cependant, oui, l'effet produit sur l'esprit est le même. L'art, avec toutes ses ressources admirables, aboutit, comme le simple procès-verbal terre à terre, à la constatation de la toute-puissance de la bonté, de la pitié, de la charité entre les hommes. Aimons-nous et plaignons-nous.

Je citais tout à l'heure le roman d'Henry Sienkiewicz : « Quo vadis ? », qui fait songer parfois à la Salammbô de Flaubert. L'œuvre de l'idéaliste tend au même but que celle du réaliste. Ce qui donne un prix singulier au livre de Sienkiewicz, à cette étude de la transformation du monde romain par le christianisme, c'est-à-dire par l'idée et par la pitié, c'est qu'on peut faire, en le lisant, un retour sur nos propres modifications sociales. Ce roman antique est un roman actuel, comme celui de Mirbeau, « Où vas-tu ? » dit saint Pierre au Christ qu'il rencontre

aux portes de Rome. Pierre s'enfuit de la ville Éternelle où la persécution menace. « Je vais à Rome, répond le Christ, me faire crucifier pour la seconde fois. » Pierre s'arrête. Alors il comprend. Il rebrousse chemin, rentre à Rome, marche au supplice, et trouve la croix du Sauveur.

— Où vas-tu? disent aussi les penseurs à chaque homme de ce temps.

La plupart des contemporains vivent sans savoir, au jour le jour, sans souci des problèmes ou des périls du lendemain. « Quo vadis? » L'avenir est sombre, les questions redoutables s'amoncellent à l'horizon comme de gros nuages noirs. Il faut faire comme saint Pierre, rentrer à Rome et remplir son devoir.

C'est l'Allemand Gutzkow qui a dit, voilà bien des années : « Celui qui n'est pas accoutumé à l'idée qu'on peut le guillotiner dans le plus prochain quart d'heure ne jouera jamais un grand rôle de notre temps ! » Il exagérait. Mais la vérité est qu'il faut s'accoutumer à tout braver pour dire ce qu'on croit juste, et qu'il faut le dire comme on peut, par le journal, par le théâtre, par le livre, par le verbe ou par l'action, œuvre de science ou œuvre d'art. M. Mirbeau a choisi, pour nous apitoyer sur les humaines tristesses et nous avertir des périls et des haines, une pauvre fille de misère. Elle aussi, la Bretonne d'Audierne, rouée de coups par sa mère alcoolique, comme elle sera plus tard mordue de baisers par des dégénérés, elle aussi nous pose la question tragique de Sienkiewicz :

— « Quo vadis ? » Où vas-tu ?

Et il faut lui dire merci, en vérité, si elle nous force à répondre, après avoir réfléchi, songé, fait un retour sur nous-mêmes :

— Nous allons, sous peine de désastres, à la Bonté et à la Pitié !

Les faibles et les souffrants, indifférents à la politique, ne demandent pas autre chose.

XXII

COINS DE FRANCE

22 août 1900.

C'était une idée charmante de faire, dans l'Exposition universelle, la part de chaque province de France et de montrer aux visiteurs les vieux costumes, les vieux logis, les souvenirs de tous ces coins de terre, tout ce qui reste de traditions et de coutumes de la France d'autrefois dans la France démocratique d'aujourd'hui. Chacun de nous eût retrouvé dans ces quelques mètres carrés de terrain un morceau de la terre natale. Les « déracinés » eussent senti passer en leurs veines, comme la sève du renouveau dans les branches, le frisson des heures d'enfance. Ce qu'on a fait merveilleusement pour le Cambodge, on pouvait le faire pour chaque lambeau de patrie et ces fragments de reconstitutions ethnographiques soudés les uns aux autres eussent figuré la nation tout entière

et, comme disait Jules Favre en une image fameuse, chacun se fût reconnu dans les morceaux du miroir brisé.

Imaginez l'admirable tableau de la France de Michelet — ce magique lever de rideau levé sur le grand drame de l'Histoire — imaginez ces pages immortelles, ce chapitre incomparable mis en action, réalisé par d'habiles artistes (nous n'en manquons pas), les pays du vin et ceux du houblon, les mûriers, les oliviers, la Champagne, la Bourgogne, la Provence, la Flandre, la Bretagne, les pommiers normands et les châtaigniers limousins, la France, toute la France, reconstituée dans son aspect multiple et dans ses physionomies diverses !

Le projet était beau. Patriotique et poétique il pouvait, il devait être une attraction puissante. Il n'a été exécuté qu'à demi. Je me suis plus d'une fois arrêté dans ces quelques coins des provinces françaises, sur l'Esplanade des Invalides, goûtant ce qu'il y a de savoureux dans ces évocations du pays, mais regrettant qu'elles ne fussent pas plus nombreuses et plus complètes.

Telles qu'elles sont, elles ont un charme. Elles reposent. Ce sont des coins discrets et qui retiennent. Où nous rencontrions, à l'Exposition dernière, les campongs javanais et les petites danseuses aux gestes hiératiques, nous trouvons maintenant de braves gens du Poitou ou des Arlésiennes des Alyscamps. Les coins de France ont remplacé là les curiosités exotiques; et les boutiques de sabotiers de Bretagne ou de potiers du Berry succèdent aux étalages tonkinois où

mes amis les petits interprètes Luang et Tinn m'expliquaient les caractères de leur écriture savante.

Coins de France, morceaux de patrie. Je trouve plaisir à aller là, du vieux Poitou au vieux Berry, en passant par le vieil Arles et la Bretagne, où l'on entend chanter en langue armoricaine des chansons qui vous prennent au cœur. La vieille Auvergne est de l'autre côté de l'Esplanade avec ses « chobrétayres » joueurs de chevrette — et ses filles et ses gars qui dansent la bourrée avec une bouteille sur la tête exactement comme les almées d'Égypte posent leurs amphores de terre sur leurs chevelures noires. La Vieille Auvergne ne fait pas sécession; mais sans doute n'a-t-elle pu obtenir le terrain voulu pour se grouper avec les provinces de France. Et je la retrouve, cette Auvergne qui me paraissait un pays terrible, lorsqu'étant petit on me montrait de loin, en notre pays limousin, les monts d'Auvergne en me disant :

— Là-bas, tu vois, ce sont les montagnes des Auvergnats !

Les braves gens ! Leur nom sonore et rude me semblait caractériser des êtres farouches, et mes yeux d'enfant contemplaient, avec une sorte de terreur, ces espèces de noirs nuages, là-bas.

Ni le Limousin, où je suis né, ni le Périgord où j'ai grandi, ne sont représentés dans ces coins de France. Ils eussent mérité d'être évoqués aussi, avec leurs frairies et leurs fêtes votives, les grands châtaigniers, et les ratoubles, et les chênes truffiers. Je les ai cherchés. Ils n'y sont pas. Mais le ressouvenir du sol natal est si puissant que, vieux Parisien ou pari-

sianisé, je me suis comme retrouvé pourtant dans cette partie de l'Esplanade où l'on a reconstruit le Berry. Le Berry est voisin de chez nous. Je n'ai pas rencontré là les « traînes » poétiques où George Sand fait errer et songer la Petite Fadette, mais George Sand elle-même m'y est comme apparue, la bonne dame populaire, près de la reconstitution du petit clocher de Nohant, où elle repose.

On vend dans ce Berry des cartes postales où les Berrichons célèbres ont leur portrait et leur biographie, et d'autres encore où tous les coins pittoresques de la Vallée-Noire, illustrée par Mme Sand, sont reproduits par André des Gachons. Et les paysages mêmes décrits par George Sand, les coins de Berry rendus fameux par elle, le Moulin d'Angibault ou le château des Beaux Messieurs de Bois-Doré, les voici peints sur émaux, en broches, en boucles d'oreille, en bagues. Il y a là toute une bijouterie de George Sand et cette imagerie, cette bimbeloterie littéraire donne une impression touchante : on sent que la dame de Nohant a pour toujours conquis la terre berrichonne et qu'on ne saurait pas plus parler du Berry sans penser à elle qu'on ne pourrait citer l'Écosse sans songer à Walter Scott, la Provence sans prononcer le nom de Mistral.

Maurice Rollinat, le rural endurci qui promène ses songeries dans les brandes parmi les paysans en sabots, le poète puissant des apparitions et des névroses, figure, sur ces cartes postales berrichonnes, à côté du général Soumain, d'Emile Accolas, de Veillot, de Lapaire et de l'imagier André des Gachons.

La carte postale, c'est la gloire moderne. Autrefois, la grande gloire consistait à devenir tête de pipe. Une pipe en terre, c'était le Panthéon à un sou. Maintenant, ce fragile Panthéon de l'actualité, c'est la carte postale à dix centimes.

Frédéric Mistral, dont la renommée défie tout lendemain, et qui, vivant, marche en pleine postérité, Mistral a ses portraits-cartes aussi et ses photographies aux devantures du vieil Arles, parmi les jolies filles brunes et fines de son pays. Coin pittoresque encore, celui-là, avec ses restaurants aux treilles vertes, ses mas d'un blanc de craie où l'on a tracé, en proverbe du pays : « Quand le soleil brille, la cigale chante » ; — coin lumineux où l'on peut croquer les amandines de Provence en écoutant quelque tambourinayre qui semble échappé d'un roman de Daudet, et où l'on peut voir (je confesse que je ne l'ai pas vue) la légendaire Tarasque de Tarascon, aussi amusante que l'effranyant Dragon lumineux promené par les Annamites aux soirs des fêtes coloniales et des retraites aux flambeaux du Trocadéro.

Mais, peut-être, de tous ces coins de France, est-ce la reconstitution d'un village de Bretagne qui m'a retenu le plus longtemps. Elle a sa puissance profonde, la vieille Armorique aux pierres grises, et pour la reproduire telle qu'elle est, avec ses dolmens et ses croix de granit, les moyens, il faut le reconnaître, étaient plus faciles. Aussi bien, menhirs et calvaires, cabaret et assiettes de faïence, tout est breton, et

breton bretonnant, dans ces quelques mètres de l'Esplanade, et je me rappelle une heure délicieuse qui m'a donné vraiment l'impression d'un voyage au pays d'Armor. La retrouverais-je, maintenant, cette sensation disparue ?

C'était à la veille du 14 juillet. La foule était grande autour du cabaret breton, près des murailles grises de l'hostellerie de la duchesse Anne. Debout sur l'estrade improvisée, comme en une fête de village, le barde Léon Durocher, entre deux sonneurs de biniou, donnait le signal des chansons de Bretagne, et tandis qu'on chantait là quelque refrain d'Armorique, l' « Angelus de la Mer », ou le « Gilet breton », de Durocher ; la « Ronde des châtaigniers », de Théodore Botrel, ou la « Boîte de Chine », de Yann-Nibor, il me semblait, regardant les spectateurs attablés autour du cabaret en plein air, que j'assistais vraiment à quelque Pardon de Bretagne. Les calvaires et les dolmens de pierre grise encadraient ce tableau de fête populaire où les pantalons garance des troupiers mettaient leur note rouge parmi les coiffes blanches des filles blondes et la soutane noire des recteurs attablés devant le pichet en faïence à fleurs crues d'où coulait le cidre sentant la pomme, — le cidre fièrement chanté par Richepin dans son « Flibustier » :

Ce bon cidre breton, raide au cœur, clair aux yeux,
Qui vous ragaillardit le courage et la mine,
Et qui, lorsqu'un rayon de soleil l'illumine,
Ressemble aux cheveux d'or des filles du pays.

Oui, l'impression était pénétrante, exquise. Ces tables de bois, ces chaises de paille, ces buveurs

reprenant au refrain les couplets des chanteurs, Jacotot, à la voix puissante, ou Kermorvan, ou Jeanne La Crêpière, ces monuments de faux granit sans doute, de staff et de décor, mais d'un aspect si vrai, d'une exactitude à ravir un archéologue, me transportaient — à quelques mètres de la Tour Eiffel — dans quelque village en fête du Finistère, et c'était une halte heureuse, un moment d'oubli, l'oubli étant la joie suprême à de certaines heures de la vie.

Puis, en vérité, un grand courant de vaillance et de foi parcourant cette foule, assise ou pressée, et écoutant debout les bardes bretons mi-montmartrois, mi-armoricains. Quand les chanteurs attaquaient une des plus vigoureuses « Chansons de là-haut et de là-bas », la « Marche Bretonne », les fronts se découvraient au nom de Duguesclin, de la Tour d'Auvergne ou de Cambronne, et, sous la bannière bretonne, aux fleurs d'hermine, que levait très haut Léon Durocher, l'auteur de la « Marche », le refrain montait, vraiment entraînant, sous les arbres de l'Esplanade, criblés du soleil de juillet :

> Quand c'est l'heure du branle-bas
> Les Bretons ne s'arrêtent pas !

Alors, je me rappelais la phrase de Michelet : « Lorsque la patrie était aux abois, il s'est trouvé des poitrines et des têtes bretonnes plus dures que le fer de l'étranger. »

Et il y avait là, à la veille de cette fête de la prise de la Bastille, un joueur de biniou qui, plein d'ardeur, jouait les vieux airs du pays, ceux qui peut-être

jadis avaient poussé les Chouans à la chasse aux Bleus, et qui, maintenant, n'étaient plus que des curiosités musicales rétrospectives pour les chercheurs de sensations nouvelles.

Ah ! quelle ardeur il y mettait ! Il sonnait hardiment comme aux Pardons du pays, voulant montrer aux Parisiens ce que c'est qu'un bon joueur de biniou du pays breton ; — et de ses poumons il soufflait, soufflait, ses doigts courant sur les trous des flûteaux et les vieux airs d'Armor montant mélancoliques, nasillants, allant au cœur, allant à l'âme, parmi les rumeurs des passants comme une plainte d'au delà, une voix de lointain village dominant le fracas de la cité...

Hier, je suis retourné au village breton. Je me suis assis devant la table blanche et j'ai regardé le dolmen et le menhir et le calvaire gris où le flâneur peut lire : « Ni ho salud kroaz um gag » et la petite fontaine aussi où se voit la statue de la Vierge. Les moineaux parisiens, qui ont l'instinct des coins heureux, ont fait élection de ce coin de Bretagne. Ils volaient sur le chaume de la maison où l'on fait des crêpes de blé noir. Chassés de partout, c'est là qu'ils ont trouvé le refuge. J'ai vu sur les dolmens un congrès de moineaux, aussi nombreux, aussi bruyants que tous les congrès des bords de la Seine.

Et comme j'étais là, me donnant à moi-même, par une sorte d'auto-suggestion l'impression que je me trouvais transporté fort loin, au pays breton, comme en voyage, voilà que j'entends une des servantes répondre à quelqu'un qui s'informe, demande pourquoi le sonneur ne sonne plus sa plainte et sa chanson :

— Le biniou, monsieur?... Le biniou est mort!

Qui cela, mort? Le paysan en veste brodée de jaune aux dessins traditionnels, gaulois d'origine, le musicien coiffé du chapeau à ruban noir que j'avais écouté, que j'avais applaudi, il y a un mois? Oui, le joueur de biniou breton a disparu, emporté, et on pourrait, sur sa tombe, graver l'épitathe que Victor Hugo, au temps du siège, avait composée pour son propre tombeau :

Ci-gît le bon barde
Tué par la bombarde!

Mais la bombarde n'est pas le même instrument que le biniou et le sonneur de bombarde, n'est pas mort.

C'est son biniou qui l'a tué, le pauvre François Bodinic, venu du fond du Finistère pour apprendre aux gens de Paris les vieux airs du bourg de Cloic. Il a sonné tant qu'il a pu au cabaret breton, accompagnant les chansons de Yann Nibor ou de Durocher, il a sonné pour les Parisiens qui passaient, pour les gars du pays qui lui criaient leurs bravos en breton. Il a sonné de ses derniers souffles. Un chaud et froid l'a pris à la gorge. Il sonnait. La toux lui cassait la poitrine. Il sonnait encore. La veille de sa mort, faible et pâle, on le suppliait de s'interrompre. Il sonnait toujours. Tel ce fantastique sonneur que j'ai vu, en un musée de Bretagne et que Yann' Dargent son auteur, appelait le Dernier Barde.

Maintenant, François Bodinic ne sonnera plus. Plus jamais! S'il connaissait Brizeux, peut-être avait-il lu l'Élégie de Le Braz où le poète parle mélancolique-

ment à ceux qui laissent là « les vieux chênes et les pommiers nouveaux » chantés aujourd'hui par Botrel :

Si vous laissez encor les beaux genêts fleuris
Et les champs de blé noir pour aller à Paris,

songez à ceux qui restent, dans la grand'ville mangeuse d'hommes, dans ce Paris qui broie les êtres et les fait passer du biniou au cercueil, de la fête à l'hôpital.

Non, ce n'est pas ainsi que l'on meurt en Bretagne !

Et si François Bodinic, le bon sonneur, était resté là-bas, comme pour Le Braz, le poète eût pu dire :

Son corps reposerait dans le bourg de Kéuen,
Près du mur de l'église et sous un tertre fin,
Ses parents y viendraient prier avant la messe,
Tous les petits enfants y lutteraient sans cesse.
Étendu dans sa fosse, il entendrait leur bruit
Et les Korriganeks y danseraient la nuit !

Maintenant il y a au bourg de Cloic, par Fouenan (Finistère), une veuve, la veuve d'un homme de quarante-cinq ans qui laisse cinq ou six enfants et ne jouera plus du biniou ni à Paris ni en Bretagne. Les poètes bretons ont fait pour elle, la pauvre femme, une collecte. Mais une carte postale ou plutôt un bon de poste est bientôt envoyé de Paris en Bretagne. N'oubliez pas le joueur de biniou !

Je reviendrai plus d'une fois à ces coins de France qui ne sont pas ce qu'il y a de plus éclatant dans cette admirable, dans cette incomparable Exposition, mais

qui sont comme des villégiatures toutes trouvées, des pèlerinages à nos pays. Non pas des clous d'or sans doute, mais des clous solides comme la vieille coutellerie que refabrique là précisément le coutelier du vieux Poitou. Et quelque jour je souhaite qu'un comité d'artistes, de lettrés. de folkloristes, amis des vieux costumes, des vieilles légendes, des vieilles chansons, reconstitue ainsi toutes nos provinces de France sans exception et une année ou l'autre, après cette inoubliable Exposition Universelle, caravansérail du monde, nous donne une Exposition Nationale, fête votive de la France.

XXIII

DEUX COMÉDIENNES

30 août 1900.

Et dans la Rue de Paris, ce qui me frappe le plus, c'est un double spectacle, deux attractions qui ne sont point parisiennes et dont le charme spécial est par là tout à fait pénétrant, prenant, original.

— Avez-vous vu Sada Yacco ?

C'est M. Mounet Sully qui va répétant la question à ses camarades. Le tragédien qui apparaît terrible et douloureux dans toute la grandeur de l'art antique au dénouement d'*Œdipe roi*, devait être nécessairement très frappé par cette tragédienne d'Asie qui se dresse les cheveux hérissés sur son front blême, sa face pâle violemment convulsée, et frappe d'un marteau sa rivale dans un accès de fureur presque épileptique.

Sada Yacco est une Japonaise qui joue sur la scène de la Loïe Fuller un drame très singulier et une pan-

tomime assez amusante, où l'on retrouve facilement une version asiatique du symbole de Galatée. La pantomime a pour titre le *Sculpteur inspiré*; Zingaro, le statuaire, s'éprend de son modèle, une Ghesha qu'il a sculptée avec amour et qui s'anime, et qui danse, et qui le berne, les visions lorsqu'elles prennent corps et se réalisent étant invariablement destinées à nous faire souffrir. Ce qui m'a frappé dans cette saynète mimée, c'est la conscience avec laquelle les divers artistes qui figurent les statues de bois du sculpteur Zingaro, gardent leur attitude immobile. Pas un muscle de leur visage, pas un cil de leurs yeux ne bouge. On les prendrait pour quelques-unes de ces images polychromes qu'on voit à la devanture des magasins de japonaiseries, avenue de l'Opéra ou ailleurs.

Mme Sada Yacco n'a pas grand rôle dans cette pantomime. Elle danse avec grâce et c'est tout. C'est dans la *Ghesha et le Chevalier* qu'il faut la voir. Là vraiment elle est puissamment émouvante. L'autre dimanche, à l'Élysée, parmi les séductions du garden-party présidentiel, sa mimique a fait une impression poignante. Elle a été aussi applaudie que Glück, comme si Hokusaï valait Corot.

Cette jeune femme est la seule actrice qui existe en ce moment au Japon, j'entends qu'elle est la seule femme autorisée à se montrer sur un théâtre. Les rôles féminins, dans le théâtre japonais, sont remplis par des hommes, comme ils l'étaient dans le théâtre antique. Par une dérogation aux usages, et on pourrait presque dire aux lois, Mme Sada Yacco a obtenu de jouer la comédie. Elle a fait, en son genre, une révolu-

tion au Japon. Il y aura tantôt à Paris un Congrès féministe : Mme Sada Yacco y pourrait prendre part et Mme Marguerite Durand devrait l'y inviter. La tragédienne a affranchi, en son pays, la femme d'un préjugé séculaire et je crois bien que les Japonais lui en savent gré car elle sera cause peut-être d'une renaissance, d'une évolution dans le théâtre asiatique.

Elle avait tout d'abord joué, à Paris, avenue Marceau, chez M. S. Kurino, envoyé extraordinaire et ministre plénipoténtiaire du Japon, en venant, je crois, de Windsor. La Loïe Fuller, avec cette intelligence supérieure et comme divinatoire qui plaisait tant à Alexandre Dumas, eut la perception de l'originalité d'une telle artiste et l'engagea bien vite. Nous devons encore cette surprise à l'étonnante créatrice des danses lumineuses.

Il faut voir Sada Yacco dans la *Ghesha et le Chevalier*. C'est une sensation d'art qui n'a rien de comparable avec les parades de l'orientalisme vulgaire. La note artistique est curieuse. Les amours de la Ghesha et de son Chevalier sont un peu celles d'une Dame aux Camélias jalouse de la fiancée de son Armand Duval. Et à Nagaya, son amant — fort bien joué par un acteur du nom de Kawakami — la Ghesha Katsouraghi pourrait écrire aussi, comme Manon Lescaut, mais sur quelque tronc de cerisier : « Mon cher Chevalier ». « La fleur des fleurs c'est la fleur du cerisier ; l'homme entre les hommes, c'est le Chevalier », dit un proverbe cité par M. I. Hitomi, dans un très beau livre sur *le Japon*. Une Ghesha, c'est une de ces jolies filles qui chantent et dansent dans les fêtes et les maisons

de thé du Japon. On les appelle aussi verseuses de saké, leurs petites mains blanches versant dans les coupes de fine porcelaine la boisson de riz fermenté. Un quartier spécial est affecté aux Gheshas et il leur est interdit d'en habiter un autre. C'est précisément — au théâtre de la Loïe Fuller — dans le quartier des geishas que Nagaya, le noble chevalier, rencontre Katsouraghi, la célèbre danseuse et « Ashaka » (verseuse de saké) et en devient amoureux malgré le chevalier Banza qui la lui dispute. Il y a là, dans un paysage d'un japonisme exquis, avec les arbres à fleurs roses et, au fond le légendaire Fushiama, un duel au sabre entre les deux rivaux qui rappelle les plus farouches combats peints sur les Kahémonos. Rugissements, grimaces féroces, bonds et miaulements de tigres. Cela est d'une intense couleur locale.

Mais le gros effet de ce drame en deux actes, le « clou », comme dirait un boulevardier, c'est la lutte de la Ghesha contre sa rivale, c'est le meurtre d'Orihimé par la Ghesha, c'est cette pantomime faite d'épouvante et de douleur qui a tant frappé M. Mounet-Sully et fait de Mme Sada Yacco une tragédienne de premier ordre, au moins par la mimique. Séduisante, quand elle danse, toute menue et fine comme une élégante statuette ivoirine, un netszké agrandi et animé, elle devient terrible dans les accès de fureur de la femme jalouse. Ses traits se contractent et rappellent les expressions sinistres des masques d'effroi de son pays. Elle pousse des cris singuliers pareils à des miaulements de chatte enragée. Le hérissement de sa chevelure donne à son visage bouleversé une expression

affolée et qui sue le crime. Imaginez une Euménide japonaise, une Erynnie de l'Empire du Soleil, une face tragique taillée dans l'ivoire ou le buis.

Et comme elle meurt! Elle meurt dans les bras de son amant, la Marguerite Gautier de Tokio. Elle meurt avec les affres de l'agonie, rendues avec un réalisme puissant et d'une irrésistible terreur. Mlle Croizette exprimant dans le *Sphinx* les tortures de l'empoisonnement était moins sinistre, avec sa figure verdâtre, que Sada Yacco mourant debout, soutenue par son chevalier et tous les muscles de son visage, ses narines et ses lèvres tordues par l'angoisse suprême. C'est d'un art à la fois sauvage, primitif et très habilement compliqué.

J'ai voulu voir Sada Yacco après cette terrible et puissante agonie. Mlle Loïe Fuller, avec qui je causais de ses créations futures et qui nous étonnera encore — qui sait? à l'Opéra peut-être — après nous avoir éblouis, car elle étudie des danses et des combinaisons nouvelles de couleurs et de lumières et Edison est son conseiller — la Loïe Fuller voulut bien envoyer prévenir Mme Sada Yacco qu'il me serait agréable de la saluer. Et. dans son somptueux costume de Ghesha, soie et or, soie brochée, sous la haute coiffure noire calamistrée qui semblait peser comme un lourd diadème à sa petite tête spirituelle et fine, la tragédienne m'apparut toute mince, délicate, charmante, son visage d'enfant mélancolique faisant contraste avec la figure si vivante, fraîche et charnue, les beaux yeux profonds et clairs de miss Fuller, de Chicago, l'Américaine si Parisienne.

Elle souriait, Mme Sada Yacco; elle saluait, inclinait sa taille souple comme uu roseau, penchait son cou blanc et frêle, pareil à une tige de fleur — et c'était, en effet, devant moi, comme une fleur exotique — une sorte de lis du Japon qui me faisait penser à ces figures délicieuses des albums japonais tant de fois feuilletés avec amour, à ces images de nos heures de rêve, à toute cette poésie de langueur et de douceur qu'accompagnent les violons à quatre cordes, les petits tambours cylindriques et les « kotas » ou psaltérions et les flûtes de bambou.

Elle souriait, la charmante Japonaise, et pourtant se plaignait d'avoir pris froid, montra son cou, répétant, en anglais, de sa petite voix tout à l'heure si terrible et maintenant caressante comme un flot dormant au bord de la mer de Samiyoshi :

— Cold... Cold!... I have cold!

Puis Mme Sada Yacco, saluant, comme une délicieuse poupée qui se fût pliée en deux, reprit le petit escalier qui descendait à ses coulisses, — elle allait rejouer la « Ghesha », frapper à nouveau sa rivale et mourir, agoniser encore... Et la vision disparut.

Le jour où Sada Yacco avait joué pour la première fois chez le ministre japonais, quelqu'un m'avait dit :

— C'est la Duse du Japon!

A Copenhague, dans un lunch offert aux congressistes de la Presse, l'excellent romancier Hermann Bang, — esprit supérieur, âme ardente, causeur entraînant, — me présenta il y a trois ans, une char-

mante jeune femme, blonde, élégante, vive, souriante, les yeux spirituels, et d'une grâce toute parisienne, ce qui n'est point rare chez les Danoises.

— Voici, me dit-il, l'enfant gâtée de notre public, Mlle Charlotte Wiehe!

Et il ajouta :

— Nous l'appelons la Reichenberg du Danemark !

De Mlle Charlotte Wiehe — la petite « Lotte », si populaire au Théâtre-Royal — je n'avais pu à Copenhague, apprécier que la grâce exquise et l'esprit, le pétillement de belle humeur. Elle ne jouait pas alors. Les théâtres, en cette saison, étaient fermés. Cependant, il n'était pas malaisé de deviner en cette charmante jeune femme le don de vie, le « diable au corps » que Voltaire exigeait de toute apprentie dramatique. Mlle Wiehe, me disait-on, jouait à ravir à la fois la pantomime et la comédie. Elle avait, enfant de la balle, fille du directeur de l'orchestre du Théâtre-Royal de Copenhague, fréquenté toute petite les coulisses, passé de ses bancs d'écolière à la classe de ballet de l'Opéra, dansé d'abord et avec un vif succès; puis, un jour sur les conseils du compositeur Grieg, qui lui trouvait une voix admirable, elle avait laissé là ses triomphes de ballerine et s'était faite artiste lyrique. Le roi, la Cour, la Ville, tout Copenhague (comme il y a « tout Paris ») s'en éprenait. Elle était là-bas la reine de l'opérette. Tous nos refrains français ont passé par ses lèvres. Reichenberg? Oui, peut-être. Mais Judic certainement, — Judic ou Chaumont, — et une Judic qui, tout à coup, par un caprice, ou plutôt par une volonté de cette jolie tête souriante,

voulut devenir Desclée, apprit « Frou-Frou », joua « Frou-Frou ».

La « petite Lotte » avait séduit les Danois sous le masque enfariné du Pierrot de l' « Enfant Prodigue ». Elle y faisait pleurer les gens de Copenhague. Félicia Mallet, poignante dans ce rôle, avait, sans le savoir, une rivale, au pays d'Hamlet. Et Charlotte Wiehe fut aussi dramatique, aussi acclamée dans cette création de « Frou-Frou » où, en realité, il faudrait deux femmes, deux comédiennes différentes, le rôle ayant deux aspects divers et comme contraires, — qui, pourtant, se complètent l'un l'autre : la fantaisie et le drame, le rire fou, quasi hystérique et les larmes. Et ces deux physionomies de la même créature, Charlotte Wiehe les rendit, paraît-il, avec une maîtrise supérieure. La Reichenberg du Danemark, comme disait M. Hermann Bang, en devenait alors la Réjane.

Esprit de Parisienne dans un corps de danseuse de Tanagra. Charlotte Wiehe rêvait tout naturellement de voir Paris, de jouer à Paris, de se trouver en contact avec le public envié et redouté : le public de Paris ! Mais que pouvait-elle jouer à Paris ? L'« Enfant Prodigue », la « Poupée, », Frou-Frou » ? Ce que connaissaient les Parisiens. Non, elle voulait jouer autre chose. Et puis, quoique parlant excellemment le français, elle redoutait son accent du Nord, pourtant plein de charme.

Alors elle eut une idée. Elle demanda à son mari de lui faire, tout exprès pour les Parisiens, une pantomime. Son mari est compositeur de musique. Il a donné des opéras et des mimodrames à Mann-

heim, à Stokholm, à Copenhague. Hongrois et élève de Franz Listz, M. Henri Bérény fera bientôt représenter à Budapest le « Conte d'Hiver », d'après Shakespeare. Il écrit lui-même les livrets de ses opéras. Il avait, avec un succès éclatant, donné à Berlin, puis transporté en Danemark, un mimodrame en un acte, « Premier Carnaval ». Ce fut un mimodrame qu'il se décida à composer pour sa femme, et ce mimodrame c'est « La Main », que Charlotte Wiehe joue avec tant de finesse, d'espièglerie, de coquetterie, de tendresse et aussi de terreur, sur le théâtre des Auteurs Gais, rue de Paris, à quelques pas de la Loïe Fuller et de Sada Yacco.

« La Main » ! J'ai, jadis, écrit une nouvelle dont la donnée ressemblait à celle du mimodrame de M. Henri Bérény. Une ballerine, la jolie Vivette, qui rentre du théâtre encore tout emmitouflée de ses mantes et mantilles, a accepté, pour l'accompagner chez elle, le bras d'un habitué de l'Opéra, un baron, dit le livret — va pour un baron ! — qu'elle congédie gentiment, malgré l'écrin qu'il lui présente et le collier de perles fait pour la tenter. Non, peu importe l'écrin ! Vivette a son rôle à repasser. Vivette doit créer, le lendemain, un ballet espagnol. A demain ! Ou à plus tard ! Ou à jamais ! Car, après tout, quoique danseuse et jeune et jolie, Vivette a bien le droit d'être sage !

Le baron sort, Vivette ferme sa porte, en accroche la clef au mur, près de son lit, et, devant sa glace,

elle se déshabille, puis revêt le costume castillan du ballet nouveau et, sur une musique pittoresque, étudie ses pas, bolero, vito, fandango, que sais-je? Et elle sourit, lorsque tout à coup, croyant à une hallucination d'abord, puis se rendant compte de l'épouvantable vision, elle aperçoit dans son miroir, reflétée brusquement, une main — une main sinistre, une main crispée, une main d'homme — qui se glisse, là-bas, entre les rideaux du lit.

Une main? Oui, une main vivante, une main aux doigts féroces, une main de meurtrier, la main d'un assassin, la main rudement spatulée d'un Troppmann. Il y a quelqu'un là! Il y a un voleur! Il y a un homme!... Un cambrioleur (et l'artiste qui joue le rôle lui donne une allure d'un saisissant réalisme) s'est en effet, glissé chez Vivette et l'entendant venir, s'est caché derrière les rideaux. Maintenant qu'elle est seule, il peut voler, il peut tout faire, et, si la danseuse crie, le « surin » est prêt. L'homme a un couteau.

Non, rien ne peut rendre la diversité des expressions de Charlotte Wiehe, tour à tour terrifiée et souriante, pleurant de peur, en sentant cette main, cette affreuse main sur sa nuque, puis, en tremblant, essayant de faire croire au misérable qu'elle a du courage. C'est le comble de l'art. Ce n'est pas sauvage et violent comme la manière de Sadá Yacco. C'est élégant, spirituel, délicat profond, féminin. C'est la perfection.

Vivette danse, Vivette rit, Vivette n'a qu'une idée, atteindre la clef de sa porte et la jeter, par la fenêtre, au baron qui attend en bas. Et, après des

prodiges d'habileté, la clef est jetée; l'homme monte. Mais avant qu'il soit monté, le cambrioleur va frapper. Le couteau est levé. La beauté de la jolie fille l'arrête. Elle est, en effet, délicieuse, — et le baron entre, voulant de son revolver casser la tête au cambrioleur, dont Vivette, maintenant, implore la grâce, — et qui s'en va n'emportant, au lieu des bijoux convoités, qu'une fleur, une petite fleur arrachée au bouquet de la danseuse...

Voilà la « Main ». Je ne saurais dire tout le talent qu'y déploie la comédienne en une demi-heure de temps. Jamais Parisienne ne fut plus Parisienne que la jolie Danoise. Elle a la grâce, la mutinerie, le sens profond du drame, et, avec tout cela, le don exquis, la mesure. Sa façon de mettre entre ses dents le collier de perles qu'elle grille d'accepter et qu'elle refuse est un petit poème de féminité. Je ne m'étonne pas de l'enthousiasme de M. Hermann Bang.

Lorsqu'au mois d'avril dernier M. Bérény donna pour la première fois la « Main » au théâtre de Christiania, Henrik Ibsen, le grand Norvégien, était présent. Le Docteur, comme on l'appelle, écouta, suivit, derrière ses lunettes, le mimodrame avec ce sérieux à la fois bonhomme et profond que ses compatriotes, les peintres de Norvège, ont si bien rendu. Quand l'acte fut fini, on lui demanda son avis.

— C'est, dit l'auteur de « Maison de Poupée » de la psychologie en action !

Et il songeait sans doute que Charlotte Wiehe jouerait excellemment sa Nora, cette Frou-Frou scan-

dinave. Peut-être l'a-t-elle jouée. Dans tous les cas, vive l'Exposition qui nous permet de voir, à deux pas de chez nous, à notre porte, des artistes venus de si loin et d'une telle valeur, et qui met Copenhague et Yokohama à portée de nos lorgnettes ! Oui, peut-être Charlotte Wiehe et Sada Yacco sont-elles ce qui m'a le plus séduit de ce côté de la grande représentation universelle.

XXIV

Jardin parisien. — La fleur d'automne. — Les tournesols. — Drames du mois passé. — Les cartes postales. — Le chapitre des chapeaux. — Paris en petit chapeau. — Le chapeau haut de forme et le chapeau mou. — La statuaire. — Victor Hugo et Vollon. — Un peintre illustre. — Le *Salon des refusés*. — L'ovation à Ernest Hébert. — Les obsèques de Vollon. — Notre habit vert. — Weimar et Paris. — La mort de Nietzsche. — Zarathustra et le *surhomme*. — Une statue à un mort vivant. — Le mathématicien fou. — Raison humaine. — Un ami. — Charles Schiller. — Tournesols et fins d'été.

3 septembre 1900.

Dans la maison que j'habite, la cour est transformée en un jardin improvisé. Ou plutôt elle semble un jardin, les locataires, avant de quitter leur appartement pour quelque villégiature, ayant groupé là les plantes vertes ou les fleurs qu'ils ne pouvaient ou ne voulaient pas emporter à la campagne, Et, réunis en touffes et formant parterres, les arbustes et les fleurs ont donné et donnent encore aux malheureux condamnés à ne point quitter le logis l'illusion du jardin idéal que,

depuis le Paradis perdu, regrette l'humanité — que soit le grand roi fondant Versailles ou Bernerette arrosant son pot de réséda. Ce jardin, grand comme la nappe d'une table d'hôte, placé là sur le pavé de la cour, il aura été pourtant tout ce que j'aurai vu de verdure, de campagne et de fleurettes en cette anxieuse et laborieuse année. Or, voici que, plus sûrement qu'un calendrier, le jardinet que j'ai sous mes fenêtres m'avertit tout à coup de la fin de l'été. Parmi les rouges fushias, les sapins verts et les palmiers, les tournesols montrent leurs larges fleurs jaunes au centre noir, cocardes de l'automne.

Oui, l'automne est là : l'automne arrive quand le tournesol apparaît. L'hélianthe (c'est le nom que lui donna Linné et que répètent les savants), l'héliante se montre pour nous dire que l'été finit. « Les volailles sont à l'intérieur », lisions-nous naguère à la porte des marchands de comestibles, aux jours de chaleur. L'inscription estivale a disparu. Les hélianthes sur leurs hautes tiges arborent leurs graines noires, et les « tournesols sont à l'extérieur ». C'est une saison qui s'achève.

Et quelle saison ! Quel mois ! Quels drames ! Les anxiétés du côté de la Chine, la distribution des récompenses, la rupture de la passerelle, les chocs de tramways, la perte d'un navire, cette disparition de la *Framée* dans la mer tranquille, les incidents et accidents quotidiens de cette vie moderne qui, en multipliant les précautions hygiéniques, augmente aussi, par ses inventions, les chances sinistres comme si la mort, au total, voulait et devait avoir son compte

ordinaire, voilà le bilan des jours que nous avons vécus. Et j'oublie plus d'une tragédie.

Cependant tout continue et, comme de coutume, tout s'arrange. Les légations sont délivrées, et c'est sur une carte postale à son effigie que j'ai pu féliciter M. S. Pichon de son héroïsme. La carte postale, comme le timbre-poste, c'est la gloire monnayée, la popularité par un bout de carton comme jadis par l'imagerie d'Épinal. On ajoute ces jours-ci à l'Exposition universelle une annexe curieuse, c'est l'exposition des timbres-poste. Quelque jour on fera l'exposition de ces innombrables cartes postales illustrées qui forment déjà un musée universel et même un musée secret, puisque les danseuses de l'Opéra ont protesté contre l'usage que la photographie faisait de leurs charmes sur des cartes postales dont elles ont demandé la saisie. Pétition pour des danseuses que l'on empêche de concourir pour le prix Montyon en les montrant dans le déshabillé de leurs loges. C'est par elles que la morale a repris ses droits, et ce petit fait n'est certes pas un des moins originaux du mois passé.

C'est, d'ailleurs, par les faits les plus minces, je l'ai dit souvent, qu'on juge nos mœurs, et la menue monnaie de l'histoire a son prix. Par exemple, le chapitre des chapeaux — Aristote ne s'en fût point douté — est peut-être, au point de vue de l'observation générale, un des plus importants du moment. Un docteur russe fort aimable, à côté de qui j'ai eu le plaisir de me trouver au banquet donné en l'honneur du congrès d'hygiène, me disait que ce qui

l'avait le plus frappé dans l'aspect nouveau de notre Paris, qu'il adore, c'était tout justement l'adoption par les Parisiens, tous les Parisiens, du petit chapeau, chapeau de feutre ou chapeau de paille.

— Et le petit chapeau nous donne un Paris qui n'est plus Paris !

C'est un des fruits de l'Exposition. Le Parisien s'est — ainsi que les visiteurs de Paris eux-mêmes — considéré depuis quelques mois comme en voyage. Il lui semble, en allant visiter le Pavillon chinois ou le Transsibérien, faire besogne de touriste. Il a laissé là le chapeau haut de forme noir et jusqu'au chapeau de feutre gris, qui avait son élégance dans les garden-parties. Le petit chapeau triomphe, le chapeau melon, qui démocratise un peu l'aspect des rues parisiennes et leur enlève de leur vernis. Je me souviens avec quel effroi un Espagnol de mes amis, me voyant sortir dans les rues de Madrid coiffé d'un petit chapeau de voyage, s'écriait :

— Changez de coiffure. Je n'oserais pas traverser avec vous la Puerta del Sol ; on me remarquerait !

Le chapeau de feutre, disqualifié à Madrid, est donc accepté, adopté à Paris. Le docteur russe a raison, c'est un pas de plus vers l'inélégance. Paris l'été deviendra désormais une ville d'eau, un Paris en déshabillé, un Paris en veston de flanelle, Paris-casino, Paris-plage. Et comment contraindre les gens à porter, par les jours torrides, le chapeau haut de forme, père de toutes les migraines ? Les cochers seuls l'ont conservé, cet été ; et encore, pour avoir l'occasion de le quitter, se sont-ils rapidement mis en grève.

L'été de 1900 aura marqué le triomphe du petit chapeau. A l'avenir on s'en tiendra au chapeau melon quand viendra l'heure où « les volailles sont à l'intérieur »; et, encore une fois, si l'élégance y perd, l'hygiène y gagnera, car, je ne sais rien après tout de plus malsain que le « tuyau de poêle » maudit par l'ami Fritz et qui, fort peu artistique, serre nos fronts comme dans un étau et nous menace de congestions à brève échéance.

Le petit chapeau manque de tenue. Soit. Mais le chapeau haut manque de style. Je défie un sculpteur de camper sur un socle quelconque un de nos contemporains coiffé du chapeau réglementaire. Le feutre d'un Rubens, d'un Velasquez ou d'un Van Dyck, le chapeau empenné d'un courtisan de Louis XIV, le tricorne même d'un peintre ou d'un passant du dix-huitième siècle, peuvent appartenir à la sculpture. Ils sont décoratifs. Ils ont leur allure spéciale. Mais le chapeau haut de forme! Il ne pourrait figurer que sur un épouvantail à moineaux. Et pourtant, il est le seul agréé, le seul accepté par le code des élégances, le plus tyrannique des codes.

On eût vainement contraint Victor Hugo à mettre un autre chapeau que son chapeau de feutre mou. Toute autre coiffure lui semblait absurde. Le peintre Vollon, dans la notice qu'il lut, voilà deux ans, à l'Institut, en succédant à Français, raconte que lorsqu'en juin 1859 il quitta Lyon, son pays natal, pour venir se fixer à Paris, il alla faire ses adieux à un vieux peintre paysagiste de ses amis, qui lui demanda :

— Connaissez-vous quelqu'un à Paris ?

— Personne.

— Vous avez quelques recommandations ?

— Aucune.

— Asseyez-vous, je vais écrire deux lettres : une pour mon ami Français, l'autre pour Daubigny, deux paysagistes. Allez les voir ; vous serez bien reçu. Par exemple, je vous recommande une chose, c'est très sérieux : soyez comme tout le monde ; ne mettez pas votre chapeau sur l'oreille. Ce n'est pas cela qui fait l'artiste.

Volontiers sans doute le vieux peintre lyonnais eût ajouté : « Et ne portez pas de chapeau mou ». Peut-être pensait-il, comme l'aimable savant russe dont je parlais, que la note donnée par le feutre est inélégante et défigure Paris.

Vollon ajoute dans cette très jolie notice sur son prédécesseur à l'Institut, qui n'est qu'une causerie familière et charmante : « Je promis, mais je ne me suis jamais corrigé. »

Il aura donc passé à travers la vie le chapeau sur l'oreille ; j'entends qu'il ne consentit jamais à se plier aux nécessités mondaines qui sont comme une façon d'esclavage. Ce très grand peintre fut un très grand indépendant. Rien ne lui plaisait que son labeur, qui lui était une joie, et sa famille, qui lui rendait plus heureux encore ce rude labeur même.

— Je tâche de peindre honnêtement, en bon ouvrier maçon, me disait-il un jour en son langage familier de brave homme.

Et cet « ouvrier maçon », comme il disait avec un

sourire, était un des plus admirables manieurs de palette qui aient jamais paru. Franz Hals l'eût appelé son cousin. Esprit très distingué, du reste, et très libéral, comprenant tout, même la peinture la plus éloignée de sa peinture, me répétait M. Luc-Olivier Merson aux obsèques du maître, ennemi des coteries, indifférent aux discussions stériles, travaillant, travaillant sans cesse, travaillant toujours.

En cette église Saint-Vincent-de-Paul où l'on célébrait son service funèbre, les draperies noires, montant jusqu'aux galeries, voilaient l'admirable frise d'Hippolyte Flandrin. Le peintre des armures, des chaudrons, des poissons, des natures mortes, les admirait ces figures de Flandrin et ne niait aucune forme d'art, même à l'heure irritante où le jury lui refusait injustement sa peinture.

Car Antoine Vollon eut des tableaux rejetés par le jury. Au *Salon des refusés* il exposa jadis un *Portrait d'homme*, puissant et personnel qui faisait déjà pressentir l'*Espagnol* maigre, osseux et noir, roulant sa cigarette, au moins égal à un Goya, et cette *Femme du Pollet*, un chef-d'œuvre dont Manet, qui, pourtant, savait la puissance de Vollon, disait, au café Guerbois : « Qu'est-ce que la *Femme* de Vollon ? Un panier qui marche » !

Vollon, lui, ne faisait de « mots » sur personne. Il était peintre, il peignait. Solide, râblé, taillé pour vivre centenaire, avec ses fortes épaules, il avait le charme des simples et des forts. Il ne sacrifiait, je l'ai dit, rien à la mode. Son atelier, où, comme en celui de Rembrandt, étincelaient les orfèvreries, était

avant tout celui d'un laborieux. Il bûchait ardemment, occupé seulement de ses toiles, méprisant le snobisme courant, aimant ses amis, adorant son art. J'ai vu le temps où il allait s'établir aux Halles, en quelque petite chambre où il apportait sa palette et ses couleurs pour être plus près de ses modèles, les courges, les potirons, les raisins et aussi les poissons, les raies ou les bars, qu'il voulait peindre dans toute leur fraîcheur grasse, avec les blancheurs et le luisant de la pêche récente, l'humidité même de la vie.

Il ne ressemblait physiquement ni à Henner ni à Burne-Jones et cependant il me les rappelait l'un et l'autre. Ces trois hommes avaient pour moi, dans leur carrure, une affinité évidente. Trois robustes et, chacun en son genre, trois poètes. Poète de la chair, J.-J. Henner ; poète des visions et du symbole, Burne-Jones ; poète de la couleur, de la vigueur et de la vie, Antoine Vollon.

Ce brave et bon Vollon, si cordial, si accueillant, avec son accent un peu narquois de « gône » du vieux Lyon, il était, — il fut non pas *un* peintre, mais *le* peintre même, le peintre par définition. Il enlevait un morceau, casque ou citrouille, au couteau, en pleine pâte. Il peignait au pouce. Il pétrissait la couleur comme un statuaire pétrit la glaise. Et avec cela, des délicatesses de pinceau, des finesses de touche, dans tels paysages, par exemple, qui ont le charme, l'au-delà tendre des Corot. Le peintre, encore un coup, né pour tout peindre, capable de tout peindre, et par sa couleur prestigieuse donnant un éclat, je répète le mot : « une poésie » intense à une nature morte, —

comme Ernest Hébert donne une inoubliable mélancolie, un charme éternel à un vieux banc abandonné.

Antoine Vollon n'était pas présent le jour où le Jury de l'Exposition fut invité à visiter pour la première fois le Grand-Palais. Du moins, je ne me rappelle point l'avoir vu ce matin d'avril. Il y eut là pour Hébert, devant ses portraits mystérieux et délicieux où les regards ont des âmes, une minute touchante. Les maîtres de la peinture, jeunes ou déjà vieux, s'étaient arrêtés devant l'exposition de ce maître toujours jeune. On le cherchait des yeux. Nous voulions lui serrer la main. « Où est Hébert ? » demanda au directeur des beaux-arts, le ministre, M. Georges Leygues qui ressentait, devinait l'émotion unanime. Hébert était dans une autre salle. M. Roujon le prit par la main et l'amena devant ses toiles. Il était pâle et un peu ému, lui aussi, Ernest Hébert, et sa belle figure souriait sous ses cheveux drus. Alors éclata un applaudissement intense ; il se fit autour de l'ancien directeur de l'École de Rome une clameur d'admiration et de sympathie. On saluait cet art exquis, cette persistante jeunesse. La grande croix que M. Leygues vient de donner si justement au noble peintre, tous les peintres, ce matin-là, l'avaient comme décernée déjà à Ernest Hébert.

Je suis certain qu'Hébert, dont l'art est si différent de celui de Vollon, admire Vollon profondément, comme Vollon admirait Hébert. On eût applaudi aussi les tableaux de Vollon, si Vollon eût été là, et le maître eût été heureux de partager ce succès avec son fils. Il avait pour M. Alexis Vollon une tendresse

profonde et de maître et de père. Il parlait de son talent avec une émotion non sans grâce. La décoration de ce fils a dû être la dernière joie du travailleur acharné qui se souciait si peu des honneurs pour lui-même et fut membre de l'Institut sans qu'il pensât à l'habit vert. Je me demande même comment il put faire ses visites! Avait-il, ces jours-là, son chapeau sur l'oreille, malgré l'avis du paysagiste?... Certainement.

Dans tous les cas, lorsqu'il dut prononcer l'éloge du vieux Français qui lui montrait jadis ses tableaux en fumant une pipe, il ne chercha ni ses mots ni ses phrases. Il écrivit comme il savait peindre, de tout cœur, franchement, loyalement, et rien n'est plus charmant que cet éloge du maître paysagiste dont Vollon disait (ce qu'on peut redire aussi de Vollon lui-même): « Je le revis encore pendant bien des années au jury de peinture où il se montrait l'homme bon et honnête qu'il était dans la vie, aimant beaucoup les jeunes et sachant s'intéresser à leurs travaux ou applaudir à leurs succès. »

Car, sans amertume, Antoine Vollon se rappelait qu'il avait passé par le *Salon des refusés* avant de revêtir cet habit de membre de l'Institut dont on avait recouvert, l'autre jour, sa bière dans l'église.

L'habit au cresson d'l'Institut,

dit, dans sa *Complainte du pauvre sculpteur*, Édouard Pailleron, qui fut pourtant bien heureux de l'endosser, cet habit, — le suaire des académiciens!...

Weimar n'est point Paris. Et cependant c'est presque un événement parisien, c'est un des sujets de propos de la vie à Paris, que la mort du philosophe allemand qui vient, là-bas, de disparaître. La mode avait été, voilà quelques années, dans les salons de caillettes de répéter les aphorismes de Schopenhauer. On faisait du pessimisme entre deux petits fours, puis on avait essayé d'Hartmann. Et finalement, en ces temps derniers, Nietzsche avait triomphé, prenant la corde. La théorie du *surhomme* est courante dans les maisons où l'on pense — je ne dis pas où l'on cause, puisqu'on ne cause plus — ou discourt. Nietzsche, qui voulait, il y a dix-sept ou dix-huit ans, venir à Paris pour y étudier et y enseigner, a conquis une partie de Paris moins par sa philosophie peut-être que par la splendeur de ses images. Ah ! la petite sous-préfète du *Monde où l'on s'ennuie* ne paraîtrait plus « dans le train » si elle citait encore M. de Tocqueville ou le philosophe Joubert ! C'est de Nietzsche qu'il faut parler et *Zarathustra* qu'il faut déballer.

Ainsi disait Zarathustra. Il dit beaucoup de choses, Zarathustra, et de singulières, et d'admirables. Réformateur, moraliste, philosophe, socialiste ? Je n'en sais rien. Un peu tout cela, peut-être. Mais poète et grand poète, certainement. Son ironie, ses paradoxes, ses révoltes sont des éclairs et des coups de foudre. J. Joubert n'avait-il pas dit lui-même : « Souvenez-vous que la philosophie a une muse. » C'est cette muse que Nietzsche a saisie au passage et qui, maintenant, séduit les gens. Comme il se moque de ce qu'il appelle la psychologie de colportage, et

comme il eût ri, d'ailleurs, il faut l'avouer, des salons où on l'admire, de confiance, oui, comme il eût ri, s'il avait pu rire!

Mais depuis onze ans il était fou. Sorti de l'établissement d'hydrothérapie d'Iéna, soigné par sa mère et sa sœur, puis, à la mort de Mme Nietzsche, par sa sœur toute seule, il promenait dans une noire tristesse les débris de ses rêves et les lambeaux de sa raison. Figure mâle de soldat ou de pionnier, les cheveux hérissés, le sourcil froncé, la moustache rude et l'œil qui sonde, cet œil au regard puissant et qui n'apercevait plus rien, rien que le noir et la nuit. Un tel homme devenu fou! Le génie tombé en enfance! Zarathustra dans un cabanon! Je ne sais rien de plus affreux que cette mégère, l'aliénation mentale s'emparant du cerveau humain et le déchiquetant de ses ongles, le déformant de son pouce odieux!

La folie! M. Joseph Bertrand, l'homme le meilleur et le plus érudit que j'aie rencontré, — il savait tout, M. Bertrand, — m'a conté jadis l'histoire d'un mathématicien de génie, notre contemporain, allemand comme Nietzsche et, comme Nietzsche, tombé dans le trou obscur où la raison sombre. Puissant cerveau, inventeur des plus admirables problèmes, ce savant s'était un jour précipité du haut de sa fenêtre; on l'avait ramassé les os brisés, et les journaux ayant alors enregistré sa mort, les dictionnaires biographiques l'avaient fait aussitôt entrer dans l'histoire. « X..., illustre mathématicen, né le..., à..., mort à..., le... »

Mais à cette terrible chute par la fenêtre l'homme,

jeune encore et robuste, avait survécu, Il vivait ; il végétait, du moins, dans une maison de santé, sa pauvre raison ballottée entre la démence et la lucidité et retrouvant parfois à de rares intervalles des éclairs de son génie. Son passé ! ses souvenirs ! Et comme il lisait, comme il comprenait, il pouvait, le malheureux, — à ses heures de lumière, — lire dans les Dictionnaires, les Encyclopédies ou les notices sur les mathématiciens célèbres de ce siècle — et de tous les siècles — la fameuse et douloureuse biographie : « *Né le... Mort le...* ».

L'homme de génie pouvait savoir par là — ironie macabre — ce que penserait de lui la postérité. Or, — et je ne sais rien de plus extraordinaire, — un jour, il put assister à un étonnant spectacle. Ses admirateurs, le croyant mort sur la foi des biographies, — et sa famille laissant croire à cette mort plutôt que d'avouer en quel abîme avait sombré son génie, — ses disciples, ses compatriotes eurent la pensée d'ériger sa statue. La souscription fut vite couverte et du vivant de ce malheureux grand homme la statue s'éleva, triomphante, sur une place de sa ville natale.

Il y eut des discours, des vivats, des fanfares. Et le mort glorifié était vivant encore. Ce triomphateur posthume agonisait dans quelque cabanon d'Allemagne. On ne s'imagine pas drame plus poignant que ce coup de théâtre possible : le fou, le pauvre fou s'échappant des mains de ses gardiens et, dans une lueur de lucidité, se dressant, maigre et pâle, devant le bronze qui le représentait debout, et s'écriant entre deux accès de démence :

— Qui célébrez-vous là ? Un mort. Je ne suis pas mort ! Assez de harangues ! L'homme que vous fêtez, c'est moi !

Ou plutôt — chose plus sinistre — le pauvre glorifié assistant à cette apothéose et ne comprenant pas, ne sachant même pas le nom de l'homme qu'on glorifiait là et qui était lui-même ! Quelle scène ! Et quel roman à la Balzac ! Charles-Quint rêva de figurer à ses propres funérailles, mais il ne songea pas à son apothéose. Et le pauvre X... eût pu la voir. Le mathématicien illustre, dont je tais le nom (d'autres pourront le citer), survécut plusieurs années à sa statue. Il est mort, si je ne me trompe, il y a deux ans. Je ne crois pas qu'il y ait un cas plus stupéfiant dans l'histoire des hommes célèbres — et dans celle des statues.

Nietzsche aura sa statue, comme son misérable et glorieux compatriote, mais elle n'aura pas été dressée de son vivant. Ah ! raison humaine ! Rêver la refonte totale d'une morale, presque d'une humanité ! créer, chanter, appeler, prédire, le *surhomme*, et mourir supprimé du reste du monde, mourir aliéné (mot sinistre), mourir « moins qu'homme » *subhomme*, après une cruelle agonie de onze ans, voilà qui rend pensif et modeste douloureusement !

Je laisse là cette causerie pour aller donner un dernier adieu à un ami, Charles Schiller, un compagnon des luttes d'autrefois, le bon imprimeur du faubourg Montmartre, où nos premiers articles imprimés par

lui sentaient si bon l'encre fraîche. C'était l'odeur de la jeunesse. L'excellent et charmant homme, si cordial et si solide en amitié, m'apparaît par le souvenir comme entouré des lilas de mai, et ce n'est pas seulement dans la cour de mon logis que les hélianthes montrent leurs fleurs jaunes, couleur de couronnes funèbres. Tant de disparitions, ce défilé incessant de lettres encadrées de noir, nous disent aussi que les printemps sont loin, très loin, que les étés finissent — et que voici, dans la vie comme au jardinet aperçu de ma fenêtre, l'automne, le *froid automne*, ainsi que disait Millais, l'automne précurseur du noir hiver ! Mais quoi ! toutes les saisons ont leurs floraisons, et, en regrettant l'amitié du père, du moins pouvons-nous partager l'affliction des fils. La vie nous garde des compensations, alors même que les tournesols sont desséchés et disparaissent.

XXV

LES HOTES DE PARIS

13 septembre 1900.

Pour qui noterait au jour le jour les curiosités et les antithèses parisiennes, l'heure que nous vivons serait une des plus intéressantes de notre histoire morale. Paris ne voit pas seulement venir à lui la foule, l'immense foule, le troupeau humain qui se précipite aux attractions bruyantes, il est l'hôte de quelques-unes des personnalités d'élite qui sont la parure du monde et si les reporters prêtaient aux illustrations sévères une attention aussi grande qu'aux gestes de quelque ballerine en renom, ils eussent pu interroger au passage des hommes d'une valeur rare, orgueil de la pensée moderne. Tel ce lord Avebury qui prenait part, dimanche dernier, au déjeuner offert à Rambouillet par le Président de la République aux délégués des Chambres de commerce britannique.

Lord Avebury n'est autre que le fameux naturaliste et homme politique anglais que nous avons admiré sous le nom de John Lubbock. Sir John Lubbock a reçu la pairie et son titre de lord, en le débaptisant, pourrait faire oublier les ouvrages tout à fait hors de pair que nous lui devons et qui furent pour nous un enseignement et une consolation. Un enseignement, lorsque les livres s'appelaient les « Temps préhistoriques » et les « Origines de la civilisation ». Une consolation lorsque sir John Lubbock écrivait ce précieux petit ouvrage — livre de chevet des gens troublés et qui cherchent un guide — « The Pleasures of Life », devenu dans la traduction française le « Bonheur de vivre ». Joseph Droz et son « Essai sur l'art d'être heureux » est fort dépassé par la philosophie sereine et la douceur apaisée du naturaliste anglais. Eh bien, lord Avebury ou sir John Lubbock, l'homme éminent qui publia de tels ouvrages et qui naguère, après tant de travaux sur les plantes, sur les abeilles, les fourmis, les guêpes — les insectes que Michelet appelait « l'infini vivant » — donnait fièrement à son dernier livre ce titre : « Cinquante ans de sciences », John Lubbock est à Paris et le lord naturaliste a pu coudoyer chez nous un roi de Laos ou un prince du Cambodge. C'est l'antithèse si suggestive du moment actuel.

Je traverse la place de la Concorde et j'aperçois, en petit chapeau, l'honorable M. Balfour dans une voiture découverte. Je reçois une carte postale illustrée et elle est signée de l'aimable et éminente romancière Mme Pardo Bazan. Un homme d'État anglais ! Un

écrivain espagnol ! Que d'étrangers notoires à Paris !

Mais les chroniqueurs de la vie courante ne semblent pas se douter de ces bonnes fortunes singulières et négligent de tracer au passage le croquis, le profil de ces hôtes d'un jour qui valent bien des souverains, qui sont des souverains de l'esprit. Quel livre en vérité il y aurait à faire sur le spectacle que Paris nous aura donné cette année !

Il y a eu, par exemple, dans ce Paris qui se préoccupe surtout des fêtes futures, une réunion d'hommes qui se sont inquiétés seulement de l'histoire — et de quelle histoire !.. De l'histoire des religions ! Et cette réunion s'est tenue à deux pas du Manoir à l'Envers et du Cirque où le jeûneur Succi annonce qu'il revêtira une armure de chevalier après quarante jours de jeûne. Les fenêtres de ce Congrès de chercheurs, préoccupés de l'infini, s'ouvraient sur la rue de Paris et il s'en est fallu de peu que le discours de clôture prononcé par M. Angelo de Gubernatis n'eût pour accompagnement les orchestres et les cuivres des parades voisines.

Et tout à côté se tenait un autre Congrès, très intéressant, très vivant, où des femmes distinguées traitaient de l'émancipation ou plutôt des droits et des devoirs de la femme. Le Congrès féministe, où les questions les plus brûlantes étaient abordées avec une rare franchise, s'achevait avec un ordre parfait. La femme savante pouvait répliquer au bonhomme Chrysale, dans le pays même de Molière, et prouver qu'on pouvait comprendre un livre et en écrire, en demeurant une bonne mère de famille. Elles n'avaient,

ces femmes réunies là pour la croisade féministe, rien d'Armande que le charme et les orateurs ou oratrices, les lectrices qui ont pris part à ces travaux dont la « Fronde » de Mme Marguerite Durand fut le « Moniteur », ont prouvé que la claire raison pouvait dominer même dans les revendications les plus formelles.

Je n'ai pas suivi ce Congrès, si intéressant. Il ne m'est permis que de courtes échappées dans une vie de harassement. Ces haltes me plaisent et me délassent ; mais elles sont rares. « Soyez plutôt maçon ! » me dit une voix qui part du théâtre à reconstruire. Je n'ai pas voulu cependant, sur l'invitation de l'illustre confrère dont l'Italie fêtait le « Jubilé » le 7 avril dernier, manquer la dernière séance du Congrès de l'Histoire des Religions où M. Angelo de Gubernatis devait aller prononcer le discours de clôture.

Une grande salle blanche dans le Palais des Congrès ; au fond une longue table recouverte du traditionnel tapis vert avec le verre d'eau sucrée obligatoire. On connaît le décor habituel de ces sortes de réunions. Mais ici les murailles ont pour ornement des tableaux un peu austères, comme les escaliers du Palais des Congrès sont tendus de cartes, de plans ou de statistiques destinés à donner aux visiteurs une idée des désordres, des périls de l'alcoolisme. Dans cette salle C où se tient, où s'achève le Congrès de l'Histoire des Religions, les murs nous enseignent les bienfaits de la Société Paternelle pour les enfants employés dans

les industries des fleurs et des plumes; ils nous montrent les huit maisons groupées de l'Association Mulhousienne, des tableaux synoptiques, des tracés de cités ouvrières, des plans de la Société des Abattoirs de Paris avec la consommation en porcs que fait Paris.

Sommes-nous à Paris ? Il semble qu'on soit au bout du monde, à Chicago et, tout à l'heure, on va nous parler de Chicago et de son fameux Parlement des Religions dont M. Victor Charbonnel se fit l'historiographe. Oui, nous sommes à Paris. A travers la large baie vitrée j'aperçois les cimes déjà jaunies des marronniers de la Rue de Paris, et des drapeaux aux couleurs passées flottent sur la tente rayée d'un restaurant voisin. Au dehors, c'est Paris-Montmartre. Au dedans, c'est Paris-Sorbonne. Et c'est vraiment Paris ! Pourtant, l'assemblée n'a rien du « tout Paris des premières » ; des femmes en chapeaux de grosse paille tressée ; des hommes à tournures de clergymen ; les uns et les autres chargés de brochures, de prospectus, d'in-octavo. Et ce public parlant toutes les langues, dans une confusion curieuse, où les harmonieuses voyelles se mêlent aux consonnes criardes. Ce serait Babel si, lorsque quelque orateur prend la parole, Babel ne se taisait point respectueusement.

Et ce n'est pas Chicago. A Chicago, les auditeurs du Parlement des Religions se comptaient par milliers. Ici, à bien calculer, il y a bien cent quatre-vingts assistants. Peu importe. Le fait n'en est pas moins notable : il a été question de l'infini dans cette vaste Exposition du fini humain. Ce que Chicago avait commencé, Paris l'a continué. Ce fut, d'ailleurs, un étonnant

spectacle que ce Parlement des Religions en Amérique. Avec la plus grande et la plus respectueuse sympathie pour la foi, des milliers et des milliers d'êtres de religions diverses, catholiques, protestants, israélites, bouddhistes, mahométans, parsis, se réunirent, et pendant de longues journées discutèrent sans qu'une seule séance fût troublée par une discussion irritante. Il y eut deux cents assemblées à ce Congrès de 1893, dont notre représentant, M. le marquis de Chasseloup-Laubat écrivait « que ce fut une des manifestations les plus remarquables de l'esprit humain. » « Un éveil dans l'histoire du monde », disait M. Max Muller (d'Oxford). « Un événement solennel, s'écriait Emilio Castelar, une vision du futur, une promesse de fraternité qui a besoin de la perspective des siècles. »

Quand on pense qu'un tel Congrès réunit 14328 membres, et qu'à Chicago il y eut 224 congrès, dont 46 pour les religions seules (la littérature, hélas ! n'en eut que 9), que 5812 orateurs y prirent la parole, que le compte rendu de ce Congrès des Religions où, depuis les disciples de Zoroastre jusqu'à ceux des églises baptistes, tous exaltèrent l'esprit de charité, ce compte rendu formidable ne comprend pas moins de 38883 pages et 128 numéros à la Bibliothèque, que tous ces rapports et discours ont été traduits au Japon et dans l'Inde, que ce Congrès pacifique, prédit par Victor Hugo, où toutes les langues étaient parlées comme dans une immense Pentecôte, se termina, sous le ciel libre, dans la nuit du 27 septembre, par une prière universelle qui

monta, à Old Washington, comme un hommage et une plainte de l'humanité, on ne peut s'empêcher de dire que ce fut la grande manifestation de l'Exposition de Chicago, de l'exhibition de Colombie réunie sous le grand nom de Colomb.

Paris, sur ce point, n'aura pas offert au monde une manifestation semblable. Les « clous » qu'il a cherchés ne sont pas les clous d'or des étoiles du ciel. Mais les érudits qui, à la Sorbonne, ont travaillé sous la présidence de M. Albert Réville, ont cependant fait avancer d'un pas la science difficile et attirante de l'histoire des religions.

Et cette dernière séance nous a valu, de la part de M. Angelo de Gubernatis, un discours que j'aurais voulu voir imprimé, non seulement dans les archives de ces Congrès, mais dans les feuilles courantes. M. de Gubernatis est venu, selon son expression, dire le dernier mot de ces séances, « s'il y a — c'est lui qui parle — un dernier mot lorsqu'on touche aux choses immortelles. »

Je tenais beaucoup à écouter l'écrivain excellent, le styliste coloré, le savant doublé d'un poète qu'est M. le comte Angelo de Gubernatis, orientaliste, qui connaît Paris comme il connaît l'Inde et qui a publié à Florence, sur la « France » un livre, en français, dédié à Ernest Renan et qui est un touchant hommage d'un glorieux fils de l'Italie à notre pays qu'il aime. Comment oublier que M. de Gubernatis a eu la pensée — oh ! l'idéaliste ! — de publier en Italie

une revue, la « Revue internationale », dont tous les articles étaient écrits en français, et qu'il a, de ses deniers, publié en français encore la traduction, en trois énormes volumes de son « Dictionnaire biographique des Écrivains ? » M. de Gubernatis a donné sur la France un livre d'impressions et de réflexions qui m'a ému, comme m'ont ému jadis les hommages rendus par M. Edmundo de Amicis à notre armée, et les souvenirs de 1859 évoqués par M. Fogazzaro. Ces Italiens du vieux temps, fidèles au passé, on les aime deux fois. Et M. de Gubernatis est de ceux-là.

Avec quelle éloquence il a parlé, l'autre après-midi — brahme aux Indes et pèlerin en Palestine — de ses amitiés et de ses admirations, « Taine, Renan, joie de mes vieux jours que je n'attends plus, hélas, puisqu'ils sont arrivés », nous a-t-il dit.

Il se trompe. L'homme qu'a fêté l'Italie et que Paris vient d'entendre est solide, avec son teint bruni par le soleil de l'Inde et sa longue barbe noire qui le fait vaguement ressembler à un Tolstoï plus jeune. Le robuste Piémontais est demeuré actif malgré ses soixante ans et demain repartirait pour l'Inde, étudier la mythologie des plantes, comme en sa jeunesse. Avec quelle ardeur, quelle foi, quelle chaleur communicative, il nous a parlé de l'entreprise courageuse et presque héroïque de Renan entreprenant l'histoire des origines de la Religion ! Avec quelle joie, à deux pas de cette Rue de Paris dont les cuivres, je le répète, viennent parfois troubler dans son laborieux cabinet mon vieil et éminent ami Gariel, directeur de tous ces Congrès ; avec

quelle volupté d'oubli j'ai entendu M. de Gubernatis nous dire, dire à ce Paris de 1900, qu'auprès et au-dessus de l'œuvre matérielle qui se fait avec des briques, il y a une œuvre qui s'accomplit avec le souffle divin. C'était singulier et consolant.

Tous ces auditeurs — et parmi eux un Japonais au menton coupé par un coup de sabre et à la boutonnière violacée d'un ruban d'officier d'Académie — écoutaient ce savant qui nous entretenait des contes de fées, des mythes et de la foi, de tout ce qui élève, console, charme l'âme humaine, entre deux affiches (que je ne méprise pas) des Archives de la Charcuterie et du Syndicat de l'Épicerie Française.

Ce sont là des antithèses imprévues qu'on ne peut voir qu'en temps d'exposition universelle. Tandis que les tambours battaient leur boniment devant les baraques, l'orateur évoquait la marche titanique de l'humanité qui monte vers Dieu. Et c'était délicieux, cette impression de pensée haute savourée entre deux restaurants à la mode, le temple de Salomon rencontré entre deux gargotes.

M. Angelo de Gubernatis parle le français comme il le pense, si je puis dire, clairement, avec à peine assez d'accent pour prêter à sa voix excellente, bien timbrée, une puissance de plus. Le geste est sobre. La main gantée soulignait légèrement les périodes sonores, vraiment éloquentes de son discours d'érudit, de penseur et, je répète le mot à dessein, de poète.

A un moment donné, il a remercié notre pays avec une bonne grâce exquise ; il s'est félicité d'avoir « toujours été gâté par les caresses de la France

intellectuelle. » Comment la France n'aimerait-elle pas ceux qui l'aiment ? Elle aussi est une idéaliste et se prend à l'infini. On a donc accueilli M. de Gubernatis avec le respect affectueux qu'il mérite. Mais j'aurais voulu mieux. A lui comme à sir John Lubbock j'aurais souhaité que Paris, tête de cette France intellectuelle, rendît un hommage public. Voilà les véritables fêtes, les fêtes de nos hôtes illustres ! Nous avons célébré Maurice Jokai, le représentant de l'âme hongroise. Nous aurions pu célébrer ces admirables passants.

Car ils ne font que passer ; M. de Gubernatis est parti aujourd'hui.

— A peine ai-je vu Paris, me disait-il. Ce Paris que j'aime tant, mais d'où mes amis les plus chers, Taine, Renan, ont disparu ! Qu'importe ! Paris reste !

Et dans quelque nouveau et dernier chapitre de ses poignants « Souvenirs » qu'il écrivit en quarante jours, au mois d'avril dernier, pour remercier les organisateurs de son « Jubilé », Angelo de Gubernatis ajoutera peut-être quelques mots en l'honneur de ce Paris où il a fait entendre si noblement une parole de foi, de fraternité et d'Au-Delà !

XXVI

LE PREMIER RAYON

26 septembre 1900.

J'apprends, par les journaux, que M. Edmond Rostand va passer l'hiver à Cambo près de Bayonne, et s'y reposer des fatigues de son travail et de sa maladie. Il pourra, là, achever de corriger tout à son aise ces épreuves de l' « Aiglon », que notre ami l'éditeur Fasquelle attend depuis des mois, car les bibliophiles réclament le volume, la première édition qui deviendra « rare », comme disent les catalogues, et ils ne voient rien venir. A cette correction d'épreuves, M. Rostand apporte un soin tout particulier et méticuleux. Il entend, par des indications de scènes très détaillées, par ses descriptions achevées, donner au lecteur la représentation même de son œuvre. Et ce labeur, arrêté par la souffrance, il ne l'a pas continué. Vainement son éditeur lui offrait-il de laisser corriger

ces épreuves par des dévouements très avertis. La compagne dévouée qui signa les vers délicieux de Rosemonde Gérard était là. Catulle Mendès s'offrait, avec l'écrivain séduisant qui porte son nom. Le poète tenait à achever ce travail, qui le fatiguait mais qui lui était cher.

Alors notre ami Fasquelle de se désoler devant la fuite de toutes ces éditions successives que le public eût déjà enlevées comme il est allé applaudir Sarah Bernhardt pendant des soirs et des soirs. La pile colossale des éditions de « Cyrano de Bergerac » eût été dépassée, et le duc de Reichstadt, aujourd'hui, serait fier de ses vers français en regardant la colonne des exemplaires de l' « Aiglon ».

Nous n'aurons le volume que plus tard et lorsque M. Edmond Rostand nous reviendra de Cambo, peut-être avec quelque nouvelle œuvre terminée, la « Maison des Amants » ou le » Théâtre », cette étude dramatique du théâtre et de sa vie idéale et réelle, factice à la fois et si vivante, dont ceux qui connaissent le plan parlent déjà avec une admiration entraînante.

Cambo ! Le lieu est bien choisi pour le repos, et pour le travail aussi, coupé d'excursions à travers bois ou, près de là, sur la montagne. L'air y est salubre et revivifiant. Le cardinal de Lavigerie y promenait sa haute taille, venant demander au coin de terre natale la santé qu'avait dévorée le désert. C'est un coin pittoreste du robuste pays basque. Uztaritz n'est pas loin où Bonnat rencontrait de si admirables types de vieilles paysannes. Et, tout près, les montagnes ont gardé des souvenirs épiques : Roncevaux est là,

où gémit encore la grande ombre de Roland. Quand je vais à Anglet, près de Bayonne, chez mon vieil ami Georges Silva, je regarde Cambo comme une halte heureuse, et les bains de sève de pins y rendent à nos lassitudes des vigueurs nouvelles. Les arbres de Montmorency ne donneraient pas à l'auteur de l' « Aiglon » la solidité qu'ont, là-bas, les chênes de la terre basquaise. Et M. Rostand pourra, entre deux excursions dans la montagne, achever enfin sa légendaire correction d'épreuves, refaisant ses alexandrins au fur et à mesure de la lecture nouvelle, de « placards » en « placards ». Et, pour compagnons, sur les pics, il aura, s'il lui plaît, non seulement l' « Aiglon », mais des aigles qui volent haut, près des nuées, les ailes étendues...

Cette future première édition de l' « Aiglon », encore dans les limbes de l'imprimerie, deviendra aussi précieuse que l'édition princeps, ou plutôt l'unique édition des « Musardises », le premier recueil de vers publié par l'auteur de « Cyrano de Bergerac » il y a tout juste dix ans, et qui est parfaitement introuvable. Je n'avais même jamais lu, il y a quelques jours, ces « Musardises » vainement cherchées et demandées par moi à Alphonse Lemerre, qui les publia à leur heure. Il m'a été donné de connaître enfin ces premiers vers et j'y ai goûté un singulier plaisir. On m'a affirmé qu'en les signalant au public un critique de la « Revue Bleue », dont on ne m'a pas dit le nom, avait écrit : « Je salue un vrai

poète, peut-être un futur grand poète ! » Je n'ai souvenance ni de l'article ni du critique (1). Mais je me demande ce que j'aurais auguré de l'avenir de l'auteur des « Musardises » s'il m'eût fallu faire obligatoirement, à propos de ce premier volume, quelque prédiction.

Rien de plus malaisé et de plus décevant que le métier de prophète ; mais il est des astronomes littéraires qui se piquent volontiers de découvrir les étoiles. Visiblement, dès son premier volume, M. Edmond Rostand avait le rayon. L'étoile était là. Le jeune poète, seul, eût pu douter de lui-même. Il dédiait ses vers aux raillés, aux déshérités, à ceux qu'insulte le public et qu'on appelle des ratés. Et, timide, hésitant devant la grande bataille littéraire, doutant du succès et doutant de soi-même, il se demandait, poète de vingt ans, en ses heures d'angoisses, s'il n'était pas, comme tant de pauvres diables partis pour la conquête des Toisons d'or et rentrés au logis trempés par la pluie, crottés par la boue, Colletets de la triste Bohême, un impuissant lui aussi, un demi-poète, un songe creux, un raté !

(1) Un lettré m'a rafraîchi la mémoire. L'article a paru dans la *Revue Bleue* du 12 avril 1890 et le critique est M. Augustin Filon, dont les romans si vivants et si attirants valent les études littéraires tout à fait personnelles et suggestives. De M. Edmond Rostand, M. Filon disait donc, il y a dix ans : « Il s'agit bien d'encouragements ! Ce volume des *Musardises* n'est pas un bouton, ni une fleur, mais un fruit délicieux ; ce n'est pas une promesse, c'est une véritable explosion de talent poétique ; — avec cela un accent nouveau, cette spontanéité, cette hardiesse, ce je ne sais quoi d'enlevé et de vibrant qui dut faire tressaillir, il y a près de soixante-dix ans, les premiers lecteurs des *Contes d'Espagne et d'Italie*.

Je pense à vous, ô pauvres hères,
A vous dont peut-être, ce soir,
Je partagerai les misères,
Parmi lesquels j'irai m'asseoir.

Et très longuement j'envisage
Pour bien voir si j'ai le cœur fort,
Pour m'assurer de mon courage,
La tristesse de votre sort.

Si j'étais, par le ridicule
Qu'on vous jette, mis en émoi,
Il est toujours temps qu'on recule :
Mieux me vaudrait rentrer chez moi.

Ah ! les confidences de ces premiers recueils de vers, qui, pour tant de fervents, demeurent parfois uniques, bien des hommes portant en eux, selon le mot et le vers de Sainte-Beuve :

Un poète mort jeune en qui l'homme survit !

M. Laurent Pichat, un de ceux-là précisément, conservait dans sa bibliothèque un exemplaire de tous les premiers recueils de vers parus depuis soixante ans, et rien n'était plus ironique parfois que la destinée de ces rêveurs qui avaient jadis débuté par des vers. La misère avait étranglé les uns ; la vie, en des voies très différentes, avait élevé et glorifié les autres. Il y en avait qui, maintenant, rougissaient des chansons de leur vingtième année. Deux jeunes lettrés, MM. Van Bener et Paul Léautaud, ont publié sur les poètes de l'heure présente, les jeunes, les nouveaux, les vivants, dont plusieurs sont des maîtres admirés et admirables, un excellent volume de « Morceaux choisis des poètes contemporains ». La matière était riche. Il y a là une mine d'or qui vaut celle du Transvaal. On pourrait, tous les dix ans ou quinze ans, tous

les vingt ans, si l'on veut, publier une semblable Anthologie. Les générations nouvelles ajoutent leurs paroles et leurs gestes à cette langue immortelle que le monde comprend et qu'il ne parle pas, disait ce pauvre Musset.

Edmond Rostand, mussetiste à ses débuts, pouvait, comme tant d'autres, s'en tenir à ce recueil unique, aux premiers vers que tant de poètes renient en mettant, plus tard, quelque cravate blanche. Il donnait à son livre un titre qui ne faisait pas pressentir le poète militant de ses deux derniers drames. Il prenait au vieux temps le nom de « Musardise » ou « Musardie » qui, disait-il, signifie : « rêvasserie douce, chère flanerie, paresseuse délectation à contempler un objet ou une idée : car l'esprit musarde autant que les yeux, si ce n'est plus. »

Il trouvait chez certains étymologistes que « musarder » veut dire avoir le museau en l'air et bayer aux verselets comme on baye aux corneilles. » Il affirmait que les « musards » étaient autrefois des jongleurs, provençaux d'origine (M. Rostand est de Marseille), qui déambulaient de par le monde en récitant des vers, et on lui avait dit aussi — car ce souriant est un mélancolique — qu'en la langue wallonne « muser » a pour sens : être triste. Enfin, mettant pour épigraphe à ses « Musardises » comme une double cocarde à leur bonnet, ces mots : « Musardise : — action de celui qui musarde. — Musarder : — perdre son temps à des riens », — il ajoutait que le savant Huet faisait dériver le mot du latin « Musa », qui, comme on le sait, signifie : « la Muse ».

Et tout Edmond Rostand était déjà dans cette Préface avec ses nervosités, ses préciosités et sa volonté ferme et son goût pour le rare et sa résolution de petit chasseur à pied aux moustaches de raffiné et son courage.

Lui, un raté ? Lui, un déclassé, lui un funambulesque cuisinier de viandes creuses ? Allons donc ! Il était de ceux qui suivent plus fidèlement la Muse que la musardie. Il avait d'ailleurs le temps de humer les avrils et de ciseler ses vers printaniers, — et il songeait déjà, avec raison, passionné pour ce monde de Rêve et de toile peinte, aux succès du théâtre lorsqu'il disait encore aux pauvres Don Quichotte, attendrissants et grotesques, dont la Muse est la Dulcinée :

O chevaliers errants de l'art,
A qui la gloire destinée
Manqua peut-être — par hasard,

Étant votre ami, votre frère,
Un rêveur, un hurluberlu
Qui connaîtra votre misère
Peut-être demain — j'ai voulu

Vous dédier par ce poème
Les premiers vers que j'ai tentés,
Enfants perdus de la bohème,
O mes bons amis les Ratés !

Il y a loin du mois de février 1889, date que portent ces vers, à la soirée de mars 1900 où Sarah Bernhardt faisait acclamer l'« Aiglon ». En ces onze années, l'auteur des « Musardises » n'a pas « musardé. » Il a virilement lutté, et son exemple peut servir d'encouragement à ceux qui, comme lui, doutent d'eux-mêmes et se demandent ce que leur gardera la vie. Quoi

qu'elle leur donne, s'ils ont tout d'abord l'âpre et délicieuse volupté du travail, de ce labeur exquis consolateur de tous les maux, ils seront moralement payés de leur peine. C'est déjà une joie de faire comme dit l'autre, se becqueter deux rimes au bout d'une idée. C'est une volupté — n'y eût-il au bout aucune récompense — que « ce prurit invincible des muscles érecteurs du métacarpe, dont parle Charles Nodier en quelqu'une de ses rêveries, et qui tient lieu d'inspiration et de génie à tant d'honnêtes gens. » Edmond Rostand avait la passion du danger, l'appétit de la lutte. On rencontrerait déjà l'auteur dramatique, l'ironiste éloquent de certaines tirades de qualité supérieure de « Cyrano », dans la confession du vieux poète que M. Rostand, adolescent et croyant, allait, dit-il, visiter souvent tandis que le vaincu se mourait.

Il me disait : « Surtout ne sois jamais poète.
» Les vers, mon pauvre ami, c'est ce qui m'a perdu ! »

Et il conte les douleurs, il rassemble les doléances lugubres du poète incompris : les veilles sans profit, les travaux inutiles, les tristesses du noctambule,

Pour qui tous les plafonds sont trop bas sous les cieux.

Il montre l'absurdité de ce songe : « faire de l'art » — tandis que la multitude acclame celui qui « fait du vaudeville ».

Ne fais jamais d'art ! — Ne t'ingère
Jamais de penser du nouveau !
Mais fume des pipes, digère,
Et crains les rhumes de cerveau !

Il accumule, sur les lèvres amères du vieux poète terrassé, les souvenir de tristesse noire, l'horreur qu'il y a quand la jeunesse passe, à vieillir, à mourir toujours méconnu. Il énumère par la bouche de ce raté en cheveux blancs les bonheurs faciles que garde la vie sans chimère — et les voluptés des intérieurs confortables évoqués, aux heures de désespérance, « sous les plafonds d'où ça pleut ». Il entasse toutes les recommandations farouches, tous les conseils réfrigérants, tous les cris de casse-cou et le vieillard à l'agonie se dresse devant le poète de vingt ans comme un vivant et sinistre « casse-cou ».

Le vieux meurt, le jeune l'accompagne au cimetière... Le cercueil glisse dans le trou, la bière grince sur la corde, dernière plainte du vaincu... Et le rimeur de vingt ans se dit : « Mon cœur n'est pas assez cuirassé, ma tête n'est pas assez forte, mes pieds ont trop peur des cailloux du chemin !... L'Art n'est qu'une griserie, une duperie ! Cet homme avait raison. Soyons impassible, soyons heureux et vivons égoïste ! » Puis il s'aperçoit que les champs sont verts, que les arbres ont des caresses et les fleurs des parfums, que l'ormeau tremble, que l'oiseau chante et que le ciel, d'un bleu pâle, « a l'air d'un satin de Chine... »

J'oubliai tous les maux que l'autre avait soufferts...
— Et j'écrivis, rentré chez moi, mes premiers vers.

Tout Rostand est là, déjà, dans ce volume. Ses recherches de langage, son amour des jolies Roxanes qui semblent sortir de la Chambre de Julie d'Argennes,

ses caprices, son panache, ce je ne sais quoi de très français qui est son charme et de travaillé qui fait songer à l'alignement des petits netzkés d'ivoire qu'il a si finiment chantés, — la délicieuse apothéose du blanc linon que je retrouve déjà dans la « Ballade du Petit Manchon » — la poudre de pastel et la poudre d'or de ses « Romanesques », le narquois et l'attendri, le fin et le fin du fin de ce talent si rare, puissant et délicat :

> Dessous sa grande ombrelle rose
> Elle est toute rose. On dirait
> Un peu d'une très pâle rose
> Qu'un soleil couchant rosirait;

tout cela, les « Musardises » nous l'annoncent, les « Songes Creux » et le « Livre de l'Aimée » nous le donnent, et le critique de la « Revue Bleue » n'avait pas grand mérite à dire, en 1890 :

— Un vrai poète nous est né !

Ah ! ce délicieux volume, le volume précurseur ! Combien je l'ai cherché, que de fois je l'ai demandé voulant établir ce que je croyais les balbutiements d'un poète et ce qui est, en réalité, le premier livre d'un jeune maître. Je ne le trouvais point. Il n'était cependant pas loin de moi. M. de Féraudy, qui me présenta le jeune auteur dont le nom devait si tôt s'épanouir en pleine gloire, me l'a prêté, l'autre jour, et j'ai lu, à la première page de cette belle écriture qu'a Edmond Rostand — comme J.-M. de Heredia, comme Jean Richepin — cette dédicace manuscrite : « Au grand comédien Maurice de Féraudy, admiration et reconnaissante sympathie. Edmond Rostand. »

Et M. de Féraudy est le premier qui ait, dans les salons, récité les vers juvéniles de Rostand, « les Papillons, la Chapelle, le Vieux Pion, les Fleurs, la Ballade de bien s'aimer », que je vois marqués d'une croix au crayon sur l'exemplaire rarissime du comédien comme M. Le Bargy le premier qui ait jeté au public, un soir de première, le nom rayonnant d'Edmond Rostand. — Ce nom, qui le prononcera, là-bas, dans un autre salon, un jour de réception solennelle ?...

XXVII

Un mois historique. — La fête des maires. — Fraternité des dialectes. — Bretons et Provençaux. — Une draperie de théâtre. — De Notre-Dame au Champ de Mars. — Le départ des exotiques. — Les fêtes coloniales au Trocadéro. — Fin de saison. — Deux poètes. — Louis Ratisbonne et Gabriel Vicaire. — Alfred de Vigny inconnu. — Un trésor littéraire. — Mme Jules Simon et le *grenier* de la place de la Madeleine. — Les ingrats. — Portes closes. — Jules Machard. — Un album de Henri Regnault. — Le siège de 1870-1871 et la décoration de la ville de Paris. — Les femmes. — Une idée de Louis Blanc : les pigeons du siège. — Un pigeon messager dans le blason de Paris. — Fédération et baiser Lamourette.

27 septembre 1900.

Celui qui voudrait écrire l'histoire du mois ne manquerait certes point de sujets et n'aurait pas grand'-peine à remplacer « le rôti absent », comme la pauvre Mme Scarron était obligée de le faire. Nous avons vécu des heures qu'on n'oubliera pas et j'aurais voulu qu'un Michelet assistât au banquet des maires pour ajouter une page immortelle à l'admirable chapitre de la Fédération. La peinture, dit-on, nous rendra cette

scène à la fois si pittoresque et si bien ordonnée, et j'ai aperçu en un coin de table H. Gervex, qui peut-être avait apporté là sa boîte d'aquarelle. Ce qui est certain, c'est que les appareils photographiques ne manquaient point et que les chroniqueurs au kodak ont pris de tous côtés leurs notes cursives, comme des annalistes « à l'instantané ».

Les chansonniers, qui vont se réunir en congrès tout comme les socialistes, n'ont vu dans cette incroyable réunion d'hommes, de magistrats, s'il vous plaît, — qu'une gigantesque kermesse, un dîner monstre où rien ne manqua et qui eût effaré un Vatel. Imaginez le grand roi donnant l'ordre à ce Vatel d'accommoder un menu pour vingt et un mille personnes ! C'est alors que l'illustre cuisinier se fût sans hésiter embroché de son épée. Mais on a tout dit sur le pantagruélisme de ce déjeuner où les cœurs se sont plus échauffés que les têtes. Laissons les revues de fin d'année chansonner « Monsieur le Maire » et gardons de cette belle journée de concorde et de clair soleil l'impression vraie, faite d'apaisement et d'espérance.

Oui, vraiment, ce fut un jour heureux. Tout réussit. Et ce qui était touchant, c'était l'expression de foi de ces maires, venus des points les plus éloignés du territoire pour fraterniser dans cette fête d'union et saluer le premier magistrat de la République, ancien maire, comme eux, de sa ville natale. Il y avait là de vivants exemplaires de toutes les professions, de toutes les races qui forment dans un admirable amalgame la race française. Je voyais de braves gens à la blouse

noire et empesée, des Bretons en veste brodée, des Basques aux bérets de laine. Un écriteau, au-dessus des têtes, rappelait, avec ce nom, *Haut-Rhin*, la vieille Alsace. J'entendais les Toulousains chanter Toulouse et nos bons Limousins entonner, sous les marronniers, les refrains de mon enfance :

Baisse-toi, montagne,
Lève-toi, vallon !...

J'ai assisté, depuis, au Cabaret breton, à un banquet intime, au banquet présidé, en costume armoricain, par M. Jacob, l'excellent député du Finistère et maire de sa commune, coiffé du petit chapeau rond. Le docteur Dubuisson, mon voisin, lui aussi député de Bretagne, me contait que, bras dessus bras dessous avec des maires de Provence, quelques-uns de ses compatriotes s'étaient rendus à l'Élysée en chantant, eux, les Bretons, des airs provençaux qu'ils n'entendaient guère, tandis que, lorsque les Bretons entonnaient leurs refrains d'Armor, les Provençaux reprenaient le chœur dans le parler breton qu'ils ne comprenaient pas. C'est qu'il y avait un sentiment qui unifiait ces divers dialectes : au-dessus de ces chansons si différentes planait une sorte d'enthousiasme particulier, comme si ces maires de village ou de grande ville, ces campagnards et ces citadins eussent eu l'intuition, la conviction qu'ils étaient la France même qui passait. Et ils l'avaient, cette sensation, n'en doutez pas.

Tandis qu'ils applaudissaient, à la salle des Fêtes, les danses d'autrefois et qu'ils écoutaient le *Chant du départ*, je ne pouvais m'empêcher, moi, de songer à

l'ironie des choses en entendant un des décorateurs de la maison Belloir, me dire :

— Vous avez reconnu votre devant de loge ? C'est lui qui forme draperie, au-dessus du rideau jaune, dans le joli théâtre improvisé par M. Raynaud.

Et, en effet, ornant le théâtre et fort artistiquement tendue là-haut, la large bande de satin brodé d'or qui nous avait, à la Comédie-Française, servi à décorer la loge centrale où, lors du gala offert au tsar, s'étaient assis l'empereur et l'impératrice de Russie, — cette admirable tenture blanche que nous avions utilisée naguère, à l'Odéon, pour le gala du roi de Suède, elle était là, je la retrouvais au Champ de Mars et je ne pouvais m'empêcher de me souvenir que ce satin blanc découpé « où tant d'or se relève en bosse » était — lendemains de l'histoire ! — le propre dessus d'autel qui, à Notre-Dame, avait servi jadis au mariage de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie.

Le temps où nous vivons est celui de l'imprévu. Songez à cela : ce dessus d'autel devant lequel se sont agenouillés l'empereur, alors tout-puissant, et la souveraine, rayonnante de beauté, le voilà qui fait partie du manteau d'Arlequin d'un théâtre de fête nationale ! Il est, dans le garde-meuble de Belloir, l'ornement officiel des loges des souverains qui passent et il aura figuré à cette fête des vingt mille petits souverains en écharpes tricolores qui, dans la nation, représentent la Loi. Les Chants de Notre-Dame autrefois. Le *Chant du départ* aujourd'hui. Victor Hugo raconte dans ses *Choses vues* que, passant à Reims, treize ans après le sacre de Charles X, il aperçut confusément, dans une

grande brouette, parmi les toiles d'araignées et les rats en fuite, une sorte de long paquet poudreux, roulé et lié d'une corde, et comme il demandait au bedeau de la cathédrale : « Qu'est-ce que cela ? » Le bedeau répondit : « C'est le tapis du sacre de Charles X ! »

J'ai pensé au tapis de Charles X en regardant le satin du mariage. Trouvez-moi un objet qui symbolise et matérialise à la fois les révolutions de ce siècle mieux que ce maître-autel de la vieille Notre-Dame, appendu au-dessus des têtes des comédiens chantant les strophes patriotiques de l'hymne de Chénier !

Je note le fait qui est suggestif. Et les maires sont partis, allant raconter au fond de leurs provinces les splendeurs de la fête du 22, comme les exotiques de l'Exposition qui commencent à grelotter sous les feuilles jaunies vont, dans leurs récits, donner à Madagascar ou en Indo-Chine de vagues descriptions de Paris. Ils s'en vont, les indigènes, et, pour eux, il est temps de partir. Depuis plusieurs semaines, les Cingalais, danseurs du Diable, avaient recouvert de gilets de flanelle leurs torses nus, pareils à de beaux bronzes. On entendait, çà et là, dans leurs promenades, quelque petite toux mauvaise. Le pâle soleil d'Europe, qui les avait réchauffés un moment, semblait se coucher. Et le mal du pays commençait à venir, par les soirs d'automne un peu mélancoliques. Alors M. Charles Roux a, comme on dit, signé les feuilles de route. Adieu, les indigènes ! Le coin du Trocadéro où le plus profondément j'ai eu la sensation des choses inconnues, va devenir désert. Il ne restera plus que les

monuments, l'étonnante pagode qui semble l'Asie même établie là chez nous, à vingt minutes du boulevard des Italiens. La mer remportera ces Africains et ces fils d'Asie qu'elle nous amena, avec leurs pittoresques costumes et qui, les soirs d'été, dans ces défilés en musique, nous épargnèrent un lointain voyage en nous montrant cette promenade du Dragon dont on nous rapportait de là-bas d'étranges et fantastiques descriptions.

Rien ne fut plus attirant, plus imprévu et plus vrai que ces fêtes coloniales, sous les lumières des lanternes sénégalaises illuminant de larges faces noires où riaient les grandes dents blanches, et ces Tonkinois marchant au pas, comme à la revue, sous la conduite de leurs sous-officiers. Quels beaux cavaliers de Fromentin, ces spahis montés sur leurs arabes et, le fusil haut, caracolant en tête du cortège ! Quelles acclamations lorsque, militairement conduite, passait la musique malgache jouant aux Parisiens l'air populaire de *Sambre-et-Meuse* ! Il y avait là je ne sais quoi d'inattendu : l'Extrême-Orient venant au-devant de ceux qui n'ont pas le loisir d'aller à lui et leur apportant ce charme singulier, ce je ne sais quoi de mystérieux et de captivant, cette odeur d'exotiques rêves qu'ont les visions d'un Loti.

Visions envolées maintenant ! Ils s'embarqueront bientôt, les exotiques, et les lumineuses, les bruyantes promenades du soir sont finies. Finies, car les feuilles tombent. Vous verrez bientôt combien ce Paris sera triste lorsqu'il n'aura plus son Exposition, ce grand joujou superbe dont il n'a pas tout de suite senti le

prix. Il se consolera en faisant de la politique et en cherchant des jouets nouveaux. Mais celui-là est le plus beau qu'on lui ait donné, qu'on lui donnera jamais, et, parmi les autres attractions, ces fêtes exotiques resteront inoubliables pour ceux qui ont su les voir.

Tout disparaît à son heure, il est vrai, et c'est une banalité qui date de milliers d'années de dire qu'il se faut résigner aux dénouements inévitables. Deux poètes sont morts, presque à la même heure, qui avaient dû chanter et déplorer la brièveté des jours. Tous deux étaient Alsaciens, l'un Louis Ratisbonne, né à Strasbourg, l'autre, Gabriel Vicaire, à Belfort. Avec Albert Samain, qui fut admirable, et Georges Lefèvre, qui fit entendre au théâtre de beaux vers, voilà en quelques semaines bien des poètes disparus. Louis Ratisbonne était vieux : les autres avaient encore l'âge de la lutte. Le pauvre Gabriel Vicaire, qui laisse bien d'autres recueils, restera comme l'auteur des *Émaux bressans*. Il fut comme étouffé par ce premier succès. La *Comédie enfantine* de Ratisbonne eut, pour le traducteur de Dante, le même inconvénient, avec un retentissement plus grand. Il est de ces œuvres dont la vogue devient pour leur auteur une sorte de barrière littéraire. Tout est dit : on ne passe plus.

Et Louis Ratisbonne était un critique de talent, un écrivain de haute culture. Il ne vivait plus, dans les derniers temps de sa vie, que dans le culte touchant

d'Alfred de Vigny. Le fier poète des *Destinées* l'avait fait son héritier pour tout ce qui concernait ses œuvres publiées. Ratisbonne, s'oubliant soi-même, veillait sur cette gloire du grand aîné. Il était fidèle au tombeau, comme il l'avait été au foyer du vivant. Cette abnégation et ce dévouement imposaient le respect.

Savait-il qu'il existe d'Alfred de Vigny des œuvres en partie achevées, des fragments d'admirables *Mémoires* qui sont la propriété d'une noble famille à qui le poète les a légués? On s'imagine connaître Vigny tout entier parce que nous en avons lu. Point du tout. Cette grande âme blessée, irritée à la fois et dédaigneuse, se réfugiait et se livrait dans les confidences, certainement destinées à la publicité, qu'une bienveillance dont je m'honore a consenti à me montrer. Quel trésor littéraire que ce *Vigny inédit* qui verra le jour peut-être et qui serait bientôt donné au public si mon avis avait le moindre poids.

Avec quelle émotion j'ai pu entrevoir, lire rapidement, feuilleter, non seulement ces souvenirs dont le *Journal d'un poète*, nous donnait déjà l'avant-goût, mais des projets de romans et de drames, une suite à cet immortel volume de *Servitude et Grandeur militaires*, une contre-partie de *Chatterton*, une pièce dont le héros est Robert Burns; — et des lettres intimes, des lettres d'autrefois, des lettres de jeunesse où Vigny et Hugo sont tellement unis et tellement frères, frères d'armes, frères de pensée, que d'un commun accord, ils échangent leurs prénoms comme les maires de France échangeaient leurs dialectes, l'autre jour,

et que Hugo signe ses lettres *Alfred* et Vigny signe les siennes *Victor*.

Il ne m'est pas permis de dire ce qu'il adviendra d'une telle mine de documents et de manuscrits précieux, et j'aurai peut-être même commis, — je m'en excuse — une indiscrétion en signalant l'existence de cet admirable *inédit*. Mais ce m'est une occasion de remercier les hôtes, esprits et cœurs d'élites, qui m'ont donné, en me permettant de jeter ainsi les yeux sur ce Vigny inconnu, une des plus pures et des plus profondes joies de ma vie.

Cette joie, je ne crois pas que Louis Ratisbonne l'ait éprouvée. Il est mort sans avoir lu, je pense, le plan de *Robert Burns*. Je connaissais depuis longtemps l'auteur de la *Comédie enfantine*, depuis ces soirées où Jules Simon réunissait la jeunesse libérale, aux heures du second empire, dans ce qu'il appelait son *grenier* de la place de la Madeleine. *Grenier* peuplé de livres rares et où les débutants de ma génération se rencontraient avec des maîtres et avec des gloires. Les ouvriers, à qui le bon André, le vieux serviteur, ouvrait la porte, y coudoyaient des membres de l'Institut et des députés, et Jules Simon, souriant, accueillant, mettait à l'aise tout le monde. La mort avait déjà frappé à l'huis à demi fermé ; après l'hôte elle a emporté celle qui, avec la bonté la plus grande, faisait, en ces années défuntes, les honneurs du logis. Mme Jules Simon aura passé plus de cinquante années de sa vie dans ce même appartement devenu pour nous historique. Elle y avait connu les heures lourdes du lendemain de Décembre, lorsque le professeur

démissionnaire pour refus de serment n'avait plus, comme ressource, que ses livres écrits pour Hachette et le *Journal pour tous*, fondé par Lahure ; elle y avait vécu les heures militantes du temps des Cinq et elle avait vu défiler là, passer, entrer en hésitant, avant le succès — puis revenir — tous ceux qui portent un nom dans notre France. A toutes les heures, les plus dures ou les plus triomphantes, elle avait gardé son inaltérable philosophie et sa grande bonté. Les actes de charité de la vaillante femme sont incalculables. Combien elle a dû faire d'ingrats !

Je me rappelle qu'après le 16 mai, je parlais à Jules Simon, tombé du pouvoir, d'un homme qui avait été un de ses collaborateurs intimes et qui lui devait sa situation, fort importante :

— Vous le voyez toujours ? lui demandai-je.

— Oh ! oui, répondit le philosophe de ce ton doucement terrible qu'il avait parfois. Il vient même me rendre visite assez souvent. Ni le soir, ni le matin, au crépuscule, à l'heure où l'on ne peut pas le voir entrer chez moi !

Nous avons tous de ces amis et de ces obligés crépusculaires.

Mme Jules Simon ne s'en irritait pas. Elle savait ce que vaut la vie. Pour lui donner du prix elle en faisait un perpétuel sacrifice. Elle se donnait toute aux siens et à autrui. Elle vivait pour ses fils et ses petits-enfants, pour cet espoir aussi : voir la statue de Jules Simon s'élever là, sous ses yeux, dans le petit square de la place, et la contempler du haut du balcon du *grenier*. Jamais je n'oublierai cette demeure

cordiale où j'ai rencontré tant de bonté, laissé tant d'amitiés. L'admirable phrase de Chateaubriand parlant de ces chambres du château de Combourg que la mort ferme les unes après les autres vous revient invinciblement, vous revient toujours comme un son de glas, devant les portes closes des logis aimés. Je ne passerai pas dans ce coin de Paris, sans songer que — comme tant d'autres — j'ai laissé là-haut, chez le maître mort, une partie de ma jeunesse !

Et la liste s'allonge tous les jours de ceux qui disparaissent. Une lettre, ce matin, m'apporte la nouvelle de la mort de Machard. Celui-là aura signé d'exquis portraits de femmes, et fut, si je puis dire, un féministe du pinceau. Robuste et sympathique dans toute sa personne, son talent avait des délicatesses rares. Et quelle verve et quelle gaieté autrefois ! Je me rappelle un album crayonné à Rome que me montra jadis M. Emile Pessard et où Henri Regnault, en une suite de scènes humoristiques, s'amusait à *croquer* les biceps et la chevelure de Jules Machard, tout jeune alors et superbe. La robustesse de Machard et une autre chevelure aussi, celle d'Ernest Hébert, alors directeur de l'École de Rome, se confondant avec les frisures de son chien, divertissaient les hôtes de la villa Médicis quand Regnault les jetait ainsi sur le papier. M. Hébert connaît-il cet album qui semble d'une sorte de Topffer michelangesque ? Il en eût souri tout le premier, lui dont l'esprit égale la bonté !

— Qu'est-ce qui vous a plus frappé dans la repré-

sentation de *Lohengrin ?* demandait-on à un très distingué sportsman.

— C'est, répondit-il, que le cygne est très mal attelé.

Ce qui séduisait le plus les femmes dans les portraits de Machard c'était, au contraire, l'ajustement et l'élégance.

Jules Machard laisse des figures de femmes aussi attirantes que certaines toiles des peintres anglais du dernier siècle. Et le brave artiste qui vécut en père de famille adoré des siens, a rejoint le vieux camarade qui s'amusait de lui autrefois et qui est parti le premier, le vert laurier des débuts changés en feuilles sèches collées par le sang à son visage sous les arbres de Buzenval.

Et puisque ce fantôme glorieux du siège réapparaît, je ne serais pas le vieux Parisien, rapide historiographe de la *Vie à Paris*, si je ne saluais, au passage, ce bout de ruban rouge qu'une généreuse initiative attache — comme à la cravate d'un drapeau — au blason de Paris en fête en souvenir de Paris assiégé. Voilà donc Paris décoré parce qu'il a souffert durant de longs mois de deuil inoubliés ! Cette croix fut bien gagnée — il y eut là une collectivité de sacrifices — et ceux qui hésitent à décorer les femmes attachent cependant ce signe de gloire au souvenir, si je puis dire, de toutes ces Parisiennes qui furent, pendant des mois, héroïques si simplement. Compagnes admirables des combattants, mères, femmes et sœurs,

c'est à vous, autant qu'aux mobiles et mobilisés, aux pauvres et braves soldats du rude hiver que cette récompense est due et qu'elle va... après trente ans. Combien ont disparu, qui ne sauront pas qu'on les honore aujourd'hui !

Mais, puisque les experts en science héraldique vont, paraît-il, compléter le blason de la ville de Paris, je me permets de rappeler, de remettre, s'il se peut, à l'ordre du jour, une proposition qui fut faite devant moi par Louis Blanc chez Victor Hugo et qui enthousiasma le poète autant qu'elle avait ému l'historien lui-même, parlant, les larmes aux yeux, de ces pigeons messagers qui, sous leurs ailes, à travers les lignes prussiennes et sous les coups de feu des Allemands, nous apportaient des nouvelles de la France.

— Comme la colombe au-dessus de l'Arche, disait Louis Blanc, que l'on place désormais, dans les armes de la Ville, au-dessus du symbolique vaisseau de Paris, un pigeon les ailes éployées en souvenir de ces messagers de la patrie !

Et Victor Hugo, la voix vibrante, de répondre à son ami :

— Louis Blanc, vous êtes un patriote et vous êtes un poète !

Il faut avoir vu ce qu'étaient pour les malheureux assiégés l'apparition sur un de nos toits couverts de neige de quelque pigeon « traînant l'aile et tirant le pied », et, sous ces plumes salies, apportant en des dépêches microscopiques de lointaines voix des absents pour comprendre ce que furent pour les Parisiens les pigeons du siège. Ceux de Saint-Marc

sont moins vénérés là-bas que n'étaient chez nous ces porteurs de messages. « Un pigeon ! On a vu un pigeon ! » C'était de la joie et de l'espoir pour tout un peuple. Nous eussions réchauffé le pauvre oiseau sur nos poitrines.

Le vœu de Louis Blanc, qui fut aussi celui d'Edgar Quinet, me revient à la pensée aujourd'hui. Il entraîna Hugo ; Michelet, déjà malade, ne le connut pas. Sans quoi, l'auteur de l'*Oiseau* eût pris en mains certainement la cause des pigeons du siège. Pourquoi donc, puisqu'on va compléter le blason de Paris, ne pas fixer le souvenir de ces messagers d'espérance en leur donnant place dans les armes de la Cité?

« Comme la colombe au-dessus de l'Arche ! » disait Louis Blanc. Oui, et en souvenir des messagers de la guerre, on placerait là ce pigeon messager de paix. Ce serait comme une touchante légende désormais immortalisée. Eux aussi, les pigeons du siège, furent — par le plomb de l'ennemi — décorés de couleur rouge.

Et ce serait un témoignage de plus du désir d'apaisement et de fraternité qui semble naître de l'accolade fraternelle de la province et de Paris. Car j'espère bien que cette journée ne sera pas unique. On a crié : « Vive monsieur le maire ! » Et ce fut le refrain tout un jour. Place de la Concorde la foule répétait de tout son cœur en voyant passer les délégués des départements : « Vive la province ! » Et les provinciaux répondaient : « Vive Paris ! » Il y a eu là une heure sacrée, où s'est affirmé l'unité cordiale de la France. Ah ! si l'on pouvait, à de certaines heures, si rares,

arrêter la pendule ! Si la vie ne reprenait pas brusquement, batailleuse et féroce !...

Et pourquoi, après avoir rêvé des larmes de joie de la Fédération, songeai-je maintenant aux ironiques lendemains du baiser Lamourette ?

XXVIII

VENDÉMIAIRE

6 octobre 1900.

C'est le premier mois du calendrier républicain et il commence à l'équinoxe d'automne. Les dictionnaires vous diront que le nom lui vient de « vindémia », vendange. Les vignerons d'Argenteuil ont fêté, comme tous les ans, Vendémiaire, dimanche dernier, et les groupes vinicoles de l'Exposition célébreront dans la quinzaine qui vient la Fête des Vendanges. Quelques-uns de mes lecteurs, ayant gardé souvenance de certains articles dirigés par moi contre l'alcoolisme, m'ont écrit pour me demander si je ne croyais pas qu'une sorte d'apothéose de la vigne et du vin pût ressembler à la glorification du fléau. Je crois précisément que c'est tout le contraire. Le vin pur, le vin de France est l'ennemi direct de ce mal féroce qui, avec la tuberculose, ronge, dépeuple,

pour dire le mot, certaines provinces de la patrie.

Il est de mode de médire du vin et de le proscrire, exactement comme on proscrirait l'absinthe. Un dîner prié ressemble à quelque réunion de tempérants. La suite des verres alignés devant les convives reste généralement vide, et la réponse faite au maître de la cave, fier de ses vieux crus, est presque toujours :

— Merci, je ne bois que de l'eau !

Les médecins l'ont ainsi décrété : il faut s'en tenir à l'eau filtrée. Encore n'est-on pas bien certain qu'elle ne contienne point quelque invisible microbe. Le geste — d'ailleurs inélégant — des dames mettant leurs gants dans leur verre, est, en ce sens, un geste symbolique. Il signifie que le vin est à l'index, qu'il est proscrit, qu'il est aboli. J'ai encore connu le temps où les docteurs conseillaient le vin pur après le potage — on s'est aperçu depuis que le potage lui-même était pour l'estomac un liquide pesant et inutile — et les médecins d'autrefois soignaient par le bordeaux les convalescences. Le vin de Séguin était le tonique donné aux lendemains des fièvres typhoïdes, comme le Mariani aujourd'hui, l'universel Mariani. Les jeunes médecins ont suivi l'exemple de Sganarelle, qui, lui, ne méprisait point les glouglous de sa bouteille : eux aussi, ils ont « changé tout cela ».

Plus de vin, jamais plus de vin. Le vin rouge échauffe et le vin blanc énerve. Nos aïeux, dont les beuveries sont illustres, étaient-ils donc gens anémiés sous leurs schakos énormes ou leurs lourdes cuirasses? Ils buvaient cependant; mais toute la question est de savoir ce qu'ils buvaient. Ni litharge ni poison,

comme aujourd'hui, mais le sang de la vigne et, les manipulateurs n'avaient point passé par là. Je m'imagine que le général Lasalle qui vidait d'un coup un hanap d'argent, puis l'aplatissait sur la paume de sa main et le glissait ainsi écrasé dans sa sabretache, n'eût pas été très ferme sur ses étriers, si le vin de la rasade eût été alors l'horrible mélange qu'on nous sert parfois maintenant. Le vin pur, le vin franc, le vin de raisin est un cordial et tous les médecins du monde n'y feront rien. Les poètes, depuis Anacréon, et les proverbes, qui sont l'envers de la poésie cependant, ont raison : le bon vin réjouit le cœur de l'homme; — et la joie, c'est de la force et de la vie.

M. Purgon est d'ailleurs un singulier prophète de malheur. Il suspend, comme autant de maux de Damoclès, les apepsies et les bradipepsies au-dessus des têtes de ses clients effrayés. Mais M. Purgon ne prend pas toujours les remèdes qu'il prescrit, il méprise souvent ses propres ordonnances. On a remarqué qu'en temps d'épidémies cholériques les médecins ne se gênent guère pour manger les tranches de melons qu'ils déconseillent à leurs amis.

— J'en mange d'autant plus dans ces cas-là, me disait le bon docteur H..., qu'ils sont plus nombreux et meilleur marché!

La proscription totale du vin me paraît donc un excès de rigorisme hygiénique. Et, on aura beau dire, on aura beau faire, célébrer le thé, vanter la bière, le vin sera toujours la boisson française par excellence et il ne s'agit que de surveiller et de combattre ceux qui la vendent frelatée. Le vin ! Le vin de

France! Le duc d'Aumale un jour, à la tête du 17e léger, faisait présenter les armes à son régiment en passant devant le Clos-Vougeot. Le trait est bien connu. Et ce « portez armes! » à des côteaux couverts de vignes, aux ceps chargés de raisin est toute une profession de foi et comme un hommage rendu à ces « esprits de la cuve » dont a parlé Stéphen Liégeard et qui ont passé depuis des siècles dans plus d'un Noël bourguignon et dans plus d'un fait d'armes héroïque.

Non, ce n'est pas le vin qui dépeuple la France, c'est l'alcool; et le chambertin ou le chablis n'ont pas causé à notre race les maux que lui vaut « le calvados ». Je causais, l'autre soir, avec un député breton, fort bien renseigné et très érudit, de cette redoutable question de l'alcoolisme, et je lui demandais s'il était vrai, comme me le disait Ernest Renan, un jour, que la race celtique fût décidément, et d'une façon terrible, décimée par le fléau.

— Renan exagérait. Elle est touchée, sans doute, me dit-il; mais, avec nos Bretons, il y a de la ressource. Ce n'est pas seulement pour boire qu'ils vont au cabaret, c'est pour jaser, pour chanter, pour danser aussi ces danses du pays qui ressemblent à des menuets d'autrefois. Qu'on leur donne un pichet de cidre ou un verre d'eau-de-vie, peu leur importe, pourvu qu'ils aient prétexte à s'attabler, à dire leurs refrains et à former leurs rondes! Ils n'aiment point le cabaret pour le cabaret, pour les liqueurs qui s'y débitent, mais parce qu'il est le centre de leurs réunions, le cercle où ils retrouvent les amis, marins

aux cols bleus ou jolies filles aux collerettes blanches. Le jour où l'on aura trouvé une boisson inoffensive qui leur permette de se rassembler autour de la table ils s'en contenteront. C'est un problème facile à résoudre peut-être. Il n'en est pas malheureusement de même des Normands. Si nos Bretons n'émigraient point quelque peu en Normandie, les villages normands, fauchés par l'alcoolisme, deviendraient vides, avec les années...

— Vraiment, vous exagérez, m'écriai-je. La belle et forte race normande, robuste, saine et fraîche comme ses pommes et ses prairies, en serait-elle là ?

— Non point partout, me dit le docteur, mais en plus d'un coin de ce beau pays, si puissant et si vert, oui, elle court ce péril. J'ai un collègue à la Chambre qui m'annonçait naguère qu'il ne se représenterait plus à la députation pour la session prochaine ; pourquoi? parce que sa circonscription se trouverait augmentée d'une soixantaine de communes. Oui les villages se vident comme les bouteilles qu'ils consomment. Telle petite ville qui avait vingt mille habitants il y a trente-cinq ans, en a dix mille aujourd'hui. Les circonscriptions n'ayant plus le nombre réglementaire d'électeurs, on les biffe et on ajoute les communes qui les composaient à la circonscription voisine. C'est une adjonction, une accumulation de devoirs nouveaux qui devient écrasante pour le représentant du pays et je ne puis vraiment, assurait M. X..., être utile à tous ces électeurs dont le total vient surcharger le nombre de mes anciens commettants, simplement parce que leur circonscription,

ravagée par l'alcoolisme, n'a plus le nombre de citoyens qu'exige la loi pour leur donner un député !

Je ne citerai pas le nom du député de Normandie qui donnait ce renseignement navrant à son collègue de Bretagne. Bien qu'il ait renoncé, dit-il, à se représenter, il dépend encore de ses électeurs et peut-être lui reprocheraient-ils cette note pessimiste. Mais vraiment si le pessimisme fut jamais permis, c'est bien en cette question de vie ou de mort. Il s'agit là de notre avenir même. C'est le sort de la nation qui se joue. L'alcool est le poison de tous.

Je lisais hier l'histoire de ces deux parieurs en ébriété qui firent, l'autre après-midi, la gageure de marcher sur l'eau du canal Saint-Martin :

—Je t'en défie, dit l'un. Si tu te jettes à l'eau, je m'y jette!

— Soit. Clampin qui s'en dédie !

Et le premier parieur se précipite droit dans le canal tandis que l'autre, qui n'a que sa parole, le suit avec une scrupuleuse fidélité à son serment. Ce n'était pas de vin pur, je le gagerais à mon tour, que ces deux pochards avaient la tête échauffée; mais les bons poètes du souper d'Auteuil qui se seraient aussi noyés en Seine si les sages conseils de Molière n'eussent prévalu, avaient dû boire plus de clairet de Suresnes que de brandevin. La dive bouteille peut aussi pousser les gens aux niaises gageures faites par amour-propre et par bravade. Ce ne sont pas ces coups de folie du vin qui sont redoutables, c'est la

lente infiltration du virus alcoolique dans les veines, c'est la prise de possession du cerveau et des moelles par les toxiques quotidiens.

Non, certes, non, je n'ai pas cru pousser à l'apothéose de l'alcool en proposant cette Fête de la vigne française qui, dans tous les coins de nos pays vignobles, est une sorte de fête locale prenant un aspect de fête nationale. Je me suis rappelé tout simplement mes impressions d'enfance, lorsqu'à Ratevoul, près de Saint-Alvère-en-Périgord, on annonçait, chez mon grand-père, que les vendanges allaient commencer. Ah! les beaux réveils, au clair matin, quand, emportant leurs ciseaux et leurs paniers d'osier, les vendangeurs allaient vers la vigne! On me laissait aussi, dans mon petit panier, faire ma vendange moi-même. Je détachais quelques gousses d'ail que l'on frottait ensuite sur le pain bis mangé là-bas avec des figues mûres! Ah! les « frettissos » de ce temps-là! J'entends encore les chansons des vendangeurs, je revois leurs longues files parmi les ceps aux feuilles roussies, couleur de cuivre ou d'or. Et le foulage du raisin, dans le pressoir! Ces hommes qui, tout nus, entraient dans les foudres énormes et chantaient en dansant — tels des vigniers primitifs — sur le raisin pressé sous leurs talons et dont le jus coulait dans les baquets comme un ruisseau rouge! Ces refrains, cette odeur, grisante! Ces scènes d'une simplicité et d'une grandeur antiques! Tout ce passé me revient et je parle là d'un temps qui, quoique peu éloigné comparativement, semble en quelque sorte préhistorique. En effet, c'était l'heure encore où lorsque la vendange de

l'année était supérieure, comme on n'avait pas le chemin de fer et que les barriques neuves coûtaient cher, on vidait les vieux tonneaux dans la cour pour mettre en tonne le vin nouveau, tandis que l'ancien, jeté à la dérive, s'en allait en ruisselets par les rigoles, comme l'eau du ciel après l'orage. Moyen très simple de se procurer des barriques et méthode économique aussi naïve qu'aux vendanges du moyen âge.

Les railways ont changé tout cela, et aujourd'hui le pauvre grand-père — mort sans avoir vu une locomotive — pourrait expédier son vin en automobile. Jean Raisin voyage maintenant comme un millionnaire américain, et si le « mildew » ne lui était pas venu précisément d'Amérique, il serait tout à fait fortuné. Et c'est un souvenir des anciennes vendanges du petit clos sans nom du Périgord que j'ai songé à conseiller la Fête des Vendanges. Le coin de terre, où je cueillais le raisin dans mon petit panier autrefois, n'appartient plus aux miens depuis des années ; mais je me rappelle mon émotion lorsque le propriétaire de ces vignes de mon enfance m'envoya quelques bouteilles des côteaux de Ratevoul. Tout le passé tenait dans cette âme du vin de mon pays. Tous mes chers morts réapparaissaient et, mon père et moi, nous bûmes alors à la mémoire du grand-père, le vieux compagnon de chasse du père Bugeaud, et qui, fier de son vin rosé et de sa piquette, eût volontiers répondu aussi comme Dom Goblet, le dernier des pères celleriers du Clos-Vougeot à Bonaparte revenant de Marengo et demandant qu'on lui apportât, au passage, un peu de Vougeot-Roi :

— Si le Premier Consul veut du Vougeot de quarante ans, qu'il vienne en boire chez moi !

J'espère que les Parisiens auront plaisir à cette Fête des Vendanges. La fête des vignerons, qu'on célèbre de temps à autre à Vevey, en Suisse, attire autant de spectateurs là-bas que la représentation de la Passion, tous les dix ans, en amène à Oberammergau. J'ai là, sous les yeux, l'album de la fête de Vevey en 1889. C'est un cortège qui fait songer à celui que le peintre Makart organisa, un jour, à Vienne. La musique du corps des Suisses, les hallebardiers, les porteurs de crosses abbatiales, et des hoquetons, les conseillers porte-drapeaux, les vignerons experts, y précèdent les porteurs d'attributs, faneurs et moissonneurs qui se mêlent aux jardiniers et aux coupeurs de blé, — car cette fête de la Vigne est aussi, là-bas, la fête des Saisons, — et après les rémouleurs, les tonneliers et les vendangeurs, apparaissent, dans leur triomphe attendu, le dieu Bacchus, et parmi les faunes et les Bacchantes, l'inévitable Silène au ventre copieux. Mais toute cette mythologie de théâtre et ces costumes de ballet ne valent pas, pour la foule qui regarde, l'énorme grappe de Chanaan, la grappe pesante de raisin géant, que portent, pliant sous son faix, les vignerons en culottes courtes. Cette vision de la grappe légendaire de la terre de féerie, où les fruits savoureux ont des proportions gigantesques, c'est ce qui parle peut-être le plus aux regards dans cette petite fête de Vevey.

Verrons-nous, dans le défilé de nos Vendanges, la grappe de Chanaan qui n'est, après tout, qu'un symbole de ce je ne sais quoi d'immense, de colossal,

d'inattendu, de supérieur, que rêve l'Humanité au travail, qu'elle cultive sa vigne ou laboure son champ? Quoi qu'il en soit, la fête du raisin, la fête du vin de France, devra être populaire. « Pourvu que nous ayons beau temps! » comme disent les vignerons à la veille de la cueillette. Et surtout qu'on ne croie pas voir dans ce défilé la fête de l'ivresse, — ce n'est point parce que Vénus a ses fureurs et ses furoncles qu'il faut maudire l'amour, — et Jean Raisin, frère de Jean Blé-Mûr, est le bon compagnon, le camarade et le compatriote de Jacques Bonhomme, paysan et fils de France ! (1)

(1) La Fête des Vendanges eut un plein succès et ce qui charma surtout fut précisément ce qu'il y avait de vrai dans le défilé : les tonneliers, les vignerons d'Argenteuil, le char du vin d'Arbois, les braves gens venus du Mâconnais — ce qui était et « fleurait » la France !

XXIX

L'AU-DELA

10 octobre 1900.

Le voici revenu, je l'ai retrouvé à sa place habituelle, je l'ai revu, je l'ai relu, l'inévitable article sur le marchand de marrons ! Tous les ans, à la même époque et dans les mêmes termes, l'article saluant le retour du marchand de marrons, fourrier de l'hiver, fait son apparition à l'heure dite dans les feuilles quotidiennes. C'est un figurant qui ne manque jamais son entrée. On a lu vingt fois le morceau inévitable ; on le lira trente fois, quarante fois, pourvu qu'on ait le temps de vieillir. Lui, identique et immuable, l'article sur le marchand de marrons ne vieillit pas. Le bon Timothée Trimm, gloire éclatante de jadis, maintenant ignorée de la génération nouvelle, se vantait d'avoir réédité dans tous les journaux en sa vie de publiciste la même fantaisie mélancolique et la même romance

attendrie sur le marchand de marrons. Et le public ne s'en plaignait point. « Tout est inédit, disait philosophiquement Théophile Gautier. Il suffit de réimprimer les choses au bon moment. » J'ai très souvent cité le mot.

L'article sur le marchand de marrons apparaît lorsque les feuilles tombent. Il a, cette fois, coïncidé avec les premières visions d'automne et le départ des exotiques de leurs cases du Trocadéro. Ah! ce départ! C'est le premier son de cloche. L'Exposition, beau rêve, a déjà la petite patte d'oie. Elle touche à sa fin et redouble de coquetteries ; elle est délicieuse par ces couchers de soleil d'octobre qui font songer à des Ziem ; mais déjà quelques attraits lui manquent, et je regrette ces Africains et ces Asiatiques qui furent la joie des Parisiens en quête de pittoresque; ceux qui, comme moi, n'ont pu que pour un jour franchir les fortifications, ont eu grâce à eux, des visions de mondes ignorés, des illusions de voyages aux pays lointains. On pouvait être un explorateur à bon marché et un Brazza sans fatigue. Aujourd'hui, les cases sont vides, les paillottes lacustres abandonnées, les pirogues dorment immobiles sur les petits lacs désertés. Il n'y a plus de Dahoméens le long de la rive, derrière les clôtures de bambous, et les noirs bijoutiers sénégalais ne travaillent plus, sous les yeux des Parisiennes, leurs bagues en filigrane d'or de la rivière de Saint-Louis. Galo-Thiam, le vieux nègre à barbe blanche, chef de convois des Sénégalais, est venu me vendre le dernier de ces anneaux du pays de Galam, avec les signes du zodiaque sculptés dans l'or fin.

Ils sont partis et, la veille du départ, ils ont encore donné, après le cordial banquet de la Presse Coloniale organisé par M. Vivien, un dernier concert, un concert d'adieux, dans le théâtre d'Indo-Chine. Et ces suprêmes accords de la musique malgache, ces derniers bondissements farouches des Cinghalais, ces dernières mesures des musiciens annamites accroupis devant leurs instruments, ces chants et ces danses avaient l'inévitable tristesse de tout adieu. « Farewell ! » Le mot est douloureux dans toutes les langues, et je me demandais quels souvenirs, quelles impressions emportaient ces fils de pays autrefois quasi chimériques pour nous et maintenant si rapprochés et que le Commissaire Général avait en quelque sorte rendus tangibles.

Quels récits feront de notre Paris ces musiciens de Madagascar qui défilaient aux soirs des retraites lumineuses, en jouant nos airs nationaux ? Quelle vision ont de nos mœurs ces Tonkinois qui peignaient de leurs doigts menus des paysages sur papier de riz ou ciselaient lentement des brûle-parfums de cuivre clair ?

Galo Thiam, que j'ai retrouvé superbe sous sa robe bleu couleur de ciel, dans cette fête d'adieu où un griot de son pays nous montra délicieusement le simulacre de la décapitation de son prochain, bon nègre à tête crêpue accroupi sous le sabre qui lui rasait le crâne — Galo Thiam m'a assuré que les Sénégalais partaient enchantés de leur séjour. Ils ont bien vendu leurs cuirs, leurs bijoux et leurs poteries et — ce n'est pas lui qui s'en est vanté — ils ont eu auprès des Euro-

péennes des succès de ténors à la mode. Il y aurait même, pour un Stendhal, l'occasion d'un très original chapitre à ajouter au livre « De l'Amour ». L'inventeur de la cristallisation eût voulu certes se rendre compte de l'attrait que peuvent avoir pour les races vieillies, ces races jeunes, vigoureuses ou inconnues. Il y a là le même sentiment de curiosité qui pousse l'amateur à collectionner des bibelots étrangers ou le héros, comme Paul Blanchet, à aller mourir de la fièvre jaune dans un lit d'hôpital à Dakar.

Quand l'amour n'est pas une passion unique, il est purement et simplement de la curiosité. Don Juan n'est qu'un curieux. Messaline, lassée et non rassasiée, pousse ses curiosités jusqu'aux bouges de Suburre. On pourrait dire que l'amour a son patriotisme et que l'amour vrai, profond, puissant, fécond s'en tient au foyer et à la famille. Mais empêchez donc les êtres épris de l' « au-delà » de rêver de voyages, de tempêtes, d'aventures et de faire de l'exotisme ou du cosmopolitisme en amour ! Don Juan précisément, dans sa liste fameuse, s'inquiète fort peu du principe des nationalités ou plutôt, s'il s'en préoccupe, c'est pour varier les races, les pays et les types de ses maîtresses.

En vertu d'affinités étranges, les exotiques, si j'en crois quelqu'un de bien informé, auront un peu joué les Don Juan en cette saison de féerie. Les noirs et les jaunes ont eu leur succès, et lorsque les peintres annamites qui ont illustré de dragons verts et fantas-

tiques les murs des pagodes aux poutres laquées ont, leur labeur fini, repris la route de la mer, des théories de Parisiennes désolées les ont accompagnés jusqu'à Toulon, et bien des larmes ont coulé.

— Il paraît, me disait un amateur de ces petits romans de l'Exposition, que ces Annamites ont des trésors de tendresses inattendues. Leurs femmes aux faces immobiles, qui semblent froides comme une eau glacée et dormante, damneraient l'être humain qu'elles peuvent dominer. Précieuses comme ménagères et commerçantes, elles sont de délicieuses et terribles amoureuses. Et de même ces petits hommes glabres et jaunes. Ce sont des peuples-chats. Leurs caresses félines sont irrésistibles. Les Sénégalais, au contraire, ont conquis par la sauvagerie même de leur amour celles que séduisait la tendresse menue et savante des Tonkinois. Desdémone est allée au noir tout naturellement comme la blonde vénitienne de Shakespeare. Les baisers de ces lèvres crevassées et lippues ont attiré comme une eau de feu griserait un ivrogne, certaines curieuses décadentes. Les longues dents blanches de carnassiers des Soudanais promettaient des morsures délicieuses. Et l'amour africain a eu matériellement ses victimes. Othello n'étouffe pas seulement celle qu'il aime sous un oreiller.

Il était temps, du reste, que ces exotiques reprissent la route du pays. Le mal de l'au-delà, qui nous dévore, nous, cérébraux, commençait à les atteindre. L'ennui venait. Jalouses peut-être aussi, les femmes s'ennuyaient. Il y avait des gémissements et des palabres révoltées au fond des paillottes dahoméennes.

Puis — je l'ai dit — les musiciens malgaches, lorsqu'ils jouaient maintenant la « Marseillaise », s'enveloppaient de couvertures de laine rayée et roulaient, leurs morceaux finis, des yeux rêveurs et mélancoliques. Plusieurs sont restés en terre française, loin de Tamatave ou de Tananarive. D'autres, qui sont partis, emportent au pays madégasque les atteintes de l'horrible maladie d'Europe, la tuberculose. Puissent-ils guérir au soleil de leur patrie, ces otages de nos joies, ces figurants de nos spectacles, — ces initiateurs d'au-delà — sortes de soldats aussi donnant leur vie à la grande bataille d'art et d'industrie!

Ces Malgaches, ces Sénégalais, ces Tonkinois, je voudrais les entendre, là-bas, parler de nous, et de ce qu'ils ont vu! Peut-être silencieusement reprendront-ils leur vie accoutumée, les Sénégalais se contentant de travailler une heure par semaine pour gagner trois francs à décharger le bateau qui arrive hebdomadairement et vivant de ces trois francs, entre une Sénégalaise et de l'eau-de-vie, pendant sept jours. M. Roux, le Commissaire Général qui nous a donné ce beau décor colonial, a retenu à Paris un petit musicien malgache admirablement doué, un jeune orfèvre habile et un cordonnier de Tananarive et nous verrons ce que nos Écoles industrielles et notre Conservatoire feront de ces sujets si bien doués. C'est une épreuve. Quel post-criptum à l'Exposition si le petit Malgache devenait un maître en musique !..

Et maintenant tout est dit. Finis, les songes exotiques! Je voudrais qu'on nous gardât, du moins, pour nous consoler, cette pagode de Cho-Lan, ce

Pnom, qui, dans la verdure encore et par les clairs de lune nous donne, avec ses bouddhas dorés, ses colonnettes, ses figurines et ses sculptures singulières, une sensation si profonde. Elle pourrait durer, cette pagode, deux ans, trois ans et le ciment armé braverait les gelées. Ne serait-ce donc rien, pendant trois étés encore, que ce souvenir vivant d'une étonnante vision disparue?

Je cherche un peu d' « au-delà » où l'on en peut trouver. C'est un repos et à la fois un coup d'éperon pour la lutte. Avez-vous vu, amarré près du pavillon des Armées de terre et de mer, sur la Seine, le bateau de pêche qui porte ces mots : « Les Deux Empereurs — Granville »? Plus d'une fois je me suis arrêté devant, écoutant le mathurin chanteur qui, à l'arrière, accompagné d'un joueur de violon, nous dit des chansons de matelots, des refrains de Bretagne. Le soir, sous la nuit étoilée, écouter cela en regardant la goélette, c'est délicieux.

Le bateau est un vieux bateau. Il a déjà la quarantaine. Mais, solide, avec ses trois mâts, il referait demain hardiment le voyage de Terre-Neuve. Officiellement, il est une annexe de l'Exposition maritime, et, pour voisin, il a, sur le fleuve, le bateau-ambulance de l'Union des Femmes de France. A fond de cale, il montre aux spectateurs des scènes cinématographiques de la rude vie des pêcheurs de Terre-Neuve, le départ, les alertes, le travail des « terres-neuvas ». Mais ce qui me plaît en lui, ce n'est point ce qu'il a

de théâtral, c'est ce qu'il a de vrai, et, le soir, parmi les agrès, sous les voiles repliées, les cordages goudronnés, et, dans le léger mouvement du navire, on peut se croire loin, très loin, et s'évader de la rude vie courante.

Vie facile, pourtant, comparée à celle des braves gens qui, il y a si peu de mois encore, menaient ce bateau à Saint-Pierre-et-Miquelon, dans l'océan Atlantique, à trois mille sept cents kilomètres du port de Brest. La goélette les « Deux Empereurs » a fait, en quarante ans, trente-sept fois ce voyage, et le capitaine est là, solide encore, vigoureux et franc, M. Louet qui, ayant à son bord tous les pouvoirs civils et militaires du commandant de navire, reprendrait demain la mer avec les « morutiers » de Granville, s'il le fallait.

Blanche et noire, sa coque sortant à demi de la Seine, la goélette est là, accrochée au quai par sa chaîne rouillée et, au-dessus de l'eau qui coule, elle laisse pendre son ancre noire. Lorsque passe un bateau-mouche parisien un léger remou la balance et elle se moque de ce maigre roulis de « terriens », elle qui a bravé les paquets de mer. Elle a, pendant si longtemps, embarqué les gars qui, durant neuf mois de l'année, vont si loin, faire campagne, partant au printemps, rentrant en décembre, touchant cinq ou six cents francs au départ qu'ils donnent à la femme, aux petits, et rapportant quand ils reviennent (s'ils reviennent !) vingt pour cent sur le produit de la pêche totale, le pêcheur ayant droit à une morue sur cinq morues prises, et certains bateaux, parfois, en

pêchant dans une campagne cent quatre-vingt mille.

Durant ces longs mois, on se nourrit de cette morue même, du biscuit, du beurre salé, et du lard qu'on a emportés. Puis, à discrétion, on a pour se dessaler le gosier sec le cidre du pays de France, normand ou breton.

Je songe aux mélancolies de Yann et à la douce Gaud de Loti. Et je demande au capitaine Louet si ses hommes pensent, s'ils causent, s'ils lisent, dans cette carcasse de fer et de bois qui les sépare du monde.

Le capitaine est assis sur le bastingage, la main à une échelle de corde. Sa haute silhouette se détache sur le fond illuminé des restaurants du « Vieux Paris » et sur l'eau du fleuve où frissonnent les traînées d'or de la lumière électrique. Parfois, comme une gondole illuminée, passe dans la nuit un bateau-omnibus ou un yacht de plaisance. C'est un fond de décor singulier et qui fait contraste avec la réalité même du bateau granvillais.

— S'ils lisent, les pêcheurs ? me dit le capitaine. Comment voulez-vous ! Harassés par le labeur, ils se couchent le plus tôt possible, se lèvent avant le jour, et sont à l'ouvrage dès le petit matin ! Non, ils ne lisent pas : ils bûchent !

— Connaissez-vous un livre qui parle d'eux « Pêcheur d'Islande » ?

— On m'en a parlé. Je ne l'ai pas lu. Il est de monsieur... monsieur... ?

— Pierre Loti.

— C'est ça ! Mais je n'en connais que le nom !

Quoi d'étonnant ? L'auteur du « Calvaire », M. Octave Mirbeau, me signalait bien un livre d'un romancier du Nord, contant plus âprement que notre Loti les mœurs des pêcheurs de Norvège, fils des Wikings, et ce roman, je ne l'ai pas ouvert. Le titre même échappe à mon souvenir. Ces gars de Cancale, de Granville et de Saint-Malo, marins de la Rance hivernant à Saint-Pierre, ont bien d'autres soucis que celui de la lecture. Ils reposent, dès qu'ils le peuvent, leurs membres lassés. Ils sont quinze mille là-bas qui, dans les Bancs, les pêcheries, les homartières, vont chercher, gagner du pain pour les petits. Et chaque année, le nombre augmente des bateaux qui partent de nos côtes de l'Ouest pour aller là-bas. La question peut-être périlleuse du « French Shore » intéresse toute une partie de notre population française, des milliers de foyers, de femmes et d'enfants.

Et comme je questionne le capitaine de la goélette qui repose en Seine, lui demandant :

— On est patriote à Saint-Pierre-et-Miquelon ?

— Ah! bon Dieu de bon Dieu, me dit-il, s'il fallait aller à l'abordage au lieu de la pêche, il n'y a pas un Normand ou un Breton qui reculerait !

Je crois bien que le rapporteur du budget de nos Colonies a eu la bonne idée d'aller causer avec le capitaine des « Deux Empereurs ». Il a vu là un brave homme et recueilli des renseignements de première main. Quelle existence curieuse que celle de ce capitaine qui, pendant que l'Exposition étale ses merveilles, reste à son bord, parmi les turlettes,

les encornets, tous les engins de pêche, comme s'il était en vue de l'Ile-aux-Chiens ou de la rade de Saint-Pierre, et qui, ne descendant point à terre, là, devant les silhouettes gorhiques du Vieux Paris de Robida, rêve des grands espaces, des longues nuits, des anciens périls — songe encore, avec tristesse, à son dernier bateau, la « Jeune Granvillaise », que son « second » perdit corps et biens une nuit d'hiver, en vue de Bordeaux — et pense peut-être à reprendre la mer avec la vieille goélette blanche et noire, si la morutière ne devient pas, parisianisée tout à coup, quelque bateau de plaisance ou quelque restaurant au bord de l'eau...

Et quand — les exotiques me manquant désormais — je voudrai encore un peu de rêve, je retournerai écouter les refrains de mer du matelot qui chante ou les récits de Terre-Neuve du capitaine des « Deux Empereurs », bruni par les embruns et professeur d'énergie et d' « au-delà ».

Mais la goélette même va partir, disparaître — hommes et chansons — *morutier* — fantôme ! A Dieu vat !

XXX

LA BERGE

24 octobre 1900.

— Que restera-t-il de ce rêve quand le réveil sera venu ?

Le réveil approche. Dans quelques jours tout sera dit. Nous n'aurons plus sous les yeux ce beau décor qui nous masquait, comme une toile de fond cache le plâtre de la muraille, les réalités de la vie. Ce n'est pas sans mélancolie que nous allons voir disparaître cette accumulation de bâtiments et de palais, œuvre géante dont la préparation avait demandé tant d'efforts, tant de jours, et qui aura duré quelques mois, — si tôt passés. Que restera-t-il de cet entassement de constructions de tous styles, de cette ville dans une ville, de cette cité de songe qui représentait tant de travail totalisé, depuis la conception dirigeante des maîtres jusqu'au labeur du plus humble des artisans ?

Jamais a-t-on pu mieux comprendre combien le plus pauvre ouvrier est supérieur au dilettante qui passe devant cette multiplicité de merveilles.

On voudrait sauver de la destruction ce qui peut être sauvé. On souhaiterait de voir conserver à Paris et pour Paris quelques-unes de ces attractions de ce Musée du travail humain. Les Palais des Champs-Elysées, le Petit Palais, dont le succès fut décisif dès le premier jour, et le Grand Palais ont été construits d'une façon durable. Ils nous restent. On les reverra. Mais que deviendra la Berge, cette Berge, qui fut, qui est encore par ces journées d'octobre, la joie des yeux, la réalisation inattendue d'on ne sait quelle ville du bord de l'eau, baignant ses pieds dans la Seine comme Venise dans ses canaux ?

On a tout dit sur cette Berge où les czardas tziganes et les vitos espagnols chantaient sous les palais comme les étudiants de « Faust » dans les caves d'Auerbach. Elle fut la création personnelle de M. Picard qui voulait montrer à Paris ce qu'on peut faire d'un fleuve comme il voulait, en édifiant un Théâtre-Modèle montrer ce que l'art du machiniste avait fait de progrès. Ah ! Dumas, ah ! Sardou, pourquoi vous êtes-vous opposés à la réalisation de ce projet ?

Oui, Paris un beau matin, s'aperçut comme on l'a dit, qu'il avait un fleuve. Paris déjà aimait profondément ses quais, où l'on peut errer en flânant, les yeux sur les estampes ou les doigts dans les vieux livres, et il avait raison de chérir ses étalages de bouquinistes qui sont comme la frise de ces parapets de pierre. Mais lorsqu'il aperçut la Berge, lorsqu'on lui montra

cette Rue des Nations profilant les architectures contrastées de ses palais multicolores, Paris brusquement s'étonna de n'avoir pas plus tôt admiré son fleuve, la Seine, ce boulevard qui marche.

Il faut être juste : resserrée entre la Berge même et l'autre rive, où se profile le pavillon de la Ville de Paris, la Seine semblait tout à coup un fleuve nouveau. Il y avait métamorphose. Elle paraissait plus profonde et, sous les illuminations électriques des soirs, plus claire, avec des remous et des vagues de bassin maritime. Ce fut une surprise. Une surprise et un charme. Et là-haut, les palais nous donnaient en même temps l'illusion d'un voyage en quelque pays chimérique où des bonnes volontés puissantes et des inventions ingénieuses exposaient en une promiscuité inattendue, des merveilles d'art, des trésors incomparables : la Hongrie, ses joailleries d'un art à la fois raffiné et robuste ; l'Angleterre, ses Turner, ses Constables, ses Reynolds et ses Burne Jones ; l'Espagne, là fière Espagne, dans son pavillon élégant, les vieilles tapisseries de ses conquêtes, le casque légendaire de Boabdil et, à côté des rondaches et des épées de ses héros, la statue de Velasquez, l'incomparable. Puis c'était la Norvège et ses pêcheries, le pavillon rouge, la Suède et ses visions de là-bas, une nuit d'hiver sous la nuit polaire, une nuit d'été dans cette autre Venise, Stockholm, où maintenant un peuple attend anxieusement des nouvelles de la santé de son roi, ce souverain qui n'a déclaré la guerre qu'à l'alcoolisme et à la tuberculose.

Quel assemblage sur cette Berge et quels contrastes !

Postdam à Paris, Postdam, avec son délicieux style rococo et ses chefs-d'œuvre de nos peintres et le pupitre du roi joueur de flûte. Et l'Amérique aussi, l'Amérique chez nous, dans ce Panthéon classique, en ce hall où la vie courante pouvait trouver tout à la fois rassemblés : le bureau de poste, le télégraphe, le bureau de change, et jusqu'à des dollars de trois francs cinquante, le « Lafayette-Dollar » qui se vendait dix francs au bénéfice du monument de Lafayette à Paris. Cent cinquante mille Américains ont traversé ce hall, télégraphié au bout du monde en datant leurs dépêches de leur pavillon national. On y avait vraiment la sensation d'une halte dans un home familial, habité et hospitalier. C'était l'Amérique, avec son caractère pratique, ses meubles massifs, solides et commodes.

On pouvait se croire à New-York ou à Philadelphie en visitant ce pavillon. Devant le Pavillon de l'Autriche, historié, avec son balcon à rinceaux, je songeais à Schoënbrunn et me disais que c'était précisément du haut d'un balcon pareil, sous l'aigle d'or à deux têtes, que le faible « aiglon » pouvait entendre, dans la nuit, lorsqu'il regardait aux rayons de la lune les arcs légers de la Gloriette, quelque refrain du temps des grandes guerres, peut-être un lambeau de « Marseillaise » oublié là, — graine perdue des semailles d'autrefois... Le refrain de Béranger me revenait alors :

Et cependant je suis à Vienne !

Que fera-t-on de ces pavillons ? J'en sais un autre qu'on pourrait garder. C'est le pavillon du Danemark.

Il n'est pas luxueux, mais il est vrai : il donne l'impression de l'exactitude. C'est une maison de braves bourgeois des environs de Copenhague, et j'imagine un pasteur du siècle passé lisant là quelque bon gros livre entre des faïences et son pot d'étain, derrière ses vitres serties de plomb. Quelle paix en ce logis de bois et de brique. Au haut clapote le « Danetrog », le pavillon du vaillant petit peuple, croix blanche sur étoffe rouge, le drapeau que ses héros brandissaient à Düppel sous les obus prussiens.

Et le pavillon de la Perse, aux couleurs de turquoise, — la pierre du pays, — où le shah, qui fut populaire durant son séjour à Paris, voulait aller tirer au pistolet là-haut sur la terrasse ! Il eut un mot charmant, d'une jolie tournure très crâne, le shah, lorsqu'on le félicita du sang-froid qu'il avait montré au moment de l'attentat dont, pour si peu, il eût été la victime :

— Mais, dit-il fièrement à ceux qui le complimentaient, — et un sourire relevait sa moustache noire, je suis d'une famille de soldats !

Le pavillon de la Finlande n'est pas éloigné du pavillon persan. Il faudrait avoir le temps de passer des heures dans ce bâtiment, au clocher de bois peint, avec ses ours farouches, veillant sur sa porte originale, sorte d'église, tassée et comme accroupie, où, comme en un autel, brûle, flamme inextinguible, l'âme simple, solide, vaillante d'un peuple laborieux, érudit, vivant six ou sept mois dans un rude hiver, et de cette ombre hivernale, crépusculaire et neigeuse, faisant avec les savants d'Helsingfors, avec ses artistes, avec ses penseurs, avec ses poètes, de la lumière !

Il est Finlandais, le maître peintre Edelfeld qui, entre autres chefs-d'œuvre, a donné à la France un admirable portrait de notre Pasteur, Pasteur vivant, Pasteur cherchant, Pasteur songeant, Pasteur dans son laboratoire. Elle est Finlandaise, Mlle Akté, dont la voix a la douceur, le charme d'au delà de son bien-aimé pays, au nom poétique et comme attendri : la Finlande !

Pays qui vivait de sa vie propre il n'y a pas longtemps encore, et qui, fidèle à ses traditions, à sa langue, à ses souvenirs, ne demandait qu'à travailler sous la garantie du pacte consenti par le dernier tsar. Pauvre pays qui se voit privé de ces libertés, dont il n'abusait guère pourtant, et qui, à Paris même, sur le pavillon de bois construit par les mains de ses enfants, a dû subir l'estampille officielle de l'aigle russe.

Disparaîtra-t-il comme les autres, dans quelques jours, ce pavillon de Finlande ? Peut-être. Mais on y aura du moins admiré l'effort d'art et de progrès d'une race douée de vertus rares. C'est avec émotion toujours que j'entrais là, y trouvant la preuve palpable d'une vitalité originale. Ce pavillon, je crois, est de ceux qu'on pourrait conserver et qui sont durables. Tels aussi les pavillons du Danemark et de la Norvège.

Entourés de jardins, devenus le centre de quelque square, ils pourraient servir d'ornements à la Berge si l'on se décidait à donner définitivement la Berge à Paris. Il me semble que c'est possible. Nulle ville du monde n'aurait une telle promenade, une parure aussi attirante. On dirait : « la Berge » comme on disait le

« Cours » autrefois. Paris ajoutera bientôt, avec une fierté légitime, une croix d'honneur à ses armes. Il adjoindrait une grâce de plus à tout ce qu'il a déjà de séductions s'il gardait, s'il éternisait cette Berge qui fut, pendant ces derniers six mois, l'étonnement des étrangers et la consolation des Parisiens privés de voyages.

Grâce pour la Berge !

Qu'on nous laisse la Berge ! Que le rêve réalisé pour quelques jours soit durable et demeure toujours !

Je vous prédis qu'il y aura des tristesses lorsque disparaîtra, comme par une trappe, ce décor si admirablement planté par un machiniste de génie. On ne se résigne pas à voir se fondre une telle vision.

Il y a deux façons de « décorer » Paris, et le rendre exquis n'est pas la plus mauvaise. Je voyais, à ce propos, l'autre matin, quelques projets de modifications des armoiries de la Cité où l'on introduisait les insignes de la Légion d'honneur tantôt au-dessous de l'écusson, tantôt dans les voiles mêmes, au-dessus des mâts de la nef symbolique de Paris. Je voudrais bien, s'il se pouvait, susciter un mouvement d'opinion pour arriver à faire donner, dans ces Armes nouvelles de la Ville de Paris, place au pigeon messager, au pigeon du siège qui serait le corollaire vivant et comme l'explication même de la décoration de Paris.

La pauvre ville assiégée s'évadait, en effet, et se consolait par les airs, dans le sombre hiver de l'année sinistre. Un ballon gonflé allait vers la province, semant, comme un lest plein d'espoir, des nouvelles de la capitale. Une bulle d'air emportait l'âme de la

défense. Un pigeon apportait à la Cité les espoirs, les encouragements de la patrie. Les balles allemandes sifflaient autour des nacelles ou des messagers. Victor Hugo demandait alors — je l'ai déjà dit — que désormais, dans le blason de Paris, figurât le Pigeon de cette autre Arche ballottée par la Tempête.

Et, à la même heure, un autre penseur, un autre poète, Edgar Quinet, exprimait exactement le même vœu. L'auteur de la « Légende des siècles » et celui d' « Ahasvérus » se rencontraient dans un sentiment identique. L'un et l'autre réclamaient la place à l'honneur pour l'humble pigeon messager qui, dans le terrible hiver, avait été au péril. Victor Hugo n'est plus là, ni Edgar Quinet pour plaider noblement la cause de nos auxiliaires ailés, de ces facteurs qui portaient sous leurs ailes, — colombes retournant au grand colombier bombardé, — les paroles des fiancées, des sœurs et des mères... Que de pauvres diables, aux avant-postes ; que de mourants, à l'ambulance, ont dû leurs dernières joies à ces pigeons du siège que je demande — après Hugo, après Quinet — à voir figurer dans les Armes de la ville de Paris !

Projet louable et qu'au Conseil quelque Parisien de 1870-1871 défendra peut-être ! Je l'espère.

Projet poétique et d'un symbolisme touchant. Mais projet. Et « projet » est souvent un des pseudonymes du rêve. C'est encore un rêve sans doute que l'espoir de conserver la Berge. Rien de tout cela, m'assure-t'on, n'est réalisable. La réalisation, au contraire, en est toute simple. Qu'on le veuille et ce sera fait. Qu'on entoure de massifs de plantes les pavillons qu'on peut

sauver. Qu'on garde la Berge et qu'on donne là, à Paris, le Square de l'Exposition de 1900.

Ou plutôt qu'en lui laissant sa place on lui laisse son nom et qu'on éternise ce délicieux souvenir : la Berge.

XXXI

Le banquet annuel de l'Institut. — Vieux camarades en habits verts. — Charles Garnier. — Une lecture à la séance des cinq Académies. — Comment et pourquoi M. de Bornier écrivit les *Trois Dumas*. — Une représentation ajournée. — La Duse. — Une actrice italienne parmi les artistes de la Comédie-Française. — Souvenirs de M. Ernest Legouvé. — Mme Ristori au bénéfice d'une descendante de Racine. — Dumas fils et la postérité. — Derniers beaux jours. — L'Exposition qui finit. — Un toast de M. Hayashi. — La foule. — *Herr Omnes*. — Et demain? — L'enquête à faire. — Assez de haines! — Le banquet de la Presse. — Les petits soldats de plomb de Gutenberg.

27 octobre 1900.

Tous les ans, au mois d'octobre, le soir de la séance annuelle des cinq académies, les membres de l'Institut se réunissent en un dîner intime. C'est le banquet de la camaraderie, pareil à ce déjeuner de la Presse au village suisse, dont le directeur et ami du *Temps*, M. Adrien Hébrard, un maître-orateur, définissait si joliment le caractère dans un toast cordial. On se retrouve, on fraternise, après des années, dans cette

réunion où se rencontrent tant de gloires. Pas d'habits noirs, encore moins d'habits verts.

L'Institut, sans façons, dîne chez l'Institut.

Là, les vieux amis des heures de jeunesse choisissent leur place et, coude à coude, évoquent le passé. Il y a de beaux éclairs de vaillance encore dans les yeux qu'a rougis ou usés le travail, et les prix de Rome de jadis gardent sous leurs cheveux blancs ou leurs fronts chauves les grands rêves, les fraîcheurs des neiges d'antan.

Tous les académiciens sont mêlés, peintres, sculpteurs, écrivains, archéologues. Qui noterait les propos de table d'une telle réunion aurait, au dessert, un livre curieux, une sorte d' « encyclopédie causée ». Et si l'on a parlé, le matin, le soir on chante. Le pauvre et brave Charles Garnier était jadis le boute-en-train de ce dîner annuel. Il apportait au dessert quelque refrain nouveau, et l'admirable architecte se faisait, pour un moment, chansonnier. De l'Acropole, il passait à la Butte. Car il ne méprisait point le rire et, s'il eût vécu, il eût probablement donné son concours à M. Chebroux et pris sa part de ce congrès de la Chanson, qui vient de finir par un ordre du jour, car tout ne finit plus par des chansons maintenant, mais par des ordres du jour. Il faut à Beaumarchais une variante.

Pour chanter, le bon Garnier, montait parfois sur la table, et les membres de l'Institut d'acclamer leur confrère sur ce piédestal improvisé. Le duc d'Aumale disait : « A l'Académie française, on se salue ; à l'Aca-

démie des beaux-arts, on se tutoie. » Cette camaraderie, née des souvenirs d'atelier, des voisinages de la villa Médicis, des antiques batailles des concours, a son charme, et, c'est dans le dîner annuel qu'elle s'affirme et se retrempe. L'après-midi, sous la coupole, on a procédé aux lectures graves, à l'éloge des confrères disparus; le soir, on fête les confrères vivants, souvent bon vivants, et ceux-là qui raillent les académiciens et les croient tous perclus de rhumatismes seraient fort étonnés de leur verdeur et de leur gaieté.

M. Henri de Bornier, qui avait lu sa pièce de vers, les *Trois Dumas*, dans la séance solennelle, assistait-il à la réunion familière? Je l'ignore. Mais à l'Institut il a dit ses vers admirablement, et il a été aussi applaudi qu'au théâtre. C'est pour la Comédie-Française qu'il avait écrit, sur ma demande, voilà plusieurs mois — plus de deux ans — cet à-propos destiné à la scène et récité pour la première fois, hier, devant le public de l'Institut. Cette pièce de vers devait être dite — jouée plutôt — par des sociétaires de la Comédie groupés autour des trois bustes du général Dumas, de Dumas père, et d'Alexandre Dumas fils. Il s'agissait de donner à l'Odéon une représentation au bénéfice de la statue de l'auteur de *Francillon*.

Le soir de la représentation de retraite de Mlle Reichenberg, Mme Éléonore Duse, présentée par moi à M. Félix Faure, avait même promis de revenir tout exprès d'Italie pour prendre part à cette matinée en l'honneur de Dumas fils. Son culte pour Dumas est demeuré fidèle. J'avais donc prié M. de Bornier d'in-

troduire, parmi les personnages qui devaient incarner tour à tour les héros épiques du père et les héroïnes douloureuses ou révoltées du fils entre d'Artagnan et Marguerite Gautier, cette comédienne d'Italie qui avait inspiré à Dumas fils une admiration si profonde. « Oui, je reviendrai, m'avait dit la Duse. Aimons nos morts et aimons-nous en eux ! »

Je me rappelais l'effet à la fois puissant et délicieux qu'avait produit dans une représentation donnée à la Gaîté en l'honneur de Dumas père l'apparition d'Aimée Desclée en robe blanche venant dire, très émue, très douce, un camélia à la main, parmi les types créés par Dumas père, Monte-Cristo, Chicot, Monsoreau, Antony, Coconnas, des vers du pauvre Paul Delair dont je me rappelle le sens :

« Je ne suis qu'une passante, mais je tiens à apporter mon salut. Je ne suis pas de son œuvre, mais je suis de sa famille. »

J'étais certain que la Duse, avec son fin visage mélancolique, produirait dans cette cérémonie le même effet d'émotion.

Mais voilà, il fallait parler en français et l'interprète si supérieure de d'Annunzio hésitait à dire des vers français devant un public français bien qu'elle parle notre langue avec une pureté exquise, sans accent. Elle avait fini, cependant par s'y décider à la suite, je pense, d'une lettre de M. Legouvé où le plus âgé et le plus jeune des académiciens — il eût été certes, hier, le plus agréable causeur du banquet de l'Institut — racontait un vieux souvenir, afin de décider Eleonora Duse à aller au-devant d'une ovation certaine.

Voici le fait. Il est intéressant. C'est là de cette histoire intime que j'aime, un de ces « menus faits » chers à Stendhal.

Il s'agissait en 1860 d'organiser au Théâtre-Français une représentation au bénéfice de la petite-fille de Racine. Malheureusement le plus sûr élément de succès faisait défaut : Mlle Rachel n'existait plus. M. Édouard Thierry, l'administrateur du théâtre, eut alors l'idée de faire appel à Mme Adélaïde Ristori, dont la vogue était grande, et de lui demander de jouer le quatrième acte de Phèdre en italien. Elle accepta.

« Le lendemain de cette acceptation, m'écrivait M. Ernest Legouvé, pour *décider* Mme Ristori, je vois entrer chez moi M. Éd. Thierry : « Vous savez, me dit-il, la bonne promesse qui m'est faite ? Eh bien, je rêve encore autre chose. La représentation doit se terminer par l'inauguration du buste de Racine. Il me semble que quelques strophes adressées par la grande actrice italienne à notre poète ajouteraient un intérêt de plus à la soirée. Seulement, il me faut ici votre concours. — Comment cela ? — Jetez sur le papier, sous forme d'ébauche, de plan, une idée d'ode, d'élégie, ce que vous voudrez. Mme Ristori le donnera pour le mettre en vers à quelque poète italien de ses amis. — Très volontiers, lui dis-je en l'interrompant je vais chercher.

« Je cherchai. Seulement au lieu d'une page en prose j'apportai deux jours après à Mme Ristori six strophes que je lui lus de mon mieux, qui lui plurent et après lesquelles je lui dis : « Pourquoi ne les récite-« riez-vous pas en français ? »

« Là-dessus, voilà une femme qui bondit de sa chaise et qui, avec son impétuosité habituelle, s'écrie : « Vous êtes fou, mon cher ami !... Vous voulez donc « ma mort ? » — Du calme, chère amie, du calme, répliquai-je en riant... asseyez-vous là et causons sérieusement. Vous allez apprendre ces quarante vers ; nous les étudierons ensemble... deux jours... trois jours... huit jours s'il le faut ; et alors, si je suis content... très content... savez-vous ce que je ferai ? Je vous amènerai ici nos deux plus grands maîtres de diction, M. Samson et M. Régnier, et ce sont eux que nous prendrons pour juges. Cela vous va-t-il? — « J'accepte. »

« Ainsi fut fait. Mes deux amis arrivèrent au jour dit. Ils voulurent entendre deux fois le morceau, et après la seconde épreuve, Samson dit à Mme Ristori : « Soyez sans crainte, madame, le succès est sûr ! »

« Le jour de la représentation ce fut un triomphe et, en rentrant au foyer, Samson s'adressant à deux jeunes artistes devenues plus tard célèbres, leur dit :

« Prenez une leçon, mesdemoiselles ! »

M. Legouvé ne m'a pas confié les noms des deux comédiennes à qui Samson conseillait d'étudier la Ristori ; mais les professeurs sont coutumiers de ces avis qui semblent des paradoxes à leurs élèves et lorsque Thérésa, jadis chantait, *disait* ses chansons à l'Alcazar du faubourg Poissonnière, M. Got, en ses boutades, répétait aux jeunes gens qui suivaient sa classe :

— Si vous voulez apprendre à phraser et à prononcer, allez en face !

Notre cher doyen académique — doyen de l'Institut doyen des auteurs dramatiques, doyen des maîtres

d'armes, et le plus alerte de tous — ajoutait dans sa charmante lettre, après m'avoir conté l'aventure de Mme Ristori : « Il me semble qu'il y a là une indication qui peut être utile à Mme Duse. Que M. Rostand, qui dit aussi bien les vers qu'il les fait, écrive un morceau pour elle ; qu'ils l'étudient ensemble et, s'ils sont contents tous deux, qu'elle essaie ! Ce sera certainement le *clou* de la matinée, comme on dit aujourd'hui, et cette petite expérience où le *degré* du succès est seul en question, montrera à l'artiste si elle peut oser davantage. »

— J'ajoute, me disait-il encore, que Mme Duse a moins d'accent que Mme Ristori !

Donc Mme Duse s'était résolue à réciter les vers intercalés pour elle par M. de Bornier dans son à-propos, les *Trois Dumas*, sans se livrer à l'expérience préalable conseillée par M. Legouvé. Ces vers, elle les attendait et nous attendions nous-mêmes que l'actrice fût libre pour donner cette représentation au bénéfice de la statue de Dumas. M. René de Saint-Marceaux, en cette attente, poursuivait son labeur et travaillait à ce monument, d'une absolue beauté, qui s'élèvera dans des mois, encore longs peut-être, sur la place Malesherbes. Paris aura là un chef-d'œuvre.

Puis la Duse tomba malade et la représentation, encore une fois fixée, fut reculée encore une fois.

Et les vers de Bornier, écrits pour elle, restaient à l'état de manuscrit. L'auteur les a « coupés » hier, les trouvant avec raison trop personnels pour une lecture académique, trop adaptés à une autre cérémonie qu'une séance académique.

Mais je n'en désespère point. La Duse les dira peut-être quelque jour, comme Desclée dit les vers de Paul Dubois devant la statue du père — et voici ce que M. de Bornier n'a pas fait entendre hier et ce qu'il destinait à l'artiste italienne dans la représentation projetée :

C'est une étrangère qui passe
Et qui craint de venir trop tard;
Donnez-lui pourtant une place,
Vous, ses frères dans le grand art!

J'aime vos poètes, ces maîtres
Du drame illustre et glorieux;
L'Italie aima vos ancêtres
Et la France aima nos aïeux!

Faisons comme eux! Donnons au monde
L'exemple, qui n'est jamais vain,
De la rivalité féconde
Dans l'Art fraternel et divin!

Pour moi, je ne peux oublier, en transcrivant ces vers de M. de Bornier, qu'à cette heure même les artistes italiens ont mis au concours, voulant l'offrir à la Comédie-Française, le jour de sa réouverture, l'esquisse d'un bas-relief où sera symbolisée précisément cette fraternité d'art. « La *Maison de Goldoni* à la *Maison de Molière!* » disait l'autre jour, à ce propos, un publiciste italien. Le buste de Goldoni n'eût pas été celui d'un étranger dans ce théâtre où il fut naturalisé par le succès avant de l'être officiellement par un décret de la Convention sur le rapport de Marie-Joseph Chénier, son confrère.

Chaque journée qui fuit me rapproche de cette journée souhaitée : la Réouverture! La disparition de

l'Exposition a pour moi cela de consolant qu'elle marque un pas de plus vers la fin de l'an. Elle n'en est pas moins attristante. « Avez-vous vu mourir une femme aimée ? » me disait un des amoureux de l'Exposition. Elle a, en effet, la mélancolie au charme mêlé d'angoisse des êtres qui vont finir. Un je ne sais quoi de morbide a passé, et pourtant la séduction reste. Quelle joie lorsque les docteurs nous ont appris que, frappée de mort, elle avait cependant plus de jours à vivre qu'on ne croyait ! On la prolonge comme un être cher.

J'espère que ceux qui lui furent rebelles, au début, ont quelque remords aujourd'hui. Ils ne porteront leurs regrets qu'à une tombe. Quand je pense qu'il fut de bon ton de railler l'Exposition, de n'y voir qu'une kermesse monstre venant froisser les délicats dans leurs rêveries et déranger les Parisiens dans leurs habitudes ! Le monde entier venait vers Paris et il semblait que Paris se demandât ce que lui voulaient et le monde et tout ce monde ? Il a fallu, je le répète, que les étrangers vinssent nous déclarer à nous-mêmes que le spectacle était un beau spectacle et que la mise en scène était un chef-d'œuvre. Oui, ce sont les étrangers qui, pour bien voir l'Exposition, ont prêté leurs lorgnettes aux Parisiens.

Et le caractère très spécial de cette manifestation de travail et d'art, c'est un fils d'Asie, c'est le très averti et très érudit commissaire général du Japon, M. T. Hayashi, qui l'a défini au dessert du banquet donné par lui parmi les éventails aquarellisés et les féériques chrysanthèmes : « C'est l'Exposition des

petits, l'Exposition de la foule. Quand le dimanche, plus d'un million d'hommes pénètrent dans ces galeries et dans ce palais, on est saisi de respect devant ce défilé populaire ! » C'est un Japonais qui parle et qui dégage pour les Parisiens eux-mêmes la philosophie de ce qu'on a affecté d'appeler le Grand Bazar. Elles m'ont profondément frappé, les paroles de M. Hayashi et le mot de Dumas (je ne parlerai que de lui aujourd'hui) me paraît devoir s'appliquer à la vérité, lorsque de tels jugements nous viennent de Yokohama :

— La Postérité commence à la frontière !

La vérité est que, par ces tièdes après-midi qui semblaient nous rajeunir, l'Exposition est délicieuse. Je la regardais hier du haut des galeries du Palais où M. Mounet-Sully venait de jouer *Œdipe roi* en donnant au public la sensation même des représentations du théâtre antique d'Orange. Au soleil couchant les minarets, les coupoles blanches, les lointaines architectures prenaient des teintes polychromes sur un fond ciel bleu clair. Les carillons du Kremlin aux toitures vertes surmontées d'aigles d'or jetaient dans le soir doucement brumeux leurs notes sonores. Et des allées de marronniers cuivrés tombaient lentement des feuilles jaunes, tandis que, dans ce cadre de palais dorés par les derniers rayons, sur les ponts, partout, la foule, la foule noire et pressée, la foule visiteuse, apparaissait, fourmilière animée — cette foule pour qui — le commissaire général du Japon a bien raison, — l'Exposition a été faite.

Et il faut bien nous dire que plus nous irons plus on travaillera pour la foule, pour ce M. Tout le Monde

dont parlait Voltaire et qui est notre maître à tous. Ce n'est pas d'hier que Luther saluait profondément *Herr omnes*, Monsieur Tous. C'est M. Tous qui a joui de l'Exposition, qui l'a appréciée à sa valeur, qui en gardera la mémoire. C'est lui qui s'est étonné des dédains affectés de certains petits maîtres déclarant qu'il est impossible de vivre dans la cohue.

Mais cette cohue c'est nous tous et, que nous le voulions ou non, nous faisons partie de ce que M. Thiers — dont l'expression dépassait la pensée — appelait la *vile multitude*. Vive la multitude lorsqu'elle accourt aux palais improvisés ou lorsqu'elle vient applaudir nos pièces de théâtre ! Je crois bien que les fondateurs de religions ne s'adressaient pas précisément aux raffinés et que les pêcheurs d'hommes jetaient leurs filets en pleine multitude. Et voilà de bien sérieuses paroles pour dire que Paris est toujours envahi par ses hôtes et que les Parisiens ont encore à patienter avant de reprendre leur vie ordinaire qui, vous le verrez, leur semblera demain tout à fait terre à terre.

Ils n'auront plus, cet hiver, ni Coquelin, ni Mme Sarah Bernhardt. Ils n'auront plus ces rois qui visitent encore aujourd'hui l'Exposition et dont le goût s'affirme par des achats que constatent aussitôt des étiquettes pleines de fierté : *Acquis par S. M. le roi des Belges. Acquis par S. M. le roi des Hellènes.* Ils n'auront plus, le soir, ces traînées de lumière électrique qui traversent le ciel comme des queues de comète. Ils n'auront plus les vendeurs de *tiquets* — cigales ou crécelles de la rue — qui font partie, depuis

des mois, de notre vie courante. Ils n'auront plus cette fièvre qui donne à Paris une animation singulière et charmante. Mais ils auront des voitures à leur gré et de la politique à souhait. Car la politique va reprendre. Les députés font leur valise, quittant leurs vignes aux vendanges faites, et s'apprêtant à regagner leurs sièges. L'Exposition ferme et le Parlement rouvre. La séance continue.

Aussi bien, dès à présent, le petit jeu des menus propos est-il de poser cette question à son voisin :

— Que pensez-vous qu'il advienne après l'Exposition ?

Le métier de prophète en veston étant à la fois le plus facile et le plus vain, ce n'est pas moi qui répondrai à ce point d'interrogation et je laisse aux interviewers patentés ce qu'on pourrait appeler « l'enquête à faire ». Mais je crois fermement qu'il adviendra que nous continuerons à nous entre-déchirer sans profit et que la raison mettra un grand temps à avoir raison, bien qu'elle ait fait des progrès en ces derniers mois.

Un jeune poète, bien intentionné, avait fait encarter, mercredi dernier, dans le menu du banquet de la Presse, une Ode à la Presse où, entre autres exagérations flatteuses, il déclarait, en un alexandrin solide, que

Nul désormais ne sait plus haïr qui sait lire !

Je voudrais que la constatation un peu paradoxale de M. Marc Legrand fût ou devînt une vérité. La

lettre moulée doit, en effet, être un instrument de concorde et, à bien considérer, le plomb de la casse d'imprimerie est parfois, au contraire, aussi meurtrier que celui du fusil Lebel. Et pourtant quel admirable remède à tous les maux ce métal de vie pourrait être! M. Hébrard le disait fort bien, en ce discours de camarade à camarade qu'il faisait applaudir par tant de journalistes de divers partis. Il *serait pourtant temps*, pour parler comme Musset, de se tenir à égale distance des « Apaches qui ne peuvent se regarder sans hurler et des Augures qui ne peuvent se regarder sans rire. »

Il y a encore plus d'Apaches que d'Augures. A l'heure où les Apaches disparaissent dans leur propre pays, minés par l'alcool, d'autres Apaches naissent dans la vieille Europe qui s'enivrent d'un autre alcoolisme, celui de l'encre. Des réunions comme celles de l'autre jour cependant où, en se rencontrant dans un banquet, on prouve tout naturellement qu'on peut avoir une autre opinion que celle de son voisin sans cependant nourrir contre lui de la haine, de telles occasions, trop rares, finiraient peut-être par atténuer ce qu'il y a de violences inutiles et de colères souvent factices dans les polémiques de tous les jours. Une sage parole est une grande force, et elle est irrésistible, la sagesse, quand elle a de l'esprit, comme elle en a eu l'autre jour.

Il y a quelques semaines, en juin, lors du 301e anniversaire de Gutenberg — père de la Presse — un aubergiste de Mayence avait fait peindre sur son enseigne cette inscription, qui m'a beaucoup frappé :

Mit 24 Bleisoldaten
Zog Gutenberg einst in das Feld.
Erooert hat er alle Staaten.
Heute danket ihm die ganze Welt.

« *Avec 24 soldats de plomb, Gutenberg entra un jour en campagne. Il a conquis tous les États. Aujourd'hui le monde entier le remercie !* »

Eh! oui, les petits soldats de plomb de Gutenberg, combattants de l'Idée, ont conquis le monde! Et c'est pourquoi les journalistes qui les mobilisent, ces petits soldats plus redoutables que le soldat de plomb d'Andersen, ne devraient les employer jamais qu'à des campagnes de fraternité et d'apaisement. Et si l'on pouvait interviewer les morts, je crois bien que le bon Gutenberg, artisan de lumière quelquefois effrayé de son œuvre, ne répondrait pas autre chose.

Quelque spirite assermenté devrait bien le lui demander.

XXXII

LES CHAMBRES

7 novembre 1900.

Les chambres sont rentrées hier. Ce n'est pas des Chambres législatives que je veux parler. C'est de cette reconstitution, de cette évocation de « chambres » anciennes, d'appartements d'autrefois, qu'on peut voir encore — qu'on ne verra plus dans cinq jours — à l'Exposition Centennale du meuble, aux Invalides, et qu'on doit à l'érudition patiente et sûre, au labeur et au goût de M. François Carnot. En vérité, M. Carnot serait un admirable metteur en scène. Il a équipé là, et planté, comme nous disons, une série de décors très intéressants et très suggestifs.

Ceux qui ne les ont pas vus doivent se hâter de les visiter. Pour moi, je les revoyais, dimanche, précisément à l'heure solennelle où M. le Président de la République inaugurait à Lyon le monument du noble

Président Carnot, et il me semblait que, par là, je me trouvais rapproché, au moins par la pensée, des fils du grand citoyen assassiné. Il y a, en effet, dans ces chambres, une chambre où il semble que, devant sa table de travail, avec sa carte de France ouverte sur son bureau, — l'œil sur la frontière, qu'il protège, qu'il délivre — renaisse, réapparaisse l'Organisateur de la Victoire.

Et c'est, d'ailleurs, le charme singulier, la féerie de ces chambres : elles évoquent soudain le passé. Elles sont vivantes et on dirait que, sur ces tapis, vont non pas apparaître des ombres, mais marcher des vivants. A les étudier, on feuillette, dirait-on, des chapitres d'histoire, on pénètre dans un autre Pompéi, mais sans ruines et où, tous les meubles étant en place, les habitants vont revenir. De Louis XVI à Louis-Napoléon, en passant par Louis-Philippe, c'est vraiment et chronologiquement une visite aux temps passés. C'est le Château du Souvenir.

Et comme le goût français triomphe dans ces ameublements d'autrefois ; comme le salon Louis XVI, d'un style très pur, évoque une époque de grâce exquise et de luxe simple, si je puis dire, une correction dans la séduction ! Les collectionneurs ont prêté leurs tapis, leurs boiseries, leurs meubles, leurs bibelots à M. François Carnot qui les a mis en valeur, mis en scène. Rien de plus intelligent que ce groupement d'œuvres d'art d'une même époque, que cette restitution de tout un milieu. M. Roujon et M. Redon veulent, au Louvre, donner ainsi, en de petites chambres, l'idée des maîtres dans l'intimité même de

leur génie. L'idée est heureuse. Ici, elle est réalisée.

Et avec quelle surprise charmée on rencontre là, dans ce salon du temps de Marie-Antoinette, le métier à tapisserie de Mme Necker et les cahiers de musique de Jean-Jacques Rousseau ! Ce cahier couvert de notes est aussi attirant que le pupitre de Frédéric II à Potsdam, qu'on voyait au Pavillon allemand et ces deux musiciens ont rempli le monde de leur nom. Mais le royal joueur de flûte n'a conquis que la Silésie ; le pauvre philosophe de la rue Plâtrière, en écrivant le « Contrat Social » entre deux ariettes jouées sur son clavecin, a conquis le monde.

Le Garde-Meuble a prêté, je crois, ces boiseries à ornements exquis avec ces médaillons d'un bleu tendre. Or et camaïeu. Le salon du temps de la Constituante n'a rien emprunté aux musées officiels. C'est un étonnant et intéressant fouillis d'objets authentiques et caractéristiques. Sur un fond de tenture de toile de Jouy — gloire de cet Oberkampf, dont on inaugurait le très beau buste, par Denys Puech, l'autre jour — se détachent les tableaux, les gravures, les bustes significatifs : le roi Louis XVI, gros et gras, coiffé du bonnet phrygien, fait face au buste du maigre Sylvain Baily, maire de Paris. Auprès d'un lit tricolore, où, sur la table de nuit, un livre — le livre de chevet — repose, les fauteuils à oreillettes, où s'est assis Jean-Jacques, nous dit l'étiquette, se rencontrent avec le vieux parapluie de toile à armature de cuivre, avec les vieilles montres, dites casseroles, avec tout ce qu'avaient de solide et de familial les accessoires de la vie en ces heures où planait la Mort. Des deux

côtés de la cheminée, dans de beaux cadres d'or sculptés en forme de faisceaux consulaires, sont encadrés ici : les « Lois et Décrets », là : la « Déclaration des Droits de l'Homme ». Cette « Déclaration » est comme la note décisive de ce mobilier révolutionnaire. Elle en marque le caractère précis, avec ce bureau encombré de papiers et surmonté du buste en bronze de Voltaire, où travaille le représentant du peuple. On dirait, tant le désordre ici est savamment ordonné, que l'aïeul va venir, s'asseoir à cette place, contempler cette carte de France, royaume dont il a fait une patrie affranchie. Ses lunettes sont là, sa tabatière, et le livre de raison où il inscrit sur le gros papier de fil ses dépenses quotidiennes est encore ouvert tel qu'il l'a laissé. Un livre encore traîne sur une table : la troisième édition du « Divorce » de M. Hennet.

Cette chambre, qu'a mise « en scène » M. Francés, le bon comédien, fin collectionneur, est austère, intime, vertueuse. La chambre du Directoire, avec ses boiseries de style pompéien, sa pendule en forme d'urne, ses fauteuils dont les bras sont supportés par des cygnes, ses meubles aux cuivres ciselés en forme de lions ailés, sa lampe antique provenant de la Malmaison, nous transporte, au contraire, dans la Chypre factice que Barras rêvait de faire revivre à Grosbois. Sur ces fauteuils de tournures antiques, Mme Récamier a pu reposer ses formes demi-nues. Les belles merveilleuses se sont assises là pour écouter roucouler et zézayer Garat. Peut-être sur ce tapis le jeune général, retour d'Italie, a-t-il posé ses talons de soldat victorieux, déjà « imperator ».

Et voici l'Empire, le salon de l'Empire, avec son lustre de cristal, ses sphynx ornant les meubles roides, ses statues d'Achille, sa pendule dorée représentant une Cérès triomphante, ses trépieds, sa harpe inévitable qui semble réclamer les doigts de Corinne, — et le métier à tapisserie de Joséphine, et le je ne sais quoi de solide et de sincère qu'ont ces meubles d'acajou relevés de cuivre que la mode a presque remis à l'ordre du jour, malgré le charme un peu morbide du « modern style ». Les délicieuses boiseries qui encadrent ce salon, en forment le fond même et le décor, sont les boiseries mêmes de l'hôtel Cambacérès. Elles ont vu passer bien des ombres !...

Et voici encore un curieux salon, c'est le salon de la Restauration, avec son monumental bureau qui part du tapis, monte au plafond, bureau-ministre, bureau imposant, bureau du marquis d'Aligre, et qui fait songer à quelque Talleyrand, à un de ces hommes d'État du temps de Balzac, devant qui un Rastignac demeurait respectueux et inquiet. Louis Blanc, pauvre et débutant, venant demander l'appui de son cousin Pozzo di Borgo, dût se trouver devant un de ces bureaux-là.

Tout est complet dans ce décor sincère, austère et triste. Le buste de Charles X contemple les rideaux verts, les portraits en turban, les jardinières d'acajou, la pendule qui doit sonner les heures lourdes, et le « Coriolan » de David qui se dresse en sa demi-nudité de tragédie dans son cadre d'or. D'ailleurs une grande

impression de labeur, de science, d'érudition. Les livres à reliures solides sont bien rangés dans la bibliothèque et l'homme du bureau superbe n'est pas de ceux qui ne les lisent point. On n'en est pas encore à mépriser les in-octavos.

Nous passons à Louis-Philipe; mais, auparavant, la chambre de Talma nous appelle, reconstituée telle qu'elle était rue de la Tour-des-Dames. Cette pendule, ce meuble en thuya, dessinés par Percier, ce fauteuil, ce portrait de Napoléon par Gérard, toutes ces reliques qui se détachent sur le fond jaune de la pièce ont appartenu à Talma. La Comédie-Française a prêté cette couronne d'or que le grand acteur posait sur son front quand il jouait Auguste. Ce lit est celui où il mourut. Chose étrange, ce lit est orné de glaces, de telle sorte qu'en s'endormant, en s'éveillant, le tragédien pouvait se voir, — non pas pour le plaisir de se contempler et de s'admirer, — mais par besoin de s'étudier, de déchiffrer sur son visage les énigmes de l'âme humaine, toute son existence étant une étude sur son propre « moi ». « Quelles belles peaux pour jouer Tibère! » disait-il, mourant, en prenant ses joues pendantes entre ses doigts.

On a démoli, à la Comédie, le cabinet de Talma qui, communiquant avec la loge de Napoléon Ier, permettait à celui-ci d'aller causer avec l'empereur de théâtre pendant les entr'actes. Nous gardions là une pendule-borne de bronze brun portant cette inscription : « Pendule de M. Talma ». Elle sert parfois d'accessoires dans nos pièces de théâtre... On pourrait trouver encore — non pas aux Invalides, mais au Champ de Mars, dans

l'Exposition du Théâtre — une autre chambre, curieuse aussi, celle de Mlle Mars. La chambre de Célimène après celle de Néron. L'image de Napoléon s'y retrouve, et le luxe de Mlle Mars est ce même luxe solide et dur qu'on rencontre ici. Mais une mondaine d'aujourd'hui n'en voudrait pas, de ce luxe d'aïeule !

J'écris, par exemple, ces lignes avec le porte-plume de Rachel : lourd, de bronze gravé garni de turquoises, fausses ou vraies. Comme l'orfèvrerie d'aujourd'hui produit de tout autres merveilles ! Le goût s'est affiné, et c'est surtout en examinant les chambres du temps de la monarchie de Juillet et du second Empire qu'on s'en rend compte.

Cette chambre du temps de Louis-Philippe, c'est toute une évocation d'une époque intermédiaire : la bourgeoisie règne et le gothique prospère. A côté d'une statuette du duc d'Orléans, une autre, celle de Fanny Essler, en Andalouse de ballet. Auprès du lit où l'habitant du logis doit dormir d'un bon sommeil, un su crier de Sèvres, du Sèvres d'autrefois qui n'avait pas, comme aujourd'hui, modernisé sa céramique et fait du « danois » très joliment français.

Notre-Dame de Paris triomphe dans cette chambre de 1840. La pendule en cuivre doré qui orne la cheminée a la forme de la cathédrale célébrée par Hugo. Entre les deux tours fameuses, le cadran qui marque les heures prend la place de la rosace. Et cette Notre-Dame, qui détermine tout un mouvement architectural — fait naître le faux gothique de certaines maisons du quartier Bréda et de tout un quartier du cimetière

du Père-Lachaise — cette Notre-Dame qu'on retrouve dans les reliures du temps, dites « reliures à la Cathédrale », on la revoit un peu partout, dans la bibliothèque et dans les cadres — à côté de gravures d'un sentimentalisme qui a sa hardiesse : un jeune homme en pantalon à pont faisant craquer ses sous-pieds en se mettant à genoux devant une jeune femme en robe blanche, à manches bouffantes dites à gigot.

Et tout le décor dit une époque calme, simple, préoccupée pourtant de littérature. Les flambeaux eux-mêmes sont gothiques. Il y a une douceur honnête et comme une quiétude vénérable dans les portraits qui ornent la muraille, telle vieille femme au bon regard sous son bonnet de tulle tuyauté !

Quel est ce bronze représentant un cheval de course ? Peut-être la jument célèbre du duc d'Orléans, celle qu'il appelait sur le turf « Déjazet », ce qui poussait dit-on la comédienne à baptiser son griffon « Rosolin » ! Le prince est là, élégant, élancé, avec ses cheveux roulés avec soin, tel que l'a, debout, représenté Ingres. Et toute la chambre respirerait une paix profonde, comme une joie d'intimité et de repos, si, là-bas, ne se dressait point, comme une image avertisseuse, la statue de la République de David (d'Angers) appuyée sur son fusil.

C'est là que le « mot » célèbre de « Notre-Dame de Paris » prend tout à coup une valeur et une signification inattendues. Cette statue, c'est le lendemain. Ceci tuera cela. Ceci a tué cela.

On rencontre encore de ces chambres dans certains appartements de ministères — loin des salons de ré-

ceptions officielles — ou dans des préfectures de province. Mais surtout on retrouve là le salon second Empire, avec son luxe criard, ses sofas de satin rouge ses meubles dorés, ses meubles à incrustations de porcelaine et à ornements de bronze d'un luxe spécial, d'un luxe bien daté, d'un luxe de Tahan.

Et de toutes ces chambres, il semble que la plus proche de nous, celle qui date de trente ou trente-cinq ans, soit la plus abolie. Elle est d'une exactitude criante, d'ailleurs, comme toutes les autres et, cette fois, l'on peut dire criarde. Eh! quoi, ce secrétaire en bois sculpté a appartenu à l'impératrice Eugénie, qui personnifiait le goût, incarnait la mode et la beauté? Oui. Et cette pendule et ces candélabres si étrangement voyants, tapageurs, qui hurleraient aujourd'hui dans le salon d'un bookmaker, ils furent à leur heure le comble du luxe et, pour dire le mot, du « chic »? C'est l'heure des pouffs et des fauteuils crapauds, dont se moquera Victorien Sardou dans la « Famille Benoiton ». Cet aménagement voyant et cru fait songer aux dessins de Marcellin, aux somptuosités particulières de la « Vie Parisienne ». La note spéciale du temps est donnée par ces albums et ces stéréoscopes qui traînent sur les guéridons et les tables, à côté des coupes de Chine garnies de bronze doré. Ah! le stéréoscope! L'aïeul du Kodak, l'avant-garde de l'instantané! Il fut la joie des soirées du second Empire, et Dumas n'a garde de l'oublier dans l' « Ami des Femmes », lorsqu'il reconstitue le salon de Mme de Symerose.

Les bustes et les portraits nous rendent, du moins,

les grâces réelles de l'époque. Winterhalter nous peint les longues boucles et le délicieux visage de la vicomtesse Aguado. Voilà une des plus jolies femmes de ce temps, qui en compta plus qu'une pléiade. Et, tandis qu'un tableau de Biard nous rend la gaieté un peu facile des vaudevilles du moment, la fine statuette du prince impérial, par Carpeaux, se dresse là et fait pressentir le drame, celui des Ardennes et celui du Zoulouland.

Une autre statue, celle de l'Abondance, se dresse sur la cheminée et semble présider à une réception, une soirée de fantômes invisibles. Est-ce un souvenir, une constatation ou une ironie ?

Chaplin et ses nymphes toutes roses, Alfred de Dreux et ses élégances hippiques, ornent le salon du second Empire. Nous avions, tout à l'heure, David et, plus avant, Debucourt et Moreau le Jeune. A rester dans la littérature, ces chambres, tour à tour, nous rendent comme un chapitre des Goncourt, de Mme de Rémusat, de Balzac, et d'Octave Feuillet. Et maintenant, elles vont être closes ! Si la photographie ne garde pas leurs spectres, qu'en restera-t-il ? On ferme. On va fermer.

Chambres du passé, chambres d'autrefois, visions de chambres qui évoquent une partie de notre vie, un tour de clef et tout sera dit. Dispersées, remises aux magasins, fermées pour jamais ! Allez vite, tant qu'il en est temps, visiter les Chambres aux Souvenirs !

XXXIII

LE POST-SCRIPTUM

Depuis quelques mois, à midi, le traditionnel canon du Palais-Royal avait un rival. C'était le canon qui, tous les jours réglait la montre des visiteurs de l'Exposition et, le soir, annonçait du haut de la Tour Eiffel que les galeries allaient fermer. Nous en avions pris l'habitude. C'était un canon pacifique, un canon vulgaire, comparé aux admirables canons Canet ; c'était un canon de famille. Nous ne l'entendrons plus. Il a jeté à Paris sa dernière détonation et ce n'est pas sans émotion que plus d'un amoureux de l'Exposition a entendu ce dernier hoquet, ce suprême râle. Tout ce qui finit est lugubre et voilà les lampes Edison éteintes comme de vulgaires lampions de fêtes.

Paris est rentré chez lui. Les camelots vendent sur les boulevards la lettre de faire-part et le testament de l'Exposition de 1900. Ce funèbre placard devrait

constater qu'elle est morte en pleine jeunesse. On aurait pu la laisser vivre encore ; mais la nécessité était là et les cinq mille wagons qui doivent transporter hors du Champ de Mars toutes les richesses accumulées, œuvres d'art et d'industrie qui furent des leçons de choses — attendaient, comme autant d'omnibus funéraires. Et puis, rien ne peut toujours durer. Il faut en prendre son parti et en revenir à la vie courante.

L'homme, jusqu'ici, n'a trouvé que deux façons, très différentes mais très certaines, de se distraire : le plaisir et le travail. Le travail est encore la plus sûre des deux manières d'oublier la pesanteur des jours. Il peut harasser, mais il hypnotise et il console. Or, Paris s'est amusé ; maintenant, Paris va travailler. Il n'a jamais cessé d'être, au reste, la cité la plus active du monde, sous son apparence distraite. Les grands travailleurs sont ceux qui détendent l'arc et savent se reposer ; — et, souvent, d'un labeur par un autre. M. Littré, à qui l'on demandait : « Comment avez-vous pu parvenir à faire votre Dictionnaire ? » répondait, laissant tomber les mots de sa lèvre pendante : « En faisant autre chose. »

Et ce n'était point un paradoxe. Paris a repris des forces en se divertissant. Le voilà qui se retrouve face à face avec lui-même, avec les interpellations et les invectives politiques, en vers et en prose, avec les questions budgétaires, avec la nouvelle de l'arrivée du président Krüger, avec les approches de l'hiver et tout ce qu'a toujours de redoutable ce mot, qui semble cependant couleur d'espérance : l'Avenir. Très cer-

tainement, la fin de l'Exposition met un point final à un chapitre de notre histoire au jour le jour. Les chroniqueurs peuvent tourner la page : c'est un volume nouveau qui commence.

Mais y a-t-il encore des chroniqueurs ? Les gazettes nous ont appris, en enregistrant la mort de Pierre Véron, qu'il était le « dernier chroniqueur ». Elles ont oublié de dire que la chronique ne meurt jamais, pas plus que la curiosité ou que le scandale. La chronique se transforme, comme tout le reste. Elle a son évolution, pareille à la philosophie, à la peinture et au théâtre. Et, éternelle causerie, elle s'est, en ces dernières années, qui sont sérieuses, éloignée de l'anecdote pour se rapprocher de l'homélie. M. Henry Fouquier disait fort justement, l'autre jour — et précisément en donnant à Pierre Véron un souvenir ému — que les chroniqueurs de l'heure présente son devenus des « moralistes ». Oui. Voilà le mot. Du fait courant, de l'événement de la minute, de ce qu'il y a d'éphémère et de caduc dans la vie contemporaine, ils tirent, sans pédantisme, ce qu'il y a d'éternel. Ils écrivent sur des feuilles légères des vérités cursives qui méritent de durer. Autant en emporte le vent ! Mais que n'emporterait pas le vent et quel sot rêverait l'éternité pour les feuilles mortes ?

Pierre Véron, après avoir entassé les chroniques, n'aura pas du moins laissé une feuille pourrie, une page dont il pût rougir. C'était un homme aimable et bon, serviable, prêt à obliger et dans cet appartement de la rue de Rivoli où il reçut jadis tout Paris, j'ai

retrouvé, avec des têtes chauves et des barbes grises, fidèlement accourus à l'invitation suprême, changés de visage et non de cœur, tous ceux qui avaient été ses hôtes jadis. L'enterrement est comme la pierre de touche de l'affection.

M. Aurélien Scholl a dû à cette disparition de Pierre Véron d'être salué, à son tour, le « dernier chroniqueur ». Il n'est cependant pas un chroniqueur à proprement parler ou plutôt sa façon de comprendre l'art très particulier de la chronique se rapproche plutôt de l'art de « sertir » la riposte. C'est un joaillier de la boutade un peu misanthropique, un Lalique du « mot ». Pierre Véron était un conteur, Aurélien Scholl est un satirique. Son trait de plume est un coup de fouet. Fidèle aux vieilles camaraderies d'antan, il laisse percer, sans attendrissement banal, la mélancolie des déceptions ou des cruautés de la vie. Il y a du Heine en lui, de cet Henri Heine dont un conseiller municipal autrichien proposait de rayer le nom sur une des plaques des rues de Vienne parce que, disait-il dans sa motion, Heine a profité de son séjour en France pour insulter, de loin, l'Allemagne. Je voudrais bien savoir le nom de ce conseiller.

Oui, Aurélien Scholl tient de Henri Heine. Ou plutôt, non, il est très Français, purement Français et, de ses doigts nerveux, il a frappé comme autant de petites médailles des mots courants pareils à de petites « semeuses » de Roty. Tant qu'il sera là, on ne pourra pas dire que l'esprit a du plomb dans l'aile et que la Chronique est morte.

Ce qui est mort, encore un coup, c'est l'Exposition. J'irai la revoir, même quand on la démolira, comme on irait revoir une femme aimée même à la Morgue. Mais on ne parlera plus d'elle. Et on ne retrouvera plus ses palais et ses fontaines lumineuses que dans les apothéoses des revues de fin d'année. Nous aurons du moins la consolation d'échapper aux phrases toutes clichées qui ont fait le fond même de la conversation de certains causeurs habitués aux opinions toutes mâchées :

— Ah ! le Petit Palais ! Je ne veux voir que le Petit Palais ! Je ne sors pas du Petit Palais !

— L'Exposition ?... Il n'y a que les tapisseries du Pavillon espagnol !

On pouvait, cet été, nourrir facilement une conversation ou plutôt avoir l'air d'une personne extrêmement informée avec deux simples petites phrases exclamatives :

— Ah ! le Petit Palais ! Les Tapisseries !...

Et :

— « Quo Vadis » ? Si j'ai lu « Quo Vadis »? Oh ! il y a là un Pétrone !...

« Cet « Il y a un Pétrone ! » tenait lieu de tout. Ah ! ce Pétrone !... Il suffisait de dire ces cinq mots en faisant les yeux blancs pour être dans la note et on n'avait même pas besoin d'avoir lu l'admirable roman de Sienkiewicz. Absolument comme il était inutile d'avoir vu l'Exposition, quand on pouvait répondre : « Il n'y a que les tapisseries de l'Espagne ! »

Tout cela est déjà loin, très loin, bien que ce soit d'hier. On oublie un peu Pétrone maintenant et même

la cour délicieuse comme un patio d'Alcazar sévillan, de l'exquis Petit Palais. Il est certain qu'il y a quelque chose de changé à Paris: les cochers vous offrent des voitures et remplacent la surdité par le sourire. Puis le Parisien semble respirer. Le Parisien, que le baron Haussmann comparait à un nomade, est, au contraire, le plus casanier des hommes, Il tient à ses habitudes ; et qu'il soit du Marais ou du Boulevard, où de la plaine Monceau, il entend ne pas être dérangé dans sa façon de vivre. S'il est snob il tient à son snobisme. S'il est coutumier de telle promenade habituelle, il y tient comme M. Bergeret peut tenir au Mail planté d'ormes. Les tramways électriques et les automobiles qui modifient et décuplent l'existence, auront, par exemple, rencontré chez les Parisiens pur-sang les plus profondes résistances. Le Parisien contemple ces énormes machines emportées à travers ses rues comme le paysan breton regardait passer à travers ses champs de blé noir la première locomitive en croyant voir elle le démon de feu prédit par l'enchanteur Merlin. Je sais des Parisiens que le cornet des tramways a chassés de Paris. Ces Parisiens-là prirent, dès le début, l'Exposition en grippe. C'était pour eux la grande gêneuse. Ils firent chorus lorsqu'on leur dit qu'elle n'était pas prête et ils ne lui pardonnèrent point, tout d'abord, de garnir de plâtre leurs talons et de leur faire des bottines toutes blanches. Maintenant les Parisiens, qui avaient pris peu à peu l'habitude de ces féeries imaginées spécialement pour eux par des magiciens de la science — fêtes de nuit, illuminations, cortèges — les Parisiens qui ne s'étonnaient

de rien, qui trouvaient toutes simples ces merveilles vont la regretter, l'Exposition, et la vie de Paris leur paraît déjà si fade sans la grande kermesse tant raillée qu'ils se disent déjà, le plus naturellement du monde :

— Que pourrait-on bien inventer pour animer Paris, au printemps prochain?

Alors, Paris, pour ses derniers jours, s'en est « fourré jusque-là » comme un enfant gourmand et il a eu, on peut le dire, la boulimie de l'Exposition Universelle. Et durant ce dernier dimanche, brumeux le matin et, le soir, doucement ensoleillé; dans un brouillard léger, envolé, au crépuscule, comme une fumée, chacun a revu les coins préférés, refait la promenade accoutumée, traversé la rue d'Alger, les cours tunisiennes, les pavillons de l'Indo-Chine ; contemplé les Africains frileux, pareils à des fantômes dans leurs burnous de poils de chèvre, — les Chinois en robes claires auprès de leurs laques et de leurs paravents, les Japonais dans leur jardin aux chrysanthèmes encore délicieux malgré l'impression de gelée rapide et le je ne sais quoi de défrisé de ces chevelures de fleurs. Pour la dernière fois des ombrelles de femmes ont frappé le gong rouge abandonné par les Tonkinois. Pour la dernière fois on a écouté le nasillement des flûtes arabes, regardé cette Algérie factice qui donnait, aux jours de soleil, l'impression de la vie; pris le thé de Ceylan sous le regard de velours des Cinghalais un peu anémiés par la « parisine »; acheté quelque renard argenté chez les Sibériens ou quelque pipe de Boukhara, dans l'Asie russe; cueilli furtivement, dans

les parterres du Trocadéro, quelque fleur qui se dessé-chera dans un vieux livre ; dit adieu du regard à cette fantastique cité blanche qu'on apercevait du haut des marches du Palais et qu'on va abattre. Plâtre et ciment; — demain poussière !

Et puis, on est revenu chez soi, au crépuscule, tandis que, comme un suprême accompagnement, s éteignaient, là-bas, dans le lointain, les derniers accords de la « Valse Bleue ». Puis, dans le silence du dernier soir, le coup de Canon de la Tour Eiffel a retenti, cette fois comme un glas. Coup de canon des heures de fête. Dernier coup de canon de la Paix. Au siècle futur qui commence dans quarante-huit jours, n'aura-t-il pas pour réponse le premier coup de canon de la Guerre ?

Quoi qu'il en soit, reprenons, chacun dans notre coin, notre tâche accoutumée. L'Exposition fut pour plusieurs une ouvrière d'oubli, une consolatrice, et c'est pourquoi ceux-là l'aimèrent. Elle masquait les réalités. Le décor s'enfonce dans la trappe. Le mur du fond apparaît. C'est là devant qu'il faut vivre. Et, la vie de Paris ou plutôt la Vie, la vie qu'aimait, célébrait, goûtait, un Renan, le plus souriant en apparence et le plus laborieux en réalité et le plus attristé des hommes, la vie est assez intéressante pour se passer des féeries et des auréoles lumineuses lorsqu'elle a — viatiques éternels — pour stimulants les devoirs et le travail.

Je sais des délicats qui trouveront que la causerie, aujourd'hui, tourne au sermon. Le chroniqueur de Wakefield est, après tout, une variété de gazetier.

« Souriez et effeuillez les roses de Pœstum ! » lui dirait gaiement un compagnon épicurien. « Laissez les homélies à l'archevêque de Grenade ! » Et peut-être ce philosophe au front ceint de fleur est-il dans la vérité de la vie. Ah ! ce Pétrone !...

XXXIV

DRAME PARISIEN

20 novembre 1900.

La maison est d'aspect médiocre, avec une petite porte basse ouvrant sur un étroit corridor où, dans l'ombre, on aperçoit les premières marches de l'escalier où la pauvre femme fut tuée. Cette partie de la rue de Provence n'a rien de l'apparence bourgeoisement cossue qui fit de ce coin de Paris, jadis, un quartier à la mode, avec Murat, Regnault de Saint-Jean d'Angély, Hoffmann, Garnier-Pagès l'Ancien pour habitants. Des gargotes, de petites boutiques sombres, des hôtels bizarres. Et, là, plus blanche, la maison du meurtre où se lit, sur une pancarte, cette annonce : « Modes. Deuil », avec le nom de la modiste. Tout le drame parisien tient dans ces deux mots. C'est l'antithèse, et il y a là comme une prédestination : « Deuil ». Non loin d'ici, rue Saint-Lazare, dans la

maison où fut, il a quelques années, assassinée une malheureuse fille soumise dont on n'a pas retrouvé le meurtrier, ne lit-on pas, sur la porte cochère, ce nom : « Matar », qui, en espagnol, veut dire : « tuer » ? Le hasard a de ces ironies qui ne signifient rien, mais qui étonnent.

Je sais des mondaines qui ont voulu voir le logis où Mme de Cornulier a été frappée. Le « drame de la rue de Provence », comme on dit, a ému profondément la société parisienne. Il pose une fois de plus l'éternelle question pourtant résolue ce me semble : « Le mari jaloux a-t-il le droit de tuer, et Othello n'est-il pas un assassin vulgaire ? » La réponse n'est point douteuse. Othello, dépouillé de ses vêtements brochés d'or, est une simple bête brute, et j'ajoute qu'il est un parfait imbécile en accusant aussi légèrement la douce Desdémone. C'est une sensation très vive que j'éprouvais pendant les répétitions du drame de Shakespeare, lorsque le très grand tragédien qui étudiait Othello étranglait sa femme dans un vieux décor de tous les jours, sans aucun des mirages de la peinture et de la lumière électrique ; j'avais — en voyant cet homme en veston étouffer cette femme en robe de ville — la sensation que j'assistais à un fait-divers sinistre dans quelque chambre d'hôtel de La Chapelle ou des Batignolles. Et toute la poésie shakespearienne avait beau faire, la réalité sans phrase était là, plus révoltante encore que douloureuse : un assassin étranglait une malheureuse. Venise disparaissait. La bestialité du fait se dressait, féroce. On avait envie d'aller chercher le commissaire.

Le meurtrier de l'autre jour a demandé, en voyant sa victime à ses pieds, non pas un commissaire, mais un prêtre. Puisqu'il avait la foi, ce n'était pas un prêtre pour l'agonisante, c'était un confeseur pour lui-même dont il avait besoin. A quoi bon ce chapelet trouvé dans ses poches, à côté du « surin » aiguisé, s'il ne se souvenait pas — lui chrétien — de la parole évangélique devenue la formule même de la pitié humaine : « Tu ne tueras point » ?

« Tu ne tueras point ! » Rien ne prévaut contre ce mot d'ordre essentiel, que Tolstoï étend jusqu'à ceux qui portent les armes, ce qui est encore bien paradoxal. « Non, tu ne tueras point ! » même si Desdémone est coupable, et le Christ a jeté le cri de pardon jusque devant la femme adultère : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre ! » Le Décalogue et l'Évangile sont bons à relire et seraient meilleurs à pratiquer.

Mais je sais bien : — la passion parle, elle rugit plutôt, et, voile sanglant, monte aux yeux, enveloppant, cachant la vérité de sa tache rouge. Ainsi, raisonnent ceux qui excusent, ceux qui expliquent. Il n'y a pas d'explication à donner. Othello est un simple fou furieux. Encore Othello, épileptique, est-il d'une autre race et d'une autre époque, et n'y a-t-il point de règlements de comptes entre sa femme et lui. Il pense à ses étendards déchirés, à ses clairons qu'il n'entendra plus ; les questions d'argent n'ont jamais troublé son ménage. Et dans notre société moderne, les contrats, les avoués, les signatures, les séparations de biens, toute la procédure qui est notre vie de

tous les jours, l'argent, Sa Majesté l'Argent, donne, au contraire, à tous ces drames un caractère spécial qui tient plus du réalisme de Balzac, ce Shakespeare du Code, que de la pourpre du grand Will.

Othello, d'ailleurs, n'a pas d'enfants et il n'y avait point de « Gazette des Tribunaux » à Venise au temps de Brabantio. C'est le journal, ici, qui m'attriste. La chronique d'un jour reste éternelle et, plus tard, il y a de petits êtres, à qui l'on dit aujourd'hui, tout simplement : « Votre maman est morte », qui voudront savoir comment est morte cette mère, et qui le sauront par ce livre aux millions de feuillets de notre histoire quotidienne qui s'appelle le journal. Ils auront grandi, ils auront vieilli, et, un jour, quelque main bienveillante ira rechercher — pour la leur faire connaître à la veille d'un bonheur, car il est toujours des gens pour envier et gâter le bonheur des autres — le compte rendu du drame ou les débats du procès, et les innocents connaîtront alors avec épouvante cette vérité qu'on peut leur cacher aujourd'hui, puisqu'ils sont petits.

C'est pour eux, c'est pour ces chers êtres en deuil que l'homme qui voulait tuer aurait dû se rappeler la parole éternelle : « Tu ne tueras point ! » Ces jaloux et ces forcenés qui souffrent et se déchirent oublient toujours les enfants, qui ont à porter dans l'avenir le poids des tragiques aventures. Je sais un homme qui, plus d'une fois en sa vie, reçut la nouvelle que tel ou tel collectionneur très zélé voulait republier le compte rendu du procès célèbre où, jadis, en un drame pareil au drame de la rue de Provence, celui dont il

porte le nom avait donné la mort à la plus sainte, à la plus exquise, à la plus vénérée des femmes. Il se trouve des curieux pour évoquer ces passés de douleurs et pour demander aux enfants s'il ne leur serait pas agréable, pourtant, qu'on gardât le silence. Ah! les malheureux qui vivent du malheur des autres!

L'être affolé qui prend un couteau ou un revolver pour faire, comme il dit, justice, ne songe-t-il pas, une minute, à l'héritage qu'il laisse à ses petits? Et quelle raison peut-il invoquer qui n'aille pas directement contre lui-même? Si la femme a failli, c'est lui qui publie violemment la faute. Il souligne en traits de sang. Au contraire, si la jalousie fait fausse route, — comme dans le meurtre d'une femme irréprochable, — que dire de cette épouvantable erreur, de cet Othello hypnotisé par on ne sait quel soupçon, poussé vers le meurtre — le meurtre pour le meurtre par on ne sait quelle démence?

Il y a dans Shakespeare un trait particulièrement beau. Lorsque le More a tué, il parle encore de sa femme; puis un éclair traversant son cerveau troublé, obtus plutôt, il s'interrompt : « Ma femme? Quelle femme? Je n'ai plus de femme! » Ce réveil de la conscience chez le meurtrier, le dramaturge l'a admirablement saisi, et sous une autre forme, celui de l'appel à des étrangers pour « relever cette femme », nous l'avons retrouvé dans le drame de l'autre jour. Mais il faut avouer que le théâtre et les tragédiens nous habituent un peu trop à ces dénouements sanglants et faciles. On tue beaucoup au théâtre, et les dramaturges sont ceux des hommes qui pratiquent le

moins la loi suprême : « Tu ne tueras point! » Ils tuent des fantômes, mais ils tuent. Ils apprennent l'art d'en finir par le meurtre. Puis, après l'avoir enseigné, ils s'en repentent, et le même homme, qui a armé le pistolet du comte de Lys laisse tomber des lèvres de l'amiral, dans « Monsieur Alphonse », de saisissantes paroles de pardon et de pitié : « Être pensant et agissant, relève-toi, créature de Dieu! »

C'est qu'après avoir été instinctif et avoir écrit du théâtre pour du théâtre, Alexandre Dumas fils voulut devenir, devint moraliste et évangélisa à son tour. Il releva la femme tombée, il défendit la femme accusée. Il se fit l'apôtre même de la femme et c'est le Féministe que René de Saint-Marceaux montrera à Paris lorsqu'il aura achevé l'admirable monument du maître. Dumas ne faisait exception que pour la « guenon du pays de Nod », — celle qu'il condamnait à mort en disant au désolé qu'elle faisait souffrir : « Tue-la! » Mais il avait trop d'esprit pour ne pas comprendre que la sélection est difficile et qu'on ne saurait reconnaître à des signes absolument certains qu'une femme est, oui ou non, une guenon du pays de Nod. A ce compte, une femme qui ne vous aime plus deviendrait facilement pour celui qu'elle délaisse ou qu'elle congédie la guenon digne du châtiment final. Tout Dépit amoureux risquerait de se transformer en une abominable tragédie, et Alceste, au lieu de la menacer simplement, poignarderait ou étranglerait immédiatement Célimène.

Le plus simple est de s'en tenir à l'oubli et au mépris quand le cœur ulcéré se refuse au pardon. D'ail-

leurs, l'auteur de l' « Affaire Clémenceau » après avoir enseigné l'art de tuer une femme infidèle avec un couteau à papier, avait appris l'art de dénouer les situations inextricables en s'associant à la bienfaisante campagne de M. Naquet en faveur de la loi du divorce. Et puisque le divorce existe, puisque deux créatures qui ne peuvent s'accorder ne sont pas indissolublement unies l'une à l'autre, est-ce que le fameux et sinistre : « Tue-la » est encore de mise? Et-ce qu'on va s'entre-tuer encore lorsqu'on peut se fuir?

Oh! j'entends, oui, j'entends encore le mot éternel, j'allais dire le refrain : la passion !...

— Et si j'aime cette femme ? Et si je ne veux pas vivre à l'idée qu'elle sera ou qu'elle est à un autre?

Alors, mon cher monsieur, vous avez à bonne portée une toute autre cible à atteindre que la femme innocente. La pitié du prêtre vous donnera tout aussi bien peut-être, à la grande rigueur, l'absolution pour un suicide que pour un assassinat, et vous n'aurez du moins, disposé que de votre propre existence. Le revolver n'est pas nécessairement inventé pour tirer sur les autres. Mais là encore, le « Tu ne tueras point » doit retentir aux oreilles du malheureux insensé. Tu ne tueras point, même toi-même! Tu vivras pour ceux que tu as condamnés à vivre! Tu supporteras l'existence pour ceux à qui tu l'as donnée! Tu ne dois pas léguer cette lugubre image, un cadavre, fût-il le tien, à tes enfants!

Parbleu, il serait trop facile souvent d'en finir avec une ou deux cartouches! La vie est plus impérieuse que cela. Ce sont ses souffrances qui l'ennoblissent. Si

elle n'était composée que de joies, elle serait bientôt avilie, sans compter qu'on finirait par la regretter un peu trop. La passion soit. Vive la passion! Elle est la mère des chefs-d'œuvre. Mais le devoir, l'humble, le quotidien, l'ennuyeux, le lourd, le terrible devoir a aussi sa grandeur, et il a inspiré les grands dévouements, qui sont, eux aussi, des chefs-d'œuvre en action.

A vrai dire, ce n'est pas exiger d'un père un dévouement bien grand, que de lui imposer qu'il vive ; — qu'il vive pour ses enfants. L'existence, même dans la souffrance mais profonde et courageusement supportée, cela n'est point aussi dramatique sans doute qu'un coup de revolver, et les reporters judiciaires y trouvent beaucoup moins de copie. Mais — et le « mais » est partout, à la fois consolant et mélancolique, dans les choses humaines — « mais » c'est la loi commune, et les petits, les innocents, ont le droit d'imposer qu'on s'y résigne pour eux-mêmes. De quel droit les priver de la tendresse maternelle ou de l'appui d'un père?

Ah! les pauvres petits qui auraient pu apprendre par la « manchette » d'un journal, le malheur dont ils venaient d'être frappés, et qui, dans quinze ans, — dans vingt ans que sais-je? — pourront lire cette sinistre histoire sous ces titres, qui, en effet, attirent le public : « Drame mondain. » « Drame parisien. » Je ne songe qu'à eux. Je les plains plus encore peut-être que la pauvre victime. Je me rappelle cette scène où dans les « Effrontés » d'Augier, le journaliste véreux Vernouillet apporte la vieille gazette où le fils va

rencontrer le compte rendu du procès de son père, et quand ses yeux l'ont vu, ce spectre du passé, le fils s'écrie :

— 1842 !... J'avais cinq ans !

Ah ! pensez à ces fils, songez à vos enfants, pour eux travaillez sans doute ; mais oubliez aussi, mais souffrez, mais pardonnez ! Et qu'est-ce que vos colères atrocement absurdes, et vos fureurs, et vos brutalités sinistres, lorsque — comme dans le drame de la rue de Provence, — Modes et Deuil — vous n'avez même rien à pardonner ?

XXXV

PARIS L'HIVER

5 décembre 1900.

M. Georges Berger, député de Paris, vient d'aborder dans son Rapport sur les Beaux-Arts une question essentiellement parisienne. De ce rapport même, qui est des plus remarquables, il ne m'appartient point de parler, puisque je ne saurais plaider « prô domô ». Mais il m'est bien permis de dire que l'artiste très averti et le Parisien très érudit qu'est M. Georges Berger a touché avec beaucoup de sûreté à divers points dignes d'attention et que ce rapport restera. Il est éloquent et il est pratique.

Il signale et souligne un danger dont Paris ne semble guère se douter, et qui existe. C'est que la saison d'hiver pour les théâtres, la « season », comme on dit à Londres, devient d'année en année plus difficile, et cela par suite d'une modification inévitable dans la

manière de voyager. Les mœurs changent. Lorsque viennent les premiers froids, en effet, Nice et le Littoral prennent immédiatement pour les imaginations des êtres frileux l'aspect de paradis ensoleillés. Partir ! On ne songe qu'à partir! La mer bleue a des attractions de sirène. Même si l'on grelotte là-bas, — car on y frissonne souvent, — on a hâte de s'enfuir. Le boulevard paraît pénible. Le sleeping-car a des tentations irrésistibles. Comme Mignon, on rêve du pays où fleurit l'oranger et où les citrons frais rendent les ongles roses.

Et les Parisiens partent. Ils partent pour le Midi, après avoir le plus longtemps possible séjourné dans leurs terres, prolongé la saison d'été jusqu'à la saison de la chasse. Le temps n'est pas loin où ces Parisiens pur sang n'auront plus qu'un pied-à-terre à Paris. Du reste, plus nous allons et plus les gens qui peuvent vivre libres, au lieu de dépenser leurs revenus sur place les sèment, de ville en ville, en voyage. On a calculé que le nomade qui passe son année à faire le tour du monde n'a pas plus déboursé d'argent, au bout de l'an, que s'il était resté au logis. Il a donné aux stewards des paquebots, aux contrôleurs des wagons-lits ou aux garçons d'hôtel ce qu'il eût donné à sa cuisinière et à son valet de chambre. Au total, la somme est la même.

Ce sont les Américains et aussi les Anglais qui ont mis à la mode cette existence cursive. Le « summum » de la vie moderne, le « comble », si vous voulez, est de n'avoir pour tout bagage dans la vie que son sac de nuit et d'emporter sa demeure avec soi, comme la

tortue sa carapace. Seulement, l'homme moderne est le contraire de la tortue : il va très vite, et ce siècle aura été le siècle de la Locomotion. La guerre, l'éternelle guerre a dévoré bien des existences depuis cent ans. L'homme aura dévoré encore plus de kilomètres et décuplé par là sa vie. Mais il est certain que si le monde en sa diversité y gagne ; si les coins inexplorés jadis reçoivent des voyageurs fréquents ; si l'on va maintenant à Ceylan comme on allait jadis à Lyon, et si partir pour le Japon n'a pas plus d'importance que de partir pour Bruxelles — les grands centres, les foyers d'attractions, les villes qui absorbaient à elles seules les curiosités universelles finiront par y perdre quelque chose. L'homme n'a plus de cité préférée : il a devant lui le monde, et le monde lui paraît déjà trop étroit.

Les Parisiens — j'entends les Parisiens non attachés à Paris par la nécessité — les Parisiens privilégiés — pouvaient autrefois se terrer dans leur maison de campagne ou faire leurs malles pour Saint-Raphaël ou Monte-Carlo aux premières brumes humides ; ils étaient remplacés par des étrangers qui, en se rendant au littoral méditerranéen, s'arrêtaient au boulevard ou rue de la Paix et comblaient les vides. Il y avait autrefois deux grandes arrivées d'étrangers dans notre Paris durant l'hiver : l'une au début de la saison, l'autre à la fin. En se rendant à Nice, on faisait halte chez nous. On y faisait halte encore en revenant de la Corniche. Avec quelle assurance parfaite un auteur

dramatique pouvait-il dire, en ce temps-là, lorsque sa pièce se soutenait encore pendant les derniers jours de mars :

— Nous allons « remonter » bientôt. Nous aurons « les retours de Nice ! »

Il n'y a plus de « retours de Nice », ou il y en a moins. Les chemins de fer en sont la cause. Autrefois, les voyageurs russes et allemands allant dans le Midi passaient nécessairement par Paris. Maintenant, les trains rapides, les trains de luxe partent de Saint-Pétersbourg, prennent en hâte aux stations des touristes d'Allemagne et vont droit à Nice « en moins de temps, dit M. Berger, qu'ils n'en mettaient autrefois pour venir à Paris ». Adieu donc les « pour Nice » et les « retour de Nice ! » C'est une constatation qu'a faite, le premier, M. Gailhard, en étudiant les recettes de l'Opéra : les spectateurs russes et allemands allant à Nice étaient la règle, autrefois ; aujourd'hui, ils sont l'exception. Ils « brûlent » Paris; ils ne s'y arrêtent plus. Ils sont pressés. Ils vont tout droit au pays bleu par Vintimille et tout droit aussi, quittant Beaulieu ou Monaco, rentrent chez eux après l'hiver.

C'est toute une clientèle de moins pour les théâtres, pour les hôtels, pour la vie de luxe de Paris. Et, tandis que les chemins de fer, trop directs (et comment s'étonner qu'on fasse des trains directs?) mènent ainsi les voyageurs par le plus court chemin à travers l'Europe, il arrive que la saison de Londres, cette « season » dont je parlais, se prolonge outre mesure, ou, plutôt, est avancée de plus d'un mois, comme une aiguille sur un cadran. Londres est le mouvement

même, et l'éclat et le fourmillement durant cette « season », après laquelle il semble torpide et vide. Rien ne peut rendre l'intensité de vie de ses promenades, de ses parcs, de ses théâtres, pendant cette étonnante « season ». Il nous prend nos acteurs ; il expose les tableaux de nos peintres ; il est le mouvement et il a la fièvre. Et la « season » jadis, y commençait en juin, dans les premiers jours de juin seulement, les Anglais donnant à ce paroxysme de vie, d'ailleurs harassant, une période assez courte. Aujourd'hui, le nombre des concerts, des exhibitions, des attractions, des réunions, ayant augmenté, la saison de Londres commence plus tôt. Dès le 1er mai elle s'ouvre, avec les premières feuilles, cette saison de plaisir, de tapage et de luxe, dont Oscar Wilde, mort misérable en un coin de Paris, fut le héros, une année. Il s'ensuit que les Anglais mondains qui, après avoir humé le soleil de Nice pendant les mois de givre, venaient se reposer à Paris avant de repasser le détroit, se hâtent, au contraire, vers Douvres ou Newhaven, afin d'arriver à Londres pour le début de la saison. Leur halte dans Paris, leur séjour à Paris, sont supprimés. De la promenade des Anglais à Hyde-Park ils rentrent directement chez eux, comme d'un bond.

C'est une modification profonde dans les mœurs, et, au point de vue économique, une perturbation dans le budget des théâtres parisiens, des théâtres d'opéra surtout. Paris, voilà le fait, n'est plus une station d'hiver. C'est une ville où l'on passe, ce n'est plus une ville où l'on séjourne. M. Gailhard le disait

nettement à M. Berger : « Le mois de mai était jadis un des meilleurs de l'année ; ce n'est plus qu'un mois ordinaire. »

Il faut donc que Paris s'habitue à vivre de Paris, et qu'aussi bien il fasse « quelque chose » et « beaucoup » de choses pour les Parisiens. Nous avons vécu durant des années sur cet espoir, rêve réalisé pour les uns, rêve déçu pour les autres : l'Exposition. Elle a disparu, il faut donner à Paris d'autres motifs de voyage pour les étrangers, d'autres causes d'attraction pour les provinciaux.

Je voudrais que, tous les ans, quelque grande manifestation très spéciale et très importante, — exécution de quelque œuvre musicale, exposition de quelque coin de France, ou d'une colonie française, ou d'une branche encore d'industrie ou d'art, — quelque « clou d'or » accrochât l'attention publique. Prenons-y bien garde : la décentralisation d'art enlèvera, d'année en année, à Paris, un peu de son prestige, si l'on ne risque pas quelque puissant effort nouveau. Toutes ces très intéressantes représentations provinciales, à Orange, à Béziers, à Bussang, ailleurs encore, sont autant de petites saignées qui prennent à Paris quelques gouttelettes de ses veines. La vie du théâtre semble, en été, se transporter hors des fortifications. Et plus nous irons plus ces manifestations artistiques se multiplieront. Le Nord suivra le Midi ; on jouera, quelque jour peut-être, un mystère du moyen âge dans les ruines de Jumièges comme on joue une tragédie grecque à Orange. Il faut que Paris veille et les Arènes de Lutèce, où le spectacle paraîtrait grêle, ne

peuvent lutter contre toute cette décentralisation estivale.

Et — ce qui est terrible — c'est que ce Paris, qui doit se préoccuper à la fois et de la concurrence d'été, et de la diminution du nombre de ses hôtes en hiver, n'en est pas moins encore, et n'en sera pas moins toujours, le but éclatant, éblouissant, le phare aveuglant vers lequel se dirigent les ambitieux de tous pays, venant se cogner là aux vitres du feu tournant, comme les mouettes de la mer qui s'y cassent le bec ou s'y brisent la tête. De partout on accourt vers Paris qui se peuple d' « arrivistes » et de « déracinés », alors qu'il se dépeuple de consommateurs. La proportion est mathématique. L'affluence des passants qui payent semble diminuer ; celle des débarqués de province — de province et de l'étranger — augmente. C'est l'Eldorado, Paris, c'est le Klondyke pour tous les appétits et toutes les illusions. Les chemins de fer jettent, tous les matins, au gouffre, un tas de pauvres diables hypnotisés, qui viennent grossir le nombre des déclassés, amoureux de la misère apportant leur chair au charnier.

Vainement leur dit-on que l'existence est dure en ce grand Paris ; que la moindre motte de terre y est disputée avec une âpreté d'Apache; que la maison natale, sous les pommiers normands ou les mûriers de Provence, vaut mieux que la vie de hasard dans la mansarde froide, à Batignolles ou rue Saint-Jacques. Ils n'écoutent pas, ils viennent. Ils accourent. N'ont-ils pas le droit d'avoir leur part de gloire? Pourquoi, d'autres étant arrivés, — et de ces tristes arrivistes,

que M. Edmond Deschaumes a si vivement, si remarquablement, fait vivre dans son excellent et très intéressant roman nouveau, l' « Auteur Mondain », — oui, pourquoi, eux aussi, n'arriveraient-ils pas ?

Je recevais, il n'y a pas trois jours, la lettre d'un brave garçon qui, sans me connaître, m'annonçait qu'après avoir lutté longtemps contre la volonté de sa famille, il avait enfin triomphé de cette résistance, et que, quoique n'ayant jamais joué la comédie, il prenait le train pour venir débuter, tout droit, à la Comédie-Française, le seul théâtre que lui permissent ses parents !... Ne croyez pas que cette missive soit exceptionnelle. Tout le monde rêve tout, et « la vitesse » étant l'idéal de nos essoufflements, tout le monde veut arriver avec la rapidité vertigineuse de l'automobile. De là la formidable poussée de tous les appétits vers ce Paris dont les trains de luxe de Pétersbourg à Nice et l'ouverture de la saison londonnienne vident peu à peu l'escarcelle. Et si le nombre des clients qui réclament le droit de vivre augmente ainsi chaque année, tandis que diminue celui des clients d'une autre sorte, — ceux qui apportent « les moyens » de vivre, — on se demande ce que deviendra la grande ville, anémiée d'un côté, pléthorique de l'autre.

Je crois bien qu'au bout du compte la compensation, chère aux disciples d'Azaïs, triomphera. La farouche sélection du sort a raison, hélas, des « arrivants » lorsqu'ils n'ont ni la robustesse des forts ni la ruse des « arrivistes » ; et quant à Paris, c'est à lui de trouver dans son merveilleux génie l'art de retenir

l'attention du monde. Il est toujours la ville sans pareille, généreuse lorsqu'il faut saluer un Krüger vaincu, aimable lorsqu'il est question de donner aux travailleurs de l'univers un rendez-vous pareil à celui de cet été, ingénieux dans ses trouvailles et de bonne humeur encore malgré ses haines politiques. Quel beau rôle d'initiateur d'art et de maître de maison annuel il aurait à jouer s'il voulait ne se préoccuper que de son génie cordial et puissamment artiste ! Il forcerait peut-être les Russes en route pour le Midi à faire escale ici comme par le passé et un rapporteur du budget des Beaux-Arts n'aurait plus, comme le très éclairé M. Georges Berger, à tenir compte de la durée de la Saison anglaise ou des trains de luxe de Pétersbourg pour étudier la situation de l'Opéra et à signaler aux théâtres les points noirs de l'avenir. Nous perdons chaque jour dans nos discussions de l'énergie, de l'électricité vitale inutilement dépensées. Unis, et cherchant ensemble les moyens d'assurer à la cité l'éclat qu'elle mérite — et qu'elle garde, en vérité — quels résultats donneraient nos efforts ! Il faut se déshabituer de l'affaiblissement que causent peu à peu, les querelles stériles. C'est bien assez de subir les tristesses, les pertes et les deuils qu'apporte le malheur !

XXXVI

Le président Krüger. — A l'École des beaux-arts. — L'oncle Paul et ses photographies. — L'homme tel qu'il est — Un regard. — Souvenir des Polonais. — La justice des foules. — Garibaldi et Kossuth à Londres. — Le *Colonel Chabert* en 1870. — Artilleurs boers. — Une tragédienne allemande à Paris. — Mme Marie Barkany et la *Jeanne d'Arc* de Schiller. — Acteurs allemands en 1857. — De l'esprit nouveau. — M. de Munster. — Les *brevetés* de Paris. — Sada Yacco. — Mme Wiehe. — Henri Sienkiewicz. — Le romancier *parisien* de 1900. — Un Polonais. — Châteaux en Pologne et châteaux en Espagne. — Les *sienkiewicztes*. — Arthur Sullivan. — Chateaubriand et Lamartine. — *Quo vadis ?* — La petite étoile.

7 décembre 1900.

Je viens d'entendre parler allemand à Paris sur un théâtre des Champs-Élysées et hollandais dans la salle de l'École des beaux-arts et, ici et là, on a célébré la France. Au théâtre Marigny, Mme Marie Barkany jouait *Die Jungfrau von Orleans* ; au quai Malaquais, le président Krüger venait saluer le monument élevé à Villebois-Mareuil.

Cette cérémonie de deuil et de glorification à la fois

avait sa grandeur et je ne doute point que quelqu'un de ces chaleureux jeunes peintres des ateliers de notre École n'en fasse un saisissant tableau. Voilà pour nos futurs prix de Rome du *modernisme* tout nouveau, du modernisme héroïque. Je contemplais et étudiais la physionomie du président Krüger tandis que M. Berthoulat lui parlait éloquemment au nom du comité. Le grand vieillard, debout, enveloppé dans sa houppelande garnie de fourrures, sa figure émergeant du haut collet, écoutait, pensif, ces paroles où, dans une langue étrangère, on célébrait le dévouement de son pays. Il tenait à la main — une large main gantée de peau rougeâtre — son chapeau recouvert d'un crêpe devant l'image de l'officier français mort pour la cause du Transvaal et son regard, son œil profond, pensif, son œil bleu enfoncé dans l'arcade sourcilière, tantôt se tournait vers la fière sculpture de M. Verlet, tantôt, au contraire, s'évadant en quelque sorte, semblait suivre au loin quelques visions du passé, revoir les sombres journées vécues là-bas ou chercher dans une évocation intime les visages de ceux qui combattent toujours et font le coup de feu encore pour l'indépendance de la patrie.

Ce regard, fixe et triste, du président Krüger, je ne l'oublierai jamais. Je n'oublierai pas ce vieillard à la stature colossale, cette face énergique et volontaire qui n'est pas sans douceur et diffère si étrangement de ces portraits d' « homme des bois » que nous donnent de lui les lithographies et même les épreuves photographiques. Le nez est gros; les dessous des yeux sont gonflés, la peau est hâlée; des mèches

rebelles tombent, grises et rudes, sur le front et semblent vouloir rejoindre le collier de barbe qui se hérisse sous le menton. L'ensemble paraît fruste et semblerait brutal, n'était cet œil songeur, cet œil mélancolique, ce regard empli d'au-delà qui contemple à la fois, dirait-on, des tombes et des étoiles.

Et ce qui est frappant dans ce visage — après le front, un de ces larges fronts qui faisaient dire à Chateaubriand revenant de visiter Béranger : « J'ai déjà remarqué que l'avenir appartient à ces fronts démocratiques » — ce qui est caractéristique, c'est la lèvre inférieure, qui tombe, comme lassée, méprisante ou plutôt désespérément triste. Là est l'expression même, définitive, de ce visage pétri de force et de bonté mâle. Cette lèvre douloureusement plissée, cette moue de dédain et de mélancolie, je les connais, je les ai déjà notées : c'est la lèvre de Machiavel, dont le buste admirable m'attirait aux Uffizzi ; c'est la lèvre de Littré continuant la lecture de quelque livre de science pendant les séances de la Chambre, de Littré levant la tête un peu lorsque quelque parole tombée de la tribune déchaînait dans l'Assemblée un tapage, puis reprenant son livre et continuant à lire avec le même pli de cette inoubliable lèvre.

Le président Krüger a cette lèvre-là. Il laisse, sa lourde tête légèrement penchée sur l'épaule, errer son regard sur les hommes et les choses et sa songerie reste profonde, car il songe à ceux qui sont morts, à ceux qui meurent encore. Deux fois dans ses discours de mercredi dernier, à l'École des beaux-arts, il a répété ces mots en hollandais : « Je suis profondément

triste... » Les acclamations de ces jeunes gens groupés, serrés sur les marches, les vivats de la foule entassée sur le quai ne l'ont point tiré de sa mélancolie. La voix du vieillard était ferme sans doute, gutturale, mais avec une expression de prière et comme d'un pasteur — je répéterai le mot — familier et simple, parlant de l'au-delà. C'est que c'est bien aussi de l' « au-delà » qu'il est question dans ces harangues. Le vieillard implore secours pour la patrie perdue. Et le spectacle est poignant du vaincu qui passe et va demander ainsi, par les chemins, la sympathie des peuples.

Cette sympathie, jamais la France ne l'a marchandée aux vaincus. Que de fois, dans notre enfance, nous a-t-on parlé de l'arrivée de ces Polonais exilés que nos parents allaient autrefois attendre à la diligence lorsque de la frontière ils arrivaient dans nos villes. On se pressait, les mains tendues, les yeux en larmes, pour emmener chez soi un Polonais et lui faire conter ses campagnes. Les héroïsmes d'une comtesse Plater emplissaient les journaux et inspiraient les poètes. On se coiffait alors du chapska des patriotes polonais comme on se pare aujourd'hui du chapeau de feutre bossué des combattants boers. Puis, des années après, les gens d'esprit raillaient ceux qu'avaient acclamés les gens de cœur et le mot de Gozlan faisait fortune : « Un homme que ses malheurs ont rendu polonais... »

Il y aurait à écrire un livre bien curieux et qui serait profond sur les variations de l'enthousiasme. Ce qu'on peut dire, c'est que l'instinct de la foule ne se trompe jamais à de certaines heures. Ce qu'elle salue,

ce n'est pas seulement un homme qui passe, c'est un peuple qui meurt et ne veut pas mourir. Lorsque Kossuth, après l'apparente agonie de sa Hongrie, ou Garibaldi, après ses batailles, se montrèrent à Londres, Londres acclama comme deux souverains les deux vaincus. La *chemise rouge* de « Garibaldi » soulevait de plus frénétiques hourras que les uniformes mêmes d'un Havelock, des généraux de l'armée des Indes. Il y a partout, il y aura toujours une conscience publique. Et dans ce même Londres, en 1870, après nos revers, quelle émotion j'éprouvais à entendre le public applaudir nos soldats, à Princess' Theatre, dans un drame, le *Colonel Chabert*, où l'on criait : « Vive la France ! » et où l'on voyait passer, chargeant à Eylau, les cuirassiers du héros de Balzac !

Ils ont été, il sont héroïques, ces Boers qui, dans cette guerre, ont fait des prodiges. Un officier d'artillerie me disait qu'ils ont osé ce que les plus audacieux n'imagineraient point : par exemple, lorsque les Anglais, devant un mouvement offensif, ne pouvant emmener les canons boers, les laissaient encloués, que faisaient les artilleurs improvisés du Transvaal ? Ils coupaient les canons, les brisaient du côté de la gueule et du côté de la culasse ; puis, avec ce tronçon de pièces, avec ce tube d'acier, avec ce débris, ce moignon de canon, ils continuaient à combattre, ils continuaient à tirer au risque de tout faire éclater, de se faire sauter eux-mêmes !

C'est là un trait entre mille. Et ce sont ces mille traits de dévouement, de bravoure et de foi qui s'incarnent pour la foule dans la haute figure de l'Oncle

Paul. Le vieillard apparaît et un seul cri, un immense cri le salue : « Vive Krüger ! » Mais la face pensive garde son même regard mélancolique sous les mèches de cheveux gris tordues et vigoureuses ; la lèvre tombe, pareille à celle de l'amer Florentin, et le président dit des mots comme celui-ci : « N'emporterai-je de mon voyage que des acclamations ? »

C'est quelque chose vraiment que l'acclamation des êtres simples qui ne voient en ce monde que le droit, la justice des bonnes gens et la patrie du charbonnier, maître chez soi. C'est quelque chose que l'acclamation des peuples.

La tragédienne allemande — hongroise plutôt et jouant en allemand — qui vient nous faire entendre les œuvres de Schiller et de Gœthe, n'a dû qu'à ces vivats saluant le président Krüger, la force de pouvoir jouer la *Pucelle d'Orléans*, l'autre soir.

Elle me contait avec infiniment d'émotion l'aventure, dans un entr'acte, parmi les bousculades inévitables de la plantation d'un décor improvisé. Mme Barkany a été obligée de tout surveiller et de tout faire.

« Pas de décors. Comment représenter le portail de la cathédrale de Reims? Et les costumes, qui sont neufs, oui, tous ces costumes, un à un je les ai composés, fait tailler, revus moi-même. Au dernier moment, au moment de jouer, les pages du roi de France n'avaient pas de chaussures ! J'ai téléphoné en hâte. On me les a apportées. Voici leurs souliers blancs.

Mais quelles angoisses ! Ce matin, brisée de fatigue, je ne savais si je pourrais jouer et mon médecin me prescrivait le repos. Absolument. J'étais désespérée. Tout à coup, sous mes fenêtres, j'entends un bruit énorme, les cris d'une foule. Je me lève avec peine et je regarde au-dehors. C'était Krüger qui passait. C'était Krüger qui saluait la statue de Jeanne d'Arc. J'habite l'hôtel Regina et cette statue de Jeanne est là, sous mes fenêtres. J'éprouvai une émotion profonde. Moi aussi je saluai Krüger. Alors, ce fut fini. J'étais guérie, j'avais repris tout mon courage. « Le ciel m'a promis un signe ! » dit Schiller. Krüger saluant Jeanne d'Arc c'était ce signe-là ! Et j'ai pu avoir la joie, l'honneur de faire entendre les vers de Schiller à Paris ! »

Mme Marie Barkany disait tout cela avec beaucoup de bonne grâce, en souriant, dans le brouhaha du changement, portant l'armure de cette Jeanne que Schiller, en sa « *tragédie romantique* » fait si étrangement mourir sur un lit de drapeaux. Mais Schiller, citoyen du monde, ne faisait-il point parler le père de la Pucelle d'Orléans, comme si le brave homme fût sorti d'une séance du club des Jacobins ? « Oui, chers voisins, aujourd'hui nous sommes encore Français, citoyens libres et maîtres du sol antique que nos pères ont labouré !... »

Je ne crois pas qu'une troupe allemande ait joué à Paris (en exceptant Mme Agnès Sorma, l'an dernier) depuis que Mme Bruning et Mlle Ledner vinrent, l'une de Vienne, l'autre de Berlin, jouer en 1857 dans la salle des Folies-Nouvelles, aujourd'hui théâtre Déjazet,

boulevard du Temple. C'était en plein été et les Folies-Nouvelles, habituées aux opérettes d'Hervé, entendaient, étonnées, les comédies de Mosenthal et les drames de Kotzebue. Mme Bruning fut très applaudie dans les *Oiseaux de passage*. Et quel succès encore dans les *Viennois à Berlin !*

Depuis 1857, Paris a, au point de vue matériel et au point de vue moral, terriblement changé et l'on pouvait croire qu'une troupe allemande y serait difficilement écoutée. Non pas. Mme Barkany joue *Faust*, elle jouera *Magda* et on va l'applaudir. Gœthe et Sudermann n'ont rien à voir avec Frédéric-Charles. L'autre soir, pourtant, j'ai bien senti que j'étais d'une génération grisonnante en entendant dans une pièce fort gaie, du reste, et très spirituelle, jouée sur un agréable théâtre, une femme du monde murmurer en flirtant avec un soupirant, et cela tout simplement, naturellement : « On dit que vous traitez les femmes à *la uhlan* ! » Il était facile de mettre : à *la hussarde*. Mais l'expression eût paru sans doute parfaitement banale. Il faut du nouveau. « Traiter les femmes à *la uhlan* ! » Mon vieil ami et compagnon du siège de Paris, le sergent Hoff, qui m'invite à aller dimanche célébrer les morts de Champigny — où il risqua sa vie et fut fait prisonnier — le sergent Hoff, s'il écoutait les pièces nouvelles, ne comprendrait pas très bien cet esprit-là. Et il aurait raison.

M. de Munster qui, dit-on, prend sa retraite après bien des années de Paris, a connu un temps où les

relations étaient plus difficiles qu'aujourd'hui avec les Parisiens. Il se tirait de la situation avec beaucoup de bonne grâce. Ce grand vieillard maigre et de façons gentilhommesques avait pour mission d'atténuer les angles. « C'est avec lui toujours que les rapports sont les plus faciles », me disait mon ami Tirard, alors président du conseil. M. de Munster était et est à la fois très poli et très politique. Il avait fini par être, comme on dit, une figure parisienne et pour un diplomate comme pour un artiste, c'est là le grand succès.

Ce Paris a tant de prestige encore, quoi que ces détracteurs en puissent dire, qu'il est comme la ville où se sacrent et se consacrent les réputations. Depuis M. d'Annunzio jusqu'à Sada Yacco il en fut ainsi. La comédienne japonaise n'en pouvait croire ses oreilles lorsque les Parisiens commencèrent à l'applaudir chez la Loïe Fuller. Elle avait à peu près végété en Amérique, où elle dansait dans les entr'actes, jusqu'au jour où un impresario de son mari lui conseilla de faire des pièces pour elle. C'était à Boston. La fortune commençait là à lui sourire. Mais lorsqu'à Paris les premiers bravos retentirent, les vrais bravos éclatants, les rappels, les ovations, Mme Sada Yacco, inquiète, se demandait :

— Les Parisiens se moquent-ils de nous ?

Réellement elle n'était pas certaine de la sincérité du succès. Elle avait peur. Ces Européens sont si narquois ! Aussi, lorsqu'elle fut assurée de la qualité même des bravos, elle n'eut qu'une idée : retourner au Japon, rapporter au Japon, les lauriers de Paris ! On la voulait à Londres, à Bruxelles, partout. Elle

eût fait triomphalement son tour d'Europe. Non, non, non, la petite Sada Yacco, fine comme un netzské, avait hâte de se montrer à ses compatriotes dans tout l'éclat d'un « retour de Paris » — comme on dirait d'un bon vin : retour des Indes.

On la cherchait pour signer des engagements, çà et là. Elle était déjà en mer. Elle voguait vers Yokohama où elle pourra sur ses affiches mettre : « Sada Yacco, parisianisée par la gloire. Brevetée par Paris !.. »

Et il est à noter que, de plus en plus, Paris adopte et acclame les exotiques, que ce soit cette charmante Mme Charlotte Wiehe, la blonde Danoise, ou M. Henri Sienkiewicz. On ne serait pas complet dans un tableau de Paris si l'on ne constatait la vogue éclatante et comme boulevardière de Sienkiewicz, après Tolstoï. Oui, ce qui aura été « très parisien », cette année, c'est un romancier polonais. Notre cher ami Charles Edmond eût été heureux de ce réveil de l'âme d'une nation par le livre et il nous eût dit que l'heure arrive toujours des réactions certaines et des revanches inévitables. Réaction de l'idéal contre les crudités à la mode, revanche de l'œuvre de pensée contre l'œuvre bestiale. *Quo vadis ?* « Où vas-tu ? » — A d'autres préoccupations que la fange. Et c'est ainsi que Sienkiewicz a conquis le monde, que ses romans sont traduits dans toutes les langues, que tous les journaux publient du Sienkiewicz, donnent du Sienkiewicz, demandent du Sienkiewicz. « Faites-nous du Sienkiewicz! » comme on disait au siècle dernier : « Faites-nous des *Lettres persanes !* »

Retour aux *Martyrs*, à Chateaubriand, au passé,

oui, sans doute — et Lygie évoque Cymodocée — mais retour aussi à l'idéalisme irréductible, à l'invincible besoin qu'a l'homme de relever le front et de regarder en haut. Ce Sienkiewicz dont le portrait fait penser à quelque officier de chasseurs à pied — moustache et barbiche militaires — et qui ressemble à Raffet; ce Sienkiewicz dont la renommée a retenti brusquement comme un coup de canon et qui a passé des années à Rome, étudiant la Rome de Néron sans qu'on soupçonnât là son existence — on va fêter son cinquantenaire en Pologne, on va lui offrir un château tout meublé, orné de fresques représentant les scènes principales de ses ouvrages, on va l'étouffer sous les vers, l'écraser sous les couronnes. Tout un peuple reconnaissant lui dira merci au nom de la Pologne.

Je suis l'âme de la patrie,
Je suis la Pologne meurtrie,
Je suis celle qui ne meurt pas !

disait un refrain que nous chantions il y a longtemps et dont l'auteur, un musicien de talent, s'est fait trappiste.

Voilà une cérémonie émouvante et un noble élan de reconnaissance. Je suis certain que les *sienkiewiczles* français y applaudiront. Je me demande seulement ce qu'on dirait de Sienkiewicz chez nous s'il était Français. Qu'un comité se forme pour offrir un château à quelque romancier célèbre (nous en avons plus d'un), tout aussitôt, vous verrez, les petits camarades et les petits contemporains se ligueront pour déclarer qu'une telle proposition est parfaitement ridicule et le roman-

cier sera contraint de refuser cette générosité s'il ne veut pas être la proie des petits journaux. Polonais on lui adresserait des sonnets; Français on lui décochera des couplets dans les revues de fin d'année. Nous élevons beaucoup de statues à nos morts; pour les vivants nous nous contentons des tas de pavés qui servent à lapider. Sienkiewicz a bien fait, pour son bonheur privé, de ne point naître sur les bords de la Seine. Le logis où Gustave Flaubert a vécu y est, par exemple, transformé en usine, et les salons et châteaux que possèdent les écrivains célèbres sont des châteaux en Espagne, quand ce ne sont pas des chambres d'hôpital.

Jamais — sauf Victor Hugo peut-être — poète français a-t-il recueilli les couronnes que Maurice Jokai pouvait montrer, entassées autour de son buste, dans le Pavillon de l'Exposition où s'empilaient les glorieuses éditions de ses œuvres? Matejko, le pauvre Munkaczy eurent des journées que n'ont point connu nos peintres. L'Angleterre vient de perdre un compositeur de talent dont les opéras ou les opérettes firent fortune. C'est M. Arthur Sullivan, l'auteur de *Patience* et de *H.-M Pinafore*, le succès six ou sept fois centenaire. En France la commission des auteurs eût prononcé un discours sur la tombe de Sullivan et les honneurs funèbres n'eussent point dépassé ceux qu'on rend à un camarade de talent. A Londres, on a porté Arthur Sullivan dans la cathédrale de Saint-Paul et ses funérailles ont eu la solennité d'une cérémonie nationale. Dieu merci, M. Lecocq et M. Planquette sont vivants; mais je ne les vois point, pas plus

qu'un Hervé, solennellement enterrés dans les caveaux de Notre-Dame. Nos compositeurs n'ont point de tels honneurs à attendre. M. Paul Hervieu a dit, avec Dumas fils, que la postérité commence à la frontière. Chez nous, les vivants ont tort. Ils n'ont point de castel à attendre, qu'ils en prennent leur parti.

Et invinciblement ce château polonais de Sienkiewicz me fait songer à la vieillesse de Lamartine, à la détresse de Chateaubriand. Ne voulut-on point offrir au moyen d'une loterie à l'auteur des *Martyrs* un toit pour ses vieux jours? Ne donna-t-on point à Lamartine, écrasé de labeur, un chalet modeste dans un coin de Passy? Tout aussitôt Chateaubriand fut traité de quémandeur et on compara bien vite le poète des *Méditations* à Bélisaire mendiant. « Il tend son casque ! » dit un homme d'esprit et le mot fit fortune. « Tendre son casque » fut longtemps une expression courante et boulevardière.

> Ah ! qu'on est fier d'être Français
> Quand on regarde la colonne !

Mais cette colonne même, ne s'avisa-t-on point — comme on démolit toutes choses, toutes réputations et toutes renommées — de la démolir?

En attendant que nous imitions par la reconnaissance la Pologne, comme nous l'avons trop souvent imitée par nos guerres civiles, saluons ce Sienkiewicz qui, s'il vient à Paris, n'aura point sans doute les acclamations d'un Krüger, mais sera reçu par nous comme un homme de labeur et de foi qui, dans la demi-nuit

de nos efforts, et nos brouillards et nos brumes, a allumé une petite lampe antique qui brille là-bas comme une étoile... Cette étoile que l'oncle Paul cherche au loin, lui aussi, et qui n'est, pour le vieillard errant, qu'une lueur rouge d'obus!

XXXVII

UN DINER AUX GENS DE LETTRES

10 décembre 1900.

Mes chers confrères,

Il y a tout juste dix mois, je devais avoir l'honneur et je me promettais la joie de m'asseoir au dîner mensuel de la Société des Gens de Lettres. Je trouve encore la date marquée sur mon Agenda : « Lundi, 12 mars. Présider le banquet des Gens de Lettres. » Et quatre jours avant cette soirée qui devait être pour moi une fête, une des plus grandes douleurs de ma vie se mêlait à un deuil public : la Comédie-Française brûlait. Je n'oublierai jamais, mes chers confrères, avec quelle fraternelle émotion vous avez pris votre part de tristesse dans ce désastre. Il ne fut plus question pour nous de banquet confraternel et la société des Gens de Lettres prit aussi le deuil de la Comédie.

Elle avait raison. Le fléau qui nous frappait atteignait aussi la littérature tout entière et l'ironie du destin a voulu que, pendant cette Exposition qui fit l'admiration du monde, la Comédie, errante, demandât asile à des salles diverses et ne pût recevoir sous son toit les étrangers qui la cherchaient à sa place accoutumée. Cependant elle vivait, elle existait, elle travaillait, elle réparait le désastre. Elle refaisait ses décors et ses costumes. Elle trouvait à chaque pas un obstacle, à chaque pièce une perte, une lacune, et ce qui semblait tout simple à la critique en villégiature était un labeur continu pour les artistes au labeur. Je ne parle pas de leur administrateur. Le travail, cette année, lui a été un moyen d'oubli et de consolation.

Enfin, l'heure est venue où il peut, en une courte halte, se retrouver parmi ses confrères. La voilà aussi, la consolation! Jamais votre sympathie ne m'a fait défaut et j'ai trouvé dans cette chère société des Gens de Lettres, un réconfort aux heures de bataille comme j'y avais trouvé un appui aux heures des mes débuts.

Je suis maintenant un des anciens de la Société. Je regrette le temps où, dans des dîners pareils à ceux de ce soir, je m'asseyais non au centre, mais au bout de la table. Le bout de la table, voilà la vraie place d'honneur puisque c'est la place de la jeunesse. On y est assis pour observer, pour causer et causer à son aise, et on y mange avec un appétit d'autant meilleur qu'on n'a aucun discours à prononcer au dessert. On y est gai, on y est libre. Si Brillat-Savarin avait parlé

des banquets de ce genre, il aurait loué et célébré le coin préféré, le bout de la table.

J'étais au bout de la table aussi — ou de la salle, comme vous voudrez — lorsque je suis entré au Comité, il y a... il y a... il y a si longtemps que je ne m'en souviens guère. J'étais fort jeune quand je pénétrai dans la salle des séances, cité Bergère — en un petit entresol très médiocre d'aspect, comparé à notre salle de la cité Rougemont — et j'entrai là comme un réformateur. Ah! nous avons eu d'orageuses assemblées générales et nous ne parlions de rien moins que de renverser le Comité!... Le Comité était alors présidé par Paul Féval qui répondait avec esprit à nos interpellations. Il disait gaiement, avec son fin accent breton : « Quand vous tiendrez la queue de la poêle, vous verrez que les crêpes ne sont pas faciles à retourner. » J'ai su depuis, en effet, que tout homme qui agit, qui dirige, qui fait quelque chose et quoi que ce soit, a contre lui tous ceux qui voudraient faire la même chose, ceux qui font précisément le contraire, et surtout la grande armée des gens d'autant plus sévères qu'ils ne font rien du tout.

J'entrai donc au Comité, comme suppléant, et je m'assis au coin obscur, regardant, comme du coin de la table. Et le Comité valait la peine d'être regardé : vice-présidents, futurs présidents où simples membres, il y avait là Arsène Houssaye, dont la barbe était encore blonde et l'esprit toujours jeune et le cœur toujours vaillant, Edmond About, qui jetait dans la discussion un mot brillant et profond, étincelle ou paillette; Méry, le plus délicieux causeur que j'aie

rencontré jamais ; Paul de Musset, portant dignement un grand nom immortalisé ; Dumas fils, qui venait entre deux répétitions d'une pièce nouvelle — et quelle pièce ! — et s'asseyait sur le banc à côté de Camille Doucet. Un passant assistait parfois à nos séances, Théophile Gautier qui souriait doucement de nos discussions et retournait à ses beaux rêves de poète. Souvent un grand vieillard aux longs cheveux blancs poussait la porte et prenait sa place parmi nous, tirait de sa poche quelques billets de banque et les tendait au bon Emmanuel Gonzalès, castillan de Paris, superbe comme un conquistador, en lui disant : « Je viens de toucher mon traitement de sénateur. Voici la part de la Société des Gens de Lettres ! » C'était l'excellent baron Taylor, l'homme qui avait eu la gloire de jouer *Hernani* à la Comédie-Française, et le philanthrope dont la bonté a fait vivre tant d'associations bienfaisantes. On vénère aujourd'hui sa mémoire. Quand il vivait on le raillait. Être bon c'est non seulement être dupe parfois, mais s'exposer à la destinée de saint Sébastien et à recevoir bien des coups de flèche. J'ai souvent rêvé d'un saint Sébastien qui, à la fin, renverrait ces flèches à ceux qui les lancent. Mais pour cela il faut avoir les mains libres et surtout se baisser, car c'est une justice à leur rendre, les sagittaires visent mal, et leurs traits tombent souvent dans ce que j'ai appelé un jour la poussière du chemin.

Toujours est-il que je n'ai pas oublié, et que je n'oublierai jamais ces hommes d'autrefois qui ont fait la Société, qui l'ont défendue aux mauvais jours,

qui ont donné leur labeur pour assurer aux nouveaux venus un peu de cette liberté de vie que leurs œuvres ne leur assuraient pas toujours, car les temps étaient plus durs pour eux que pour nous. Mais à ces heures péniblement héroïques où la Société était menacée de voir saisir ses meubles a succédé une période plus heureuse, et les Comités d'aujourd'hui seront, un jour, bénis comme sont honorés les Comités d'antan. Je reconnais, parmi les convives de ce soir, plus d'un confrère éminent dévoué aux intérêts de notre Association et qui sait prendre sur son existence les heures voulues pour défendre la fortune et l'avenir des autres. Je salue le jeune maître, actif et averti, qui préside aujourd'hui aux destinées de la Société et porte un titre qui fut un des honneurs de ma carrière. M. Paul Hervieu, qui vous est cher comme président, m'est deux fois cher, à moi, et comme président et comme auteur dramatique. Je ne puis oublier que, administrateur, je lui dois plus d'un succès, et je songe que c'est une œuvre de lui qui, après *Patrie*! le plus beau drame en prose de ce temps, inaugurera la série des œuvres nouvelles que la Comédie-Française, rajeunie, devra donner au public. Car ce ne sont pas seulement les Comités des Gens de Lettres qui se renouvellent, mes chers confrères, ce sont les générations, et le théâtre a, en ces dernières années, suivi ou subi une évolution où l'auteur des *Tenailles* et de *la Loi de l'homme* a, au premier rang, marqué sa place (1).

(1) M. Paul Hervieu, président de la Société des Gens de Lettres, avait, avec une émotion qui me touchait profondément,

Lorsque, président de la Société des Gens de Lettres, je fus nommé administrateur général de la Comédie,

porté ma santé en ces termes et je m'excuserais de reproduire ici les paroles de mon très cher confrère si je ne tenais à le remercier encore de ce salut cordial :

« Mon cher Président,

« Je n'ai pas besoin de vous expliquer pourquoi nul ne saurait avoir plus de plaisir que moi à vous porter l'hommage d'un toast.

« Mais je vais m'en expliquer sommairement à la ronde.

« Quand je me trouvais à la période anxieuse de la première publication en librairie, un maître du journalisme pour qui j'étais un étranger, m'adressa — du haut des colonnes du *Temps* — le plus gentil signe d'encouragement. La semaine suivante, j'eus l'émerveillement — dans les colonnes de l'*Illustration* — de voir se répéter, en ma faveur, le même maître, dont on a reconnu, je présume, le signalement et les procédés.

« Ce maître du journalisme, que sa vaillante carrière illustrait en même temps comme historien, comme romancier, comme auteur dramatique, il devait m'être accordé plus tard, de rencontrer en lui l'Administrateur général de la Comédie-Française. Et il m'est doux d'élever la voix pour me louer de sa grâce hospitalière.

« J'ai peut-être eu l'air jusqu'ici, mon cher Président, de vouloir, — sous le bénéfice de votre nom — glisser ma propre histoire, au dessert. Mais, en réalité, j'ai la conviction que je retraçais l'histoire générale des mille confrères pour lesquels vous avez prodigué l'autorité de votre plume et celle de vos fonctions, quand il pouvait s'agir de rendre le service, qui va au cœur autant qu'il vient du cœur. Et la clairvoyance des convives qui vous entourent a déjà retrouvé — dans ma faible esquisse du président de ce banquet — les robustes souvenirs que votre présidence effective a laissés dans la Société des Gens de Lettres.

« Il y a bien des mois que nous aspirions à l'heure d'une réunion pareille, afin d'y exprimer nos fraternels sentiments à l'écrivain dont l'œuvre considérable fut toujours généreuse, à l'artisan de noble inspiration et de grand labeur, et — comme on disait à l'époque de votre Camille et de votre Lucile Desmoulins — au citoyen pur.

« Pour nous séparer matériellement de vous, il a fallu une catastrophe, où vous avez, du moins, reçu le témoignage des sympathies de l'univers dans ce deuil de l'art français.

un des maîtres du théâtre, Emile Augier, me disait, parlant de ses contemporains et de lui-même : « Il y a une chose certaine, c'est que nous avons vieilli ; il y a une chose plus certaine, c'est que nous ne sommes pas remplacés. » Et dans sa robuste franchise, l'auteur des *Effrontés* avait raison. Mais il est une chose plus certaine encore, après ces quinze années, c'est que les maîtres sont remplacés, c'est qu'une école nouvelle, un groupe solide d'observateurs puissants ou de satiriques narquois, a pris possession de la scène et que la Comédie-Française leur doit être largement ouverte.

Je bois à ces nouveaux venus, mes chers confrères, et, en buvant à eux, c'est un toast aussi à notre chère Société des Gens de Lettres que j'ai l'honneur de porter, car il y a en elle de ces nouveaux, de ces chercheurs, de ces militants qui portent en leur cerveau et peut-être déjà sous le bras le chef-d'œuvre attendu, l'œuvre espérée tout au moins, et elle a à sa tête l'écrivain au style ferme et sûr comme sa pensée même dont le nom sera, le premier, jeté à la foule, sur les planches toutes neuves du théâtre ressuscité.

Oui, de tout cœur, et très ému de votre amitié, je bois à vous, mes chers confrères, à la Société des Gens de

« En vous voyant enfin à cette table, à cette place, notre cher hôte, il nous semble que, pour la première fois, — après la lutte contre le destin, après les peines sans défaillance, après que vous avez taillé les pierres de tant de difficultés, — vous consentez à venir un peu vous asseoir, dans la bonne conscience d'avoir réédifié.

« Aussi, mesdames, messieurs, en songeant à l'intime pensée qui, pendant cette année 1900, fit le tourment et l'orgueil du président que nous fêtons ce soir, je vous propose de boire à l'inauguration de la Maison de Jules Claretie. »

Lettres, à vos présidents honoraires : à Aurélien Scholl, à son esprit toujours jeune ; à Henry Houssaye, qui porte si fièrement le nom de son père ; à Abel Hermant que j'aperçois devant moi, et que la Comédie attend comme elle regrette son voisin M. Febvre ; à votre cher Président enfin, à Paul Hervieu, mon ami !

XXXVIII

LA MALMAISON

11 décembre 1900.

J'ai eu la sensation complète de l'histoire en quelques coins de terre où il semble que demeure tapi la Passé. A Holyrood, où revient le spectre de Marie; à l'Escorial, hanté par le fantôme de Phillippe II ; à Blois, où le duc de Guise est, semble-t-il, étendu encore, plus grand couché que debout ; à Potsdam, où le vieux Fritz apparaît le long des terrasses de Sans-Souci, le chapeau en bataille et la canne à la main ; — à la Malmaison où, pensif et inquiet de savoir si Georges Cadoudal n'est point blotti dans les bois voisins, Bonaparte, premier consul, passe, cependant, en souriant.

Ce château de la Malmaison, je l'ai revu naguère. Il avait appartenu à l'État. M. Osiris veut le donner à la France. Le monument n'est pas à refuser. Il fait partie de nos légendes. Quand on en a franchi la grille,

garnie de réverbères comme au temps jadis ; lorsqu'on a aperçu la marquise en forme de tente rayée qui, entre les deux tourelles ardoisées, forme l'avant-corps du château, on dirait qu'on va trouver là, debout, quelque grenadier de la garde consulaire, qui, l'arme au bras, va nous dire : « On ne passe pas ! »

Et, à droite, le petit chemin qui s'ouvre devant ce château, cette route que rien ne désigne à l'attention, c'est le sentier de l'exil. C'est là, c'est par là que Napoléon vaincu, lassé, après avoir offert au gouvernement provisoire son épée brisée, partit pour Rochefort — partit pour Sainte-Hélène. Terre historique, où le passé est vivant encore et vivant d'une vie poignante.

La reine Hortense raconte dans un fragment de *Mémoires* qu'en 1831, après la mort de son fils dans les Romagnes, elle se présenta devant cette grille de la Malmaison : « Je m'arrêtai à la porte du château : je tenais à y entrer. C'est de là que l'empereur avait quitté la France pour jamais. C'est là que je fus heureuse d'adoucir par mes soins ces tristes moments où où tout l'abandonnait... — Il me fut, dit-elle, impossible de vaincre l'ordre du nouveau propriétaire, qui avait défendu de laisser voir ce lieu sans billet. Mon neveu avait vendu la Malmaison à un banquier qui gardait pour lui une portion des jardins, le château, et qui s'était déjà défait de tout le reste. »

Ce banquier était un Suédois, M. Haguerman. Onze ans après la visite infructueuse de la reine Hortense, en 1842, la reine d'Espagne Marie-Christine payait 500,000 francs ce château de la Malmaison qu'en 1861 Napoléon III rachetait onze cent mille francs. C'est en

août 1896 qu'en passant par Rueil, M. Osiris apprit que la Malmaison était à vendre. Il entra, visita le château. Une ruine. Combien? Il donna la somme voulue et il n'eut plus qu'un but, réparer les désastres du temps, effacer les pillages des Prussiens, et généreusement offrir la Malmaison à la France.

Je n'avais pas revu ce coin de terre depuis des années et je me rappelle que Victorien Sardou y a eu la joie de donner une fête et d'y passer, lui aussi, pareil à une apparition d'un autre Bonaparte.

— Oui, me disait-il, l'autre jour, nous avons déjeuné dans la salle à manger, Réjane, Porel, Moreau, moi et tous les artistes, pour la *deux centième* de *Madame Sans-Gêne*. L'habitation que j'avais vue en très bon état avant la guerre était alors dans des conditions lamentables. Toutes nos jeunes femmes voulaient voir le petit cabinet de toilette de Joséphine et la place de sa baignoire (c'est encore une des parties les mieux conservées). Mais on osait à peine monter au premier étage par des marches disjointes et se hasarder sur un parquet pourri. Osiris est venu à temps !

Et par un de ces jours d'automne qui, sous le Mont-Valérien, en refaisant le chemin du temps des marches sur Buzenval, me rappelait les heures, le temps, l'atmosphère même du Siège, il m'a été donné de revoir ce château où Bonaparte allait, les jours de congé, — du samedi au lundi, — de nonidi à primidi — s'échapper, s'arracher au « collier de misère », oubliant les camps parmi les roses et les serres de Joséphine. J'ai revu, une à une, ces pièces d'une intimité suggestive où l'ombre du Premier Con-

sul réapparaît, où revit celle qu'en dépit de ses faiblesses le peuple aimait (lisez Michelet) et dont les commères de Paris disaient à l'heure du divorce : « Il la chasse, ça lui portera malheur ! »

J'ai revu les longs corridors d'aspect conventuel rappelant l'hôpital et où les Allemands s'étaient établis, divisant en dortoirs ces chambres où les hussards et les mamelucks avaient dormi, après Marengo. J'ai revu la lingerie où, dans les armoires à petis tiroirs existant encore, étaient rangées les robes multiples, les robes innombrables de Joséphine, ces robes dont parle M. Frédéric Masson en son livre si curieux, si vivant, documenté comme par le comtemporain le mieux renseigné (1).

J'ai revu la salle à manger avec ses neuf Muses peintes par Laffitte en style pompéien, ses portes de bronze, ses dalles formant une étoiles de bronze et la place même du fauteuil de l'impératrice, car tout est restitué, là, rajeuni, tel que Percier et Fontaine ont pu décorer cette partie du palais. Le plafond, les étoiles, les colonnettes étaient cachées sous des couches de peinture et il a fallu gratter, effacer, pour faire revivre la salle entière que M. Gérôme trouvait si admirable, un jour, en la visitant.

Et chaque pièce du château a sa signification et son style. Le décor est adéquat au drame historique joué là, pompeux comme une tragédie, malgré la familiarité souhaitée par le Premier Consul en vacances. La salle du Conseil, par exemple, forme une tente sou-

(1) Le dernier volume, *Joséphine répudiée*, est un chef-d'œuvre.

tenue par des lances avec des armes de formes diverses, des casques antiques, grecs, romains, daces, carthaginois, étrusques, et jusqu'à des faisceaux « chevaleresques » dit l'inscription, et rappelant, à côté des gloires ou de la coiffure de quelque Achille joué par Lafont le Tragique, le cimier inexact d'un paladin de romances, cousin du Beau Dunois.

La bibliothèque est particulièrement intéressante. Elle a été facilement et fidèlement restituée. Je me rappelle l'avoir vue jadis et elle gardait encore son apparence primitive. C'est bien là le coin retiré dont parle Bourrienne et où Bonaparte lisait son courrier. Des images austères veillent sur ces rayons d'acajou garnis de cuivres où, derrière les rideaux de soie verte on peut croire que sont rangés des livres précieux. Minerve, Apollon, Pompée sont là et, aux voussures de ce retrait de science et de pensée, des noms, familiers aux gens du dix-huitième siècle sont inscrits : Solon, Platon, Raynal, Cicéron, Voltaire, en une promiscuité singulière.

Un petit pont, jeté sur le fossé qui court le long du château, permettait à Bonaparte de sortir de cette bibliothèque pour aller là, tout près, souper ou prendre l'air sous une voûte de tilleuls. Je regarde ce coin de terre que ses talons ont foulé. Un grand cèdre rouge, superbe, qui l'a vu passer, dresse ses branches dépouillées sur le ciel où le soleil décline. Coucher de soleil. C'est bien l'heure propice pour visiter la Malmaison, dernière étape de l'empire, dernière halte avant l'exil.

Et, en quittant cette bibliothèque, où tant de pensées s'agitèrent, nous allons, au premier étage, vers

les appartements de Joséphine et nous traversons la salle de billard, jolie avec son ton vert d'eau, ses glaces, ses dalles de marbre qui ressemblent à un damier immense ; — le salon où Jambon a restitué la frise, peint les pastorales qui avaient disparu, les scènes de *Daphnis et Chloé* et où, dans la cheminée marmoréenne à incrustations de pierres précieuses, donnée par le pape à l'impératrice Joséphine, on a (qui? les Allemands sans doute) arraché les métaux de prix, les pierres dont il ne reste plus que l'alvéole, comme d'une dent retirée par le davier.

— Voilà, me dit mon aimable guide, une place dans ce salon, où, lorsqu'il eut acheté la Malmaison, Napoléon III vint de Saint-Cloud en voiture et chercha, près de la cheminée certaines lames de parquet, s'y plaça et dit : « Je me souviens qu'à cet endroit même, étant tout petit, ma mère me fit faire, devant témoins, des excuses à un domestique envers qui j'avais été impoli ! Je ne l'ai pas oublié et, depuis, j'ai tâché d'être doux avec les humbles ! »

« Mon doux rêveur » disait de lui la reine Hortense. Sa rêverie le mena loin et nous mena loin, hélas ! Mais cette douceur mélancolique était réelle chez ce songeur que George Sand a si admirablement analysé dans une de ses « Lettres d'un Voyageur pendant la Guerre ».

Et je regarde, par ces fenêtres du salon, le parc, les arbres qui se détachent sur le rouge ciel d'automne, les feuilles qui tombent, la petite rivière au loin — et, au delà du fossé, cette terrasse que Joséphine avait ornée de fleurs. Je peuple, par l'imagination, ces pelouses, le dessous de ce cèdre fameux qui est là,

noir géant; je les anime des jeux de colin-maillard des aides de camp du premier consul, des rires de la belle Pauline, des beaux uniformes dorés qu'a si joliment évoqués François Flameng en un tableau célèbre. Quel joli décor et quelles vivantes scènes de théâtre!

Puis, nous pénétrons dans la Salle de Musique où, sous les plafonds étoilés, entre ces sveltes colonnettes, sur ce plancher ont passé, ont joué, Mlle Duchesnois, Mlle George, les comédiens et les comédiennes de la Nation devenus les comédiens de l'empereur, sans compter les comédiens amateurs qui se divertissaient à interpréter les comédies. Une petite pièce à droite servait de coulisses. On y installait une chaise percée, car — c'est un trait extraordinaire — ces châteaux souverains n'avaient point de retraits discrets et on se demande comment les rois et les empereurs comprenaient l'hygiène.

Et pourtant Joséphine était femme et essentiellement femme, raffinée et petite maîtresse. On la retrouve, on la voit revivre, là-haut, au premier étage, lorsqu'on a gravi cet escalier, aujourd'hui restauré et où l'on ne pouvait sans trop se risquer, il y a quelques années, sans croire qu'on allait se casser le cou. La salle de bains avec l'emplacement même de la baignoire dans le vieux parquet orné d'étoiles est, avec ses teintes plates, telle que Joséphine l'occupa. Il y a là des placards blindés, dans le cabinet de toilette, qui semblent avoir été ouverts hier encore. Le poêle à tête de Sphinx qui chauffait la pièce dit toute une époque, le retour d'Égypte, la folie des lendemains de Saint-Jean-d'Acre et des Pyramides.

La chambre de Napoléon, avec son alcôve, communiquait avec celle de Joséphine. La reine Marie-Christine avait fait mettre dans le fond de la cheminée des plaques fleurdelysées. Je ne sais si ces fleurs de lys se retrouvent dans la chambre de Joséphine, mais de la cendre encore y est conservée que certains visiteurs ont la naïveté de prendre pour de la cendre « du temps ». Récemment, des Anglaises, en entrant dans cette chambre de l'impératrice, se sont agenouillées devant la cheminée pour gratter le foyer et en recueillir la poussière noire.

... Voilà donc la poussière
Que fait un empereur!

dit le Don Carlos d'*Hernani* devant le tombeau de Charlemagne.

M. Victorien Sardou, qui sait et qui a vu tant de choses, avait maintes fois visité jadis la Malmaison. Il se rappelle fort bien avoir vu meublée cette chambre de Joséphine que nous trouvons là, vide et cependant gardant encore certaines traces de sa décoration primitive.

— La chambre de Joséphine, me disait-il naguère avec cette précision admirable qu'il apporte en toutes choses, était carrée primitivement. On lui avait donné une forme quasi circulaire au moyen de cloisons formant pans coupés aux quatre angles. Elle était entièrement tendue d'un très beau satin cramoisi semé d'abeilles d'or. Des câblés bouton d'or reliaient partout l'étoffe, la drapait, et l'ensemble était celui d'une tente. Les mêmes câblés rayonnaient au plafond autour

d'une partie circulaire qui en occupait le centre et qui figurait un ciel bleu. A gauche, près de la porte de communication avec la chambre de l'empereur, était la cheminée. Le lit faisait face aux fenêtres. C'était un très beau meuble de Jacob, en acajou avec application de cuivres dorés. Il était tendu de la même étoffe que la pièce. Les rideaux drapés à l'aide de lances dorées — dont une au moins, si j'ai bonne mémoire, était remplacée par l'aigle du drapeau. Il existe du reste, et j'ai à Marly une lithographie assez médiocre qui représente l'agonie de Joséphine dans cette chambre. Elle avait pris froid, comme vous savez, en allant le soir, par un temps humide, se promener avec Alexandre aux étangs de Saint-Cucuphat. Et, à pied, la route est longue, surtout pour une femme déjà souffrante. A droite du lit, dans l'angle détaché de la pièce primitive par le pan coupé était et doit être encore l'armoire de fer où elle serrait ses bijoux.

Oui, cette armoire existe encore, et on y peut voir les crampons de fer qui scellaient la cassette, le coffre dont Napoléon écrivait : « Tu trouveras 600,000 francs dans le petit coffre. » — Et dans les angles qui subsitent sous les cloisons circulaires, on retrouve les fresques pompéiennes à l'antique dont la chambre primitive était ornée.

A vrai dire, l'évocation est facile de la vie de ce château au commencement du siècle, aux années rayonnantes. Là-haut, dans les chambres à œils-de-bœuf, sous les toits d'ardoises, on s'imagine les soldats, les officiers — qui devaient ôter leurs bonnets à poil et incliner leurs plumets pour entrer dans ces pièces

très basses ; on revoit ces escaliers pleins de bruits de sabres, de sabretaches traînantes ; — et dans les jardins, sous les platanes, on revoit aussi les robes de soie blanche et les shalls et les jupes qui passent à travers les allées ; — et, marchant sur un tapis de feuilles tombées, nous allons sous ces grands arbres, dans le silence du jardin abandonné, jusqu'au bout de la propriété — le long de la petite rivière traversée d'un pont — et, là-bas, à travers la brume grise, j'aperçois vaguement des colonnes, une construction du siècle dernier.

— C'est le Temple de l'Amour, me dit M. Osiris. Cette partie de la Malmaison appartient à Armand Silvestre.

Le poète de la femme « argile idéale » dit Hugo, devait, en effet, acquérir ce Temple de l'Amour.

Le Temple de l'Amour est mieux à sa place dans ce coin de terre que la chapelle d'un gothique moderne que fit bâtir la reine Christine, qu'on a réparée mais qui semble là un parfait anachronisme. Il la faudrait masquer par des arbres.

Et comme je vais m'éloigner, j'aperçois une rose, une unique rose, une rose de la Malmaison qui sourit encore sous la brume froide. Je l'emporte et je regarde une dernière fois la fenêtre de cette bibliothèque où Bonaparte posa peut-être, — oui, sur cette vitre même, — son front chaud de fièvre — et cette table où, peut-être aussi, en feuilletant quelque livre de géographie, le hasard fit tomber ses yeux pensifs sur ce nom ignoré : « Sainte-Hélène... petite île... » A Longwood, il devait la regretter, la paisible bibliothèque de la Malmaison !

XXXIX

SOUVENIRS DE FIN D'ANNÉE

Pourquoi me rappellé-je, au moment où finit l'année, les *jours de l'an* de Limoges où, dans le logis du boulevard, je lisais ces livres d'étrennes qu'on donnait aux enfants de mon temps, le *Gulliver*, illustré par J.-J. Grandville, ou les *Animaux peints par eux-mêmes*, dont nous regardions les images sans en saisir la poésie, l'ironie, le sens exact ? Pourquoi, lorsque les années tombent dans l'oubli ou dans l'histoire, comme dans une trappe, l'esprit, se tourne-t-il, par le souvenir, vers les lointaines années disparues, celles où nos têtes, maintenant grises, étaient pleines de rêves et de chimères ?

Toute année qui nous emporte ou des illusions dernières, ou des êtres chers, nous apporte en même temps une irrésistible impression de mélancolie, et ce qui nous console alors, c'est la vision des années

d'enfance, le rappel de ce que la vie ne nous prendra pas : *le souvenir*. Je revois Limoges, le champ de Juillet, la place Royale où j'ai fait tant de pas, de mes petits pieds d'enfants. Je n'ai depuis que je l'ai quittée retrouvé la ville natale qu'en passant presque entre deux trains, il y a six ou sept années, et je n'oublierai jamais mon émotion lorsque le gardien du Musée — le très beau Musée qui n'existait pas dans mon enfance — ayant lu mon nom tracé sur le registre, vint me dire :

— Quoi ! *monsieur Jules*, c'est vous ?

Il m'avait connu tout petit et ce nom, donné à l'enfant, il le donnait à l'homme et rien ne m'a jamais été plus doux que ce salut évoquant un cher passé et souhaitant la bienvenue au Limousin devenu Parisien. J'espère bien revoir et le Musée et son brave gardien et Limoges même que j'ai retrouvé, un jour, au lendemain de la guerre, dans toute la fièvre de la lutte, avec des uniformes de mobilisés dans les rues et, à la gare, un convoi de quelques prisonniers allemands — des prisonniers de Terminiers, peut-être !...

— Ah ! *monsieur Jules*, vous rappelez-vous quand je vous menais promener au Naveix, au bord de la Vienne?

Si je m'en souviens ! — Et ce Naveix, où passait le bois flotté charrié par la rivière, comme je voudrais le revoir !

J'ai des nouvelles du pays par les journaux locaux, de plus en plus décentralisateurs. C'est le journalisme, soyez-en certain. qui redonnera — que dis-je ? — redonne à nos provinces cette vie propre que la centra-

lisation à outrance avait confisquée, quasi-supprimée pendant si longtemps. C'est lui qui, par son influence, fera cesser l'état morbide que définissait Lamennais : *La congestion à la tête, l'anémie aux extrémités.*

J'aime Paris, sa vie, son esprit, son activité, son électricité, son âme. C'estbien vraiment le creuset où se fondent en un métal unique tous les métaux plus ou moins précieux que lui apporte la province. Les Parisiens de Paris, les Parisiens de pur sang sont assez rares. Les vrais Parisiens sont peut-être les provinciaux parisiannisés. Voyez Alphonse Daudet : il est resté Provençal en demeurant Parisien et Paris a ajouté je ne sais quoi de particulier — un peu de cette essence qu'on a appelée la *Parisine* — à son clair et séduisant génie méridional. Mais tout homme, tout artiste, tout écrivain, s'il a une capacité intellectuelle, doit avoir un coin de terre provinciale dont le souvenir lui est profondément tendre et intimement cher. C'est ce qui l'empêche d'être un *déraciné*. J'aime Paris; mais l'image des bois de châtaigniers limousins me charme comme une vision reposante. Je songe aussi aux *ratoubles* du Périgord, aux champs de maïs de Saint-Alvère où ceux de ma famille sont nés. Car voilà ma destinée : Périgourdin de race, breton aussi par ma mère, Parisien d'éducation, je suis Limousin de naissance et c'est à deux pas du logis où naquit Carnot que je regardais, du haut de la fenêtre, les gais garnements jouer au *piqueromme*, ce jeu dont Rabelais parle déjà et qui m'eût tant diverti si on me l'eût permis.

— Ah ! jouer au piqueromme !.. Quel rêve !

Et je soupirais.

— Lis *Gulliver*, cela vaut mieux !...

Je lisais donc *Gulliver*, qui me donnait le goût des aventures : — et je lisais aussi, quoique tout petit, l'*Histoire de la Grande Armée*, de M. de Ségur, qui me donnait l'horreur de la guerre et de cette chose épouvantable que nous avons connue, que nous avons subie et qui s'appelle la *conquête*. Mon vieil ami Gabriel Debort se souvient bien de ce temps-là et des jours où l'on faisait, en bas, chez son père, les pralines qui sentaient si bon. La maison en était embaumée de fine odeur de vanille.

M. de Ségur ! Napoléon ! La retraite de Russie ! *La plaine blanche après la plaine blanche* ! Toutes ces figures, toutes ces dramatiques images se gravaient déjà dans le cerveau d'un enfant qui n'avait pas dix ans. C'est peut-être, c'est là assurément à ces premières lectures, sous le toit de la maison limousine, que j'ai dû la haine de la force brutale et l'amour de la liberté, que, dès mes débuts, j'ai pu exprimer, à une heure où dire que *deux et deux font quatre*, que l'arbitraire est odieux et que la tolérance est une vertu, était un péril. J'avais quitté Limoges pour arriver tout juste à Paris à l'heure du coup d'État et voir, — spectacle plus cruel que le jeu de *piquerome*! — la maison Sallandrouze éventrée et à demi croulante sous le canon.

Je conterai, quelque jour, ces inoubliables souvenirs, dont l'empreinte est ineffaçable. La fin de l'an me rappelle ce passé; et puis je sors de ce dîner du

Clafoutis — le bon gâteau de cerises, plat national limousin — où, tous les ans, on parle du pays!

Décembre finit.

Nous allons entrer dans une année nouvelle. Ce n'est jamais sans angoisse qu'on commence un calendrier nouveau et qu'on va, comme dans la brume, vers l'avenir.

Que le sort protège la patrie et qu'il ait aussi un sourire spécial pour cette terre limousine et ces campagnes du Périgord vers lesquelles se reporte si souvent ma pensée et surtout aux heures songeuses où, dans le crépuscule des derniers jours de décembre, tout homme pense à ceux qu'il a perdus, aux coins du monde où il a grandi, aux vieilles murailles où il est né et qu'il ne reverra peut-être jamais. Jamais ! Le mot le plus triste qui soit dans toutes les langues. *Jamais !* Le glas des jours disparus !...

XL

UN PHÉNOMÈNE

26 décembre 1900.

Il est certain que, si le fait était vrai, ce serait, comme on l'a imprimé déjà, « le plus grand événement de l'histoire ». Et le siècle finissant en aurait eu la gloire.

C'est de ce prétendu message des habitants de la planète Mars aux habitants de la Terre que je veux parler. Le 8 décembre dernier, un des collaborateurs de M. Peckering, directeur de l'Observatoire de Harvard College, était de service devant son télescope et observait Mars, j'entends la planète Mars, celle qui est la plus rapprochée du soleil et n'est distante de la terre que de quelques millions de myriamètres, lorsque, tout à coup, sur certain espace sombre, ou plutôt verdâtre, qu'on a baptisé là du nom de mer Icarienne, l'astronome, M. Douglas, aperçut une

longue rangée de lumières très vives, formant, disent les dépêches, une ligne parfaitement droite de plusieurs centaines de kilomètres.

M. Douglas fut passablement surpris. Il n'en croyait pas sa lunette. Trouver un foyer lumineux à la place d'une mer, c'était, en vérité, une substitution un peu bien singulière. M. Douglas frotta ses verres, il frotta ses yeux, et il continua à observer le phénomène. Le phénomène dura une heure dix minutes. Pendant plus d'une heure, la longue ligne droite partit, très intense, de la planète Mars, qui semblait illuminée. Puis tout s'éteignit.

M. Douglas conta l'aventure à M. Peckering, et le directeur de l'Observatoire américain télégraphia en hâte à la station centrale de Kiel, qui avertit aussitôt tous les obvervatoires du monde du grand événement dont le ciel venait d'être le théâtre.

Pour bien comprendre l'intérêt du phénomène, il faut se dire que jamais les foyers lumineux n'apparaissent ainsi en ligne parfaitement droite et sur une telle longueur. Ce n'est pas là quelque chose de naturel, et les astronomes se demandent présentement si, durant une heure et dix minutes, quelques-uns de leurs confrères de la planète Mars n'ont point tenté de se mettre en communication avec la terre au moyen de signaux lumineux. Tout est possible, et ce n'est pas la première fois qu'on a imaginé l'établissement d'une sorte de télégraphe optique entre les planètes et la Terre. Cyrano de Bergerac, au temps jadis, et bien avant que Gulliver nous conduisît à Laputa, inventait les moyens de monter dans la Lune, Jules Verne nous

a convié à des voyages aussi fantastiques, et M. Paschal Grousset a précisément écrit un ingénieux roman où il examine la « possibilité pour les planètes solaires de communiquer entre elles. »

Il se pourrait donc — et voilà qui serait, en effet, je le répète, le plus grand événement de l'histoire — il se pourrait fort bien que les *Martiens* eussent inventé quelque télégraphe spécial pour entrer en communication avec notre monde terraqué et que l'étonnant phénomène du 8 décembre en fût un essai.

Si j'en crois les gens de science, il est certain que la planète Mars peut être et doit être habitée. C'est un globe aplati, comme le nôtre, à ses deux pôles, et des mers, qui ont leurs glaces et leurs débâcles, semblent y couvrir les régions polaires. Mars doit avoir ses Nordenskjold et ses Nansen.

La planète est rougeâtre. C'est bien pourquoi on l'a appelée Mars. L'astre présageait des événements sanglants. Un savant s'est demandé, en constatant cette teinte, si les arbres, les forêts, la végétation n'y sont point rouges et ne colorent pas ainsi la planète tout entière. Le Créateur aurait donné ce ton aux arbres de là-haut pour « jeter un peu de variété parmi les mondes ». Ce qui est certain, c'est que les mers y sont verdâtres. Herschell et Arago l'ont parfaitement vu et déclaré l'un après l'autre. Et, rouge en partie, tachée de vert de l'autre, Mars est plongée pendant douze mois dans une nuit, tandis que son jour est de 24 heures 37 minutes pendant une année de 687 jours — le double, à peu près, de la nôtre.

C'est sans doute la mélancolie de cette longue nuit

que les astronomes de là-haut ont enfin voulu rompre en entrant en relations avec la Terre. Les astronomes américains en sont fort troublés et les savants de tous pays vont étudier le moyen de répondre, s'il est possible, à cette *invite* inattendue de ces êtres inconnus, habitants des continents chimériques. Car M. Douglas ne peut s'être trompé et M. Peckering n'aurait pas télégraphié à ses confrères cette mystification monstre, qui dépasserait les *humbugs* de Barnum, les *canards* d'Edgar Poë, et les inventions stupéfiantes d'un Mark Twain.

Non, M. Douglas a bien vu, parfaitement observé cette ligne droite et lumineuse remplaçant la mer Icarienne. Le fait, s'il est encore inexplicable, est incontestable. On va partir de là pour essayer d'entrer en communication avec la planète Mars. Allô! Allô! Et si, par extraordinaire, au moyen de signaux lumineux, on parvenait à correspondre avec ce monde ignoré, quel événement prodigieux! Quel bouleversement dans toutes les notions humaines!

Comment peuvent être ces habitants, s'ils existent, — et il est permis de le croire? Les calculs ou les hypothèses des savants nous disent aujourd'hui que le volume de la planète Mars n'étant guère que le septième de celui de notre globe, et sa masse excédant de fort peu le dixième de la masse de la Terre; sa population, vivant dans l'atmosphère condensée, doit être nécessairement adaptée à ce petit espace et de taille moindre que le nôtre, sans parler de sa densité, certainement plus faible. Mais ces petits hommes — ou ces petits êtres — homunculi que nous ne verrons jamais —

n'en peuvent pas moins avoir des qualités et des facultés égales aux nôtres. La taille ne régit pas le cerveau. Les habitants de Mars sont peut-être les Japonais de l'espace.

En réalité, cette nouvelle imprévue, tombant là, à la fin du siècle, comme un bolide, — cette impossibilité qui sera possible peut-être demain — arrête brusquement la pensée et la trouble. Qu'est-ce que nous sommes, comparés à ces autres mondes qui roulent là-haut ? Le mot de Pascal sur l'épouvante qui le saisit devant le silence de ces espaces infinis est un des plus profonds qu'ait prononcés le doute humain. J'imagine qu'Hamlet devait rêver aux étoiles, sur la terrasse d'Elseneur. Nous croyons être « au complet » dans cette vaste machine qu'est l'univers, et tout à coup il est possible que des créatures, que nul œil humain n'a aperçues encore, réclament leur place et veuillent faire irruption dans l'immense concert.

Evidemment, les habitants de Mars ont le droit d'être curieux. La gravitation universelle en fait nos égaux. S'ils ont trouvé, les premiers (comme cela est possible), le moyen de correspondre avec nous, ils sont même nos supérieurs, car l'invention a dû être dure. Voyez-vous ces *Martiens* faisant signe aux Terriens, et, pendant une heure dix minutes, leur disant, en allumant là-haut leurs phares, éclairés par nous ne savons quelle électricité ou quel acétylène fantastastique :

— Hé! là-bas! gens de la Terre, nous sommes présents! Voulez-vous causer?

Et tout cela, je le répète, est possible. Ce message

stupéfiant d'une planète à une autre surpasserait tous les messages téléphoniques. Je ne nie rien, je ne crois à l'impossibilité de rien : j'attends. Seulement je me demande quel spectacle très agréable les habitants de Mars pourraient bien espérer de la Terre. Si leur planète rougeâtre a, comme le veulent les astrologues, quelque influence sur la notre, les Martiens auraient lieu d'être fort satisfaits. Ils triomphent. Mars règne au moins autant que Vénus, en effet, sur notre globe. On se tue partout, on se bat partout, on s'égorge partout. Les herbes de la Terre ne sont pas naturellement rouges comme la végétation de Mars; mais, dans son amour de la variété, l'homme, créature jouant l'emploi du créateur avec cette différence qu'il se fait destructeur, l'homme, aimable carnassier, rougit ces herbes du sang de ses semblables. Pour voir des taches rouges — il en est au Transvaal ou en Chine, sur les sables d'Afrique ou les forêts d'Amérique — les habitants de Mars n'ont pas à inventer de télescopes : leurs arbres couleur de vermillon devraient leur suffire.

Mais peut-être ces Martiens ont-ils l'appétit de connaître la Terre parce que pour eux, cette Terre leur paraît être le globe fortuné, le monde idéal où fleurit le bonheur. Tout est beau de ce qui est loin. Tout est tentant de ce qu'on ne peut obtenir. Le vers délicieux de Soulary n'est pas très exact :

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

C'est précisément parce que notre main avide n'atteint pas, ne peut pas atteindre le rêve, que ce

rêve reste le bonheur. Les rêves réalisés ressemblent souvent à quelque oiseau de nuit qu'on voit passer et qu'on saisit au vol. On croyait attraper une hirondelle : on regarde et on a dans la main une chauve-souris. Si leurs télescopes géants leur permettent de nous apercevoir, les habitants de Mars doivent constater que la terre compte malheureusement plus de chauve-souris que d'hirondelles.

Quoi qu'il en soit, voilà qui est inattendu, intéressant, étonnant, admirable — Mme de Sévigné multiplierait les épithètes ; — voilà qui est nouveau tout à fait, et la fin de ce siècle lègue au siècle futur un problème extraordinaire. « Les habitants de Mars vont-ils continuer à nous faire des signes? Par quel moyen, s'ils recommencent, leur transmettra-t-on nos réponses ? Quel télégraphe sans fil enverra jamais une dépêche à la planète rouge? »

Hélas ! n'avions-nous pas assez de connaissances — intellectuellement et matériellement parlant — et n'étions-nous pas assez écrasés sous le fardeau du savoir ? Il n'y avait donc pas assez de livres, assez de paperasses, assez de labeurs, assez de malheureux dans ce vaste monde et faut-il le voir plus vaste encore, avec le poids de toute la science et de tous les maux qui peuvent peser, là-haut, à des millions de myriamètres du boulevard des Italiens ou de la Sorbonne ? L'homme moderne traîne après soi un total écrasant de faits acquis, comme une lourde poussière du passé. Faudra-t-il ajouter à ce bagage celui de la planète Mars ?

M. Joseph Bertrand me parlait, un jour, du projet d'un réformateur extraordinaire qui déclarait que le salut de l'humanité était dans une cure absolue d'ignorance. Tout désapprendre, et tout d'un coup. Faire table rase de toutes les sciences humaines. Interrompre, par un entr'acte reposant, le drame continu des siècles. Mettre le cerveau de l'homme en jachère et refaire musculairement la race pendant ce repos cérébral. Tout oublier pour tout réinventer. Le paradoxe eût diverti un Nietsche ; mais c'était un paradoxe Le peu de science que nous avons acquis a coûté assez de peine à l'homme pour qu'il y tienne. Il ne veut pas s'y tenir et il a raison. « Plus haut, toujours plus haut ! » C'est sa devise, son mot d'ordre, le prétexte qu'il a de vivre. Par conséquent, de connaître. Par conséquent, de souffrir.

Il fut un temps où partir pour Marseille constituait un événement et un acte de courage. On faisait son testament pour monter en diligence. Maintenant aller à Samarkande paraît plus simple que de se rendre à Lyon, il y a trente ans. Le prochain Congrès de la Presse a dû se réunir à Yokohama. Si ce n'est pas celui-là, ce sera un autre. Rien n'est éloigné, aujourd'hui. Le Japon, c'est Asnières. Et qui sait si, un jour, la planète Mars ne paraîtra pas aussi proche que le Japon ?

Je n'en crois rien. Il y a l'air respirable qui manquera aux intrépides. Mais pour nier quoi que ce soit, pour déclarer que quoi que ce soit est radicalement impossible, il faut vraiment un peu d'audace. Le miracle est constant. La science bouleverse les mondes.

Que cette rangée de lumière aperçue par M. Douglas réapparaisse; qu'on parvienne, grâce à des signaux réguliers, à trouver je ne sais quel moyen de se faire comprendre des habitants de Mars, et voilà une nouvelle ère qui commence!

Non, non, M. Peckering n'est pas un fou. Non, M. Douglas n'a pas été le jouet d'une hallucination. Mars a illuminé pendant une heure. Pourquoi cette illumination? Nous le saurons peut-être. Peut-être aussi l'ignorerons-nous toujours. Bref, voilà le problème que posent à leurs confrères les astronomes de Harvard College. Je sais des gens que cette révélation va troubler et des aventureux qui, rêvant de voyages impossibles, feraient déjà volontiers leurs malles pour la planète Mars.

Le sage n'en restera pas moins encore celui qui, pareil au bon Xavier de Maistre, se contentera de faire doucement un Voyage autour de sa chambre. D'ailleurs, ce qu'il y a de plus agréable dans le voyage, c'est le retour, comme ce qu'il y a de plus exquis dans l'amour, c'est le souvenir. Et je ne vois pas qu'on puisse revenir facilement d'un voyage à Mars la Rouge.

Et puis, j'y songe. Tout est illusion. Je suppose que les astronomes et les habitants de Mars aient, un jour, aperçu quelque éruption du Vésuve et se soient dit : « Quelle est cette lueur? Voyez donc! Les terrestres, — en admettant qu'ils nous appellent des terrestres — nous font des signaux! »

M. Douglas n'a-t-il pas pris pour une traînée de lumière quelque éruption de ce genre-là?

Quoi qu'il en soit, la parole est aux astronomes. Ils ne sont pas les seuls en ce monde à se nourrir de chimères et à se laisser choir au fond des puits (1).

(1) L'Académie des sciences vient de promettre un prix de 20 000 francs au savant qui résoudrait le problème de ce que M. Emile Gautier a si bien appelé la *télégraphie interastrale*. En attendant voici une lettre curieuse qui peut servir, comme on dit, de contribution à l'étude de cette inquiétante et captivante question :

Luz-Saint-Sauveur, 28 décembre 1900.

Monsieur Jules Claretie,

Votre article du 26 courant, *Un Phénomène*, m'a d'autant plus frappé que, moi-même, j'ai observé le fait que vous signalez d'après M. Douglas.

Je vous affirme la véracité de ce que je dis, et puis le faire certifier par trois personnes : ma femme, un instituteur de mes amis et un prêtre, à qui j'ai fait remarquer le fait.

Voici dans quelles circonstances :

Derrière chez moi, à la hauteur du premier étage, existe un petit jardinet où je vais, tous les soirs, avant de me coucher, quand le temps est beau comme depuis deux mois ici, faire un petit tour.

Vous savez combien, dans les Pyrénées, surtout ici, les astres sont brillants ! Il semble qu'on les touche de la main ; et, ils le paraissent d'autant plus que, de mon jardin surtout, l'horizon est borné et qu'on n'aperçoit qu'une partie de la calotte céleste dont les bords semblent reposer sur les cimes environnantes.

Or, le 8 (huit décembre) la date est exacte, ce jour étant à Luz jour de fête de la Vierge, et fêté par tous, étant dans mon jardinet, j'aperçus la planète Mars, pour ainsi dire embrasée, et cela d'autant mieux, que le ciel était d'une limpidité absolue, sans aucun nuage, la voie lactée toute scintillante. Je vins, dans ma chambre prendre une forte jumelle, dont je me sers dans mes excursions, et me mis à observer le phénomène. Celui-ci me parut une véritable traînée de feu ; j'en fus tellement frappé, que j'appellai ma femme qui resta près de 20 minutes, avec moi, à le contempler : à tel point que, les deux personnes citées plus haut, mon ami l'instituteur et l'abbé, venues passer la veillée chez moi, furent obligés de frapper plusieurs fois à la porte avant que d'entrer ; ne les ayant pas entendus la première fois.

Eux-mêmes montèrent au jardin et purent, comme nous, cons-

tater le fait. Ils peuvent, je le répète, en attester comme moi.

M. Douglas ne s'est donc pas trompé : c'était bien, comme une traînée de lumière, une bande intense de lumière que l'on apercevait.

Les jours suivants j'ai regardé si le même phénomène se reproduisait ; mais malgré un ciel étoilé superbe, je n'ai plus rien aperçu.

Si cette attestation, *sincère*, peut être utile, je vous l'envoie et puis la faire certifier par trois autres personnes. J'ajoute que peu d'endroits, comme ici, sont situés pour de semblables observations — dans un rayon donné — ainsi, pour l'éclipse de soleil de l'été dernier, qui a fait courir les astronomes un peu partout, ici elle a été *absolument* visible et suivie dans toutes ses phases par des centaines de personnes, un jour de marché (lundi).

Daignez agréer, cher maître, l'assurance de mes bien respectueux hommages.

L. Chamberaud,
Rédacteur en chef du *Journal de Cauterets*,
minéralogiste à Luz-Saint-Sauveur
(Hautes-Pyrénées).

XLI

COUCHER DE SIÈCLE

Et, par un jour pluvieux et triste, le XIXe siècle finissait, léguant au XXe de redoutables problèmes et de longs et lointains espoirs.

A cette date fatidique voici ce que pouvait noter l'annaliste avant de fermer — avec l'année 1900 agonisante — les feuilles de son Carnet :

On recherchait toujours, sans pouvoir le découvrir encore, le dépéceur de cadavre qui avait coupé dans Paris un homme en morceaux. Ce problème à la Gaboriau : « Quel était ce tronc sanglant ? Quelle était cette tête » devenait non pas un roman-feuilleton portant : « La suite au prochain numéro » mais un rébus funèbre : « La solution au prochain siècle. »

On attendait, sans la connaître encore, l'opinion du Conseil d'enquête sur le commandant Cuignet détenu au Mont-Valérien. Une tempête sévissait à Pau, un ouragan se déchaînait du côté de Cherbourg. Les officiers permissionnaires de la division des gardes-côtes ne pouvaient rallier leurs navires en rade. L'empereur de la Chine semblait vouloir faire la paix avec l'Europe. Le pape Léon XIII déclarait la guerre au ministère français. Le grand duc de Saxe-Weimar était à l'agonie. Le feld-maréchal Blumenthal venait de mourir. Ainsi s'éclaircissaient les rangs des combattants de 70-71. Les étudiants refusaient aux étudiantes le droit de faire partie de l'Association générale.

On annonçait l'arrivée, à Paris, d'un bas-relief envoyé par les artistes Italiens et portant : *En souvenir de la Maison de Molière reconstruite* (29 décembre 1900). Ce bas-relief encore à la gare de Lyon ne devait être reçu qu'en janvier.

On vendait dans les petites baraques du jour de l'an des petits bonshommes en costumes gris, fantassins ou cavaliers, coiffés de chapeaux de feutre et qui étaient des Boers tirant sur des Anglais. A côté figuraient d'autres petits bonshommes en robes bleues, soleil sur la poitrine, qui étaient des Boxers chinois tirant sur des Français. A Londres, parmi les *penny toies* de Christmas, dans Cheapside et Ludgate Hill, on débitait un pantin au poil hérissé : M. Krüger. Le président de la République sud-Africaine errait à travers l'Europe comme l'avait fait jadis le futur président de la République, M. Thiers. Il y avait parmi les Boers des prisonniers français à Sainte-Hélène.

On jouait aux Variétés une pièce spirituelle où Mlle George, en plein foyer de la Comédie, chansonnait, en 1804, ce bon M. de Rémusat, l'administrateur général, à l'heure où ce titre n'existait pas encore à la Comédie-Française (1).

On continuait à faire des râfles, à arrêter chaque nuit plus d'une centaine de pauvres diables qui couchaient sous les ponts. On les mettait en liberté le lendemain, ou on les condamnait à trois jours de prison parce qu'ils n'avaient pas assez d'argent pour coucher à l'hôtel meublé. Puis on les arrêtait de nouveau. C'était l'épuration de Paris. A Belleville, la bande des Apaches continuait ses exploits, dévalisant les passants attardés. On n'arrêtait pas les Apaches. Peut-être allait-on le faire au siècle prochain, lorsque les Apaches, devenus pauvres, seraient forcés de coucher sous les ponts.

Dans les pays lointains, en Chine et en Afrique, la guerre continuait toujours et les soldats mouraient. On souhaitait pour le siècle futur, d'être un siècle de paix, et il allait commencer, comme le siècle passé,

(1) Il y a cent ans, l'*Année théâtrale*, almanach pour l'an X, publié par Courrier, imprimeur-libraire, rue Poupée André-des-Arts, n° 5, et portant pour épigraphe : *La critique est aisée et l'art est difficile*, donnait ce renseignement :

« On a remarqué, dans le mois de fructidor de l'an IX, qu'à la Comédie-Française les congés étaient distribués si bien et si à propos, que dans le même moment se trouvaient absents : Mlle Contat, Mlle Raucouré, Talma, Mme Petit, Baptiste aîné et Manuel ; que pendant ce temps, Fleury étant malade, tout le répertoire retombait sur Molé qui jouait sans relâche *le Méchant*, l'*Ecole des Pères* et le *Bourru bienfaisant*, et que ce dernier congé était le troisième dont Mlle Contat profitait dans le cours de cette année. »

par la guerre. On se battait dans les montagnes du Transvaal, on se battait dans les plaines inondées de Pékin, on se battait encore dans les forêts des Philippines. On se battait pour la conquête, on se battait pour la liberté. Et les soldats qui agonisaient aux quatre coins du globe, pour ce qu'ils appelaient une cause juste, puisque c'était la leur, ne s'apercevaient pas qu'un siècle finissait.

Le Pape, qui répondait volontiers aux interviews des journalistes, travaillait au Vatican à un *carmen sæculare* imité d'Horace. L'empereur de Russie et M. Émile Loubet échangeaient des télégrammes d'amitié. L'Hôtel-de-Ville de Paris avait illuminé, le Conseil Municipal saluant l'aube du nouveau siècle.

On recevait une dépêche annonçant un échec des Anglais à Helvétia surpris par les Boers. La session extraordinaire de 1900 était close à la Chambre et au Sénat de France. A la Chambre, M. Lasies criait dans le bruit ces dernières paroles : « Vive le pape! Vive le général André! » Les comédiens et conférenciers de l'Odéon offraient un banquet à M. Paul Ginisty promu, comme Mounet-Sully, officier de la Légion d'honneur. L'accord était fait entre l'Académie française et le Conseil supérieur de l'Instruction publique sur la question des réformes de l'orthographe.

Un incendie immense menaçait de détruire tout un quartier de Toulon. Les amis de Gambetta portaient pour la dix-huitième fois leurs couronnnes annuelles aux Jardies, au monument de Gambetta.

Le point habité de la terre où le siècle nouveau allait débuter était la petite île de Chaltam située un peu à l'Ouest du méridien antipodique de Paris. Les cent cinquante habitants de cette île ne se doutaient pas qu'ils jouissaient de cette primeur. »

Minuit ! Un siècle finit, un autre siècle commence. La Savoyarde, la grande cloche du Sacré-Cœur de Montmartre lance sur Paris son cri de bronze ; et, à la même heure, dans toutes les églises de la chrétienté, on dit des messes et l'on prie pour le siècle qui naît maintenant. Là-haut le père Lemius, supérieur des Oblats, officie, conduit la procession.

Ah ! l'anxiété indéfinissable, l'angoisse, l'espoir qui saisit l'humanité lorsqu'une année s'achève, elle se double, à cette heure précise, où le siècle tombe dans l'histoire !

... Je regarde à travers la vitre, au retour de la Comédie où le *Gendre de M. Poirier* vient de finir. Une lune claire apparaît derrière les nuages qui courent chargés d'humidité. Un bruit de chars monte, s'éloigne. Le boulevard Haussmann est enveloppé d'une lumière grise. La vie continue. Et cependant une année s'achève. Tout à l'heure le vers jadis célèbre me revenait invinciblement à l'esprit et voici la pendule hollandaise qui sonne, sonne lentement dans la nuit :

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze
Douze...

C'est un siècle qui commence. Le vingtième siècle! Puisse-t-il, avec plus de justice pour l'humanité, apporter autant de science et d'art et de chefs-d'œuvre que le XIXe siècle mort — un Grand Siècle!

31 décembre 1900. Minuit.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS

A

Accolas (Emile), 227.
About (Emond), 395.
Adam (Mme), 88.
Agar, 204.
Aguado (la vicomtesse), 351.
Aguessau (d'), 116.
Akermann, 136.
Akermann (Mme), 136.
Akté (Mlle), 324.
Aligre (le marquis d'), 346.
Alexandre, 408.
Amicis (Edmondo de), 269.
Anaïs, 35.
Andersen, 203.
André (général), 430
Annunzio (d'), 19, 331, 387.
Aquin (Saint-Thomas d'), 124.
Arago (Étienne), 29, 35, 154.
Arago (François), 31, 34, 35, 417.
Arc (Jeanne d'), 385.
Aristote, 249.
Arnould-Plessy (Mme), 21, 67, 69, 70.
Arrondelle, 139.
Arsonval (d'), 125.
Assolant, 31.
Auber, 6.
Aubryet (Xavier), 54.
Augier (Emile), 6, 21, 52, 96, 130, 368, 398.
Augier (Mme Émile), 52.
Aumale (le duc d'), 88, 301, 329.
Auvergne (la Tour d'), 50, 51, 52, 53, 230.
Aveburg (lord), 262, 263.

B

Babinet, 35.
Bache (l'acteur), 79, 82.
Baily (Sylvain), 344.
Balfour, 263.
Balzac, 215, 260, 346, 351, 364, 383.
Bancel, 28, 29.
Bang (Hermann), 240, 242, 245.
Baptiste (aîné), 429.
Barbedienne, 186.
Bargy (Le), 282.
Barine (Mme Arvède), 88.
Barkany (Mme Marie), 63, 379, 384, 385, 386.

Barras, 345.
Barretta-Worms (Mme), 86.
Barrias, 52.
Barthélemy, 98.
Barye, 109.
Baudry (Paul), 16, 67, 68, 75.
Beaumarchais, 68, 179.
Beauvoir (Roger de), 82.
Belot (Adolphe), 31.
Bener (van), 276.
Béranger, 381.
Berardi (Léon), 79.
Béraud (Antony), 69.
Bérény (Henri), 243, 245.
Berger (Georges), 370, 373, 375.
Berthelot, 125, 148, 149.
Berthoulat, 380.
Bertrand (Eugène), 5.
Bertrand (Joseph), 34, 49, 148, 258, 422.
Bertrand (le peintre Georges), 103, 104, 105, 106.
Bescherelle, 71.
Beulé, 31.
Bismarck (de), 165.
Blacqueville (la marquise de), 70.
Blanc (Louis), 295, 296, 346.
Blanchet (Paul), 311.
Bloch (Mme), 184.
Blumenthal (feld-maréchal), 428.
Bocage (Paul), 49.
Boissier (Gaston), 148.
Bonaparte, 305, 400, 402, 404, 409.
Bonnat, 273.
Borgo (Pozzo di), 346.
Borie (Victor), 29.
Bornier (Henri de), 330, 334, 335.
Bossuet, 43.
Botrel (Théodore), 229.
Boulanger (le général), 8.
Bourbon (l'abbé de), 36.
Bourrienne, 404.
Brabantio, 364.
Braz (Le), 232, 233.
Brazza (de), 309.
Bressant, 74.
Bressant (Mme), 74.
Brillat-Savarin, 394.
Brizeux, 232.
Brohan (Augustine), 21, 68, 73, 88, 89.
Brohan (Madeleine), 66, 67, 68, 69, 70, 71, 73, 74, 75, 85, 86, 87.
Brunetière (Ferdinand), 43, 44, 123.
Bruning (Mme), 385.
Buffet, 187.
Bugeaud (le maréchal), 175.
Buloz, VI.
Burne Jones, 254, 321.

C

Cadoudal (Georges), 400.
Calmette (le directeur), 7.
Cambacérès, 346.
Cambronne, 230.
Campbell (Mme Patrick), 63.

Canaletto (Le), 112.
Canet, 207, 208, 352.
Canrobert (le maréchal), 70.
Carnot, 27, 53, 412.
Carnot (François), 342, 343.
Carnot (le président), 187, 343.
Caro, 31.
Carpeaux, 351.
Castelar (Émilio), 267.
Castiglione (la duchesse de), 16.
Catherine (la grande), 135.
Challemel-Lacour, 28, 29.
Chamberaud (L.), 425, 426.
Chamberlain, 7, 39.
Chamfort, 85.
Chanzy, 135.
Chapelle, 144.
Chaplin, 351.
Charbonnel (Victor), 266.
Charlemagne, 407.
Charles, 27.
Charles X, 286, 287, 346.
Charles XII, 132.
Charles (l'archiduc), 98.
Charles-Quint, 260.
Charras, 27, 29.
Chartran, 43.
Chasseloup-Laubat (le marquis de), 267.
Chateaubriand, v, 2, 38, 293, 381, 388, 391.
Chaumont (Mlle), 241.
Chebroux, 329.
Chénier (André), 51.
Chénier (Marie-Joseph), 335.
Cherbuliez (Victor), 6.
Chéri (Rose), 182.
Chevreau, 144.
Christ, 363.
Ciceron, 404.
Clairin (Georges), 185.
Claretie, 74, 101.
Claude-Bernard, 24.
Clerc (Le), 28.
Colbert, 105.
Condorcet, 35.
Confucius, 178.
Constable, 168, 321.
Contat (Mlle), 429.
Constant (Benjamin), 36.
Coppée (François), 8.
Coquelin ainé, 338.
Coquelin cadet, 84, 94.
Contat (Mlle), 428.
Corday (Michel), 139.
Corneille, 27, 40, 42, 59.
Cornulier (Mme de), 362.
Corot, 108, 149, 236, 254.
Courrejoles (l'amiral), 156.
Cousin (Victor), 28.
Cranach (Lucas), 170.
Crémieux (Hector), 31.
Créqui (le duc de), 105.
Cuignet (commandant), 428.

D

Dall'onzara, 26.
Dante, 289.
Daubigny, 252.
Daudet (Alphonse), 412.
Daumier, 121.

David (le peintre), 168, 346, 351.
David d'Angers, 29, 29, 349.
Davout, 70.
Debort (Gabriel), 413.
Debucourt, 351.
Déjazet (Virginie), 181, 182.
Delair (Paul), 331.
Delcassé, 128.
Deloncle, 124.
Déroulède (Paul), 8.
Deschanel (Émile), 24, 25, 27, 28, 29, 30, 31, 32.
Deschanel (Paul), 6, 23, 31, 40, 41, 42, 125.
Deschaumes (Edmond), 377.
Desclée (Aimée), 20, 331.
Dickens (Charles), 110.
Diderot, 25, 135, 189.
Doche (Eugénie), 180, 181, 182, 183.
Doré, 51.
Doucet (Camille), 396.
Doudan, 26.
Douglas, 415, 416, 418, 423, 424, 425, 426.
Dourlacher, 207.
Dreux (Alfred de), 351.
Dreyfus (Alfred), 8.
Droz (Joseph), 263.
Dubois, 27, 28.
Dubois (Paul), 37, 335.
Duchâtel, 149.
Duchesnois (Mlle), 406.
Dufraisse (Marc), 29.
Dugazon (le comédien), 77,
Duguesclin, 230.
Dumas fils (Alexandre), 6, 20, 49, 51, 62, 63, 84, 85, 96, 108, 149, 181, 182, 183, 320, 330, 337, 350, 366, 391, 396.
Dumas père (Alexandre), 51, 63, 88, 89, 330, 331.
Dumas (le chimiste), 125.
Dumas (le général), 330.
Duplessis (Marie), 184.
Dupré (Jules), 108.
Durand (Mme Marguerite), 215, 237.
Dürer (Albrecht), 170.
Durocher (Léon), 229, 230, 232.
Duse (Éléonóra), 19, 63, 184. 330, 331, 334, 335.
Dyck (van), 251.

E

Edelfeld (le peintre), 324.
Edison, 239, 352.
Edmond (Charles), 388.
Eiffel, 3, 111, 140, 359.
Empereur de Russie (l'), 286, 429.
Erard, 37.
Erard (Mme), 36, 37.
Essler (Fanny), 348.
Eugénie (l'impératrice), 286.

F

Fogazzaro, 269.
Fargueil (Mlle), 181.

Fasquelle (l'éditeur), 272, 273.
Faure (le président Félix), 330.
Fauvelle, 59.
Favre (Jules), 225.
Febvre, 399.
Fechter, 181, 182.
Féraudy (de), 92, 94, 281, 282.
Fétis, 26.
Feuillet (Octave), 351.
Féval (Paul), 215, 395.
Filon (Augustin), 275.
Firmin, 35.
Flameng (François), 406.
Flandrin (le sculpteur Hippolyte), 253.
Flaubert, 26, 221, 390.
Fleury (Tony-Robert), 148.
Fleury, 429.
Flüze (de la), 146.
Fontaine, 403.
Fouquier (Henry), 40, 354.
Fourier, 2.
Fournier (Marc), 60.
Français, 252.
Franqueville (de), 37, 38.
Franqueville (la comtesse de), 33, 36, 37, 38.
Frédéric (le grand), 163, 167, 168, 169, 188, 344.
Frédéric-Charles, 386.
Fregoli, 39, 84.
Frémiet, 184.
Fuller (Loïe), 4, 235, 237, 238, 239, 243, 387.
Fursy, 7.

G

Gaboriau, 427.
Gabriel, 269.
Gachons (André des), 227.
Gagneur (Mme), 88.
Gailhard (Pedro), VII, 64, 373, 374.
Galilée, 124.
Gainsborough, 168.
Galo-Thiam, 309, 310.
Gambetta, 430.
Garat, 345.
Gardanne (le général), 196.
Garets (le général des), 159.
Garibaldi, 39, 383.
Garnier (Charles), 329.
Garnier-Pagès, 361.
Gauthier, 123.
Gautier (Émile), 424.
Gautier (Théophile), 157, 309, 396.
Gavarni, 15, 16, 85.
Geffroy (Gustave), 219.
Geoffroy (l'acteur), 74.
Geoffroy Saint-Hilaire, 28.
George (Mlle), 406, 429.
Gérard (Rosemonde), 96, 273.
Gerôme, 169, 403.
Gervex, 284.
Gille (Philippe), 105.
Ginisty (Paul), 430.
Girardin (Saint-Marc), 24,
Gissey, 105.
Gladstone, 178.

Glück, 236.
Goblet (don), 305.
Gœthe, 135, 384, 386.
Goldini, 335.
Goncourt (Edmond de), 189.
Goncourt (les), 121, 351.
Gonzalès (Emmanuel), 396.
Got, 58, 70, 94, 333.
Gounod, 39.
Goya, 253.
Gozlan (Léon), 21, 382.
Gozzi (Carlo), 15.
Granville (J.-J.), 410.
Gréville (Mme), 88.
Grévin, 184.
Grévy, 154.
Grousset (Paschal), 417.
Grieg, 241.
Grimm, v.
Guardi, 16.
Gubernatis (Angelo de), 264, 265, 268, 269, 270, 271.
Guerrero (Maria), 63.
Guillaume, 61.
Guise (duc de), 400.
Gustave III, 134.
Gutenberg, 340, 341.
Gutzkow, 222.

H

Hachette, 292.
Haguerman, 401.
Halévy, 6.
Hals (Franz), 253.
Hartmann, 257.
Hauptmann (Gérard), 17, 63.
Havelock, 383.
Havet (Ernest), 27.
Hayashi, 336, 337.
Haydn, 98.
Hébert (Ernest), 37, 255, 293.
Hebrard (Adrien), 31, 189, 328, 340.
Heine (Henri), 355.
Hénard, 139.
Henner (J.-J.), 38, 109, 254.
Hennet, 345.
Henri IV, 133.
Herder, 135.
Heredia (J.-M. de), 281.
Hérodote, 32.
Hermant (Abel), 399.
Herschell, 417.
Hervé (Édouard), 22, 31, 40, 41.
Hervé (le musicien), 84, 386, 391.
Hervieu (Paul), 391, 397, 399.
Hess (Émile), 50, 51, 53.
Hetzel, 27.
Hitomi, 237.
Hoff (le sergent), 386.
Hoffmann, 361.
Hokusaï, 236.
Homère, 26.
Hôpital (L'), 116.
Horace, 429.
Hortense (la reine), 401, 405.
Houssaye (Arsène), VI, 82, 395.
Houssaye (Henry), 399.

Hugo (Victor), 1, 2, 5, 11, 26, 27, 28, 29, 32, 46, 83, 137, 138, 209, 232, 251, 267, 286, 290, 291, 295, 296, 326, 348, 390, 409.

I

Ibsen, 5, 17, 245.
Ingres, 349.
Irving (Henri), 63.

J

Jacob, 285.
Jambon, 405.
Janin (Jules), 36.
Jaurès (Jean), 8.
Joigneaux, 29.
Jokai (Maurice), 271, 390.
Jones (Burne), 168.
Joséphine (l'impératrice), 346, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408.
Joubert (le philosophe), 257.
Judic, 241.
Jundt, 171.

K

Karr (Alphonse), 46, 77, 85.
Kawakami, 237.
Kératry (de), 52.
Kitchener (lord), 40.
Kléber, 171, 172, 173, 174, 175.
Kock (Paul de), 121.
Kossuth, 383.
Kotzebue, 386.
Krüger (le président), 7, 39, 353, 378, 379, 380, 381, 384, 385, 391, 428.
Krupp, 159.
Kurino, 237.

L

Lacaze-Duthiers, 185.
Laffitte (peintre), 403.
Lafont (le Tragique), 404.
Lahure, 292.
Lamartine, 114, 391.
Lambert (l'architecte), 105.
Lambert (le peintre), 107, 108, 109.
Lamoricière, 27, 29.
Lamothe-Langon (de), 69.
Lancret, 169.
Lapaire, 227.
Larousse, 78.
Lasies, 430.
Lassalle (le général), 300.
Laugier (Ernest), 34, 36.
Laugier (Mme), 34, 35, 36.
Laugier (Pierre), 34. 35.
Laussedat, 29.
Lavedan (Henri), 7.
Lavigerie (le cardinal de), 273.
Lavoisier, 4.
Léandre, 61.
Léautaud (Paul), 276.
Lebel, 163, 340.
Lecocq, 390.

Leczinska (Marie), 21.
Ledner (Mlle), 385.
Lefèvre (Georges), 289.
Legouvé, 27, 31, 331, 332, 333, 334.
Legrand (Marc), 339.
Legué (le docteur), 48.
Lemerre (Alphonse), 274.
Lemius (le père), 431.
Lenient, 31.
Léoncavallo, 5.
Léon XIII, 43, 123, 428.
Léopold Ier, 29.
Lepautre, 105.
Leroux (Pierre), 88.
Lesseps (Ferdinand de), 31.
Leygues (Georges), 255.
Liégeard (Stéphen), 301.
Li-Hung-Chang, 163.
Lik-Amakouas-Nado, 187.
Lind (Jenny), 37.
Lisle (Leconte de), 96.
Lissagaray, 31.
Liszt, 37, 83, 243.
Littré, 353, 381.
Lorenzelli (Monseigneur), 123.
Loti (Pierre), 113, 288, 316, 317.
Loubet (le président), 8, 430.
Loubet (Mme), 8.
Louet, 315.
Louis XVIII, 78, 130.
Louis-Napoléon, 343.
Louis-Philippe VI, 137, 174, 343, 347, 348.
Louis XIV, 59, 104, 158, 215, 251.
Louis XV, 21, 36,
Louis XVI, 79, 343, 344.
Lubbock (sir John), 263, 271.
Ludwig (Mlle), 94.
Lully, 105.

M

Machard (Jules), 293, 294.
Machiavel, 381.
Mac-Mahon (le maréchal de) 172, 173, 187.
Madier-Montjau, 28.
Maistre (Xavier de), 116, 423.
Manet, 253.
Mansart, 37.
Manuel, 429.
Marcellin, 217, 350.
Marcellus (de), 116.
Marchal, 171.
Mariani, 299.
Marie-Antoinette, 344.
Marie-Christine, 401, 406, 409.
Marivaux, 95, 168.
Marmont, 98.
Marochetti (le sculpteur), 52.
Mars (Mlle), 2, 20, 35, 58, 348.
Masson (Frédéric), 403.
Matejko, 390.
Mathieu, 35.
Mathieu (Mlle), 34.
Maupassant (Guy de), 5, 170.

Maxim, 207, 208.
Mayrargues (Alfred), 188, 189.
Meilhac, 6.
Meissonier, 21.
Mellinet, 53.
Mendès (Catulle), 7, 273.
Ménélik, 187.
Menzel, 169.
Mercier (le général), 8.
Mercier (Sébastien), VII, 3.
Merson (Luc-Olivier), 253.
Méry, 98, 395.
Metchnikoff (le docteur), 7.
Metternich (de), 98.
Metra, v.
Meurice (Paul), 88, 89.
Mezières (Alfred), 31.
Michel-Ange, 107.
Michelet, 211, 225, 230, 263, 283, 296, 403.
Millais, 261.
Millerand, 87.
Mirabeau, 25.
Mirbeau (Octave), 170, 218, 219, 220, 221, 222, 317.
Mistral (Frédéric), 228.
Molé, 429.
Molière, VI, 13, 27, 59, 73, 104, 105, 264, 303.
Moltke, 163.
Moncrif (de), 107.
Monnier (Henri), 79, 81, 83.
Monselet, 189.
Mosenthal, 386.
Montalembert, 27.
Montauban (le général), 158.
Montesquieu, 193.
Montyon, 130, 219.
Moreau, 402.
Moreau le jeune (le peintre), 351.
Morny (le duc de), 120.
Mounet-Sully, 235, 238, 337, 430.
Muller (Max), 267.
Munster (de), 386, 387.
Munkaczy, 390.
Murat, 361.
Musset, 15, 31, 66, 184, 189, 277, 340, 396.
Musson, 78, 79.

N

Nansen, 417.
Napias (le docteur), 65.
Napoléon, 162, 163, 165, 196, 213, 347, 406, 408, 413.
Napoléon III, 80, 286, 401, 405.
Naquet, 367.
Nasser ed Din (le chah), 186, 187, 191, 195, 197.
Nathalie (la reine), 180.
Navery (Mme Raoul de), 217, 218.
Necker (Mme), 344.
Néron, 348, 389.
Nietzsche, 257, 260, 422.
Nietzsche (Mme), 258.
Nodier (Charles), 279.
Noir (Victor), 40, 41.
Nolhac (de), 105.

Nordenskjold, 417.
Nôtre (Le), 37.
Novelli, 63.

O

Oberkampf, 344.
Ortolan, 28.
Oscar II (le roi), 128, 129, 130, 131, 132, 133, 135, 136, 137.
Osiris, 6, 400, 402, 409.
Otero, 4.

P

Pailleron (Edouard), 6, 44, 70, 256.
Pardo Bazan (Mme), 263.
Parieu (de), 28.
Pâris (Gaston), 170.
Pascal, 25, 419.
Pasteur, 6, 125, 209, 210, 211, 212, 324.
Pater, 121, 169.
Peckering, 415, 416, 418, 423.
Pelletan (Eugène), 31.
Pène (Henri de), 217.
Percier, 347, 403.
Perrin (Emile), VI, 58, 59, 70, 72.
Perrot, 31.
Pesne (le peintre), 169.
Pessard (Emile), 293.
Petit (Georges), 43, 145.
Petit (M.), 429.
Pétrone, 356, 360.
Philippe II, 400.
Picard (Alfred), 62, 64, 142, 320.
Picard (l'huissier), 71.
Pichat (Laurent), 276.
Pichon (Stephen), 152, 178, 249.
Pingard, 44.
Planté, 37.
Planquette, 390.
Plater (comtesse), 382.
Platon, 404.
Pleyel (Mme), 26.
Poë (Edgard), 418.
Poinsinet, 77.
Porel, 402.
Prévost (Marcel), 170.
Prévost-Paradol, 31, 32.
Prod'homme, 104, 105.
Provost, 69
Puech (Denys), 344.

Q

Quinet (Edgar), 26, 28, 29, 60, 326.

R

Rabelais, 189, 412.
Rachel, 332.
Racine, 40, 184, 332.
Raffaelli, (J.-F.), 121.
Raffet, 389.
Ranc, 40.
Raspail, (J.-V.), 29.
Ratisbonne (Louis), 31, 289. 290, 291.
Raucouré (Mlle), 429.

Raynal (David), 189, 404.
Raynaud, 286.
Récamier (Mme), 345.
Redon, 343.
Regnard, 95.
Regnault (Henri), 210, 293.
Regnault (le chimiste), 210.
Regnault de Saint-Jean d'Angely, 362.
Régnier, 69, 333.
Reichenberg (Suzanne), 70, 96, 241, 330.
Rejane, 402.
Rembrandt, 253.
Remusat (de), 429.
Remusat (Mme de), 351.
Renan, 268, 269, 271, 301, 359.
Réville (Albert), 268.
Reynolds, 168, 321.
Richelieu, 109.
Richepin (Jean), 229, 281.
Rigault (Hippolyte), 32.
Ristori (Mlle), 332, 333, 334.
Rivarol, 85.
Rivière (le commandant Henri), 155.
Robertson (Forbes), 63.
Robespierre (de), 7.
Robida, 61.
Rollinat (Maurice), 227.
Romans (Mlle de), 36.
Romieu, 79.
Roqueplan, 85.
Rostand (Edmond), VII, 63, 91, 92, 93, 95, 96, 99, 100, 101, 184, 185, 272, 273, 274, 275, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 334.
Rostand (Mme Edmond), 96.
Roty, 355.
Rouher (Eugène), 80.
Rouil (le capitaine Painblant du), 51, 53.
Roujon, 255, 343.
Rousseau (Jean-Jacques), 214, 344.
Roux (Charles), 287, 313.
Roux (le docteur), 6.
Roy (Albert Le), 31.
Rubens, 251.
Rubinstein, 37.
Rude, 175.

S

Sabatier (Mme), 82.
Sage (Le), 215.
Saint-Marceaux (René de), 334, 366.
Saint-Saëns, 61.
Saint-Simon, 216.
Saint-Victor (Paul de), 67.
Sainte-Beuve, 41, 276.
Salisbury (lord), 5.
Samain (Albert), 289.
Samary (Jeanne), 70.
Samson (l'acteur), 69, 333.
Sand (George), 88, 107, 227, 405.
Sarah-Bernhardt, VII, 6, 53, 96, 184, 185, 186, 273, 338.
Sarcey, 31.

Sardou, VII, 6, 184, 189, 190, 320, 350, 402, 407.
Saxe (Maurice de), 140.
Saxe-Weimar (grand duc de), 428.
Scarron, 42.
Scarron (Mme), 283.
Scherer, 26.
Schiller, 63, 384, 385.
Scholl, 85, 189, 355, 399.
Schopenhauer, 257.
Scott (Walter), 227.
Ségur (de), 413.
Séguy, 124, 125.
Serbie (le roi de), 180.
Séverine (Mme), 88.
Sévigné (Mme de), 421.
Shakespeare, 4, 89, 138, 168, 179, 184, 243, 362, 364.
Sienkiewicz, 221, 222, 356, 388, 389, 390, 391.
Silva (Georges), 274.
Silvestre (Armand), 61, 409.
Simon (Jules), 27, 31, 291, 292.
Simon (Mme Jules), 291, 292.
Solon, 404.
Sorma (Mme Agnès), 17, 18, 19, 20, 22, 63, 385.
Soulary, 420.
Soulié (Frédéric), 83.
Soumain (le général), 227.
Souvestre (Émile), 27.
Spontini, 37.
Stendhal, 311, 332.
Sterne, 116.
Succi (le jeûneur), 264.
Sudermann, 386.
Sullivan (Arthur), 390.
Sully-Prudhomme, 22, 40, 108, 148.

T

Tacite, 42.
Taine, 31, 269, 271.
Talleyrand, 346.
Talma, 35, 347, 429.
Taylor (baron), 396.
Terry (Ellen), 63.
Thalberg, 37.
Thérésa, 333.
Thiboust (Lambert), 31.
Thiébaut, 186.
Thierra (Édouard), VI, 332.
Thiers, 338, 428.
Tirard, 387.
Tolstoï, 4, 146, 269, 363, 388.
Topffer, 293.
Trimm (Timothée), 308.
Troppmann, 244.
Trouillebert (le peintre), 149, 150.
Turner, 168, 321.
Twain (Marc), 418.

V

Vallery-Radot, 211.
Vapereau, 152.
Vatel, 284.